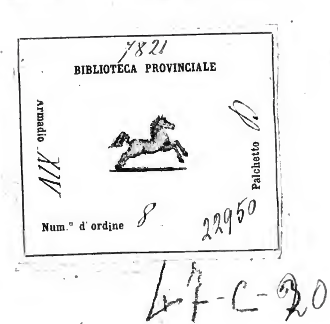
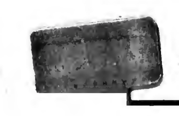
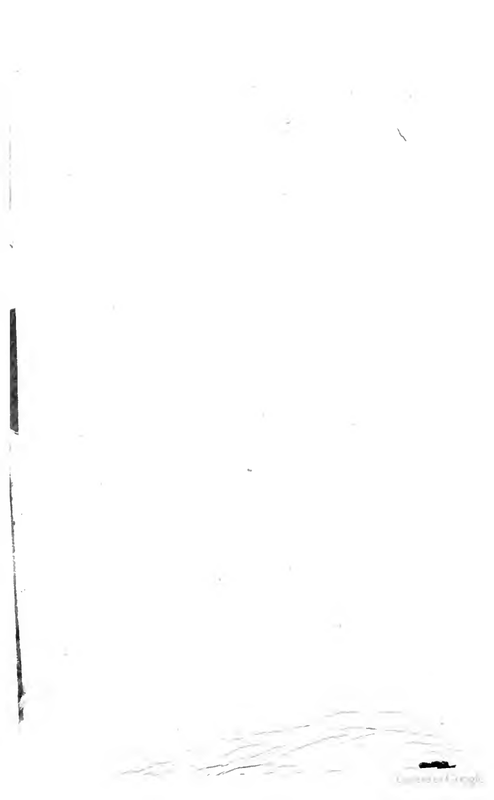

NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
51
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIV
Palchetto
Num.° d'ordine 8
22950





COLLECTION
DES
CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

AVEC LES NOTES
DE TOUS LES COMMENTATEURS.

ÉDITION PUBLIÉE
PAR J.-V. LE CLERC.

TOME V.







A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXVI.

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE X.

De mesnager sa volonté.

Au prix du commun des hommes, peu de choses me touchent, ou, pour mieulx dire, me tiennent; car c'est raison qu'elles touchent, pourveu qu'elles ne nous possedent. I'ay grand soing d'augmenter, par estude et par discours, ce privilege d'insensibilité, qui est naturellement bien advancé en moy : i'espouse et me passionne par conséquent de peu de choses. I'ay la veue claire, mais ie l'attache à peu d'obiects : le sens, delicat et mol; mais l'apprehension et l'application, ie l'ay dure et sourde. Ie m'engage difficilement : autant que ie puis, ie m'employe tout à moy; et, en ce subiect mesme, ie briderois pourtant et soubstiendrois volontiers mon affection, qu'elle ne s'y

plonge trop entiere, puisque c'est un subiect que ie possede à la mercy d'aultruy, et sur lequel la fortune a plus de droict qui ie n'ay: de maniere que, iusques à la santé, que i'estime tant, il me seroit besoing de ne la pas desirer et m'y addonner si furieusement, que i'en treuve les maladies importables[1]. On se doibt moderer entre la haine de la douleur et l'amour de la volupté; et ordonne Platon[2] une moyenne route de vie entre les deux. Mais aux affections qui me distrayent de moy, et attachent ailleurs, à celles là certes m'oppose ie de toute ma force. Mon opinion est, Qu'il se fault prester à aultruy, et ne se donner qu'à soy mesme. Si ma volonté se trouvoit aysee à s'hypothequer et à s'appliquer, ie n'y durerois pas; ie suis trop tendre, et par nature et par usage:

Fugax rerum, securaque in otia natus[3].

Les debats contestez et opiniastrez qui donneroient enfin advantage à mon adversaire, l'yssue qui rendroit honteuse ma chaulde poursuitte, me rongeroit, à l'adventure, bien cruellement: si ie mordois à mesme, comme font les aultres, mon ame n'auroit iamais la force de porter les alarmes et esmotions qui suyvent ceulx qui embrassent tant; elle seroit incontinent disloquee

[1] *Insupportables*. C.

[2] *Des Lois*, VII, p. 793. C.

[3] Ennemi des affaires, et né pour la tranquillité et le repos. Ovide, *Trist.*, III, 2, 9.

par cette agitation intestine. Si quelquesfois on m'a poulsé au maniement d'affaires estrangieres, i'ay promis de les prendre en main, non pas au poulmon et au foye; de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner, ouy; de m'en passionner, nullement : i'y regarde, mais ie ne les couve point. I'ay assez à faire à disposer et renger la presse domestique que i'ay dans mes entrailles et dans mes veines, sans y loger et me fouler d'une presse estrangiere; et suis assez interessé de mes affaires essenciels, propres et naturels, sans en convier d'aultres forains[1]. Ceulx qui sçavent combien ils se doibvent, et de combien d'offices ils sont obligez à eulx, treuvent que nature leur a donné cette commission pleine assez, et nullement oysifve: « Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'esloingne pas. »

Les hommes se donnent à louage : leurs facultez ne sont pas pour eulx, elles sont pour ceulx à qui ils s'asservissent : leurs locataires sont chez eulx, ce ne sont pas eulx[2]. Cette humeur commune ne me plaist pas. Il fault mesnager la liberté de nostre ame, et ne l'hypothequer qu'aux occasions iustes, lesquelles sont en bien petit nombre, si nous iugeons sainement. Voyez les gents apprins à se laisser emporter et saisir: ils le font par tout; aux petites choses comme aux

[1] *D'autres affaires extérieures, étrangères, du dehors.* E. J.

[2] Sous-entendu, *qui y sont.* E. J.

grandes, à ce qui ne les touche point, comme à ce qui les touche; ils s'ingerent indifferemment où il y a de la besongne et de l'obligation; et sont sans vie, quand ils sont sans agitation tumultuaire: *in negotiis sunt, negotii causa*[1]: ils ne cherchent la besongne que pour embesongnement. Ce n'est pas qu'ils veuillent aller, tant comme c'est qu'ils ne se peuvent tenir: ne plus ne moins qu'une pierre esbranlee en sa cheute, qui ne s'arreste iusqu'à tant qu'elle se couche. L'occupation est, à certaine maniere de gents, marque de suffisance et de dignité; leur esprit cherche son repos au bransle, comme les enfants au berceau: ils se peuvent dire autant serviables à leurs amis, comme importuns à eulx mesmes. Personne[2] ne distribue son argent à aultruy; chascun y distribue son temps et sa vie: il n'est rien dequoy nous soyons si prodigues, que de ces choses là, desquelles seules l'avarice nous seroit utile et louable. Ie prends une complexion toute diverse: ie me tiens sur moy, et communement desire mollement ce que ie desire; et desire peu; m'occupe et embesougne de mesme, rarement et tranquillement. Tout ce qu'ils veulent et conduisent, ils le font de toute leur volonté et vehemence. Il y a tant de

[1] Sénèque, *Epist.* 22. Montaigne traduit ces mots après les avoir cités.

[2] Toute cette période est empruntée de Sénèque, *de Brevitate vitæ*, c. 3.

mauvais pas, que, pour le plus seur, il fault un peu legierement et superficiellement couler ce monde, et le glisser, non pas l'enfoncer. La volupté mesme est douloureuse en sa profondeur:

> Incedis per ignes
> Suppositos cineri doloso[1].

Messieurs de Bordeaux m'esleurent maire de leur ville, estant esloingné de France[2], et encores plus esloingné d'un tel pensement. Ie m'en excusay; mais on m'apprint que i'avois tort, le commandement du roy s'y interposant aussi. C'est une charge qui doibt sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gaing, aultre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans; mais elle peult estre continuee par seconde eslection, ce qui advient tresrarement: elle le feut à moy[3];

[1] Vous marchez sur un feu couvert d'une cendre perfide. Hor., *Od.*, II, 1, 7.

[2] Lorsqu'il étoit à Venise, dit M. de Thou, *dum Venetiis esset* (liv. CIV). C'est une erreur: nous voyons par le Journal du voyage de Montaigne en Italie, publié en 1774, qu'il étoit alors aux bains *della Villa*, près de Lucques. Il parle ainsi, tom. II, pag. 448, de la nouvelle qu'il en reçut le jeudi matin, 7 septembre 1581: « *Quella istessa mattina, mi diedero nelle mani per la via di Roma lettere del signor du Tausin, scritte in Bordea al 2 d' Agosto, per le quali m' avvisa ch' il giorno innanzi, d' un pubblico consentimento, io era suto* (stato) *creato governatore di quella città; e mi confortava d' accettare questo carico per l' amor di quella patria.* » C'est un des détails importants que cette relation nous permet aujourd'hui de rectifier. J. V. L.

[3] Il semble qu'on peut conclure de là qu'on fut satisfait de son

et ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques annees y avoit, à monsieur de Lanssac, et freschement à monsieur de Biron, mareschal de France, en la place duquel ie succeday; et laissay la mienne à monsieur de Matignon, aussi mareschal de France: glorieux de si noble assistance;

Uterque bonus pacis bellique minister[1].

La fortune voulut part à ma promotion, par cette particuliere circonstance qu'elle y meit du sien, non vaine du tout: car Alexandre desdaigna les ambassadeurs corinthiens qui luy offroyent la bourgeoisie de leur ville; mais quand ils veinrent à luy deduire comme Bacchus et Hercules estoyent aussi en ce registre, il les en remercia gracieusement[2].

A mon arrivee, ie me deschiffray fidelement et consciencieusement tout tel que ie me sens estre; sans memoire, sans vigilance, sans experience et sans vigueur; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice, et sans violence: à ce qu'ils feussent informez et instruicts de ce qu'ils avoient à attendre de mon service; et parce que la co-

administration. Balzac (*Dissertat.* 19, p. 661) a insinué le contraire sans en donner aucune preuve. C.

[1] Tous deux habiles politiques et braves guerriers. Virg., *Énéide*, XI, 658.

[2] Sénèque, *de Benef.*, I, 13; et Plutarque, au commencement de son traité *des Trois formes de gouvernement*, en racontant ce fait, ne parlent point de Bacchus. Plutarque nomme les *Mégariens* au lieu des *Corinthiens*. C.

gnoissance de feu mon pere les avoit seule incitez à cela, et l'honneur de sa memoire, ie leur adioustay bien clairement que ie serois tresmarry que chose quelconque feist autant d'impression en ma volonté, comme avoient faict aultrefois en la sienne leurs affaires, et leur ville, pendant qu'il l'avoit en gouvernement, en ce lieu mesme auquel il m'avoyent appellé. Il me souvenoit de l'avoir veu vieil, en mon enfance, l'ame cruellement agitee de cette tracasserie publicque, oubliant le doulx air de sa maison où la foiblesse des ans l'avoit attaché long temps avant, et son mesnage, et sa santé; et mesprisant certes sa vie, qu'il y cuida perdre, engagé pour eulx à des longs et penibles voyages. Il estoit tel; et luy partoit cette humeur d'une grande bonté de nature: il ne feut iamais ame plus charitable et populaire. Ce train, que ie loue en aultruy, ie n'ayme point à le suyvre; et ne suis pas sans excuse.

Il avoit ouï dire qu'il se falloit oublier pour le prochain; que le particulier ne venoit en aulcune consideration au prix du general. La pluspart des regles et preceptes du monde prennent ce train, de nous poulser hors de nous, et chasser en la place, à l'usage de la societé publicque: ils ont pensé faire un bel effect de nous destourner et distraire de nous, presupposants que nous n'y teinssions que trop et d'une attache trop naturelle, et n'ont espargné rien à dire pour cette fin;

car il n'est pas nouveau aux sages de prescher les choses comme elles servent, non comme elles sont. La verité a ses empeschements, incommoditez et incompatibilitez avecques nous: il nous fault souvent tromper, à fin que nous ne nous trompions; et eiller[1] nostre veue, eslourdir nostre entendement, pour les redresser et amender: *imperiti enim iudicant, et qui frequenter in hoc ipsum fallendi sunt, ne errent*[2]. Quand ils nous ordonnent d'aymer, avant nous, trois, quatre, et cinquante degrez de choses, ils representent l'art des archers qui, pour arriver au poinct, vont prenant leur visee grande espace au dessus de la bute: pour dresser un bois courbe, on le recourbe au rebours.

I'estime qu'au temple de Pallas, comme nous veoyons en toutes aultres religions, il y avoit des mysteres apparents, pour estre montrez au peuple; et d'aultres mysteres plus secrets et plus haults, pour estre montrez seulement à ceulx qui en estoient profez: il est vraysemblable qu'en ceulx cy se treuve le vray poinct de l'amitié que chascun se doibt; non une amitié faulse qui nous faict embrasser la gloire, la science, la richesse, et telles choses, d'une affection principale et

[1] *Ciller* ou *siller* les yeux à quelqu'un, *alicui oculos obducere*. V. Nicot et Monet. On dit encore aujourd'hui *dessiller* les yeux.

[2] Ce sont des ignorants qui jugent, et il faut souvent les tromper, pour les empêcher de tomber dans l'erreur. Quintil., *Inst. orat.*, II, 17.

immoderee, comme membres de nostre estre; ny une amitié molle et indiserette, en laquelle il advient ce qui se veoid au lierre, qu'il corrompt et ruyne la paroy qu'il accole; mais une amitié salutaire et reglee, egualement utile et plaisante. Qui en sçait les debvoirs et les exerce, il est vrayement du cabinet des muses; il a attainct le sommet de la sagesse humaine et de nostre bonheur: cettuy cy, sçachant exactement ce qu'il se doibt, treuve dans son roolle, qu'il doibt appliquer à soy l'usage des aultres hommes et du monde; et, pour ce faire, contribuer à la societé publicque les debvoirs et offices qui le touchent. Qui ne vit aulcunement à aultruy, ne vit gueres à soy: *qui sibi amicus est, scito hunc amicum omnibus esse*[1]. La principale charge que nous ayons, c'est à chascun sa conduicte; et est ce pour quoy nous sommes icy. Comme qui oublieroit de bien et sainctement vivre; et penseroit estre quite de son debvoir, en y acheminant et dressant les aultres, ce seroit un sot: tout de mesme, qui abandonne, en son propre, le sainement et gayement vivre, pour en servir aultruy, prend à mon gré un mauvais et desnaturé party.

Ie ne veulx pas qu'on refuse, aux charges qu'on prend, l'attention, les pas, les paroles, et la sueur, et le sang au besoing:

[1] Sachez que celui qui est ami de soi-même, l'est aussi de tous les autres. SÉNÈQUE, *Epist.* 6.

Non ipse pro caris amicis,
Aut patria, timidus perire[1]:

mais c'est par emprunt, et accidentalement; l'esprit se tenant tousiours en repos et en santé; non pas sans action, mais sans vexation, sans passion. L'agir simplement luy couste si peu, qu'en dormant mesme il agit: mais il luy fault donner le bransle avecques discretion; car le corps reçoit les charges qu'on luy met sus, iustement selon qu'elles sont; l'esprit les estend et les appesantit souvent à ses despens, leur donnant la mesure que bon luy semble. On faict pareilles choses avecques divers efforts, et differente contention de volonté; l'un va bien sans l'aultre: car combien de gents se hazardent touts les iours aux guerres, dequoy il ne leur chault; et se pressent aux dangiers des battailles, desquelles la perte ne leur troublera pas le voysin sommeil? tel en sa maison, hors de ce dangier qu'il n'oseroit avoir regardé, est plus passionué de l'yssue de cette guerre, et en a l'ame plus travaillee, que n'a le soldat qui y employe son sang et sa vie. I'ay peu me mesler des charges publicques, sans me despartir de moy, de la largeur d'une ongle; et me donner à aultruy, sans m'oster à moy. Cette aspreté et violence de desirs empesche plus qu'elle ne sert à la conduicte de ce qu'on

[1] Tout prêt moi-même à mourir pour mes amis ou pour ma patrie. Hor., *Od.*, IV, 9, 51.

entreprend[1]; nous remplit d'impatience envers les evenements ou contraires ou tardifs, et d'aigreur et de souspeçon envers ceulx avecques qui nous negocions. Nous ne conduisons iamais bien la chose de laquelle nous sommes possedez et conduicts:

> Male cuncta ministrat
> Impetus[2].

Celuy qui n'y employe que son iugement et son addresse, il y procede plus gayement; il feint, il ploye, il differe tout à son ayse, selon le besoing des occasions; il fault d'attaincte, sans torment et sans affliction, prest et entier pour une nouvelle entreprinse; il marche tousiours la bride à la main. En celuy qui est enyvré de cette intention violente et tyrannique, on veoid, par necessité, beaucoup d'imprudence et d'iniustice: l'impetuosité de son desir l'emporte; ce sont mouvements temeraires, et, si fortune n'y preste beaucoup, de peu de fruict. La philosophie veult qu'au chastiement des offenses receues, nous en distrayons la cholere; non à fin que la vengeance en soit moindre, ains, au rebours, à fin qu'elle en soit d'autant mieulx assenee et plus poisante, à quoy il luy semble que cette impetuosité porte empeschement. Non seulement la

[1] *Omnis fere cupiditas ipsa sibi in id, in quod properat, opponitur.* SÉNÈQUE, *de Ira*, I, 12.

[2] La passion n'est jamais un bon guide. STACE, *Thébaïde*, X, 704.

cholere trouble; mais, de soy, elle lasse aussi les bras de ceulx qui chastient; ce feu estourdit et consomme leur force: comme en la precipitation, *festinatio tarda est*[1], la hastiveté se donne elle mesme la iambe, s'entrave, et s'arreste; *ipsa se velocitas implicat*[2]. Pour exemple, selon ce que i'en veois par usage ordinaire, l'avarice n'a point de plus grand destourbier que soy mesme: plus elle est tendue et vigoreuse, moins elle en est fertile; communement elle attrappe plus promptement les richesses, masquee d'une image de liberalité.

Un gentilhomme, treshomme de bien et mon amy, cuida brouiller la santé de sa teste, par une trop passionnee attention et affection aux affaires d'un prince, son maistre: lequel maistre[3] s'est ainsi peinct soy mesme à moy, « Qu'il veoid le poids des accidents, comme un aultre; mais qu'à ceulx qui n'ont point de remede, il se resoult soubdain à la souffrance; aux aultres, aprez y avoir ordonné les provisions necessaires, ce qu'il peult faire promptement par la vivacité de son esprit, il attend en repos ce qui s'en peult ensuyvre. » De vray, ie l'ay veu à mesme, maintenant une grande nonchalance et liberté d'actions

[1] La précipitation retarde plus qu'elle n'avance. QUINTE-CURCE, IX, 9, 12.

[2] SÉNÈQUE, *Epist.* 44. Ces paroles terminent l'épître. Montaigne, qui les donne un peu autrement qu'elles ne sont dans Sénèque, les traduit exactement avant que de les citer. C.

[3] Probablement le roi de Navarre, depuis Henri IV.

et de visage au travers de bien grands affaires et bien espineux : ie le treuve plus grand et plus capable en une mauvaise qu'en une bonne fortune ; ses pertes luy sont plus glorieuses que ses victoires, et son dueil que son triumphe.

Considerez qu'aux actions mesmes qui sont vaines et frivoles, au ieu des eschecs, de la paulme, et semblables, cet engagement aspre et ardent d'un desir impetueux iecte incontinent l'esprit et les membres à l'indiscretion et au desordre ; on s'esblouït, on s'embarrasse soy mesme : celuy qui se porte plus moderecement envers le gaing et la perte, il est tousiours chez soy ; moins il se picque et passionne au ieu, il le conduict d'autant plus advantageusement et seurement.

Nous empeschons, au demourant, la prinse et la serre de l'ame, à luy donner tant de choses à saisir : les unes, il les luy fault seulement presenter, les aultres attacher, les aultres incorporer : elle peult veoir et sentir toutes choses, mais elle ne se doibt paistre que de soy ; et doibt estre instruicte de ce qui la touche proprement, et qui proprement est de son avoir et de sa substance. Les loix de nature nous apprennent ce que iustement il nous fault. Aprez que les sages nous ont dict que, selon elle, personne n'est indigent, et que chascun l'est selon l'opinion[1], ils distin-

[1] *Si ad naturam vives, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives. Exiguum natura desiderat, opinio immensum,* etc. SÉNÈQUE, *Epist.* 16.

guent ainsi subtilement les desirs qui viennent d'elle, de ceulx qui viennent du desreglement de nostre fantasie: ceulx desquels on veoid le bout sont siens; ceulx qui fuyent devant nous, et desquels nous ne pouvons ioindre la fin, sont nostres: la pauvreté des biens est aysee à guarir; la pauvreté de l'ame, impossible:

> Nam si, quod satis est homini, id satis esse potesset,
> Hoc sat erat; nunc, quum hoc non est, qui credimu' porro
> Divitias ullas animum mi explere potesse [1]?

Socrates, veoyant porter en pompe par sa ville grande quantité de richesses, ioyaux et meubles de prix: « Combien de choses, dict il, ie ne desire point [2]! » Metrodorus vivoit du poids de douze onces par iour; Epicurus, à moins [3]: Metrocles dormoit, en hyver, avecques les moutons; en esté, aux cloistres des eglises [4]: *Sufficit ad id natura, quod poscit* [5]. Cleanthes vivoit de ses mains, et se vantoit que Cleanthes, s'il vouloit, nourriroit encores un aultre Cleanthes [6].

Si ce que nature exactement et originellement nous demande pour la conservation de nostre

[1] Si l'homme se contentoit de ce qui lui suffit, je serois assez riche; mais, comme il n'en est rien, les plus grandes richesses pourront-elles jamais remplir mes vœux? Lucil., *lib.* 5, *apud Nonium Marcellum*, V, § 98.

[2] *Quam multa non desidero!* Cic., *Tusc.*, V, 32. C.

[3] Sénèque, *Epist.* 18. C.

[4] Plutarque, *Que le vice rend l'homme malheureux*, c. 4. C.

[5] La nature pourvoit à ce qu'elle exige. Sénèque, *Epist.* 90.

[6] C'est Zénon qui disoit cela de Cléanthe, son disciple. *Voyez* Diogène Laerce, VII, 169. C.

estre, est trop peu (comme de vray combien ce l'est, et combien à bon compte nostre vie se peult maintenir, il ne se doibt exprimer mieulx que par cette consideration, Que c'est si peu, qu'il eschappe la prinse et le choc de la fortune par sa petitesse), dispensons nous de quelque chose plus oultre; appellons encores nature, l'usage et condition de chascun de nous; taxons nous, traictons nous à cette mesure; estendons nos appartenances et nos comptes iusques là; car iusques là il me semble bien que nous avons quelque excuse. L'accoustumance est une seconde nature[1], et non moins puissante. Ce qui manque à ma coustume, ie tiens qu'il me manque; et i'aymerois presque egualement qu'on m'ostast la vie, que si on me l'essimoit[2], et retrenchoit bien loing dè l'estat auquel ie l'ay vescue si long temps. Ie ne suis plus en termes d'un grand changement, ny de me iecter à un nouveau train et inusité, non pas mesme vers l'augmentation. Il n'est plus temps de devenir aultre; et comme ie plaindrois quelque grande adventure qui me tumbast à cette heure entre mains, qu'elle ne seroit venue en temps que i'en peusse iouïr;

[1] Au sujet de cette pensée, qu'on trouve aussi, je crois, parmi celles de Pascal, *L'habitude est une seconde nature*, Fontenelle disoit qu'il voudroit bien savoir quelle étoit la première. N.

[2] *On me l'amaigrissoit*, etc. *Essimer* est proprement un terme de fauconnerie. On dit *essimer* un faucon, c'est-à-dire lui ôter de sa graisse *par diverses cures*, comme parle Nicot. C.

Quo mihi fortunas, si non conceditur uti[1]?

ie me plaindrois de mesme de quelque acquest interne[2]. Il vault quasi mieulx iamais, que si tard, devenir honneste homme, et bien entendu à vivre, lorsqu'on n'a plus de vie. Moy, qui m'en vois, resignerois facilement à quelqu'un qui veinst, ce que i'apprends de prudence pour le commerce du monde: moustarde aprez disner. Ie n'ay que faire du bien duquel ie ne puis rien faire: à quoy la science, à qui n'a plus de teste? C'est iniure et desfaveur de fortune, de nous offrir des presents qui nous remplissent d'un iuste despit de nous avoir failly en leur saison. Ne me guidez plus, ie ne puis plus aller. De tant de membres qu'a la suffisance, la patience nous suffit. Donnez la capacité d'un excellent dessus au chantre qui a les poulmons pourris, et d'eloquence à l'eremite relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute: la fin se treuve, de soy, au

[1] A quoi me servent les biens, si je ne puis en user? Hor., *Epist.*, I, 5, 12.

[2] Daos l'édition de 1588, *fol.* 446 *verso*, Montaigne disoit: « Ie ne me reforme pareillement guere en sagesse pour l'usage et commerce du monde, saus regret que cet amendement me soit arrivé si tard, que ie n'aye plus loisir d'en user. Ie n'ay doreseu-avant besoing d'aultre suffisance, que de patience contre la mort et la vieillesse. A quoy faire une nouvelle science de vie à telle declinaison, et une nouvelle industrie à me conduire en cette voie où ie n'ay plus que trois pas à marcher? Apprenez veoir la rhetorique à un homme relegué aux deserts d'Arabie. Il ne fault point d'art à la cheute. Somme, ie suis aprez à achever cet homme, etc. »

bout de chasque besongne. Mon monde est failly, ma forme expiree: ie suis tout du passé, et suis tenu de l'auctoriser et d'y conformer mon yssue. Ie veulx dire cecy par maniere d'exemple: Que l'eclipsement nouveau des dix iours du pape [1], m'ont prins si bas, que ie ne m'en puis bonnement accoustrer: ie suis des annees ausquelles nous comptions aultrement. Un si ancien et long usage me vendique [2] et rappelle à soy; ie suis contrainct d'estre un peu heretique par là: incapable de nouvelleté, mesme correctifve. Mon imagination, en despit de mes dents, se iecte tousiours dix iours plus avant ou plus arriere, et grommelle à mes aureilles: « Cette regle touche ceulx qui ont à estre. » Si la santé mesme, si sucree, vient à me retrouver par boutades, c'est pour me donner regret, plustost que possession, de soy: ie n'ay plus où la retirer. Le temps me laisse: sans luy rien ne se possede. Oh! que ie ferois peu d'estat de ces grandes dignitez eslectifves, que ie veois au monde; qui ne se donnent qu'aux hommes prests à partir; ausquelles on ne regarde pas tant combien deuement on les exer-

[1] Grégoire XIII, qui, en 1582, fit réformer le calendrier par Louis Lilio, Pierre Chacon, et sur-tout Christophe Clavius. En France, on passa subitement du 9 au 20 de décembre 1582. Montaigne parlera encore de cette réforme au commencement du chapitre suivant. J. V. L.

[2] *Vendiquer*, terme de palais, qui vient du latin *vindicare*, que d'autres écrivent *vendicare*. A présent *revendiquer* est plus usité et mieux connu que *vendiquer*. C.

cera, que combien peu longuement on les exercera; dez l'entree on vise à l'yssue. Somme, me voicy aprez d'achever cet homme, non d'en refaire un aultre. Par long usage, cette forme m'est passee en substance, et fortune en nature..

Ie dis doncques que chascun d'entre nous foiblets, est excusable d'estimer sien ce qui est comprins soubs cette mesure; mais aussi, au delà de ces limites, ce n'est plus que confusion: c'est la plus large estendue que nous puissions octroyer à nos droicts. Plus nous amplifions nostre besoing et possession, d'autant plus nous engageons nous aux coups de la fortune et des adversitez[1]. La carriere de nos desirs doibt estre circonscripte et restreincte à un court limite des commoditez les plus proches et contiguës; et doibt, en oultre, leur course se manier, non en ligne droicte qui face bout ailleurs, mais en rond duquel les deux poinctes se tiennent et terminent en nous par un brief contour. Les actions qui se conduisent sans cette reflexion (s'entend voysine reflexion et essencielle), comme sont celles des avaricieux, des ambitieux, et tant d'aultres qui courent de poincte, desquels la course les emporte tousiours devant eulx, ce sont actions erronees et maladifves.

La pluspart de nos vacations sont farcesques;

[1] «L'homme tient par ses vœux à mille choses: plus il augmente ses attachements, plus il multiplie ses peines.» ROUSSEAU, *Émile*, liv. V. SÉNÈQUE a souvent exprimé la même pensée. J. V. L.

mundus universus exercet histrioniam[1]. Il fault iouer deuement nostre roolle, mais comme roolle d'un personnage emprunté : du masque et de l'apparence, il n'en fault pas faire une essence reelle; ny de l'estrangier, le propre : nous ne sçavons pas distinguer la peau de la chemise; c'est assez de s'enfariner le visage, sans s'enfariner la poictrine. I'en veois qui se transforment et se transsubstancient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres, qu'ils entreprennent de charges; et qui se prelatent iusques au foye et aux intestins, et entraisnent leur office iusques en leur garderobbe : ie ne puis leur apprendre à distinguer les bonnetades qui les regardent, de celles qui regardent leur commission, ou leur suitte, ou leur mule; *tantum se fortunæ permittunt, etiam ut naturam dediscant*[2] : ils enflent et grossissent leur ame et leur discours naturel, selon la haulteur de leur siege magistral. Le maire, et Montaigne, ont tousiours esté deux, d'une separation bien claire. Pour estre advocat ou financier, il n'en fault pas mescognoistre la fourbe qu'il y a en telles vacations : un honneste homme n'est pas comptable du vice ou sottise de son mestier, et ne doibt pourtant en refuser l'exercice; c'est

[1] Tout le monde joue la comédie.—C'est un fragment de PÉTRONE, conservé par Jean de Sarisbery, *Policratic.*, III, 8, où on lit, *totus mundus exercet histrionem*, ou *histrioniam*. C.

[2] Ils s'abandonnent tellement à leur fortune, qu'ils en oublient leur nature même. QUINTE-CURCE, III, 2, 18.

l'usage de son païs, et il y a du proufit: il fault vivre du monde, et s'en prevaloir [1], tel qu'on le treuve. Mais le iugement d'un empereur doibt estre au dessus de son empire, et le veoir et considerer comme accident estrangier; et luy, doibt sçavoir iouïr de soy à part, et se communiquer comme Iacques et Pierre, au moins à soy mesme [2].

Ie ne sçais pas m'engager si profondement et si entier: quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation, que mon entendement s'en infecte. Aux presents brouillis de cet estat [3], mon interest ne m'a faict mescognoistre ny les qualitez louables en nos

[1] Édition de 1588, *fol.* 447 *verso*, « et s'en paistre. »

[2] L'auteur du traité *de la Sagesse*, Charron, théologal et chantre de l'église cathédrale de Condom, a transcrit presque toute cette page, liv. II, chap. 2, part. 3, § 13: « Il fault bien savoir distinguer et separer nous mesmes d'avecques nos charges publiques; un chascun de nous iouë deux rooles et deux personnages, l'un estrangier et apparent, l'autre propre et essenciel. Il fault discerner la peau de la chemise. L'habile homme fera bien sa charge, et ne laissera pas de bien iuger la sottise, le vice, la fourbe qui y est. Il l'exercera, car elle est en usage en son païs; elle est utile au public, et peut estre à soy; le monde vit ainsi; il ne fault rien gaster. Il se fault servir et se prevaloir du monde tel qu'on le trouve, cependant le considerer comme chose estrangiere de soy, sçavoir bien de soy iouïr à part, et se communiquer à un sien bien confident, au pis aller à soy mesme. » On voit delà pourquoi il cite ailleurs ce vers que vient de citer Montaigne: *Exercet orbis totus histrioniam*. Il est à présumer que son ami, de qui il emprunte et les idées et le style, étoit le *sien bien confident*; car il savoit discerner *la peau de la chemise*. J. V. L.

[3] Édition de 1588, « Aux dissentions presentes de cet estat. »

adversaires, ny celles qui sont reprochables en ceulx que i'ay snyvis. Ils adorent tout ce qui est de leur costé : moy ie n'excuse pas sculement la pluspart des choses qui sont du mien : un bon ouvrage nc perd pas ses graccs pour plaider contre moy. Hors le nœud du debat, ie me snis maintenu en equanimité et pure indifference; *neque extra necessitates belli, præcipuum odium gero*[1] : de quoy ie me gratifie d'autant, que ie veois communement faillir au contraire : *utatur motu animi, qui uti ratione non potest*[2]. Ceulx qui allongent leur cholere et leur haine au delà des affaires, comme faict la pluspart, montrent qu'elle lcur part d'ailleurs, et de cause particuliere : tout ainsi comme, à qui estant guary de son ulcere la ficbvre demeure encores, montre qu'elle avoit un aultre principe plus caché. C'est qu'ils n'en ont point à la cause, en commun, et en tant qu'elle blece l'interest de touts et de l'estat; mais luy en veulent seulement en ce qu'elle leur masche[3] en privé : voylà pourquoy ils s'en picquent de passion particuliere, ct au delà de la iustice ct de la raison publicque : *non tam omnia universi, quam*

[1] Et hors les nécessités de la guerre, je ne veux aucun mal à l'ennemi.

[2] Que celui-là s'abandonne à la passion, qui ne peut suivre la raison. Cic., *Tuscul.*, IV, 25.—Passage déja cité vers le commencement du premier chapitre de ce livre, et peut-être supprimé ici; car il ne se trouve pas dans l'édition de 1595. J. V. L.

[3] *Les blesse, les incommode.* On trouve dans Nicot : *Il a le visage* masché, *ou meurtry.* C.

ea, quæ ad quemque pertinerent, singuli carpebant[1]. Ie veulx que l'advantage soit pour nous; mais ie ne forcene point[2], s'il ne l'est. Ie me prends fermement au plus sain des partis; mais ie n'affecte pas qu'on me remarque specialement ennemy des aultres, et oultre la raison generale. I'accuse merveilleusement cette vicieuse forme d'opiner: « Il est de la ligue; car il admire la grace de monsieur de Guise. L'activité du roy de Navarre l'estonne: il est huguenot. Il treuve cecy à dire aux mœurs du roy: il est seditieux en son cœur; » et ne conceday pas au magistrat mesme qu'il eust raison de condamner un livre, pour avoir logé entre les meilleurs poëtes de ce siecle un heretique[3]. N'oserions nous dire d'un voleur, qu'il a belle greve[4]? Fault il, si elle est putain, qu'elle soit aussi punaise? Aux siecles plus sages, revoqua on le superbe tiltre de Capitolinus, qu'on avoit auparavant donné à Marcus Manlius, comme

[1] Ils ne s'accordoient pas tous à blâmer toutes choses, mais chacun d'eux censuroit ce qui les intéressoit personnellement. Tite Live, XXXIV, 36.

[2] *Je ne suis point hors de moi.* E. J.

[3] Théodore de Bèze, loué dans les *Essais* (liv. II, chap. 17, tom. III, pag. 439); car je ne doute pas que Montaigne ne veuille parler ici de son livre, et de l'examen que le *Maître du sacré palais* en fit faire à Rome par un *frater françois*, comme il le dit lui-même dans son *Voyage en Italie*, tom. II, pag. 35. Il fut obligé de convenir qu'il avoit *nommé*, en effet, *des poëtes heretiques*, *n'estimant pas que ce feust erreur*. J. V. L.

[4] *Belle jambe.* E. J.

conservateur de la religion et liberté publicque? estouffa on la memoire de sa liberalité et de ses faicts d'armes, et recompenses militaires octroyees à sa vertu, parce qu'il affecta depuis la royauté, au preiudice des loix de son païs? S'ils ont prins en haine un advocat, l'endemain il leur devient ineloquent. I'ay touché ailleurs le zele qui poulse des gents de bien à semblables faultes. Pour moy, ie sçais bien dire, « Il faict meschamment cela; et vertueusement cecy. » De mesme, aux prognosticques ou evenements sinistres des affaires, ils veulent que chascun, en son party, soit aveugle ou hebeté; que nostre persuasion et iugement serve, non à la verité, mais au proiect de nostre desir. Ie fauldrois plustost vers l'aultre extremité : tant ie crains que mon desir me suborne; ioinct, que ie me desfie un peu tendrement des choses que ie souhaitte.

I'ay veu, de mon temps, merveilles en l'indiscrette et prodigieuse facilité des peuples à se laisser mener et manier la creance et l'esperance, où il a pleu et servy à leurs chefs, par dessus cent mescomptes les uns sur les aultres, par dessus les phantosmes et les songes. Ie ne m'estonne plus de ceulx que les singeries d'Apollonius et de Mahumet embufflerent[1]. Leur sens et entendement est entierement estouffé en leur passion :

[1] *Séduisirent, trompèrent.* — *Embuffler* quelqu'un, c'est le mener par le nez, comme un buffle. COTGRAVE, *Dictionnaire françois et anglois.*

leur discretion[1] n'a plus d'aultre chois, que ce qui leur rit, et qui conforte leur cause. I'avois remarqué souverainement cela au premier de nos partis fiebvreux; cet aultre, qui est nay depuis, en l'imitant, le surmonte: par où ie m'advise que c'est une qualité inseparable des erreurs populaires; aprez la premiere qui part, les opinions s'entrepoulsent, suyvant le vent, comme les flots; on n'est pas du corps, si on s'en peult desdire, si on ne vague le train commun. Mais, certes, on faict tort aux partis iustes, quand on les veult secourir de fourbes; i'y ay tousiours contredict: ce moyen ne porte qu'envers les testes malades; envers les saines, il y a des voyes plus seures, et non seulement plus honnestes, à maintenir les courages et excuser les accidents contraires.

Le ciel n'a point veu un si poisant desaccord que celuy de Cesar et de Pompeius, ny ne verra pour l'advenir: toutesfois il me semble recognoistre, en ces belles ames, une grande moderation de l'un envers l'aultre; c'estoit une ialousie d'honneur et de commandement, qui ne les emporta pas à haine furieuse et indiscrette; sans malignité, et sans detraction: en leurs plus aigres exploicts, ie descouvre quelque demourant de respect et de bienvueillance; et iuge ainsi, que, s'il leur eust esté possible, chascun d'eulx eust desiré de faire son affaire sans la ruyne de son

[1] *Leur discernement.*

compaignon, plustost qu'aveeques sa ruyne. Combien aultrement il en va de Marius et de Sylla! prenez y garde.

Il ne fault pas se precipiter si esperduement aprez nos affections et interests. Comme, estant ieune, ie m'opposois au progrez de l'amour que ie sentois trop advancer sur moy, et m'estudiois qu'il ne me feust pas si agreable qu'il veinst à me forcer enfin et captiver du tout à sa mercy : i'en use de mesme à toutes aultres occasions, où ma volonté se prend aveeques trop d'appetit; ie me penche à l'opposite de son inclination, comme ie la veois se plonger, et enyvrer de son vin : ie fuys à nourrir son plaisir si avant, que ie ne l'en puisse plus r'avoir sans perte sanglante. Les ames qui, par stupidité, ne veoyent les choses qu'à demi, iouïssent de cet heur, que les nuisibles les blecent moins : c'est une ladrerie spirituelle qui a quelque air de santé, et telle santé que la philosophie ne mesprise pas du tout; mais pourtant ce n'est pas raison de la nommer sagesse, ce que nous faisons souvent. Et de cette maniere se mocqua quelqu'un anciennement de Diogenes, qui alloit embrassant en plein hyver, tout nud, une image de neige pour l'essay de sa patience; celuy là le rencontrant en cette desmarche : « As tu grand froid à cette heure? » luy dict il. « Du tout point, » respond Diogenes. « Or, suyvit l'aultre, que penses tu donc faire de

difficile et d'exemplaire à te tenir là[1]? » Pour mesurer la constance, il fault necessairement sçavoir la souffrance.

Mais les ames qui auront à veoir les evenements contraires et les iniures de la fortune en leur profondeur et aspreté, qui auront à les poiser et gouster selon leur aigreur naturelle et leur charge, qu'elles employent leur art à se garder d'en enfiler les causes, et en destournent les advenues; que feit le roy Cotys: il paya liberalement la belle et riche vaisselle qu'on luy avoit presentee; mais parce qu'elle estoit singulierement fragile, il la cassa incontinent luy mesme, pour s'oster de bonne heure une si aysee matiere de courroux contre ses serviteurs[2]. Pareillement, i'ay volontiers evité de n'avoir mes affaires confus, et n'ay cherché que mes biens feussent contigus à mes proches et ceulx à qui i'ay à me ioindre d'une estroicte amitié; d'où naissent ordinairement matieres d'alienation et dissociation. I'aymois aultresfois les ieux hazardeux des chartes et dez: ie m'en suis desfaict il y a long temps, pour cela seulement que, quelque bonne mine que ie feisse en ma perte, ie ne laissois pas d'en avoir, au dedans, de la picqueure. Un homme d'honneur, qui doibt sentir un desmentir et une offense iusques au cœur, qui n'est pour prendre

[1] Diogène Laerce, VI, 23; Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

[2] Plutarque, *Apophthegmes des rois*. C.

une mauvaise excuse en payement et consolation de sa perte, qu'il evite le progrez des affaires doubteux et des altercations contentieuses. Ie fuys les complexions tristes et les hommes hargneux, comme les empestez; et aux propos que ie ne puis traicter sans interest et sans esmotion, ie ne m'y mesle, si le debvoir ne m'y force: *melius non incipient, quam desinent*[1]. La plus seure façon est doncques, Se preparer avant les occasions.

Ie sçais bien qu'aulcuns sages ont prins aultre voye, et n'ont pas craint de se harper et engager iusques au vif à plusieurs obiects: ces gents là s'asseurent de leur force, soubs laquelle ils se mettent à couvert en toute sorte de succez ennemis, faisant luicter les maulx par la vigueur de la patience:

> Velut rupes, vastum quæ prodit in æquor,
> Obvia ventorum furiis, expostaque ponto,
> Vim cunctam atque minas perfert cœlique marisque,
> Ipsa immota manens[2].

N'attaquons pas ces exemples[3]; nous n'y arrive-

[1] Il est plus facile de ne pas commencer, que de s'arrêter. SÉNÈQUE, *Epist.* 72. — L'auteur lui-même, quelques pages plus bas, traduit bien plus vivement cette pensée: « De combien il est plus aysé de n'y entrer pas, que d'en sortir! » J. V. L.

[2] Tel un rocher s'avance dans la vaste mer, exposé à la furie des vents et des flots, et, bravant les menaces et les efforts du ciel et de la mer conjurés, demeure lui-même inébranlable. VIRG., *Énéide*, X, 693.

[3] *Ne nous attachons point à ces exemples, n'entreprenons pas de les imiter.* C.

rions point. Ils s'obstinent à veoir resoluement, et sans se troubler, la ruyne de leur païs, qui possedoit et commandoit toute leur volonté: pour nos ames communes, il y a trop d'effort et trop de rudesse à cela. Caton en abandonna la plus noble vie qui feut oncques: à nous aultres petits, il fault fuyr l'orage de plus loing; il fault pourveoir au sentiment, non à la patience; et eschever[1] aux coups que nous ne sçaurions parer. Zenon, voyant approcher Chremonidez, ieune homme qu'il aymoit, pour se seoir auprez de luy, se leva soubdain; et Cleanthes luy en demandant la raison: « I'entends, dict il, que les medecins ordonnent le repos principalement, et deffendent l'esmotion à toutes tumeurs[2]. » Socrates ne dict point: « Ne vous rendez pas aux attraicts de la beauté; soustenez la, efforcez vous au contraire[3]. » « Fuyez la, faict il, courez hors de sa veue et de son rencontre, comme d'une poison puissante, qui s'eslance et frappe de loing[4]. » Et son bon disciple[5], feignant ou recitant, mais, à mon advis, recitant plustost que feignant, les rares perfections de ce grand Cyrus, le faict desfiant de ses forces à porter les attraicts de la divine beauté de cette illustre Panthee, sa cap-

[1] *Esquiver les coups*, de l'italien *schifare*, d'où le mot *esquif*.

[2] Diogène Laerce, VII, 17. C.

[3] L'auteur ajoutoit dans l'édition de 1588, *fol.* 448 *verso*: « Il n'espere point que la ieunesse en puisse venir à bout. »

[4] Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, I, 3, 13. C.

[5] Xénophon, dans sa *Cyropédie*, I, 3, 3, etc. C.

tifve, et en commettant la visite et garde à un aultre qui eust moins de liberté que luy. Et le sainct Esprit, de mesme, *Ne nos inducas in tentationem*[1] : nous ne prions pas que nostre raison ne soit combattue et surmontee par la concupiscence; mais qu'elle n'en soit pas seulement essayee[2]: que nous ne soyons conduicts en estat où nous ayons seulement à souffrir les approches, solicitations, et tentations du peché; et supplions nostre Seigneur de maintenir nostre conscience tranquille, plainement et parfaictement delivree du commerce du mal.

Ceulx qui disent avoir raison de leur passion vindicatifve, ou de quelqu'aultre espece de passion penible, disent souvent vray comme les choses sont, mais non pas comme elles feurent; ils parlent à nous, lorsque les causes de leur erreur sont nourries et advancees par eulx mesmes: mais reculez plus arriere, rappellez ces causes à leur principe; là, vous les prendrez sans vert[3]. Veulent ils que leur faulte soit moindre, pour estre plus vieille; et que d'un iniuste commencement la suite soit iuste? Qui desirera du bien à son païs comme moy, sans s'en ulcerer ou maigrir, il sera desplaisant, mais non pas transi, de le veoir menaceant ou sa ruyne, ou une duree

[1] Ne nous induisez pas en tentation. MATTH., c. 6, v. 13. Montaigne paraphrase ce passage après l'avoir cité.

[2] *Tentée*. E. J.

[3] C'est-à-dire *au dépourvu*. E. J.

non moins ruyneuse : pauvre vaisseau, que les flots, les vents, et le pilote, tirassent à si contraires desseings!

> In tam diversa, magister,
> Ventus, et unda, trahunt[1].

Qui ne bee[2] point aprez la faveur des princes, comme aprez chose dequoy il ne se sçauroit passer, ne se picque pas beaucoup de la froideur de leur recueil[3] et de leur visage, ny de l'inconstance de leur volonté. Qui ne couve point ses enfants, ou ses honneurs, d'une propension esclave, ne laisse pas de vivre commodement aprez leur perte. Qui faict bien principalement pour sa propre satisfaction, ne s'altere guere pour veoir les hommes iuger de ses actions contre son merite. Un quart d'once de patience prouveoit à tels inconvenients. Ie me treuve bien de cette recepte; me rachetant des commencements, au meilleur compte que ie puis; et me sens avoir eschappé par son moyen beaucoup de travail et de difficultez. Avecques bien peu d'effort, i'arreste ce premier bransle de mes esmotions, et abandonne le subiect qui me commence à poiser, et avant qu'il m'emporte. Qui n'arreste le partir, n'a garde d'arrester la course : qui ne sçait leur fermer la porte,

[1] Montaigne a traduit ces mots latins avant que de les citer. Je ne sais d'où il les a pris. Dans une des dernières éditions des *Essais*, on les donne à Buchanan, mais sans renvoyer à aucun ouvrage de ce poëte écossois. C.

[2] *Soupire.* E. J.

[3] *Accueil.* C.

ne les chassera pas, entrees : qui ne peult venir à bout du commencement, ne viendra pas à bout de la fin ; ny n'en soubstiendra la cheute, qui n'en a peu soubstenir l'esbranslement : *etenim ipsæ se impellunt, ubi semel a ratione discessum est ; ipsaque sibi imbecillitas indulget, in altumque provehitur imprudens, nec reperit locum consistendi*[1]. Ie sens à temps les petits vents qui me viennent taster et bruire au dedans, avanteoureurs de la tempeste[2] :

> Ceu flamina prima
> Quum deprensa fremunt silvis, et cæca volutant
> Murmura, venturos nautis prodentia ventos[3] :

A combien de fois me suis ie faict une bien evidente iniustice, pour fuyr le hazard de la recevoir encores pire des iuges, aprez un siecle d'ennuys, et d'ordes[4] et viles praticques, plus ennemies de mon naturel que n'est la gehenne et

[1] Car, du moment qu'on a quitté le sentier de la raison, les passions se poussent, s'avancent d'elles-mêmes ; la foiblesse humaine trouve du plaisir à ne point résister ; et insensiblement on se voit en pleine mer le jouet des flots. Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 18.

[2] Naigeon, d'après les notes manuscrites de Montaigne, ajoutoit ici dans l'édition de 1802 ces mots qu'il supposoit de Sénèque : *Animus, multo antequam opprimatur, quatitur.* (L'âme est ébranlée long-temps avant que d'être abattue.) Cette citation nuisoit à la liaison du texte avec la suivante ; et, depuis, l'auteur lui-même l'aura sans doute effacée. J. V. L.

[3] Ainsi lorsque le vent, foible encore, s'agite dans les forêts, il frémit, et, par un sourd murmure, annonce aux nautonniers la tempête prochaine. Virg., *Énéide*, X, 97.

[4] *De sales.* E. J.

le feu? *Convenit a litibus, quantum licet, et nescio an paulo plus etiam, quam licet, abhorrentem esse: est enim non modo liberale, paululum nonnunquam de suo iure decedere, sed interdum etiam fructuosum*[1]. Si nous estions bien sages, nous nous debvrions resiouïr et vanter, ainsi que i'ouïs un iour bien naïfvement un enfant de grande maison faire feste à chascun, de quoy sa mere venoit de perdre son procez, comme sa toux, sa fiebvre, ou aultre chose d'importune garde. Les faveurs mesmes que la fortune pouvoit m'avoir donné, parentez et accointances envers ceulx qui ont souveraine auctorité en ces choses là, i'ay beaucoup faict, selon ma conscience, de fuyr instamment de les employer au preiudice d'aultruy, et de ne monter, par dessus leur droicte valeur, mes droicts. Enfin, i'ay tant faict par mes iournees (à la bonne heure le puisse ie dire!) que me voicy encores vierge de procez, qui n'ont pas laissé de se convier plusieurs fois à mon service, par bien iuste tiltre, s'il m'eust pleu d'y entendre; et vierge de querelles: i'ay, sans offense de poids, passifve ou actifve, escoulé tantost une longue vie, et sans avoir ouï pis que mon nom: Rare grace du ciel!

Nos plus grandes agitations ont des ressorts

[1] On doit faire, pour éviter les procès, tout ce qui dépend de soi, et peut-être même un peu plus; car il est non seulement honnête, mais quelquefois utile de relâcher un peu de ses droits. Cic., *de Offic.*, II, 18.

et causes ridicules: combien encourut de ruyne nostre dernier duc de Bourgoigne, pour la querelle d'une charretee de peaux de mouton[1]! et l'engraveure[2] d'un cachet feut ce pas la premiere et maistresse cause du plus horrible croulement que cette machine[3] aye oncques souffert? car Pompeius et Cesar ce ne sont que les reiectons et la suitte des deux aultres: et i'ay veu de mon temps les plus sages testes de ce royaume, assemblees avecques grande cerimonie et publicque despense, pour des traictez et accords, desquels la vraye decision despendoit cependant en toute souveraineté des devis du cabinet des dames, et inclination de quelque femmelette. Les poëtes ont bien entendu cela, qui ont mis, pour une pomme, la Grece et l'Asie à feu et à sang. Regardez pour quoy celuy là s'en va courre fortune de son honneur et de sa vie, à tout[4] son espee et son poignard; qu'il vous die d'où vient la source de ce debat; il ne le peult faire sans rougir: tant l'occasion en est vaine et frivole!

A l'enfourner[5], il n'y va que d'un peu d'advisement; mais depuis que vous estes embarqué,

[1] On peut voir, sur cela, les *Mémoires de Philippe de Comines*, l. V, c. 1. C.

[2] *La gravure*. E. J.

[3] La république romaine ébranlée par la rivalité et les guerres civiles de Marius et de Sylla. *Voyez* Plutarque, dans la *Vie de Marius*, c. 3 de la version d'Amyot. C.

[4] *Avec son épée*. E. J.

[5] *Au commencement, au début*. E. J.

toutes les chordes tirent; il y faict besoing de grandes provisions bien plus difficiles et importantes. De combien il est plus aysé de n'y entrer pas que d'en sortir! Or, il fault proceder au rebours du roseau, qui produict une longue tige et droicte, de la premiere venue; mais aprez, comme s'il s'estoit allanguy et mis hors d'haleine, il vient à faire des nœuds frequents et espez, comme des pauses qui montrent qu'il n'a plus cette premiere vigueur et constance: il fault plustost commencer bellement et froidement, et garder son haleine et ses vigoreux eslans au fort et perfection de la besongne. Nous guidons les affaires, en leurs commencements, et les tenons à nostre mercy; mais, par aprez, quand ils sont esbranlez, ce sont eulx qui nous guident et emportent, et avons à les suyvre.

Pourtant n'est ce pas à dire que ce conseil m'ayt deschargé de toute difficulté, et que ie n'aye eu de la peine souvent à gourmer et brider mes passions: elles ne se gouvernent pas tousiours selon la mesure des occasions, et ont leurs entrees mesmes souvent aspres et violentes. Tant y a, qu'il s'en tire une belle espargne, et du fruict; sauf pour ceulx qui, au bien faire, ne se contentent de nul fruict, si la reputation en est à dire: car, à la verité, un tel effect n'est en compte qu'à chascun en soy; vous en estes plus content, mais non plus estimé, vous estant reformé avant que d'estre en danse et que la matiere feust en veue.

Toutesfois aussi, non en cecy seulement, mais en touts aultres debvoirs de la vie, la route de ceulx qui visent à l'honneur est bien diverse à celle que tiennent ceulx qui se proposent l'ordre et la raison. I'en treuve qui se mettent inconsidereement et furieusement en lice, et s'alentissent en la course. Comme Plutarque[1] dict que ceulx qui, par le vice de la mauvaise honte, sont mols et faciles à accorder quoy qu'on leur demande; sont faciles aprez à faillir de parole et à se desdire: pareillement qui entre legierement en querelle, est subiect d'en sortir aussi legierement. Cette mesme difficulté qui me garde de l'entamer, m'inciteroit d'y tenir ferme, quand ie serois esbranlé et eschauffé. C'est une mauvaise façon: depuis qu'on y est, il fault aller, ou crever. « Entreprenez froidement, disoit Bias[2], mais poursuivez ardemment. » De faulte de prudence, on retumbe en faulte de cœur, qui est encores moins supportable.

La pluspart des accords de nos querelles du iour d'hui sont honteux et menteurs: nous ne cherchons qu'à sauver les apparences, et trahissons ce pendant et desadvouons nos vrayes intentions; nous plastrons le faict. Nous sçavons comment nous l'avons dict et en quel sens, et les assistants le sçavent, et nos amis à qui nous

[1] Dans son traité, *De la mauvaise honte*, chap. 8 de la version d'Amyot. C.

[2] Diogène Laerce, I, 87. C.

avons voulu faire sentir nostre advantage : c'est aux despens de nostre franchise, et de l'honneur de nostre courage, que nous desadvouons nostre pensee, et cherchons des connillieres [1] en la faulseté, pour nous accorder; nous nous desmentons nous mesmes, pour sauver un desmentir que nous avons donné à un aultre. Il ne fault pas regarder si vostre action ou vostre parole peult avoir aultre interpretation; c'est vostre vraye et sincere interpretation qu'il fault meshuy maintenir, quoy qu'il vous couste. On parle à vostre vertu et à vostre conscience; ce ne sont parties à mettre en masque : laissons ces vils moyens et ces expedients à la chicane du palais. Les excuses et reparations que ie veois faire touts les iours pour purger l'indiscretion, me semblent plus laides que l'indiscretion mesme. Il vauldroit mieulx l'offenser encores un coup, que de s'offenser soy mesme en faisant telle amende à son adversaire. Vous l'avez bravé, esmeu de cholere; et vous l'allez rappaiser et flatter, en vostre froid et meilleur sens : ainsi vous vous soubmettez plus que vous ne vous estiez advancé. Ie ne treuve aulcun dire si vicieux à un gentilhomme, comme le desdire me semble luy estre honteux, quand c'est un desdire qu'on luy arrache par auctorité; d'autant que l'opiniastreté luy est plus excusable que la pusillanimité. Les passions me sont autant aysees

[1] *Des subterfuges, des échappatoires,* comme un *connil* ou lapin. — *Conniller*, chercher des échappatoires. Nicot.

à eviter, comme elles me sont difficiles à moderer : *exscinduntur facilius animo, quam temperantur*[1]. Qui ne peult attaindre à cette noble impassibilité stoïque, qu'il se sauve au giron de cette mienne stupidité populaire : ce que ceulx là faisoyent par vertu, ie me duis à le faire par complexion. La moyenne region loge les tempestes : les deux extremes, des hommes philosophes, et des hommes ruraux, concurrent en tranquillité et en bonheur :

> Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subiecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !
> Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,
> Panaque, Silvanumque senem, Nymphasque sorores[2] !

De toutes choses les naissances sont foibles et tendres : pourtant fault il avoir les yeulx ouverts aux commencements; car comme lors, en sa petitesse, on n'en descouvre pas le dangier; quand il est accreu, on n'en descouvre plus le remede. I'eusse rencontré un million de traverses touts les

[1] On les arrache plus ayseement de l'ame qu'on ne les bride.— Cette traduction est de Montaigne : elle se trouve sur l'exemplaire corrigé de sa main; mais il l'a effacée. N.

[2] Heureux le sage instruit des lois de l'univers,
Dont l'ame inébranlable affronte les revers,
Qui regarde en pitié les fables du Ténare,
Et s'endort au vain bruit de l'Achéron avare !
Mais trop heureux aussi qui suit les douces lois
Et du dieu des troupeaux, et des nymphes des bois !
VIRG., *Géorg.*, II, 490, trad. par Delille.

iours plus malaysees à digerer, au cours de l'ambition, qu'il ne m'a esté malaysé d'arrester l'inclination naturelle qui m'y portoit:

> Iure perhorrui
> Late conspicuum tollere verticem [1].

Toutes actions publicques sont subiectes à incertaines et diverses interpretations; car trop de testes en iugent. Aulcuns disent de cette mienne occupation de ville [2] (et ie suis content d'en parler un mot, non qu'elle le vaille, mais pour servir de montre de mes mœurs en telles choses), que ie m'y suis porté en homme qui s'esmeut trop laschement, et d'une affection languissante; et ils ne sont pas du tout esloingnez d'apparence. l'essaye à tenir mon ame et mes pensees en repos, *quum semper natura, tum etiam ætate iam quietus* [3]; et si elles se desbauchent parfois à quelque impression rude et penetrante, c'est, à la verité, sans mon conseil. De cette langueur naturelle on ne doibt pourtant tirer aucune preuve d'impuissance (car faulte de soing, et faulte de sens, ce sont deux choses), et moins, de mescognoissance et d'ingratitude envers ce peuple, qui

[1] C'est avec raison que j'ai toujours craint d'élever la tête et d'attirer les regards. Hor., *Od.*, III, 16, 18.

[2] Il veut parler de sa mairie de Bordeaux, à laquelle il fut élu en 1581, pendant son séjour en Italie, et que lui conférèrent deux fois de suite les suffrages de ses concitoyens. On peut voir ce qu'il en a déja dit au commencement de ce chapitre. J. V. L.

[3] Toujours tranquille de ma nature, et plus encore à présent par un effet de l'âge. Q. Cic., *de Petit. Consulat.*, c. 2.

employa touts les plus extremes moyens qu'il eust en ses mains à me gratifier, et avant m'avoir cogneu, et aprez; et feit bien plus pour moy, en me redonnant ma charge, qu'en me la donnant premierement. Ie luy veulx tout le bien qui se peult; et certes, si l'occasion y eust esté, il n'est rien que i'eusse espargné pour son service. Ie me suis esbranlé pour luy, comme ie fois pour moy. C'est un bon peuple, guerrier et genereux, capable pourtant d'obeïssance et discipline, et de servir à quelque bon usage, s'il y est bien guidé. Ils disent aussi cette mienne vacation s'estre passee sans marque et sans trace. Il est bon! on accuse ma cessation en un temps où quasi tout le monde estoit convaincu de trop faire. I'ay un agir trepignant, où la volonté me charrie[1]; mais cette poincte est ennemye de perseverance. Qui se vouldra servir de moy, selon moy, qu'il me donne des affaires où il fasse besoing de vigueur et de liberté, qui ayent une conduicte droicte et courte, et encores hazardeuse; i'y pourray quelque chose: s'il la fault longue, subtile, laborieuse, artificielle et tortue, il fera mieulx de s'addresser à quelque aultre. Toutes charges importantes ne sont pas difficiles: i'estois preparé à m'embesongner plus rudement un peu, s'il en

[1] C'est-à-dire, *partout où la volonté m'entraîne, je suis vif, ardent, empressé*. Dans l'édition *in*-4° de 1588, *fol.* 451, il y avoit: « I'ay un agir esmeu, où la volonté me tire. » On voit que Montaigne a trouvé ces expressions trop foibles pour sa pensée. J. V. L.

eust esté grand besoing; car il est en mon pouvoir de faire quelque chose plus que ie ne fois, et que ie n'ayme à faire. Ie ne laissay, que ie sçache, aulcun mouvement que le debvoir requist en bon escient de moy. I'ay facilement oublié ceulx que l'ambition mesle au debvoir et couvre de son tiltre; ce sont ceulx qui le plus souvent remplissent les yeulx et les aureilles, et contentent les hommes: non pas la chose, mais l'apparence les paye; s'ils n'oyent du bruict, il leur semble qu'on dorme. Mes humeurs sont contradictoires aux humeurs bruyantes: i'arresterois bien un trouble, sans me troubler; et chastierois un desordre, sans alteration: ay ie besoing de cholere et d'inflammation? ie l'emprunte, et m'en masque. Mes mœurs sont mousses, plustost fades qu'aspres. Ie n'accuse pas un magistrat qui dorme, pourveu que ceulx qui sont soubs sa main dorment quand et luy: les loix dorment de mesme. Pour moy, ie loue une vie glissante, sombre et muette: *neque submissam et abiectam, neque se efferentem*[1]: ma fortune le veult ainsi. Ie suis nay d'une famille qui a coulé sans esclat et sans tumulte, et, de longue memoire, particulierement ambitieuse de preud'hommie.

Nos hommes sont si formez à l'agitation et ostentation, que la bonté, la moderation, l'equa-

[1] Également éloignée de la bassesse et d'un insolent orgueil. Cic., *de Offic.*, I, 34.

bilité, la constance, et telles qualitez quietes et obscures, ne se sentent plus: les corps raboteux se sentent; les polis se manient imperceptiblement: la maladie se sent; la santé, peu ou point; ny les choses qui nous oignent, au prix de celles qui nous poignent. C'est agir pour sa reputation et proufit particulier, non pour le bien, de remettre à faire en la place ce qu'on peult faire en la chambre du conseil; et en plein midy, ce qu'on eust faict la nuict precedente; et d'estre ialoux de faire soy mesme ce que son compaignon faict aussi bien: ainsi faisoyent aulcuns chirurgiens de Grece les operations de leur art sur des eschaffauds à la vue des passants, pour en acquerir plus de practique et de chalandise. Ils iugent que les bons reglements ne se peuvent entendre qu'au son de la trompette. L'ambition n'est pas un vice de petits compaignons, et de tels efforts que les nostres. On disoit à Alexandre: « Vostre pere vous lairra une grande domination, aysee et pacifique; » ce garson estoit envieux des victoires de son pere, et de la iustice de son gouvernement; il n'eust pas voulu iouïr l'empire du monde mollement et paisiblement[1]. Alcibiades, en Platon, aime mieulx mourir, ieune, beau,

[1] Apparemment Montaigne fait allusion ici à ce que Plutarque a remarqué dans la *Vie d'Alexandre*, que « toutes les fois qu'il « venoit nouvelles que Philippe avoit pris aucune ville de renom, « ou gagné quelque grosse bataille, Alexandre n'estoit point fort « joyeux de l'entendre; ains disoit à ses egaux en aage: *Mon pere*

riche, noble, sçavant, tout cela par excellence, que de s'arrester en l'estat de cette condition[1] : cette maladie est, à l'adventure, excusable en une ame si forte et si plaine. Quand ces ametes[2] naines et chestifves s'en vont embabouinant[3], et pensent espandre leur nom, pour avoir iugé à droict un affaire, ou continué l'ordre des gardes d'une porte de ville, ils en montrent d'autant plus le cul, qu'ils esperent en haulser la teste. Ce menu bien faire n'a ne corps ne vie; il va s'esvanouïssant en la premiere bouche, et ne se promene que d'un carrefour de rue à l'aultre. Entretenez en hardiement vostre fils et vostre valet, comme cet ancien, qui n'ayant aultre auditeur de ses louanges, et consent[4] de sa valeur, se bravoit avecques sa chambriere, en s'escriant: « O Perrette, le galant et suffisant homme de maistre que tu as! » Entretenez vous en vous mesme, au pis aller; comme un conseiller de ma cognoissance, ayant desgorgé une battelee[5] de paragraphes, d'une extreme contention, et pareille ineptie,

« *prendra tout, enfants, et ne me laissera rien de beau ni de* « *magnifique à faire et à conquerir avec vous.* » Ch. 2 de la traductioo d'Amyot. C.

[1] C'est ce qoe Socrate lui reproche dans le Ier *Alcibiade*, une ou deux pages après le commencement. C.

[2] *Amette*, petite âme. COTGRAVE.

[3] *Se faisant illusion à elles-mêmes.* — *S'embabouiner*, c'est se tromper soi-mème, selon COTGRAVE.

[4] *Et qui fût consentant, qui convînt, qui fût témoin de*, etc. E. J.

[5] *Batelée*, navis oous. MONET.

s'estant retiré de la chambre du conseil au pissoir du palais, feut ouï marmotant entre les dents, tout consciencieusement : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*[1]. » Qui ne peult d'ailleurs, si se paye de sa bourse.

La renommee ne se prostitue pas à si vil compte : les actions rares et exemplaires, à qui elle est deue, ne souffriroient pas la compaignie de cette foule innumerable de petites actions iournalieres. Le marbre eslevera vos tiltres tant qu'il vous plaira, pour avoir faict rapetasser un pan de mur, ou descrotter un ruisseau publicque; mais non pas les hommes qui ont du sens. Le bruict ne suyt pas toute bonté, si la difficulté et estrangeté n'y est ioincte : voire ny la simple estimation n'est deue à nulle action qui naist de la vertu, selon les stoïciens; et ne veulent qu'on sçache seulement gré à celuy qui, par temperance, s'abstient d'une vieille chassieuse. Ceulx qui ont cogneu les admirables qualitez de Scipion l'Africain, refusent la gloire que Panaetius luy attribue d'avoir esté abstinent de dons, comme gloire non tant sienne, comme de son siecle[2]. Nous avons les voluptez sortables à nostre fortune ; n'usurpons pas celles de la grandeur : les nostres sont plus naturelles; et d'autant plus solides et seures, qu'elles sont plus basses.

[1] Non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à ton nom la gloire en soit donnée. *Ps.* 113, *v.* 1.

[2] Cic., *de Offic.*, II, 22.

Puisque ce n'est par conscience, au moins par ambition, refusons l'ambition : desdaignons cette faim de renommee et d'honneur, basse et belistresse[1], qui nous le faict coquiner[2] de toute sorte de gents (*quæ est ista laus, quæ possit e macello peti*[3]?) par moyens abiects, et à quelque vil prix que ce soit : c'est deshonneur d'estre ainsin honoré. Apprenons à n'estre non plus avides, que nous sommes capables, de gloire. De s'enfler de toute action utile et innocente, c'est à faire à gents à qui elle est extraordinaire et rare : ils la veulent mettre pour le prix qu'elle leur couste. A mesure qu'un bon effect est plus esclatant, ie rabbats[4] de sa bonté le souspeçon en quoy i'entre qu'il soit produict, plus pour estre esclatant, que pour estre bon : estalé, il est à demy vendu. Ces actions là ont bien plus de grace qui eschappent de la main de l'ouvrier, nonchalamment et sans bruict, et que quelque honneste homme choisit aprez, et r'esleve de l'umbre, pour les poulser en lumiere à cause d'elles mesmes. *Mihi quidem laudabiliora videntur omnia, quæ sine*

[1] *Gueuse, mendiante.* On a dit long-temps, *les quatre ordres de bélîtres*, pour *les quatre ordres mendiants*, les Jacobins, les Cordeliers, les Augustins, et les Carmes. J. V. L.

[2] *Mendier.*—Coquiner, *mendicare.* Nicot.

[3] Quelle est cette gloire, qu'on peut trouver au marché? Cic., *de Finib. bon. et mal.*, II, 15.

[4] *Ce qui m'oblige à rabattre quelque chose de sa bonté, c'est le soupçon*, etc. C.

venditatione, et sine populo teste fiunt[1], dict le plus glorieux homme du monde.

Ie n'avois qu'à conserver, et durer[2], qui sont effects sourds et insensibles : l'innovation est de grand lustre; mais elle est interdicte en ce temps, où nous sommes pressez et n'avons à nous deffendre que des nouvelletez. L'abstinence de faire est souvent aussi genereuse que le faire; mais elle est moins au iour[3], et ce peu que ie vaulx est quasi tout de cette espece. En somme, les occasions en cette charge ont suyvi ma complexion; de quoy ie leur sçais tresbon gré : est il quelqu'un qui desire estre malade pour veoir son medecin en besongne? et fauldroit il pas fouetter le medecin qui nous desireroit la peste, pour mettre son art en practique? Ie n'ay point eu cett' humeur inique et assez commune, de desirer que le trouble et la maladie des affaires de cette cité rehaulsast et honnorast mon gouvernement : i'ay presté de bon cœur l'espaule à leur aysance et facilité. Qui ne me vouldra sçavoir gré de l'ordre, de la doulce et muette tranquillité qui a accompaigné ma conduicte; au moins ne peut il me priver de la part qui m'en appartient, par le tiltre de ma bonne fortune. Et ie suis ainsi faict, que i'ayme autant estre heureux que sage, et debvoir mes succez

[1] Pour moi, je trouve bien plus digne d'éloge ce qui se fait sans ostentation, et loin des yeux du peuple. Cic., *Tusc. quæst.*, II, 26.

[2] *Et vivre*, c'est-à-dire *vivre en paix*. J. V. L.

[3] *Moins brillante, moins en lumière.* J. V. L.

purement à la grace de Dieu, qu'à l'entremise de mon operation. I'avois assez disertement publié au monde mon insuffisance en tels maniements publicques : i'ay encores pis que l'insuffisance; c'est qu'elle ne me desplaist gueres, et que ie ne cherche gueres à la guarir, veu le train de vie que i'ay desseigné[1]. Ie ne me suis, en cette entremise, non plus satisfaict à moy mesme; mais à peu prez i'en suis arrivé à ce que ie m'en estois promis; et si ay de beaucoup surmonté ce que i'en avois promis à ceulx à qui i'avois à faire; car ie promets volontiers un peu moins de ce que ie puis et de ce que i'espere tenir. Ie m'asseure n'y avoir laissé ny offense, ny haine : d'y laisser regret et desir de moy, ie sçais à tout le moins bien cela, que ie ne l'ay pas fort affecté :

> Mene huic confidere monstro !
> Mene salis placidi vultum, fluctusque quietos
> Ignorare ![2]

[1] *Que j'ai eu dessein de suivre, que je me suis tracé.* E. J.

[2] Moi! que je me fie à ce monstre! que je me repose sur le calme apparent de cette mer perfide! VIRG., *Énéide*, V, 849.

CHAPITRE XI.

Des boiteux.

Il y a deux ou trois ans qu'on accourcit l'an de dix iours en France[1]. Combien de changements doibvent suyvre cette reformation! ce feut proprement remuer le ciel et la terre à la fois. Ce neantmoins, il n'est rien qui bouge de sa place; mes voysins treuvent l'heure de leurs semences, de leur recolte, l'opportunité de leurs negoces, les iours nuisibles et propices, au mesme poinct iustement où ils les avoient assignez de tout temps: ny l'erreur ne se sentoit en nostre usage; ny l'amendement ne s'y sent: Tant il y a d'incertitude par tout! tant nostre appercevance est grossiere, obscure et obtuse! On dict que ce reglement se pouvoit conduire d'une façon moins

[1] En 1582, le pape Grégoire XIII, ayant remarqué que l'erreur de onze minutes qui se trouvoit dans l'*année julienne* avoit produit dix jours en plus, fit retrancher ces dix jours de l'année 1582; et, au lieu du 5 octobre de cette année, on compta le 15. C'est ce qui fait appeler depuis cette manière de compter les années, *année grégorienne*, et le calendrier qui suit ce comput, *calendrier grégorien*, ou du nouveau style; tandis qu'on appelle *calendrier du vieux style*, le calendrier julien, suivi encore par les Russes et par quelques autres peuples du rit grec. *Voy.* plus haut, pag. 17. E. J.

incommode, soubstrayant, à l'exemple d'Auguste, pour quelques annees, le iour du bissexte, qui, ainsi comme ainsin, est un iour d'empeschement et de trouble, iusques à ce qu'on feust arrivé à satisfaire exactement ce debte; ce que mesme on n'a pas faict par cette correction, et demeurons encores en arrerages de quelques iours; et si, par mesme moyen, on pouvoit prouveoir à l'advenir, ordonnant qu'aprez la revolution de tel ou tel nombre d'annees, ce iour extraordinaire seroit tousiours eclipsé; si que nostre mescompte ne pourroit d'ores en avant exceder vingt et quatre heures. Nous n'avons aultre compte du temps que les ans: il y a tant de siecles que le monde s'en sert; et si, c'est une mesure que nous n'avons encores achevé d'arrester, et telle, que nous doubtons touts les iours quelle forme les aultres nations luy ont diversement donné, et quel en estoit l'usage. Quoy, ce que disent aulcuns, que les cieux se compriment vers nous en vieillissant, et nous iectent en incertitude des heures mesme et des iours, et des mois? ce que dict Plutarque [1], qu'encores de son temps l'astrologie n'avoit sceu borner le mouvement de la lune: nous voylà bien accommodez pour tenir registre des choses passees!

Ie resvassois presentement, comme ie fois souvent, sur ce, Combien l'humaine raison est un

[1] *Questions romaines*, c. 24. C.

instrument libre et vague. Ie veois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions; mais ils examinent curieusement les consequences : ils laissent les choses, et courent aux causes. Plaisants causeurs! La cognoissance des causes touche seulement celuy qui a la conduicte des choses; non à nous, qui n'en avons que la souffrance, et qui en avons l'usage parfaictement plein et accompli selon nostre besoing, sans en penetrer l'origine et l'essence; ny le vin n'en est plus plaisant à celuy qui en sçait les facultez premieres. Au contraire, et le corps et l'ame interrompent et alterent le droict qu'ils ont de l'usage du monde et d'eulx mesmes, y meslant l'opinion de science : les effects nous touchent, mais les moyens, nullement. Le determiner et le distribuer appartient à la maistrise et à la regence; comme à la subiection et apprentissage, l'accepter. Reprenons nostre coustume. Ils commencent ordinairement ainsi : « Comment est ce que cela se faict? » « Mais, se faict il? » fauldroit il dire. Nostre discours[1] est capable d'estoffer cent aultres mondes, et d'en trouver les principes et la contexture; il ne luy fault ny matiere ny baze : laissez le courre; il bastit aussi bien sur le

[1] *Notre raisonnement.*

vuide que sur le plein, et de l'inanité que de maticre;

Dare pondus idonea fumo[1].

Ie treuve, quasi par tout, qu'il fauldroit dire: « Il n'en est rien;» et employerois souvent cette response; mais ie n'ose; car ils crient que c'est une desfaicte produicte de foiblesse d'esprit et d'ignorance, et me fault ordinairement basteler[2], par compaignie, à traicter des subiects et contes frivoles que ie mescrois entierement: ioinct qu'à la verité, il est un peu rude et querelleux de nier tout sec une proposition de faict; et peu de gents faillent; notamment aux choses malaysees à persuader, d'affermer qu'ils l'ont veue, ou d'alleguer des tesmoings desquels l'auctorité arreste nostre contradiction. Suyvant cet usage, nous sçavons les fondements et les moyens de mille choses qui ne feurent oncques; et s'escarmouche le monde en mille questions, desquelles et le Pour et le Contre est fauls. *Ita finitima sunt falsa veris,.... ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere*[3].

La verité et le mensonge ont leurs visages conformes; le port, le goust, et les allures pareilles: nous les regardons de mesme œil. Ie treuve que

[1] Tout prêt à donner du poids à de la fumée. Perse. V, 20.

[2] *Faire le bateleur, de compagnie.* C.

[3] Le faux approche si fort du vrai,.... que le sage ne doit pas s'engager dans un défilé si périlleux. Cic., *Acad.*, II, 21.

nous ne sommes pas seulement lasches à nous deffendre de la piperie, mais que nous cherchons et convions à nous y enferrer: nous aymons à nous embrouiller en la vanité, comme conforme à nostre estre.

I'ay veu la naissance de plusieurs miracles de mon temps: encores qu'ils s'estouffent en naissant, nous ne laissons pas de preveoir le train qu'ils eussent prins, s'ils eussent vescu leur aage; car il n'est que de trouver le bout du fil, on en desvide tant qu'on veult; et y a plus loing de rien à la plus petite chose du monde, qu'il n'y a de celle là iusques à la plus grande. Or, les premiers qui sont abbruvez de ce commencement d'estrangeté, venants à semer leur histoire, sentent, par les oppositions qu'on leur faict, où loge la difficulté de la persuasion, et vont calfeutrant cet endroict de quelque piece fausse [1]: oultre ce, que, *insita ho-*

[1] « Que d'erreurs monstrueuses accréditées par la science même qui auroit dû les détruire! On commence par une fausse charte, par un diplôme supposé; on le montre en secret à quelques personnes intéressées à le faire valoir; sa réputation s'établit avant même qu'il soit connu. Commence-t-il à percer, les honnêtes gens, les esprits sensés se récrient contre l'imposture: on les fait taire; on rectifie une erreur, on déguise habilement un mensonge; on corrompt le sens du texte par des commentaires. Écoutons Montaigne, il dira bien mieux que moi: *Les premiers qui sont abbruvés de ce commencement d'estrangeté*, etc. Qui veut apprendre à douter doit lire ce chapitre entier de Montaigne, le moins méthodique des philosophes, mais le plus sage et le plus aimable. » VOLTAIRE, *Mélanges historiques*, tom. XVII, pag. 694, édition de Lefèvre.

minibus libidine alendi de industria rumores[1], nous faisons naturellement conscience de rendre ce qu'on nous a presté, sans quelque usure et accession de nostre creu. L'erreur particuliere faict premierement l'erreur publicque; et, à son tour aprez, l'erreur publicque faict l'erreur particuliere[2]. Ainsi va tout ce bastiment, s'estoffant et formant de main en main; de maniere que le plus esloingné tesmoing en est mieulx instruict que le plus voysin; et le dernier informé, mieulx persuadé que le premier. C'est un progrez naturel: car quiconque croit quelque chose, estime que c'est ouvrage de charité de la persuader à un aultre; et, pour ce faire, ne craind point d'adiouster, de son invention, autant qu'il veoid estre necessaire en son conte, pour suppleer à la resistance et au default qu'il pense estre en la conception d'aultruy. Moy mesme, qui fois singuliere conscience de mentir, et qui ne me soulcie gueres de donner creance et auctorité à ce que ie dis, m'apperceois toutesfois, aux propos que i'ay en main, qu'estant eschauffé, ou par la resistance d'un aultre, ou par la propre chaleur de ma narration, ie grossis et enfle mon subiect par voix, mouvements, vigueur et force de paroles, et encores par extension et amplification, non sans interest

[1] Par la passion qui porte naturellement les hommes à donner cours à des bruits incertains. TITE LIVE, XXVIII, 24.

[2] *Et quum singulorum error publicum fecerit, singulorum errorem facit publicus.* SÉNÈQUE, *Epist.* 81.

de la verité naïfve; mais ie le fois en condition pourtant, qu'au premier qui me ramene, et qui me demande la verité nue et crue, ie quite soubdain mon effort, et la luy donne sans exageration, sans emphase et remplissage. La parole naïfve et bruyante, comme est la mienne ordinaire, s'emporte volontiers à l'hyperbole. Il n'est rien à quoy communement les hommes soyent plus tendus, qu'à donner voye à leurs opinions: où le moyen ordinaire nous fault, nous y adioustons le commandement, la force, le fer et le feu. Il y a du malheur d'en estre là, que la meilleure touche de la verité ce soit la multitude des croyants, en une presse où les fols surpassent de tant les sages en nombre. *Quasi vero quidquam sit tam valde, quam nihil sapere, vulgare*[1]. *Sanitatis patrocinium est, insanientium turba*[2]. C'est chose difficile de resouldre[3] son iugement contre les opinions communes: la premiere persuasion, prinse du subiect mesme, saisit les simples; de là elle s'espand aux habiles soubs l'auctorité du nombre et antiquité des tesmoignages. Pour moy, de ce que ie n'en croirois pas un, ie n'en croirois pas cent uns; et ne iuge pas les opinions par les ans.

Il y a peu de temps que l'un de nos princes, en

[1] Comme s'il n'y avoit rien de si commun que de mal juger des choses. Cic., *de Divinat.*, II, 39.

[2] Belle autorité pour la sagesse qu'une multitude de fous! S. August., *de Civit. Dei*, VI, 10.

[3] *D'avoir un jugement bien résolu, bien décidé.* E. J.

qui la goutte avoit perdu un beau naturel et une alaigre composition, se laissa si fort persuader au rapport qu'on faisoit des merveilleuses operations d'un presbtre, qui, par la voye des paroles et des gestes, guarissoit toutes maladies, qu'il feit un long voyage pour l'aller trouver, et, par la force de son apprehension, persuada et endormit ses iambes pour quelques heures, si qu'il en tira du service qu'elles avoient desapprins luy faire il y avoit long temps. Si la fortune eust laissé emmonceler cinq ou six telles adventures, elles estoient capables de mettre ce miracle en nature. On trouva, depuis, tant de simplesse et si peu d'art en l'architecte de tels ouvrages, qu'on le iugea indigne d'aulcun chastiement: comme si feroit on de la pluspart de telles choses, qui les recognoistroit en leur giste. *Miramur ex intervallo fallentia*[1]: nostre veue represente ainsi souvent de loing des images estranges, qui s'esvanouïssent en s'approchant; *nunquam ad liquidum fama perducitur*[2].

C'est merveille de combien vains commencements et frivoles causes naissent ordinairement si fameuses impressions! Cela mesme en empesche l'information; car, pendant qu'on cherche des causes et des fins fortes et poisantes et dignes

[1] Nous admirons les choses qui trompent par leur éloignement. Sénèque, *Epist.* 118.

[2] Jamais la renommée ne se réduit à la vérité. Quinte-Curce, IX, 2.

d'un si grand nom, on perd les vrayes; elles eschappent de nostre veue par leur petitesse; et, à la verité, il est requis un bien prudent, attentif et subtil inquisiteur en telles recherches, indifferent, et non preoccupé. Iusques à cette heure, touts ces miracles et evenements estranges se cachent devant moy. Ie n'ay veu monstre et miracle au monde, plus exprez que moy mesme : on s'apprivoise à toute estrangeté par l'usage et le temps; mais plus ie me hante et me cognois, plus ma difformité m'estonne, moins ie m'entends en moy.

Le principal droict d'advancer et produire tels accidents, est reservé à la fortune. Passant avant hier dans un village, à deux lieues de ma maison, ie trouvay la place encores toute chaulde d'un miracle qui venoit d'y faillir : par lequel le voysinage avoit esté amusé plusieurs mois; et commençoient les provinces voysines de s'en esmouvoir, et y accourir à grosses troupes de toutes qualitez. Un ieune homme du lieu s'estoit ioué à contrefaire, une nuict, en sa maison, la voix d'un esprit, sans penser à aultre finesse qu'à iouïr d'un badinage present : cela luy ayant un peu mieulx succedé qu'il n'esperoit, pour estendre sa farce à plus de ressorts, il y associa une fille de village, du tout[1] stupide et niaise; et feurent trois enfin, de mesme aage et pareille suffisance : et de presches domestiques en feirent des presches publicques, se ca-

[1] *Tout-à-fait.* E. J.

chants soubs l'autel de l'eglise, ne parlants que de nuict, et deffendants d'y apporter aulcune lumiere. De paroles qui tendoient à la conversion du monde, et menace du iour du iugement (car ce sont subiects soubs l'auctorité et reverence desquels l'imposture se tapit plus ayseement), ils veinrent à quelques visions et mouvements si niais et si ridicules, qu'à peine y a il rien si grossier au ieu des petits enfants. Si toutesfois la fortune y eust voulu prester un peu de faveur, qui sçait iusques où se feust accreu ce bastelage? Ces pauvres diables sont à cette heure en prison: et porteront volontiers la peine de la sottise commune, et ne sçais si quelque iuge se vengera sur eulx de la sienne. On veoid clair en cette cy, qui est descouverte; mais en plusieurs choses de pareille qualité, surpassant nostre cognoissance, ie suis d'advis que nous soubstenions[1] nostre iugement, aussi bien à reiecter qu'à recevoir.

Il s'engendre beaucoup d'abus au monde, ou, pour le dire plus hardiement, touts les abus du monde s'engendrent, de ce qu'on nous apprend à craindre de faire profession de nostre ignorance, et que nous sommes tenus d'accepter tout ce que nous ne pouvons refuter: nous parlons de toutes choses par preceptes et resolution. Le style, à Rome, portoit que cela mesme qu'un tesmoing deposoit pour l'avoir vu de ses yeulx, et ce qu'un iuge ordonnoit de sa plus certaine science, estoit

[1] *Suspendions*. C.

conceu en cette forme de parler, « Il me semble [1]. » On me faict haïr les choses vraysemblables, quand on me les plante pour infaillibles : i'ayme ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : « A l'adventure, Aulcunement, Quelque, On dict, Ie pense, » et semblables : et si i'eusse eu à dresser des enfants, ie leur eusse tant mis en la bouche cette façon de respondre, enquestante, non resolutifve : « Qu'est ce à dire? Ie ne l'entends pas, Il pourroit estre, Est il vray? » qu'ils eussent plustost gardé la forme d'apprentis à soixante ans, que de representer les docteurs à dix ans, comme ils font. Qui veult guarir de l'ignorance, il fault la confesser.

Iris est fille de Thaumantis [2] : l'admiration est fondement de toute philosophie ; l'inquisition, le progrez ; l'ignorance, le bout. Voire dea, il y a quelque ignorance forte et genereuse, qui ne doibt rien en honneur et en courage à la science : ignorance pour laquelle concevoir il n'y a pas moins de science qu'à concevoir la science. Ie veis en mon enfance un procez que Corras [3], conseiller de Thoulouse, feit imprimer, d'un accident

[1] Cic., *Academ.*, II, 47. J. V. L.

[2] C'est-à-dire de l'admiration (*θαῦμα, θαύματος*). « Est enim pulcher (*l'arc en ciel, ou Iris*), et ob eam causam, quia speciem habet *admirabilem*, *Thaumante* dicitur esse natus. » Cic., *de Nat. deor.*, III, 20. On voit qu'il faudroit lire dans Montaigne, non pas *Thaumantis*, mais *Thaumas*. J. V. L.

[3] Ou plutôt Coras, savant jurisconsulte, né à Toulouse en 1513. Long-temps perséeuté comme calviniste, malgré la protection du

estrange; de deux hommes qui se presentoient l'un pour l'aultre. Il me souvient (et ne me souvient aussi d'aultre chose) qu'il me sembla avoir rendu l'imposture de celuy qu'il iugea coulpable, si merveilleuse et excedant de si loing nostre cognoissance et la sienne qui estoit iuge, que ie trouvay beaucoup de hardiesse en l'arrest qui l'avoit condamné à estre pendu. Recevons quelque forme d'arrest qui die, « La cour n'y entend rien : » plus librement et ingenuement qui ne feirent les Areopagites, lesquels, se trouvants pressez d'une cause qu'ils ne pouvoient desvelopper, ordonnerent que les parties en viendroient à cent ans[1].

Les sorcieres de mon voysinage courent hazard de leur vie, sur l'advis de chasque nouvel aucteur qui vient donner corps à leurs songes. Pour accommoder les exemples que la divine parole nous offre de telles choses, trescertains et irrefragables exemples, et les attacher à nos evenements

chancelier L'Hospital qui admiroit ses talents, il finit par être assassiné à la conciergerie de Toulouse avec trois cents autres prisonniers, le 4 d'octobre 1572, peu de temps après la Saint-Barthélemy : on le revêtit ensuite de sa robe de conseiller, avec deux de ses collègues massacrés comme lui, et on les pendit à l'orme du palais. Les œuvres de Jean Coras ont été recueillies en deux vol. in-*fol.*, Lyon, 1556 et 58; Wittenberg, 1603; et sa vie a été écrite en latin par Jacques Coras le poete, qui étoit de la même famille. La cause célèbre dont Montaigne parle ici est celle du faux Martin Guerre, sur laquelle le jurisconsulte de Toulouse avoit publié un commentaire imprimé à Paris en 1565. J. V. L.

[1] *Voyez* VALÈRE-MAXIME, VIII, 1; et AULU-GELLE, XII, 7. C.

modernes, puisque nous n'en veoyons ny les causes, ny les moyens, il y fault aultre engin[1] que le nostre: il appartient, à l'adventure, à ce seul trespuissant tesmoignage de nous dire, « Cettuy cy en est, et celle là; et non, cet aultre. » Dieu en doibt estre creu, c'est vrayement bien raison; mais non pourtant un d'entre nous, qui s'estonne de sa propre narration (et necessairement il s'en estonne, s'il n'est hors du sens), soit qu'il l'employe au faict d'aultruy, soit qu'il l'employe contre soy mesme.

Ie suis lourd, et me tiens un peu au massif et au vraysemblable, evitant les reproches anciens, *Maiorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt. — Cupidine humani ingenii, libentius obscura creduntur*[2]. Ie veois bien qu'on se courrouce; et me deffend on d'en doubter, sur peine d'iniures execrables: nouvelle façon de persuader! Pour Dieu mercy, ma creance ne se manie pas à coups de poing. Qu'ils gourmandent ceulx qui accusent de faulseté leur opinion; ie ne l'accuse que de difficulté et de hardiesse, et condamne l'affirmation opposite, egualement avecques eulx,

[1] *Esprit*. E. J.

[2] Les hommes ajoutent plus de foi à ce qu'ils n'entendent point. — L'esprit humain est porté à croire plus volontiers les choses obscures. TACITE, *Hist.*, I, 22. — De ces deux passages, le second seul est de Tacite, et Coste a eu tort de les confondre, et d'attribuer toute cette citation à ce grand historien, qui certes n'auroit jamais écrit la première phrase, dont le style ne ressemble pas au sien. N.

sinon si imperieusement. Qui establit son discours par braverie et commandement, monstre que la raison y est foible. Pour une altercation verbale et scholastique, qu'ils ayent autant d'apparence que leurs contradicteurs; *videantur sane, non affirmentur modo*[1]: mais en la consequence effectuelle qu'ils en tirent, ceulx cy ont bien de l'advantage. A tuer les gents, il fault une clarté lumineuse et nette; et est nostre vie trop reelle et essencielle, pour garantir ces accidents supernaturels et fantastiques.

Quant aux drogues et poisons, ie les mets hors de mon compte; ce sont homicides, et de la pire espece: toutesfois en cela mesme, on dict qu'il ne fault pas tousiours s'arrester à la propre confession de ces gents icy; car on leur a veu par fois s'accuser d'avoir tué des personnes qu'on trouvoit saines et vivantes. En ces aultres accusations extravagantes, ie dirois volontiers que c'est bien assez qu'un homme, quelque recommendation qu'il aye, soit creu de ce qui est humain: de ce qui est hors de sa conception, et d'un effect supernaturel, il en doibt estre creu lors seulement qu'une approbation supernaturelle l'a auctorisé. Ce privilege qu'il a pleu à Dieu donner à aulcuns de nos tesmoignages, ne doibt pas estre avily et communiqué legierement. I'ay les aureilles battues de mille tels contes. « Trois le veirent un tel iour, en levant: Trois le

[1] Pourvu qu'on propose ces faits comme vraisemblables, et qu'on ne les affirme pas. Cic., *Acad.*, II, 27.

veirent lendemain, en occident: à telle heure, tel lieu, ainsi vestu: » certes, ie ne m'en croirois pas moy mesme. Combien treuve ie plus naturel et plus vraysemblable que deux hommes mentent, que ie ne fois qu'un homme, en douze heures, passe, quand et les vents, d'orient en occident: combien plus naturel, que nostre entendement soit emporté de sa place par la volubilité de nostre esprit detraqué, que cela, qu'un de nous soit envolé sur un balay, au long du tuyau de sa cheminee, en chair et en os, par un esprit estrangier! Ne cherchons pas des illusions du dehors et incogneues, nous qui sommes perpetuellement agitez d'illusions domestiques et nostres. Il me semble qu'on est pardonnable de mescroire une merveille, autant au moins qu'on peult en destourner et elider[1] la verification par voye non merveilleuse; et suys l'advis de S. Augustin, « Qu'il vault mieulx pencher vers le doubte que vers l'asseurance, ez choses de difficile preuve et dangereuse creance. »

Il y a quelques annees que ie passay par les terres d'un prince souverain, lequel en ma faveur, et pour rabbattre mon incredulité, me feit cette grace de me faire veoir en sa presence, en lieu particulier, dix ou douze prisonniers de ce genre, et une vieille entre aultres, vrayement bien sorciere en laideur et deformité, tresfameuse de

[1] Nicot explique *elider* par *escacher*; et *escacher* veut dire *écraser*, *détruire*, *anéantir*. C.

longue main en cette profession. Ie veis et preuves et libres confessions, et ie ne sçais quelle marque insensible sur cette miserable vieille; et m'enquis, et parlay tout mon saoul, y apportant la plus saine attention que ie peusse; et ne suis pas homme qui me laisse gueres garotter le iugement par preoccupation. Enfin, et en conscience, ie leur eusse plustost ordonné de l'ellebore que de la ciguë: *captisque res magis mentibus, quam consceleratis, similis visa*[1]: la iustice a ses propres corrections pour telles maladies. Quant aux oppositions et arguments que des honnestes hommes m'ont faict, et là, et souvent ailleurs, ie n'en ay point senty qui m'attachent, et qui ne souffrent solution tousiours plus vraysemblable que leurs conclusions. Bien est vray que les preuves et raisons qui se fondent sur l'experience et sur le faict, celles là, ie ne les desnoue point; aussi n'ont elles point de bout: ie les trenche souvent comme Alexandre son nœud. Aprez tout, c'est mettre ses coniectures à bien hault prix, que d'en faire cuire un homme tout vif.

On recite par divers exemples (et Præstantius de son pere[2]), que, assopy et endormy bien plus lourdement que d'un parfaict sommeil, il fantasia estre iument, et servir de sommier[3] à des soldats:

[1] Il me sembla qu'il y avoit en cela plus de folie que de crime. TITE LIVE, VIII, 18.

[2] *Voyez* la *Cité de Dieu* de S. AUGUSTIN, XVIII, 18. C.

[3] *De cheval de somme*. E. J.

et ce qu'il fantasioit, il l'estoit[1]. Si les sorciers songent ainsi materiellement; si les songes par fois se peuvent ainsin incorporer en effects, encores ne crois ie pas que nostre volonté en feust tenue à la iustice: ce que ie dis, comme celuy qui n'est pas iuge ny conseiller des roys, ny s'en estime de bien loing digne, ains homme du commun, nay et voué à l'obeïssance de la raison publicque, et en ses faicts, et en ses dicts. Qui mettroit mes resveries en compte, au preiudice de la plus chestifve loy de son village, ou opinion, ou coustume, il se feroit grand tort, et encores autant à moy; car, en ce que ie dis, ie ne pleuvis[2] aultre certitude, sinon que c'est ce que lors i'en avois en la pensee, pensee tumultuaire et vacillante. C'est par maniere de devis que ie parle de tout, et de rien par maniere d'advis; *nec me pudet, ut istos, fateri nescire, quod nesciam*[3]: ie ne serois pas si hardy à parler, s'il m'appartenoit d'en estre creu; et feut ce que ie respondis à un grand, qui se plaignoit de l'aspreté et contention de mes enhortements. Vous sentant bandé et preparé d'une part, ie vous propose l'aultre, de tout le soing que ie puis, pour esclaircir vostre iugement, non pour l'obliger. Dieu tient vos courages, et vous fournira[4] de chois. Ie ne suis pas si presump-

[1] *Quod ita, ut narravit, factum fuisse compertum est.* S. Augustin, *Cité de Dieu*, XVIII, 18. — [2] *Je ne garantis.* C.

[3] Et je n'ai pas honte, comme eux, d'avouer que j'ignore ce que je ne sais point. Cic., *Tusc. quæst.*, I, 25.

[4] *Vous fournira les moyens de choisir.* E. J.

tueux, de desirer seulement que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance: ma fortune ne les a pas dressees à si puissantes et si eslevees conclusions. Certes, i'ay non seulement des complexions en grand nombre, mais aussi des opinions assez, desquelles ie desgousterois volontiers mon fils, si i'en avois. Quoy, si les plus vrayes ne sont pas tousiours les plus commodes à l'homme? tant il est de sauvage composition!

A propos, ou hors de propos, il n'importe; on dict en Italie, en commun proverbe, que celuy là ne cognoist pas Venus en sa parfaicte doulceur, qui n'a couché avecques la boiteuse. La fortune ou quelque particulier accident ont mis, il y a long temps, ce mot en la bouche du peuple: et se dict des masles comme des femelles; car la royne des Amazones respondit au Scythe qui la convioit à l'amour, ἄριστα χωλὸς οἰφεῖ[1], le boiteux le faict le mieulx. En cette republicque feminine, pour fuyr la domination des masles, elles les stropioient dez l'enfance, bras, iambes, et aultres membres qui leur donnoient advantage sur elles, et se servoient d'eulx à ce seulement à quoy nous nous servons d'elles par deçà. I'eusse dict que le mou-

[1] Montaigne traduit ce passage grec après l'avoir cité. Érasme, dans ses *Adages*, n'a pas oublié le proverbe, *Claudus optime virum agit;* mais il ne dit point d'où il l'a pris. On le trouve dans le *Scholiaste* de Théocrite, sur l'idylle 4, v. 62, et dans Michel Apostolius, *Proverb. centur.* 4, *num.* 43. C. — C'est sans doute d'après cette opinion que les anciens ont fait du boiteux Vulcain l'époux de Vénus. E. J.

vement detraqué de la boiteuse apportast quelque nouveau plaisir à la besongne, et quelque poincte de doulceur à ceulx qui l'essayent; mais ie viens d'apprendre que mesme la philosophie ancienne en a decidé[1]: elle dict que les iambes et cuisses des boiteuses ne recevant, à cause de leur imperfection, l'aliment qui leur est deu, il en advient que les parties genitales qui sont au dessus, sont plus plaines, plus nourries et vigoreuses; ou bien que ce default empeschant l'exercice, ceulx qui en sont entachez dissipent moins leurs forces, et en viennent plus entiers aux ieux de Venus: qui est aussi la raison pour quoy les Grecs descrioient les tisserandes, d'estre plus chauldes que les aultres femmes, à cause du mestier sedentaire qu'elles font, sans grand exercice du corps. De quoy ne pouvons nous raisonner à ce prix là? De celles icy ie pourrois aussi dire que ce tremoussement, que leur ouvrage leur donne ainsi assises, les esveille et sollicite, comme faict les dames le croulement[2] et tremblement de leurs coches.

Ces exemples servent ils pas à ce que ie disois au commencement: Que nos raisons anticipent souvent l'effect, et ont l'estendue de leur iurisdiction si infinie, qu'elles iugent et s'exercent en l'inanité mesme, et au non estre? Oultre la flexibilité de nostre invention à forger des raisons à toutes sortes de songes, nostre imagination se treuve pareille-

[1] Aristote, *Problèmes, sect.* 10, *probl.* 26.

[2] *L'ébranlement et l'agitation de leurs carrosses.* E. J.

ment facile à recevoir des impressions de la faulseté, par bien frivoles apparences; car, par la seule auctorité de l'usage ancien et publicque de ce mot, ie me suis aultresfois faict accroire avoir receu plus de plaisir d'une femme, de ce qu'elle n'estoit pas droicte, et mis cela au compte de ses graces.

Torquato Tasso, en la comparaison qu'il faict de la France à l'Italie[1], dict avoir remarqué cela, que nous avons les iambes plus grailes que les gentilshommes italiens, et en attribue la cause à ce que nous sommes continuellement à cheval: qui est celle mesme de laquelle Suetone tire une toute contraire conclusion; car il dict, au rebours, que Germanicus avoit grossi les siennes par continuation de ce mesme exercice[2]. Il n'est rien si soupple et erratique que nostre entendement; c'est le soulier de Theramenes[3], bon à touts pieds: et il est double et divers; et les matieres, doubles et diverses. « Donne moy une dragme d'argent, » disoit un philosophe cynique à Antigonus: « Ce

[1] « I nobili francesi, in universale, hanno le gambe assai sottili rispetto al rimanente del corpo: mà di ciò per avventura la cagione non si deve riferire alla qualità del cielo, mà alla maniera dell' esercizio; perciochè calvalcando quasi continuamente, esercitano poco le parti inferiori, si che la natura non vi trasmette molto di nodrimento, etc. » *Paragone dell' Italia alla Francia*, pag. 11. *Nella parte prima delle Rime e Prose del sig.* TORQ. TASSO, *in Ferrara*, an. 1585. C.

[2] SUÉTONE, *Caligula*, c. 3. C.

[3] *Voyez* ÉRASME, sur le proverbe *Theramenis cothurnus*, auquel Montaigne fait allusion. C.

n'est pas present de roy," respondit il: « Donne moy doncques un talent: » « Ce n'est pas present pour cynique [1]. »

> Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
> Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas:
> Seu durat magis, et venas adstringit hiantes;
> Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
> Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat [2].

Ogni medaglia ha il suo riverso [3]. Voylà pourquoy Climotachus disoit anciennement que Carneades avoit surmonté les labeurs d'Hercules, pour avoir arraché des hommes le consentement, c'est à dire l'opinion et la temerité de juger [4]. Cette fantasie de Carneades, si vigoreuse, nasquit à mon advis anciennement de l'impudence de ceulx qui font profession de sçavoir, et de leur oultrecuidance desmesuree. On meit Aesope en vente, avecques deux aultres esclaves: l'achetеur s'enquit du premier ce qu'il sçavoit faire; celuy là, pour se faire valoir, respondit monts et merveilles, qu'il sçavoit et cecy et cela:

[1] Sénèque, *de Benef.*, II, 17. C.

[2] Souvent, dit Virgile, il est bon de mettre le feu dans un champ stérile, et de brûler les restes de la paille:

> Soit qu'en le (*la terre*) dilatant par sa chaleur active,
> Il ouvre des chemins à la séve captive;
> Soit qu'enfin resserrant les pores trop ouverts
> D'un sol que fatiguoit l'inclémence des airs,
> Aux froides eaux du ciel, au souffle de Borée,
> Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.
>
> Virg., *Géorg.*, I, 89, trad. par Delille.

[3] Toute médaille a son revers. *Proverbe italien.*

[4] Cicéron, *Acad.*, II, 34. C.

le deuxiesme en respondit de soy autant ou plus: quand ce feut à Aesope, et qu'on luy eut aussi demandé ce qu'il sçavoit faire : « Rien, dict il, car ceulx cy ont tout preoccupé : ils sçavent tout[1]. » Ainsin est il advenu en l'eschole de la philosophie: la fierté de ceulx qui attribuoient à l'esprit humain la capacité de toutes choses, causa en d'aultres, par despit et par emulation, cette opinion, qu'il n'est capable d'aulcune chose: les uns tiennent en l'ignorance cette mesme extremité que les aultres tiennent en la science; à fin qu'on ne puisse nier que l'homme ne soit immoderé par tout, et qu'il n'a point d'arrest, que celuy de la necessité, et impuissance d'aller oultre.

CHAPITRE XII.

De la physionomie.

Quasi toutes les opinions que nous avons sont prinses par auctorité et à credit: il n'y a point de mal; nous ne sçaurions pirement choisir, que par nous, en un siecle si foible. Cette image des discours de Socrates que ses amis nous ont laissee, nous ne l'approuvons que pour la reverence de l'approbation publicque; ce n'est pas par nostre cognoissance: ils ne sont pas selon nostre usage; s'il naissoit, à cette heure, quelque chose de pa-

[1] Planude, *Vie d'Ésope*. J. V. L.

reil, il est peu d'hommes qui le prisassent. Nous n'appercevons les graces que poinctues, bouffies, et enflees d'artifice: celles qui coulent soubs la naïfveté et la simplicité, eschappent ayseement à une veue grossiere comme est la nostre; elles ont une beauté delicate et cachee; il fault la veue nette, et bien purgee, pour descouvrir cette secrette lumiere. Est pas la naïfveté, selon nous, germaine à la sottise, et qualité de reproche? Socrates faict mouvoir son ame d'un mouvement naturel et commun; ainsi dict un païsan, ainsi dict une femme: il n'a iamais en la bouche, que cochers, menuisiers, savetiers et massons: ce sont inductions et similitudes tirees des plus vulgaires et cogneues actions des hommes; chascun l'entend. Soubs une si vile forme, nous n'eussions iamais choisi la noblesse et splendeur de ses conceptions admirables, nous qui estimons plates et basses toutes celles que la doctrine ne r'esleve, qui n'appercevons la richesse qu'en montre et en pompe. Nostre monde n'est formé qu'à l'ostentation: les hommes ne s'enflent que de vent; et se manient à bonds, comme les balons. Cettuy cy ne se propose point des vaines fantasies: sa fin fent, Nous fournir de choses et de preceptes qui reellement et plus ioinctement servent à la vie;

> Servare modum, finemque tenere,
> Naturamque sequi [1].

[1] Régler ses actions, garder la loi du devoir, suivre la nature. LUCAIN parlant de Caton, II, 381.

Il feut aussi tousiours un et pareil[1], et se monta, non par boutades, mais par complexion, au dernier poinct de vigueur; ou, pour mieulx dire, il ne monta rien, mais ravalla plustost et ramena à son poinct originel et naturel, et luy soubmeit la vigueur, les aspretez et les difficultez; car, en Caton, on veoid bien à clair que c'est une allure tendue bien loing au dessus des communes; aux braves exploicts de sa vie, et en sa mort, on le sent tousiours monté sur ses grands chevaulx: cettuy cy ralle à terre[2], et, d'un pas mol et ordinaire, traicte les plus utiles discours, et se conduict, et à la mort, et aux plus espineuses traverses qui se puissent presenter, au train de la vie humaine.

Il est bien advenu, que le plus digne homme d'estre cogneu et d'estre presenté au monde pour exemple, ce soit celuy duquel nous ayons plus certaine cognoissance: il a esté esclairé par les plus clairvoyants hommes qui feurent oncques; les tesmoings que nous avons de luy sont admirables en fidelité et en suffisance[3]. C'est grand cas, d'avoir peu donner tel ordre aux pures imaginations d'un enfant, que, sans les alterer ou estirer[4], il en ayt produict les plus beaux effects de

[1] Cic., *de Offic.*, I, 26.

[2] Selon Cotgrave, *raller à terre*, c'est *courir vite*, *et raser la terre*, comme font certains oiseaux. C.

[3] L'édition de 1588 ajoute, *fol.* 460, « soit pour iuger, soit pour rapporter. »

[4] *Ou les étendre*, *les agrandir*. E. J.

nostre ame: il ne la represente ny eslevee, ny riche; il ne la represente que saine, mais certes d'une bien alaigre et nette santé. Par ces vulgaires ressorts et naturels, par ces fantasies ordinaires et communes, sans s'esmouvoir et sans se picquer, il dressa non seulement les plus reglees, mais les plus haultes et vigoreuses creances, actions et mœurs, qui feurent oncques. C'est luy qui ramena du ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme, où est sa plus iuste et plus laborieuse besongue[1]. Veoyez le plaider devant ses iuges; veoyez par quelles raisons il esveille son courage aux hazards de la guerre; quels arguments fortifient sa patience contre la calomnie, la tyrannie, la mort, et contre la teste de sa femme: il n'y a rien d'emprunté de l'art et des sciences; les plus simples y recognoissent leurs moyens et leur force; il n'est possible d'aller plus arriere et plus bas. Il a faict grand' faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peult d'elle mesme.

Nous sommes, chascun, plus riches que nous ne pensons; mais on nous dresse à l'emprunt et à la queste; on nous duict à nous servir plus de l'aultruy, que du nostre. En aulcune chose l'homme ne sçait s'arrester au poinct de son besoing: de volupté, de richesse, de puissance, il en embrasse plus qu'il n'en peult estreindre; son avidité est

[1] Cic., *Academ.*, I, 4, fait développer par Varron ce caractère moral de la philosophie de Socrate. J. V. L.

incapable de moderation. Ie treuve qu'en curiosité de sçavoir, il en est de mesme : il se taille de la besongne bien plus qu'il n'en peult faire, et bien plus qu'il n'en a affaire, estendant l'utilité du sçavoir, autant qu'est sa matiere : *ut omnium rerum, sic litterarum quoque, intemperantia laboramus*[1] : et Tacitus a raison de louer la mère d'Agricola, d'avoir bridé en son fils un appetit trop bouillant de science[2].

C'est un bien, à le regarder d'yeulx fermes, qui a, comme les aultres biens des hommes, beaucoup de vanité et foiblesse propre et naturelle, et d'un cher coust. L'acquisition en est bien plus hazardeuse que de toute aultre viande ou boisson ; car, ailleurs, ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau ; et là, nous avons loy d'en examiner la valeur, combien, et à quelle heure, nous en prendrons : mais les sciences, nous ne les pouvons, d'arrivee, mettre en aultre vaisseau qu'en nostre ame ; nous les avallons en les achetant, et sortons du marché ou infects desià, ou amendez : il y en a qui ne font que nous empescher et charger, au lieu de nourrir ; et telles encores, qui, soubs tiltre de nous guarir, nous empoisonnent. I'ay prins plaisir de veoir, en quelque lieu, des hommes, par devotion, faire vœu

[1] Nous ne mettons pas plus de modération dans l'étude des lettres que dans tout le reste. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

[2]... *Ni prudentia matris incensum ac flagrantem animum coercuisset.* TACITE, *Vie d'Agricola*, c. 4.

d'ignorance, comme de chasteté, de pauvreté, de penitence : c'est aussi chastrer nos appetits desordonnez, d'esmousser cette cupidité qui nous espoinçonne à l'estude des livres, et priver l'ame de cette complaisance voluptueuse qui nous chatouille par l'opinion de science ; et est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y ioindre encores celle de l'esprit. Il ne nous fault gueres de doctrine pour vivre à nostre ayse : et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, et la maniere de l'y trouver et de s'en ayder. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu prez vaine et superflue ; c'est beaucoup si elle ne nous charge et trouble plus qu'elle ne nous sert : *paucis opus est litteris ad mentem bonam*[1] : ce sont des excez fiebvreux de nostre esprit, instrument brouillon et inquiete. Recueillez vous ; vous trouverez en vous les arguments de la nature contre la mort, vrays, et les plus propres à vous servir à la necessité : ce sont ceulx qui font mourir un païsan, et des peuples entiers, aussi constamment qu'un philosophe. Feusse ie mort moins alaigrement avant qu'avoir veu les Tusculanes ? i'estime que non : et, quand ie me treuve au propre, ie sens que ma langue s'est enrichie ; mon courage, de peu ; il est comme nature me le forgea, et se targue[2] pour le con-

[1] On n'a pas besoin de savoir beaucoup, pour être sage. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

[2] *Et ne s'arme pour le combat que d'une marche naturelle*, etc.

flict, non que d'une marche naturelle et commune: les livres m'ont servy non tant d'instruction, que d'exercitation. Quoy, si la science, essayant de nous armer de nouvelles deffenses contre les inconvenients naturels, nous a plus imprimé en la fantasie leur grandeur et leur poids, qu'elle n'a ses raisons et subtilitez à nous en couvrir? Ce sont voirement subtilitez, par où elle nous esveille souvent bien vainement: les aucteurs mesmes plus serrez et plus sages, veoyez, autour d'un bon argument, combien ils en sement d'aultres legiers, et, qui y regarde de prez, incorporels[1]; ce ne sont qu'arguties verbales, qui nous trompent: mais d'autant que ce peult estre utilement, ie ne les veulx pas aultrement espelucher: il y en a ceans assez de cette condition, en divers lieux, ou par emprunt, ou par imitation. Si se fault il prendre un peu garde, de n'appeller pas force, ce qui n'est que gentillesse; et ce qui n'est qu'aigu, solide; ou bon, ce qui n'est que beau; *quæ magis gustata, quam potata, delectant*[2]: tout ce qui plaist, ne paist pas, *ubi non ingenii, sed animi negotium agitur*[3].

A veoir les efforts que Seneque se donne pour

—*Se targuer* signifie proprement *se couvrir d'une targe* ou *targue*, espèce de bouclier. NICOT.

[1] *Sans corps, vides de sens, frivoles.* E. J.

[2] Choses qui plaisent plus au goût qu'à l'estomac. CIC., *Tusc. quæst.*, V, 5.

[3] Lorsqu'il s'agit de l'ame, et non de l'esprit. SÉNÈQUE, *Epist.* 75.

se preparer contre la mort; à le veoir suer d'ahan[1] pour se roidir et pour s'asseurer, et se debattre si long temps en cette perche, i'eusse esbranlé sa reputation, s'il ne l'eust, en mourant, trez vaillamment maintenue. Son agitation si ardente, si frequente, montre qu'il estoit chauld et impetueux luy mesme (*magnus animus remissius loquitur, et securius.... non est alius ingenio, alius animo color*[2], il le fault convaincre à ses despens); et montre aulcunement qu'il estoit pressé de son adversaire. La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasifve: ie croirois ayseement que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reglez. L'un, plus aigu, nous picque et eslance en sursault; touche plus l'esprit: l'aultre, plus solide, nous informe[3], establit et conforte constamment; touche plus l'entendement. Celuy là ravit nostre iugement: cettuy cy le gaigne. I'ay veu pareillement d'aultres escripts, encores plus reverez, qui, en la peincture du combat qu'ils soubstiennent contre les aiguillons de la chair, les representent si cuisants, si puissants et invincibles, que nous mesmes, qui sommes de la voie-

[1] *D'effort, de fatigue, de tourment.* E. J.

[2] Une ame forte s'exprime d'une manière plus calme, plus tranquille..... L'esprit a la même teinte que l'ame. SÉNÈQUE, *Epist.*, 115, 114.

[3] *Nous forme, nous façonne.*

rie[1] du peuple, avons autant à admirer l'estrangeté et vigueur incogneue de leur tentation, que leur resistance.

A quoy faire nous allons nous gendarmant par ces efforts de la science? Regardons à terre : les pauvres gents que nous y veoyons espandus, la teste penchante aprez leur besongne, qui ne sçavent ny Aristote ny Caton, ny exemple ny precepte; de ceulx là tire nature touts les iours des effects de constance et de patience, plus purs et plus roides que ne sont ceulx que nous estudions si curieusement en l'eschole : combien en veois ie ordinairement qui mescognoissent la pauvreté; combien qui desirent la mort, ou qui la passent sans alarme et sans affliction? Celuy là qui fouït mon iardin, il a, ce matin, enterré son pere ou son fils. Les noms mesme, dequoy ils appellent les maladies, en addoulcissent et amollissent l'aspreté : la Phthisie, c'est la toux pour eulx; la Dysenterie, devoyement d'estomach; un Pleuresis, c'est un morfondement : et, selon qu'ils les nomment doulcement, ils les supportent aussi; elles sont bien griefves, quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'allictent que pour mourir. *Simplex illa et aperta virtus in obscuram et solertem scientiam versa est*[2].

I'escrivois cecy environ le temps qu'une forte

[1] *De la lie du peuple.* C.

[2] Cette vertu simple et naïve a été changée en une science subtile et obscure. SÉNÈQUE, *Epist.* 95.

charge de nos troubles se croupit plusieurs mois, de tout son poids, droict sur moy : i'avois, d'une part, les ennemis à ma porte ; d'aultre part, les picorcurs[1], pires ennemis, *non armis, sed vitiis certatur*[2]; et essayois[3] toute sortc d'iniures militaires à la fois :

> Hostis adest dextra lævaque a parte timendus,
> Vicinoque malo terret utrumque latus[4].

Monstrueuse guerre ! les aultres agissent au dehors ; cette cy encores contre soy, se ronge et se desfaict par son propre venin. Elle est de nature si maligne ct ruyneuse, qu'elle se ruyne quand et quand le reste, et se deschire et despece de rage. Nous la veoyons plus souvent se dissouldre par elle mesme, que par disette d'aulcune chose necessaire, ou par la force ennemie. Toutc discipline la fuyt : elle vient guarir la sedition, et en est pleine ; veult chastier la desobeïssance, et en montre l'cxemplc ; et, employee à la deffense des loix, faict sa part de rebellion à l'encontre des siennes propres. Où en sommes nous ? nostre medecine porte infection !

> Nostre mal s'empoisonne
> Du secours qu'on luy donne.

[1] *Les partisans, les maraudeurs*, prædatores.

[2] Ce n'est pas par les armes que l'on combat, mais par les crimes.

[3] *J'essuyois, j'éprouvois*. E. J.

[4] A droite, à gauche, un ennemi redoutable me presse ; des deux côtés je dois craindre. OVIDE, *de Ponto*, I, 3, 57.

Exsuperat magis, ægrescitque medendo[1].

Omnia fanda, nefanda, malo permista furore,
Iustificam nobis mentem avertere deorum[2].

En ces maladies populaires, on peult distinguer, sur le commencement, les sains, des malades; mais quand elles viennent à durer, comme la nostre, tout le corps s'en sent, et la teste et les talons: aulcune partie n'est exempte de corruption; car il n'est air qui se hume si goulument, qui s'espande et penetre, comme faict la licence. Nos armees ne se lient et tiennent plus que par ciment estrangier: des François on ne sçait plus faire un corps d'armee constant et reglé. Quelle honte! il n'y a qu'autant de discipline que nous en font veoir des soldats empruntez! Quant à nous, nous nous conduisons à discretion, et non pas du chef[3], chascun selon la sienne; il a plus à faire au dedans qu'au dehors: c'est au comman-

[1] Les remèdes ne font qu'aigrir le mal. VIRG., *Énéide*, XII, 46.

[2] Le juste, l'injuste, confondus par nos coupables fureurs, ont détourné de nous la protection des dieux. CATULLE, *de Nuptiis Pelei et Thetidos*, v. 405.

[3] *Non à la discrétion du chef, mais chacun selon la sienne. Ce chef a plus à faire au dedans qu'au dehors: c'est le commandant qui seul est obligé de suivre les soldats, de leur faire la cour, de s'accommoder à leurs fantaisies, de leur obéir: à tout autre égard, il n'y a que licence et dissolution dans nos armées.* Si cette paraphrase paroît inutile à certains critiques qui entendent tout à demi mot, je les prie de considérer qu'elle pourroit être de quelque usage à d'autres, puisque, dans ce même endroit, le traducteur anglois, homme d'esprit, s'est fort éloigné de la pensée de Montaigne. C.

dant de suyvre, courtizer et plier, à luy seul d'obeïr; tout le reste est libre et dissolu. Il me plaist de veoir combien il y a de lascheté et de pusillanimité en l'ambition; par combien d'abiection et de servitude il luy fault arriver à son but: mais cecy me desplaist il, de veoir des natures debonnaires, et capables de iustice, se corrompre touts les iours au maniement et commandement de cette confusion. La longue souffrance engendre la coustume; la coustume, le consentement et l'imitation. Nous avions assez d'ames mal nees, sans gaster les bonnes et genereuses: si que, si nous continuons, il restera malayseement à qui fier la santé de cet estat, au cas que fortune nous la redonne:

> Hunc saltem everso iuvenem succurrere seclo
> Ne prohibete[1]!

Qu'est devenu cet ancien precepte? que les soldats ont plus à craindre leur chef, que l'ennemy[2]: et ce merveilleux exemple? qu'un pommier s'estant trouvé enfermé dans le pourpris du camp de l'armee romaine, elle feut veue l'endemein en desloger, laissant au possesseur le compte

[1] N'empêchez pas, du moins, que ce jeune héros ne soutienne l'état sur le penchant de sa ruine! VIRG., *Géorg.*, I, 500. — Si je ne me trompe, Montaigne veut parler ici de Henri de Bourbon, roi de Navarre, qui, devenu roi de France, après la mort de Henri III, non seulement sauva l'état qu'il avoit soutenu pendant la vie de ce prince, mais le rendit plus florissant et plus redoutable qu'il n'avoit été depuis long-temps. C.

[2] VALÈRE-MAXIME, II, 7, ext. 2. C.

entier de ses pommes, meures et delicieuses[1]. I'aymerois bien que nostre ieunesse, au lieu du temps qu'elle employe à des peregrinations moins utiles, et apprentissages moins honnorables, elle le meist, moitié à veoir de la guerre sur mer, soubs quelque bon capitaine commandeur de Rhodes; moitié à recognoistre la discipline des armees turkesques; car elle a beaucoup de differences, et d'advantages sur la nostre: cecy en est, que nos soldats deviennent plus licencieux aux expeditions; là, plus retenus et craintifs; car les offenses ou larrecins sur le menu peuple, qui se punissent de bastonnades en la paix, sont capitales en la guerre; pour un œuf prins sans payer, ce sont, de compte prefix, cinquante coups de baston; pour toute aultre chose, tant legiere soit elle, non necessaire à la nourriture, on les empale, ou decapite sans deport[2]. Ie me suis estonné, en l'histoire de Selim, le plus cruel conquerant qui feut oncques, veoir, que lors qu'il subiugua l'Aegypte, les beaux iardins d'autour de la ville de Damas, touts ouverts, et en terre de conqueste, son armee campant sur le lieu mesme, feurent laissez vierges des mains des soldats, paree qu'ils n'avoient pas eu le signe de piller[3].

[1] C'est ce que rapporte FRONTIN, au sujet de l'armée de M. Scaurus, *Stratag.*, IV, 3, 13. C.

[2] *Sans délai.*—*Deport*, delay. NICOT.

[3] L'édition de 1802, d'après le manuscrit de Bordeaux: « Les

Mais est il quelque mal en une police, qui vaille estre combattu par une drogue si mortelle[1]? non pas, disoit Favonius[2], l'usurpation de la possession tyrannique d'une respublicque. Platon[3], de mesme, ne consent pas qu'on face violence au repos de son païs, pour le guarir, et n'accepte pas l'amendement qui trouble et hazarde tout, et qui couste le sang et ruyne des citoyens; establissant l'office d'un homme de bien, en ce cas, de laisser tout là; seulement prier Dieu qu'il y porte sa main extraordinaire: et semble sçavoir mauvais gré à Dion, son grand amy, d'y avoir un peu aultrement procedé. I'estois Platonicien de ce costé là, avant que ie sceusse qu'il y eust de Platon au monde. Et si ce personnage doibt purement estre refusé de nostre consorce[4], luy qui, par la sincerité de sa conscience, merita envers la faveur divine de penetrer si avant en la chrestienne lumiere, au travers des tenebres publicques du monde de son temps, ie ne pense pas qu'il nous siese bien de nous lais-

admirables iardins qui sont autour de la ville de Damas, en abondance de delicatesse, resterent vierges des mains de ses soldats; touts ouverts et non clos comme ils sont. » Il est évident que ce texte a été abandonné, et que l'auteur a revu et fortifié, depuis, une phrase si foible et si embarrassée. Nous suivons l'édition de 1595. J. V. L.

[1] C'est-à-dire *par la guerre civile*.

[2] Plutarque, *Vie de Marcus Brutus*, c. 3. C.

[3] *Epist.* 7, *à Perdiccas*. C.

[4] *De notre société*, c'est-à-dire *de la société chrétienne*.

ser instruire à un païen, combien c'est d'impieté de n'attendre de Dieu nul secours simplement sien, et sans nostre cooperation. Ie doubte souvent, si, entre tant de gents qui se meslent de telle besongne, nul s'est rencontré d'entendement si imbecille, à qui on aye en bon escient persuadé, Qu'il alloit vers la reformation, par la derniere des difformations; qu'il tiroit vers son salut, par les plus expresses causes que nous ayons de tresceertaine damnation; Que, renversant la police, le magistrat et les loix, en la tutelle desquelles Dieu l'a colloqué, desmembrant sa mere et en donnant à ronger les pieces à ses anciens ennemis, remplissant des haines parricides les courages fraternels, appellant à son ayde les diables et les furies, il puisse apporter secours à la sacrosaincte doulceur et iustice de la loy divine. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la vengeance, n'ont point assez de propre et naturelle impetuosité; amorçons les et les attisons par le glorieux tiltre de iustice et devotion. Il ne se peult imaginer un pire estat des choses, qu'où la meschanceté vient à estre legitime, et prendre, avecques le congé du magistrat, le manteau de la vertu : *nihil in speciem fallacius, quam prava religio, ubi deorum numen prætenditur sceleribus*[1] : l'extreme espece d'iniustice, selon Pla-

[1] Rien de plus trompeur que la superstition, qui couvre ses crimes de l'intérêt des dieux. TITE LIVE, XXXIX, 16.

ton, c'est que ce qui est iniuste soit tenu pour iuste[1].

Le peuple y souffrit bien largement lors, non les dommages presents seulement,

> Undique totis
> Usque adeo turbatur agris[2],

mais les futurs aussi : les vivants y eurent à patir ; si eurent ceulx qui n'estoient encores nays : on le pilla, et moy par consequent, iusques à l'esperance, luy ravissant tout ce qu'il avoit à s'apprester à vivre pour longues annees :

> Quæ nequeunt secum ferre aut abducere, perdunt ;
> Et cremat insontes turba scelesta casas.
> Muris nulla fides, squalent populatibus agri[3].

Oultre cette secousse, i'en souffris d'aultres : i'encourus les inconvenients que la moderation apporte en telles maladies : ie feus pelaudé[4] à toutes mains ; au Gibelin, i'estois Guelphe ; au Guelphe, Gibelin : quelqu'un de mes poëtes dict bien cela, mais ie ne sçais où c'est. La situation

[1] Ἐσχάτη γὰρ ἀδικία, δοκεῖν δίκαιον εἶναι, μὴ ὄντα. PLATON, *République*, II, 4 ; *Pensées de Platon*, seconde édition, p. 234. J. V. L.

[2] Tant sont affreux les désordres qui règnent dans nos campagnes ! VIRG., *Eclog.*, I, 11.

[3] Ils détruisent ce qu'ils ne penvent emporter ou emmener, et, dans leur fureur barbare, ils brûlent jusqu'aux chaumières.... Nulle sûreté dans les villes ; les champs sont en proie aux plus affreux ravages.—Les denx premiers vers sont d'OVIDE, *Trist.*, III, 10, 65. Le troisième, dont personne, jusqu'ici, n'avoit indiqué la source, est de CLAUDIEN, *in Eutrop.*, I, 244. J. V. L.

[4] *Écorché, dépouillé*. E. J.

de ma maison, et l'accointance des hommes de mon voysinage, me presentoient d'un visage; ma vie et mes actions, d'un aultre. Il ne s'en faisoit point des accusations formees, car il n'y avoit où mordre; ie ne desempare iamais les loix, et qui m'eust recherché, m'en eust deu de reste : c'estoient suspicions muettes qui couroient soubs main, ausquelles il n'y a iamais faulte d'apparence, en un meslange si confus, non plus que d'esprits ou envieux ou ineptes. I'ayde ordinairement aux presumptions iniurieuses que la fortune seme contre moy, par une façon que i'ay, dez tousiours, de fuyr à me iustifier, excuser et interpreter; estimant que c'est mettre ma conscience en compromis, de plaider pour elle; *perspicuitas enim argumentatione elevatur*[1] : et, comme si chascun veoyoit en moy aussi clair que ie fois, au lieu de me tirer arriere de l'accusation, ie m'y advance, et la rencheris plustost par une confession ironique et mocqueuse, si ie ne m'en tais tout à plat, comme de chose indigne de response. Mais ceulx qui le prennent pour une trop haultaine confiance ne m'en veulent gueres moins de mal, que ceulx qui le prennent pour foiblesse d'une cause indeffensible; nommeement les grands, envers lesquels faulte de soubmission est l'extreme faulte, rudes à toute iustice qui se cognoist, qui se sent, non desmise[2], humble et

[1] Car la dispute affoiblit l'évidence. Cic., *de Nat. deor.*, III, 4.
[2] *Soumise*, du latin *demissa*.

suppliante : i'ay souvent heurté à ce pilier. Tant y a que, de ce qui m'adveint lors, un ambitieux s'en feust pendu ; si eust faict un avaricieux. Ie n'ay soing quelconque d'acquerir ;

> Sit mihi, quod nunc est, etiam minus ; et mihi vivam
> Quod superest ævi, si quid superesse volent di[1] :

mais les pertes qui me viennent par l'iniure d'aultruy, soit larrecin, soit violence, me pincent environ comme un homme malade et gehenné d'avarice. L'offense a, sans mesure, plus d'aigreur que n'a la perte. Mille diverses sortes de maulx accoururent à moy à la file : ie les eusse plus gaillardement soufferts à la foule.

Ie pensay desià, entre mes amis, à qui ie pourrois commettre une vieillesse necessiteuse et disgraciee : aprez avoir rodé les yeulx par tout, ie me trouvay en pourpoinct[2]. Pour se laisser tumber à plomb, et de si hault, il fault que ce soit

[1] Que je conserve le peu que j'ai, et même moins, s'il le faut ; que j'emploie pour moi-même les jours qui me restent, si les dieux m'en accordent encore. HORACE, *Epist.*, I, 18, 107.

[2] *Je me trouvai presque nu, avec mon seul pourpoint*, c'est-à-dire, *dépouillé de mon bien*. C'est dans ce sens, selon le dictionnaire de Trévoux, qu'on dit *mettre un homme en pourpoint*. Ce sens ne paroitra point douteux, si l'on se rappelle le quatrain attribué à Charles IX :

> Le roy François ne faillit point,
> Lorsqu'il predit que ceulx de Guise
> Mettroient ses enfants en pourpoinct,
> Et tous ses subiets en chemise.

On lit, d'ailleurs, dans NICOT et MONET : *Mis en pourpoint*, réduit à la besace, *bonis omnibus eversus, ad incitas redactus*. J. V. L.

entre les bras d'une affection solide, vigoreuse et fortunee: elles sont rares, s'il y en a. Enfin, ie cogneus que le plus seur estoit de me fier à moy mesme de moy et de ma necessité; et, s'il m'advenoit d'estre froidement en la grace de la fortune, que ie me recommendasse de plus fort à la mienne, m'attachasse, regardasse de plus prez à moy. En toutes choses les hommes se iectent aux appuis estrangiers, pour espargner les propres, seuls certains et seuls puissants, qui sçait s'en armer: chascun court ailleurs, et à l'advenir, d'autant que nul n'est arrivé à soy. Et me resolus que c'estoient utiles inconvenients: d'autant, Premierement, qu'il fault advertir à coups de fouet les mauvais disciples, quand la raison n'y peult assez; comme, par le feu et violence des coings, nous ramenons un bois tortu à sa droicture. Ie me presche, il y a si long temps, de me tenir à moy, et separer des choses estrangieres: toutesfois, ie tourne encores tousiours les yeulx à costé; l'inclination, un mot favorable d'un grand, un bon visage, me tente: Dieu sçait s'il en est cherté en ce temps, et quel sens il porte! i'ois encores, sans rider le front, les subornements qu'on me faict pour me tirer en place marchande; et m'en deffends si mollement, qu'il semble que ie souffrisse plus volontiers d'en estre vaincu. Or, à un esprit si indocile, il fault des bastonnades; et fault rebattre et resserrer, à bons coups de mail[1],

[1] *Maillet*. E. J.

ce vaisseau qui se desprend, se descoust, qui s'eschappe et desrobbe de soy. Secondement, que cet accident me servoit d'exercitation pour me preparer à pis; si moy, qui, et par le benefice de la fortune, et par la condition de mes mœurs, esperois estre des derniers, venois à estre, des premiers, attrappé de cette tempeste; m'instruisant de bonne heure à contraindre ma vie, et la renger pour un nouvel estat. La vraye liberté c'est pouvoir toute chose sur soy : *potentissimus est, qui se habet in potestate*[1]. En un temps ordinaire et tranquille, on se prepare à des accidents moderez et communs: mais en cette confusion, où nous sommes depuis trente ans, tout homme françois, soit en particulier, soit en general, se veoid à chasque heure sur le poinct de l'entier renversement de sa fortune; d'autant fault il tenir son courage fourny de provisions plus fortes et vigoreuses. Sçachons gré au sort de nous avoir faict vivre en un siecle non mol, languissant, ny oysif: tel qui ne l'eust esté par aultre moyen, se rendra fameux par son malheur. Comme ie ne lis gueres ez histoires ces confusions des aultres estats, que ie n'aye regret de ne les avoir peu mieulx considerer, present: ainsi faict ma curiosité, que ie m'aggree aulcunement de veoir de mes yeulx ce notable spectacle de nostre mort publicque, ses symptomes et sa forme; et, puis-

[1] Le plus puissant est celui qui est le maître de lui-même. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

que ie ne la puis retarder, ie suis content d'estre destiné à y assister, et m'en instruire. Si cherchons nous avidement de recognoistre, en umbre mesme, et en la fable des theatres, la montre des ieux tragiques de l'humaine fortune: ce n'est pas sans compassion de ce que nous oyons; mais nous nous plaisons d'esveiller nostre desplaisir, par la rareté de ces pitoyables evenements. Rien ne chatouille, qui ne pince. Et les bons historiens fuyent, comme un' eau dormante et mer morte, des narrations calmes, pour regaigner les seditions, les guerres, où ils sçavent que nous les appellons.

Ie doubte si ie puis assez honnestement advouer à combien vil prix du repos et tranquillité de ma vie, ie l'ay plus de moitié passee en la ruyne de mon païs. Ie me donne un peu trop bon marché de patience, ez accidents qui ne me saisissent au propre; et, pour me plaindre à moy, regarde non tant ce qu'on m'oste, que ce qui me reste de sauve, et dedans et dehors. Il y a de la consolation à eschever[1] tantost l'un, tantost l'aultre, des maulx qui nous guignent[2] de suitte, et assenent ailleurs autour de nous: aussi, qu'en matiere d'interests publicques, à mesure que mon affection est plus universellement espandue, elle en est plus foible; ioinct qu'il est vray, à demy, *tantum ex publicis malis sentimus, quantum ad*

[1] *Esquiver.* E. J.

[2] *Qui nous visent et guettent.* E. J.

privatas res pertinet[1]; et que la santé d'où nous partismes estoit telle, qu'elle soulage elle mesme le regret que nous en debvrions avoir. C'estoit santé, mais non[2] qu'à la comparaison de la maladie qui l'a suyvie; nous ne sommes cheus de gueres hault: la corruption et le brigandage qui est en dignité et en office, me semble le moins supportable; on nous vole moins iniurieusement dans un bois, qu'en lieu de seureté. C'estoit une ioincture universelle de membres gastez en particulier, à l'envy les uns des aultres, et, la pluspart, d'ulceres envieillis, qui ne recevoient plus ny ne demandoient guarison.

Ce croulement doncques m'anima, certes, plus qu'il ne m'atterra, à l'ayde de ma conscience, qui se portoit non paisiblement seulement, mais fierement; et ne trouvois en quoy me plaindre de moy. Aussi, comme Dieu n'envoye iamais non plus les maulx que les biens touts purs aux hommes, ma santé teint bon ce temps là, oultre son ordinaire; et, ainsi que sans elle ie ne puis rien, il est peu de choses que ie ne puisse avecques elle. Elle me donna moyen d'esveiller toutes mes provisions, et de porter la main au devant de la playe qui eust passé volontiers plus oultre: et esprouvay, en ma patience, que i'avois quelque tenue contre la fortune; et qu'à me faire perdre

[1] Nous ne sentons des maux publics que ce qui nous touche. TITE LIVE, XXX, 44.

[2] *Mais ce ne l'étoit que par là*, etc. E. J.

mes arçons, il falloit un grand heurt. Ie ne le dis pas pour l'irriter à me faire une charge plus vigoreuse : ie suis son serviteur; ie luy tends les mains[1] : pour Dieu, qu'elle se contente! Si ie sens ses assauts? si fais. Comme ceulx que la tristesse accable et possede se laissent pourtant par intervalles tastonner[2] à quelque plaisir, et leur eschappe un soubsrire : ie puis aussi assez sur moy pour rendre mon estat ordinaire paisible et deschargé d'ennuyeuse imagination; mais ie me laisse pourtant, à boutades, surprendre des morsures de ces malplaisantes pensees, qui me battent pendant que ie m'arme pour les chasser, ou pour les luicter.

Voicy un aultre rengregement de mal qui m'arriva à la suitte du reste : Et dehors et dedans ma maison, ie feus accueilly d'une peste, vehemente au prix de toute aultre : car, comme les corps sains sont subiects à plus griefves maladies, d'autant qu'ils ne peuvent estre forcez que par celles là; aussi mon air tressalubre, où, d'aulcune memoire, la contagion, bien que voysine, n'avoit sceu prendre pied, venant à s'empoisonner, produisit des effects estranges :

> Mista senum et iuvenum densantur funera; nullum
> Sæva caput Proserpina fugit[3] :

[1] *Cedo, et manum tollo.* Cic., *fragm. Consolat. ap. Lactant.*, III, 28. J. V. L.

[2] *Flatter, amadouer.* — *Tastonner les chevaux de la main tout doucement pour les adoucir*, palpare. Nicot.

[3] Jeunes gens, vieillards, tout s'entasse pêle-mêle dans le tom-

i'eus à souffrir cette plaisante [1] condition, que la veue de ma maison m'estoit effroyable; tout ce qui y estoit, estoit sans garde, et à l'abandon de qui en avoit envie. Moy, qui suis si hospitalier, feus en trespenible queste de retraicte pour ma famille; une famille esgaree, faisant peur à ses amis et à soy mesme, et horreur, où qu'elle cherchast à se placer: ayant à changer de demeure, soubdain qu'un de la troupe commenceoit à se douloir du bout du doigt; toutes maladies sont alors prinses pour peste; on ne se donne pas le loysir de les recognoistre. Et c'est le bon, que, selon les regles de l'art, à tout dangier qu'on approche, il fault estre quarante iours en transe de ce mal: l'imagination vous exerceant ce pendant à sa mode, et enfiebvrant vostre santé mesme. Tout cela m'eust beaucoup moins touché, si ie n'eusse eu à me ressentir de la peine d'aultruy, et servir six mois miserablement de guide à cette caravane; car ie porte en moy mes preservatifs, qui sont, resolution et souffrance. L'apprehension ne me presse gueres, laquelle on craint particulierement en ce mal; et si, estant seul, ie l'eusse voulu prendre, c'eust esté une fuyte bien plus gaillarde et plus esloingnee: c'est une mort qui ne me semble des pires; elle est communement courte, d'estourdissement, sans

beau; nulle tête n'échappe à l'inexorable Proserpine. HORACE, *Od.*, I, 28, 19.

[1] *Plaisante*, par antiphrase.

douleur, consolee par la condition publicque, sans cerimonie, sans dueil, sans presse. Mais, quant au monde des environs, la centiesme partie des ames ne se peut sauver:

> Videas desertaque regna
> Pastorum, et longe saltus lateque vacantes [1].

En ce lieu, mon meilleur revenu est manuel: ce que cent hommes travailloient pour moy, chome pour long temps.

Or lors, quel exemple de resolution ne veismes nous en la simplicité de tout ce peuple? Generalement, chascun renonceoit au soing de la vie: les raisins demeurerent suspendus aux vignes, le bien principal du païs; touts indifferemment se preparants et attendants la mort, à ce soir, ou au lendemain, d'un visage et d'une voix si peu effroyee, qu'il sembloit qu'ils eussent compromis à cette necessité, et que ce feust une condemnation universelle et inevitable. Elle est tousiours telle : mais à combien peu tient la resolution au mourir? la distance et difference de quelques heures, la seule consideration de la compaignie, nous en rend l'apprehension diverse [2]. Veoyez ceulx cy : pour ce qu'ils meurent en mesme mois, enfants, ieunes, vieillards, ils ne s'estonnent plus, ils ne se pleurent plus. I'en veis qui craignoient

[1] Vous auriez vu les campagnes et les bois changés en de vastes déserts. Virg., *Géorg.*, III, 476.

[2] Ou *le goust tout divers*, comme dans l'édition de 1588, *fol.* 464.

de demeurer derriere, comme en une horrible solitude : et n'y cogneus communement aultre soing que des sepultures; il leur faschoit de veoir les corps espars emmy les champs, à la mercy des bestes, qui y peuplerent incontinent. Comment les fantasies humaines se descoupent [1]! les Ncorites, nation qu'Alexandre subiugua, iectent les corps des morts au plus profond de leurs bois, pour y estre mangez: seule sepulture estimee entr'eulx heureuse [2]. Tel, sain, faisoit desia sa fosse: d'aultres s'y couchoient encores vivants; et un manœuvre des miens, avecques ses mains et ses pieds, attira sur soy la terre en mourant. Estoit ce pas s'abrier pour s'endormir plus à son ayse, d'une entreprinse en haulteur aulcunement pareille à celle des soldats romains qu'on trouva, aprez la iournee de Cannes, la teste plongee dans des trous, qu'ils avoient faicts et comblez de leurs mains en s'y suffoquant [3]? Somme, toute une nation feut incontinent, par usage, logee en une marche qui ne cede en roideur à aulcune resolution estudiee et consultee.

La pluspart des instructions de la science à nous encourager, ont plus de montre que de force, et plus d'ornement que de fruict. Nous avons abandonné nature, et luy voulons apprendre sa

[1] *Se découpent, se partagent en différentes formes.* E. J.

[2] Diodore de Sicile, XVII, 105. C.

[3] Tite Live, XXII, 51. C.

leçon; elle qui nous menoit si heureusement et si seurement: et cependant les traces de son instruction, et ce peu qui, par le benefice de l'ignorance, reste de son image empreint en la vie de cette tourbe rustique d'hommes impolis, la science est contraincte de l'aller touts les iours empruntant pour en faire patron, à ses disciples, de constance, d'innocence, et de tranquillité. Il faict beau veoir, Que ceulx cy, pleins de tant de belles cognoissances, ayent à imiter cette sotte simplicité, et à l'imiter aux premieres actions de la vertu; et Que nostre sapience apprenne, des bestes mesmes, les plus utiles enseignements aux plus grandes et necessaires parties de nostre vie, comme il nous fault vivre et mourir, mesnager nos biens, aymer et eslever nos enfants, entretenir iustice: singulier tesmoignage de l'humaine maladie; et Que cette raison, qui se manie à nostre poste, trouvant tousiours quelque diversité et nouvelleté, ne laisse chez nous aulcune trace apparente de la nature; et en ont faict les hommes, comme les parfumiers de l'huile; ils l'ont sophistiquee de tant d'argumentations et de discours appellez du dehors, qu'elle en est devenue variable et particuliere à chascun, et a perdu son propre visage, constant et universel, et nous fault en chercher tesmoignage des bestes, non subiect à faveur, corruption, ny à diversité d'opinions: car il est bien vray qu'elles mesmes ne vont pas tousiours exactement dans la route de nature; mais ce qu'elles en des-

voyent, c'est si peu que vous en appercevez tousiours l'orniere : tout ainsi que les chevaulx qu'on mene en main, font bien des bonds et des escapades, mais c'est à la longueur de leurs longes, et suyvent ce neantmoins tousiours les pas de celuy qui les guide; et comme l'oyseau prend son vol, mais soubs la bride de sa filiere[1]. *Exsilia, tormenta, bella, morbos, naufragia meditare,.... ut nullo sis malo tiro*[2] : à quoy nous sert cette curiosité de preoccuper touts les inconvenients de l'humaine nature, et nous preparer avecques tant de peine à l'encontre de ceulx mesmes qui n'ont, à l'adventure, point à nous toucher? *parem passis tristitiam facit, pati posse*[3]; non seulement le coup, mais le vent et le pet, nous frappe[4]: ou, comme les plus fiebvreux, car certes c'est fiebvre, aller dez à cette heure vous faire donner le fouet, parce qu'il peult advenir que fortune vous le fera souffrir un iour; et prendre vostre robbe fourree dez la S. Iean, parce que vous en aurez besoing à Noël? Iectez vous en l'experience de touts les maulx qui vous peuvent arriver, nommeement

[1] En terme de fauconnerie, on appelle *filière* une ficelle d'environ dix toises, que l'on tient attachée aux pieds de l'oiseau pendant qu'on le réclame, jusqu'à ce qu'il soit assuré. LAVEAUX.

[2] Méditez souvent l'exil, la torture, les guerres, les maladies, les naufrages,.... afin que nul malheur ne vous trouve novice. SÉNÈQUE, *Epist.* 91, 107.

[3] Il est aussi pénible de craindre un mal que de l'avoir souffert. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

[4] *Non ad ictum tantum exagitamur, sed ad crepitum.* ID., *ibid.*

des plus extremes; esprouvez vous là, disent ils; asseurez vous là. Au rebours, le plus facile et plus naturel seroit en descharger mesme sa pensee: ils ne viendront pas assez tost; leur vray estre ne nous dure pas assez; il fault que nostre esprit les estende et alonge, et qu'avant la main il les incorpore en soy et s'en entretienne, comme s'ils ne poisoient pas raisonnablement à nos sens. « Ils poiseront assez, quand ils y seront, dict un des maistres, non de quelque tendre secte, mais de la plus dure [1]; ce pendant, favorise toy, crois ce que tu aymes le mieulx: que te sert il d'aller recueillant et prevenant ta malefortune, et de perdre le present, par la crainte du futur; et estre, dez cette heure, miserable, parce que tu le doibs estre avecques le temps? » Ce sont ses mots. La science nous faict volontiers un bon office, de nous instruire bien exactement des dimensions des maulx,

Curis acuens mortalia corda [2]!

ce seroit dommage, si partie de leur grandeur eschappoit à nostre sentiment et cognoissance!

Il est certain qu'à la pluspart, la preparation à la mort a donné plus de torment que n'a faict la souffrance. Il feut iadis veritablement dict, et par un bien iudicieux aucteur, *Minus afficit sensus fatigatio, quam cogitatio* [3]. Le sentiment de la mort

[1] SÉNÈQUE, *Epist.* 13 et 98. C.

[2] Éclairant les mortels par une triste prévoyance. VIRG., *Géorg.*, I, 123.

[3] La souffrance du mal frappe moins nos sens que l'imagination. QUINTIL., *Inst. Orat.*, I, 12.

presente nous anime parfois, de soy mesme, d'une prompte resolution de ne plus eviter chose du tout inevitable : plusieurs gladiateurs se sont veus, au temps passé, aprez avoir couardement combattu, avaller courageusement la mort, offrants leur gosier au fer de l'ennemy, et le conviants. La veue de la mort à venir a besoing d'une fermeté lente, et difficile par consequent à fournir. Si vous ne sçavez pas mourir, ne vous chaille[1]; nature vous en informera sur le champ, plainement et suffisamment; elle fera exactement cette besongne pour vous : n'en empeschez vostre soing :

> Incertam frustra, mortales, funeris horam
> Quæritis, et qua sit mors aditura via.
>
> Pœna minor, certam subito perferre ruinam;
> Quod timeas, gravius sustinuisse diu[2].

Nous troublons la vie par le soing de la mort; et la mort, par le soing de la vie : l'une nous ennuye; l'aultre nous effraye. Ce n'est pas contre la mort que nous nous preparons, c'est chose trop momentanee; un quart d'heure de passion, sans consequence, sans nuisance, ne merite pas des preceptes particuliers : à dire vray, nous nous pre-

[1] *Ne vous en mettez pas en peine*, E. J.

[2] En vain, mortels, vous cherchez à connoître d'avance votre dernière heure, et le chemin par lequel la mort ira jusqu'à vous...... Il est moins douloureux de supporter un moment le coup qui nous écrase, que de souffrir long-temps le supplice de la crainte. — Les deux premiers vers sont de PROPERCE, II, 27, 1, où on lit, *At vos incertam*. J'ignore la source des deux autres. N.

parons contre les preparations de la mort. La philosophie nous ordonne d'avoir la mort tousiours devant les yeulx, de la preveoir et considerer avant le temps, et nous donne, aprez, les regles et les precautions pour prouveoir à ce que cette prevoyance et cette pensee ne nous blece : ainsi font les medecins qui nous iectent aux maladies, afin qu'ils ayent où employer leurs drogues et leur art. Si nous n'avons sceu vivre, c'est iniustice[1] de nous apprendre à mourir, et difformer la fin de son total : si nous avons sceu vivre constamment et tranquillement, nous sçaurons mourir de mesme. Ils s'en vanteront tant qu'il leur plaira, *tota philosophorum vita commentatio mortis est*[2]; mais il m'est advis que c'est bien le bout, non pourtant le but, de la vie; c'est sa fin, son extremité, non pourtant son obiect : elle doibt estre elle mesme à soy sa visee[3], son desseing; son droict estude est se regler, se conduire, se souffrir. Au nombre de plusieurs aultres offices, que comprend le general et principal chapitre de Sçavoir vivre, est cet article de Sçavoir mourir, et des plus legiers, si nostre crainte ne luy donnoit poids.

A les iuger par l'utilité, et par la verité naïfve, les leçons de la simplicité ne cedent gueres à celles

[1] *C'est à tort qu'on veut nous apprendre à mourir, et donner à notre vie une fin qui ne soit pas conforme à son ensemble.* J. V. L.

[2] Toute la vie des philosophes est une méditation de la mort. Cic., *Tusc. quæst.*, I, 30.

[3] *Le but où elle vise.* E. J.

que nous presche la doctrine; au contraire. Les hommes sont divers en sentiment et en force: il les fault mener à leur bien selon eulx, et par routes diverses.

Quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes[1].

Ie ne veis iamais païsan de mes voysins entrer en cogitation de quelle contenance et asseurance il passeroit cette heure derniere: nature luy apprend à ne songer à la mort que quand il se meurt; et lors, il y a meilleure grace qu'Aristote, lequel la mort presse doublement, et par elle, et par une si longue premeditation: pourtant feut ce l'opinion de Cesar, que la moins premeditee mort estoit la plus heureuse et plus deschargee[2]. *Plus dolet, quam necesse est, qui ante dolet, quam necesse est*[3]. L'aigreur de cette imagination naist de nostre curiosité: nous nous empeschons tousiours ainsi, voulants devancer et regenter les prescriptions naturelles. Ce n'est qu'aux docteurs d'en disner plus mal, touts sains, et se renfrongner de l'image de la mort: le commun n'a besoing ny de remede, ny de consolation, qu'au heurt et au coup; et n'en considere qu'autant iustement qu'il en souffre. Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité et faulte d'apprehension du vulgaire luy donne cette patience aux maulx

[1] Je cède au flot qui m'emporte, et j'aborde où je me trouve. Hor., *Epist.*, I, 1, 15.

[2] *Et la plus légère.* Voy. Suétone, *César*, c. 87. J. V. L.

[3] Celui qui s'afflige d'avance, s'afflige trop. Sénèque, *Epist.* 98.

presents[1], et cette profonde nonchalance des sinistres accidents futurs; que leur ame, pour estre plus crasse et obtuse, est moins penetrable et agitable? Pour Dieu! s'il est ainsi, tenons d'oresenavant eschole de bestise: c'est l'extreme fruict que les sciences nous promettent, auquel cette cy conduict si doulcement ses disciples.

Nous n'aurons pas faulte de bons regents, interpretes de la simplicité naturelle; Socrates en sera l'un: car, de ce qu'il m'en souvient, il parle environ en ce sens, aux iuges qui deliberent de sa vie[2]: « I'ay peur, messieurs, si ie vous prie de ne me « faire mourir, que ie m'enferre en la delation de « mes accusateurs, qui est, Que ie fois plus l'en-« tendu que les aultres, comme ayant quelque « cognoissance plus cachee des choses qui sont « au dessus et au dessoubs de nous. Ie sçais que ie « n'ay ny frequenté, ny recogneu la mort, ny n'ay « veu personne qui ayt essayé ses qualitez, pour « m'en instruire. Ceulx qui la craignent, presup-« posent la cognoistre: quant à moy, ie ne sçais ny « quelle elle est, ny quel il faict en l'aultre monde. « A l'adventure est la mort chose indifferente, à « l'adventure desirable. Il est à croire pourtant, si

[1] Édition de 1588, *fol.* 465 *verso:* « Est ce pas ce que nous disons, que la stupidité, faulte d'apprehension, et bestise du vulgaire, luy donne cette patience aux maulx, plus grande que nous n'avons, et cette profonde nonchalance, etc. »

[2] Tout ceci est extrait de l'*Apologie de Socrate*, dans Platon, chap. 17, 26, 32, etc. Cicéron traduit quelques unes de ces paroles, *Tusc.*, I, 41. J. V. L.

« c'est une transmigration d'une place à aultre,
« qu'il y a de l'amendement d'aller vivre avecques
« tant de grands personnages trespassez, et d'estre
« exempt d'avoir plus affaire à iuges iniques et
« corrompus : si c'est un aneantissement de nostre
« estre, c'est encores amendement d'entrer en une
« longue et paisible nuict; nous ne sentons rien
« de plus doulx en la vie qu'un repos et sommeil
« tranquille et profond, sans songes. Les choses que
« ie sçais estre mauvaises, comme d'offenser son
« prochain, et desobeïr au superieur, soit Dieu,
« soit homme, ie les evite soigneusement : celles
« desquelles ie ne sçais si elles sont bonnes ou
« mauvaises, ie ne les sçaurois craindre. Si ie m'en
« vois mourir, et vous laisse en vie, les dieux seuls
« veoyent à qui, de vous ou de moy, il en ira mieulx.
« Par quoy, pour mon regard, vous en ordonnerez
« comme il vous plaira. Mais, selon ma façon de
« conseiller les choses iustes et utiles, ie dis bien
« que, pour vostre conscience, vous ferez mieulx
« de m'eslargir, si vous ne veoyez plus avant que
« moy en ma cause; et, iugeant selon mes actions
« passees, et publicques, et privees, selon mes in-
« tentions, et selon le proufit que tirent touts les
« iours de ma conversation tant de nos citoyens
« et iennes et vieux, et le fruict que ie vous fois à
« touts, vous ne pouvez deuement vous descharger
« envers mon merite, qu'en ordonnant que ie sois
« nourry, attendu ma pauvreté, au Prytanee, aux
« despens publicques, ce que souvent ie vous ay

« veu, à moindre raison, octroyer à d'aultres. Ne
« prenez pas à obstination ou desdaing, que, suy-
« vant la coustume, ie n'aille vous suppliant et
« esmouvant à commiseration. I'ay des amis et
« des parents, n'estant, comme dict Homere [1], en-
« gendré ny de bois, ny de pierre, non plus que
« les aultres, capables de se presenter avecques
« des larmes et le dueil; et ay trois enfants es-
« plorez, de quoy vous tirer à pitié: mais ie ferois
« honte à nostre ville, en l'aage que ie suis, et en
« telle reputation de sagesse que m'en voycy en
« prevention, de m'aller desmettre [2] à si lasches
« contenances. Que diroit on des aultres Athe-
« niens? I'ay tousiours admonesté ceulx qui m'ont
« ouï parler, de ne rachcter leur vie par une ac-
« tion deshonneste; et, aux guerres de mon païs,
« à Amphipolis, à Potidee, à Delie, et aultres où
« ie me suis trouvé, i'ay montré, par effects, com-
« bien i'estois loing de garantir ma seureté par
« ma honte. Dadvantage, i'interresserois vostre
« debvoir, et vous convierois à choses laides; car
« ce n'est pas à mes prieres de vous persuader,
« c'est aux raisons pures et solides de la iustice.
« Vous avez iuré aux dieux d'ainsi vous mainte-
« nir: il sembleroit que ie vous voulsisse souspe-
« çonner et recriminer de ne croire pas qu'il y en
« aye; et moy mesmes tesmoignerois contre moy,
« de ne croire point en eulx comme ie doibs,

[1] *Odyssée*, XIX, 163. J. V. L.

[2] *Soumettre*, *abaisser*. E. J.

« me desfiant de leur conduicte, et ne remettant « purement en leurs mains mon affaire. Ie m'y « fie du tout; et tiens pour certain qu'ils feront « en cecy, selon qu'il sera plus propre à vous et à « moy: les gents de bien, ny vivants, ny morts, « n'ont aulcunement à se craindre des dieux. »

Voylà pas un playdoyer puerile[1], d'une haulteur inimaginable, veritable, franc et iuste, au delà de tout exemple; et employé en quelle necessité? Vrayement ce feut raison qu'il le preferast à celuy que ce grand orateur Lysias avoit mis par escript pour luy[2]; excellemment façonné au style iudiciaire, mais indigne d'un si noble criminel. Eust on ouï de la bouche de Socrates une voix suppliante? cette superbe vertu eust elle calé[3] au plus fort de sa montre? et sa riche et puissante nature eust elle commis à l'art sa deffense; et, en son plus hault essay, renoncé à la verité et naïfveté, ornements de son parler, pour se parer du fard des figures, et feinctes d'un' oraison apprinse? Il feit tressagement, et selon luy, de ne corrompre point une teneur de vie incorruptible[4] et une

[1] C'est-à-dire, *d'une securité enfantine*, comme le dit ensuite Montaigne, *et representant la pure et premiere impression et ignorance de nature*. On lit dans l'exemplaire de Bordeaux : *Voylà pas un playdoyer sec et sain, mais quand et quand naïf et bas, d'une haulteur inimaginable*, etc. Montaigne aura sans doute changé ces mots, qui exprimoient mal sa pensée. J. V. L.

[2] Cic., *de Orat.*, I, 54. J. V. L.

[3] *Se fût-elle abaissée.* E. J.

[4] *Tenor vitæ per omnia consonans.* Sénèque, *Epist.* 31.

si saincte image de l'humaine forme, pour alonger d'un an sa decrepitude, et trahir l'immortelle memoire de cette fin glorieuse. Il debvoit sa vie, non pas à soy, mais à l'exemple du monde : seroit ce pas dommage publicque qu'il l'eust achevee d'un' oysifve et obscure façon? Certes, une si nonchalante et molle consideration de sa mort meritoit que la posterité la considerast d'autant plus pour luy ; ce qu'elle feit : et il n'y a rien en la iustice si iuste, que ce que la fortune ordonna pour sa recommendation ; car les Atheniens eurent en telle abomination ceulx qui en avoient esté cause, qu'on les fuyoit comme personnes excommuniees ; on tenoit pollu tout ce à quoy ils avoient touché ; personne à l'estuve ne lavoit avecques eulx, personne ne les saluoit ny accointoit ; si qu'enfin ne pouvant plus porter cette haine publicque, ils se pendirent eulx mesmes [1].

Si quelqu'un estime que, parmy tant d'aultres exemples que i'avois à choisir pour le service de mon propos, ez dicts de Socrates, i'aye mal trié cettuy cy ; et qu'il iuge ce discours estre eslevé au dessus des opinions communes : ie l'ay faict à escient ; car ie iuge aultrement ; et tiens que c'est un discours, en reng et en naïfveté, bien plus arriere et plus bas que les opinions communes. Il represente, en une hardiesse inartificielle et securité enfantine, la pure et premiere impres-

[1] Ces dernières phrases sont copiées d'un traité de PLUTARQUE intitulé, *de l'Envie et de la Haine*, c. 3 de la version d'Amyot. C.

sion et ignorance de nature; car il est croyable que nous avons naturellement crainte de la douleur, mais non de la mort, à cause d'elle: c'est une partie de nostre estre, non moins essentielle que le vivre. A quoy faire nous en auroit nature engendré la haine et l'horreur, veu qu'elle luy tient reng de tresgrande utilité, pour nourrir la succession et vicissitude de ses ouvrages? et qu'en cette republicque universelle, elle sert plus de naissance et d'augmentation, que de perte ou ruyne?

Sic rerum summa novatur[1].

Mille animas una necata dedit[2],

la defaillance d'une vie est le passage à mille aultres vies. Nature a empreint aux bestes le soing d'elles et de leur conservation: elles vont iusques là, de craindre leur empirement, de se heurter et blecer, que nous les enchevestrions et battions, accidents subiects à leur sens et experience; mais que nous les tuyons, elles ne le peuvent craindre, ny n'ont la faculté d'imaginer et conclure la mort: si dict on encores qu'on les veoid, non seulement la souffrir gayement (la pluspart des chevaulx hennissent en mourant, les cygnes la chantent), mais de plus, la recherchent à leur besoing, comme portent plusieurs exemples des elephants.

[1] Ainsi la nature se renouvelle. Lucrèce, II, 74.

[2] Ovide, *Fastes*, I, 380. Montaigne traduit ce passage après l'avoir cité.

Oultre ce, la façon d'argumenter de laquelle se sert icy Socrates, est elle pas admirable egualement en simplicité et en vehemence? Vrayement il est bien plus aysé de parler comme Aristote, et vivre comme Cesar, qu'il n'est aysé de parler et vivre comme Socrates: là, loge l'extreme degré de perfection et de difficulté; l'art n'y peult ioindre. Or, nos facultez ne sont pas ainsi dressees; nous ne les essayons, ny ne les cognoissons; nous nous investissons de celles d'aultruy, et laissons chomer les nostres: comme quelqu'un pourroit dire de moy, que i'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangieres, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier.

Certes, i'ay donné à l'opinion publicque, que ces parements empruntez m'accompaignent; mais ie n'entends pas qu'ils me couvrent et qu'ils me cachent: c'est le rebours de mon desseing, qui ne veulx faire montre que du mien et de ce qui est mien par nature; et si ie m'en feusse cru, à tout hazard i'eusse parlé tout fin seul. Ie m'en charge de plus fort touts les iours[1], oultre ma proposition et ma forme premiere, sur la fantasie du siecle, et par oysifveté. S'il me messied à moy, comme ie le crois, n'importe; il peult estre utile

[1] En effet, la première édition des *Essais* (Bordeaux, 1580) a fort peu de citations. Elles sont plus nombreuses dans celle de Paris, 1588. Mais cette multitude de textes anciens qui embarrassent quelquefois l'ouvrage de Montaigne, ne date que de l'édition posthume de 1595: il en avoit fait, pendant les quatre dernières années de sa vie, un amusement de son *oisiveté*. J. V. L.

à quelque aultre. Tel allegue Platon et Homere, qui ne les veid oncques : et moy, ay prins des lieux assez, ailleurs qu'en leur source. Sans peine et sans suffisance, ayant mille volumes de livres autour de moy en ce lieu où i'escris, i'emprunteray presentement, s'il me plaist, d'une douzaine de tels ravaudeurs, gents que ie ne feuillette gueres, de quoy esmailler le traicté de la Physionomie : il ne fault que l'epistre liminaire d'un Allemand pour me farcir d'allegations. Et nous allons quester par là une friande gloire, à piper le sot monde ! Ces pastissages de lieux communs, dequoy tant de gents mesnagent leur estude, ne servent gueres qu'à subiects communs, et servent à nous montrer, non à nous conduire : ridicule fruict de la science, que Socrates exagite [1] si plaisamment contre Euthydemus. I'ay veu faire des livres de choses ny iamais estudiees, ny entendues; l'aucteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette cy et de cette aultre matiere à le bastir, se contentant, pour sa part, d'en avoir proiecté le desseing, et lié par son industrie ce fagot de provisions incogneues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela, c'est, en conscience, acheter ou emprunter un livre, non pas le faire; c'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un livre, mais, ce dequoy ils

[1] *Critique*; c'est le mot latin *exagitat*. CICÉRON dit aussi (*Orat.*, c. 13), en parlant des dialogues de Socrate contre les sophistes : « Plato *exagitator* omnium rhetorum. » J. V. L.

pouvoient estre en doubte, qu'on ne le sçait pas faire. Un president se vantoit, où i'estois, d'avoir amonecelé deux cents tant de lieux estrangiers en un sien arrest presidental: en le preschant, il effaceoit la gloire qu'on luy en donnoit : Pusillanime et absurde vanterie, à mon gré, pour un tel subiect et telle personne! Ie fois le contraire; et, parmy tant d'emprunts, ie suis bien ayse d'en pouvoir desrobber quelqu'un, le desguisant et difformant à nouveau service: au hazard que ie laisse dire que c'est par faulte d'avoir entendu son naturel usage, ie luy donne quelque particuliere addresse de ma main, à ce qu'il en soit d'autant moins purement estrangier. Ceulx cy mettent leurs larrecins en parade et en compte; aussi ont ils plus de credit aux loix que moy[1]: nous aultres naturalistes[2], estimons qu'il y ayt grande et incomparable preference de l'honneur de l'invention, à l'honneur de l'allegation.

Si i'eusse voulu parler par science, i'eusse parlé plus tost; i'eusse escript du temps plus voysin de mes estudes, que i'avois plus d'esprit et de memoire; et me feusse plus fié à la vigueur de cet aage là, qu'à cettuy cy, si i'eusse voulu faire mes-

[1] Édition de 1588, *fol.* 467 : « Aussi ont ils plus de credit avec les loix que moy. » Vient ensuite ce passage supprimé : « Comme ceulx qui desrobent les chevaulx, ie leurs peinds le crin et la queuë, et par fois ie les esborgne : si le premier maistre s'en servoit à bestes d'amble, ie les mets au trot ; et au bast, s'ils servoient à la selle. »

[2] *Partisans des choses naturelles et vraies.*

tier d'escrire. Et quoy, si cette faveur gracieuse que la fortune m'a nagueres offerte par l'entremise de cet ouvrage, m'eust peu rencontrer en telle saison, au lieu de celle cy, où elle est egualement desirable à posseder, et preste à perdre[1]? Deux de mes cognoissants, grands hommes en cette faculté, ont perdu par moitié, à mon advis, d'avoir refusé de se mettre au iour à quarante ans, pour attendre les soixante. La maturité a ses defaults, comme la verdeur, et pires; et autant est la vieillesse incommode à cette nature de besongne, qu'à tout aultre: quiconque met sa decrepitude soubs la presse, faict folie, s'il espere en espreindre[2] des humeurs qui ne sentent le disgracié, le resveur et l'assopy; nostre esprit se constipe et s'espaissit en vieillissant. Ie dis pompeusement et opulemment l'ignorance, et dis la science maigrement et piteusement; accessoirement cette cy et accidentalement, celle là expressement et principalement: et ne traicte à poinct nommé de rien, que du rien; ny d'aulcune science, que de celle de l'inscience. I'ay choisi le temps où ma vie,

[1] Dans l'exemplaire qui a servi pour l'édition de 1802, Montaigne avoit écrit de sa main: « Dadvantage, telle faveur gracieuse que la fortune peult m'avoir offerte par l'entremise de cet ouvrage, eust lors rencontré une plus propre saison. » L'édition de 1595 a ici, comme presque partout, plus d'élégance et d'originalité. L'auteur veut peut-être parler, en cet endroit, des sentiments que la lecture de son livre avoit inspirés pour lui à mademoiselle de Gournay J. V. L.

[2] *En exprimer.* E. J.

que i'ay à peindre, ie l'ay toute devant moy; ce qui en reste tient plus de la mort : et de ma mort seulement, si ie la rencontrois babillarde, comme font d'aultres, donrois ie encores volontiers advis au peuple, en deslogeant.

Socrates a esté un exemplaire parfaict en toutes grandes qualitez. I'ay despit qu'il eust rencontré un corps et un visage si disgraciez, comme ils disent, et si disconvenable à la beauté de son ame; luy si amoureux et si affolé de la beauté : nature luy feit iniustice. Il n'est rien plus vraysemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit. *Ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint : multa enim e corpore exsistunt, quæ acuant mentem; multa, quæ obtundant*[1] : cettuy cy parle d'une laideur desnaturee, et difformité de membres; mais nous appellons laideur aussi, une mesadvenance au premier regard, qui loge principalement au visage, et nous desgouste par bien legieres causes, par le teint, une tache, une rude contenance, par quelque cause souvent inexplicable, en des membres pourtant bien ordonnez et entiers. La laideur qui revestoit un' ame tresbelle en La Boëtie, estoit de ce predicament[2] : cette laideur superficielle, qui est toutesfois la plus imperieuse, est de moindre preiudice à l'estat de

[1] Il importe beaucoup dans quel corps l'ame soit logée; car plusieurs qualités corporelles servent à aiguiser l'esprit, et plusieurs autres à l'émousser. Cic., *Tusc. quæst.*, I, 33.

[2] *Étoit de cette catégorie.* E. J.

l'esprit, et a peu de certitude en l'opinion des hommes. L'aultre, qui d'un plus propre nom s'appelle difformité, plus substancielle, porte plus volontiers coup iusques au dedans: non pas tout soulier de cuir bien lissé, mais tout soulier bien formé, montre l'interieure forme du pied[1]: Comme Socrates disoit de la sienne[2], qu'elle en accusoit iustement autant en son ame, s'il ne l'eust corrigee par institution[3]. Mais, en le disant, ie tiens qu'il se mocquoit, suyvant son usage; et iamais ame si excellente ne se feit elle mesme.

Ie ne puis dire assez souvent combien i'estime la beauté qualité puissante et advantageuse: il l'appelloit, « une courte tyrannie; » et Platon, « le privilege de nature. » Nous n'en avons point qui la surpasse en credit: elle tient le premier reng au commerce des hommes; elle se presente au devant; seduict et preoccupe nostre iugement, avecques grande auctorité et merveilleuse impression. Phryné perdoit sa cause entre les mains d'un

[1] Les longs développements ajoutés ici par Montaigne lui ont fait supprimer cette phrase, qu'on lit, avant la suivante, dans l'édition de 1588, *fol.* 467: « Il n'est pas à croire que cette dissonance advienne sans quelque accident, qui a interrompu le cours ordinaire: comme il disoit de sa laideur, etc »

[2] Dans l'édition de 1588, on lit *de sa laideur.* On a mis, dans les suivantes, *de la sienne*, paroles moins distinctes, et dont le rapport ne se présente pas aisément à l'esprit. C.—La correction dont Coste se plaint ici est de Montaigne; il a rayé sur l'exemplaire corrigé de sa main *sa laideur*, et il a écrit au-dessus *la sienne*: c'est donc évidemment la vraie leçon. N.

[3] Cic., *Tusc. quæst.*, IV, 37; *de Fato*, c. 5. C.

excellent advocat, si, ouvrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses iuges par l'esclat de sa beauté [1]. Et ie treuve que Cyrus, Alexandre, Cesar, ces trois maistres du monde, ne l'ont pas oubliee à faire leurs grands affaires; non a pas [2] le premier Scipion. Un mesme mot embrasse en grec le bel et le bon [3]: et le sainct Esprit appelle souvent bons, ceulx qu'il veult dire beaux. Ie maintiendrois volontiers le reng des biens, selon que portoit la chanson que Platon dict [4] avoir esté triviale, prinse de quelque ancien poëte: « la Santé, la Beauté, la Richesse. » Aristote dict [5], Aux beaux appartenir le droict de commander; et, quand il en est de qui la beauté approche celle des images des dieux, Que la veneration leur est pareillement deue: à celuy qui luy demandoit pourquoy plus long temps et plus souvent on hantoit les beaux: « Cette demande, feit il [6], n'appartient à estre faicte que par un aveugle. » La pluspart, et les plus grands philosophes, payerent leur escholage, et acquirent la sagesse, par l'entremise et faveur de leur beauté. Non seulement aux hommes

[1] Sextus Empiricus, *advers. Mathemat.*, II, 65; Quintilien, II, 15. Athénée, au contraire, XIII, pag. 590, fait honneur de cette idée à l'avocat lui-même, l'orateur Hypéride. C.

[2] *Et ne l'a pas oubliée non plus le grand Scipion.* E. J.

[3] Καλὸς κἀγαθός, d'où nous est venu *bel et bon*, qui est encore d'usage en françois, mais dans le style familier. C.

[4] Dans le *Gorgias*, page 309. C.

[5] *Politique*, I, 3. C.

[6] Diogène Laerce, V, 20. C.

qui me servent, mais aux bestes aussi, ie la considere à deux doigts prez de la bonté.

Si me semble il que ce traict et façon de visage, et ces lineaments, par lesquels on argumente aulcunes complexions internes et nos fortunes à venir, est chose qui ne loge pas bien directement et simplement soubs le chapitre de beauté et de laideur : non plus que toute bonne odeur et serenité d'air n'en promet pas la santé; ny toute espesseur et puanteur, l'infection, en temps pestilent. Ceulx qui accusent les dames de contredire leur beauté par leurs mœurs, ne rencontrent pas tousiours : car en une face qui ne sera pas trop bien bien composee, il peult loger quelque air de probité et de fiance; comme, au rebours, i'ay leu parfois, entre deux beaux yeulx, des menaces d'une nature maligne et dangereuse. Il y a des physionomies favorables; et, en une presse d'ennemis victorieux, vous choisirez incontinent parmy des hommes incogneus, l'un plustost que l'aultre, à qui vous rendre et fier vostre vie, et non proprement par la consideration de la beauté.

C'est une foible garantie que la mine; toutesfois elle a quelque consideration : et si i'avois à les fouetter, ce seroit plus rudement les meschants qui desmentent et trahissent les promesses que nature leur avoit plantees au front; ie punirois plus aigrement la malice, en une apparence debonnaire. Il semble qu'il y ayt aulcuns visages

heureux, d'aultres malencontreux : et crois qu'il y a quelque art à distinguer les visages debonnaires, des niais; les severes, des rudes; les malicieux, des chagrins; les desdaigneux, des melancholiques, et telles aultres qualitez voysines. Il y a des beautez, non fieres seulement, mais aigres; il y en a d'aultres doulces, et, encores au delà, fades: d'en prognostiquer les adventures futures, ce sont matieres que ie laisse indecises.

I'ay prins, comme i'ay dict ailleurs, bien simplement et cruement, pour mon regard, ce precepte ancien: que « Nous ne sçaurions faillir à suyvre nature: » que le souverain precepte, c'est de « Se conformer à elle. » Ie n'ay pas corrigé, comme Socrates, par la force de la raison, mes complexions naturelles, et n'ay aulcunement troublé, par art, mon inclination: ie me laisse aller, comme ie suis venu; ie ne combats rien; mes deux maistresses pieces vivent, de leur grace, en paix et bon accord: mais le laict de ma nourrice a esté, Dieu merci! mediocrement sain et temperé. Diray ie cecy en passant? que ie veois tenir en plus de prix qu'elle ne vault, qui est seule quasi en usage entre nous, certaine image de preud'hommie scholastique, serve des preceptes, contraincte soubs l'esperance et la craincte. Ie l'ayme telle que les loix et religions non facent, mais parfacent et auctorisent; qui se sente de quoy se soubstenir sans ayde; nee en nous de ses propres racines, par la semence de la raison univer-

selle, empreinte en tout homme non desnaturé. Cette raison, qui redresse Socrates de son vicieux ply, le rend obeïssant aux hommes et aux dieux qui commandent en sa ville, courageux en la mort, non parce que son ame est immortelle, mais parce qu'il est mortel. Ruineuse instruction à toute police, et bien plus dommageable qu'ingenieuse et subtile, qui persuade aux peuples la religieuse creance suffire seule, et sans les mœurs, à contenter la divine iustice! l'usage nous faict veoir une distinction enorme entre la devotion et la conscience.

I'ay une apparence[1] favorable, et en forme, et en interpretation;

> Quid dixi, habere me? Imo habui, Chreme[2]:
>
> Heu! tantum attriti corporis ossa vides[3]:

et qui faict une contraire montre à celle de Socrates. Il m'est souvent advenu que, sur le simple credit de ma presence et de mon air, des personnes qui n'avoient aulcune cognoissance de moy, s'y sont grandement fiees, soit pour leurs propres affaires, soit pour les miennes; et en ay tiré, ez païs estrangiers, des faveurs singulieres et rares. Mais ces deux experiences valent, à l'adventure,

[1] Édition de 1588, *fol.* 468 : « I'ay un visage. » Édit. de 1802 : « I'ay un port. »

[2] Qu'ai-je dit, *j'ai?* je devois dire, *j'avois*. TÉRENCE, *Heaut.*, act. 1, sc. 1, v. 42.

[3] Hélas! vous ne voyez plus en moi que le squelette d'un corps affoibli. —Je ne sais d'où Montaigne a tiré ce vers. C.

que ie les recite particulierement : Un quidam delibera de surprendre ma maison et moy ; son art feut d'arriver seul à ma porte, et d'en presser un peu instamment l'entree. Ie le cognoissois de nom, et avois occasion de me fier de luy, comme de mon voysin et aulcunement mon allié : ie lui feis ouvrir, comme ie fois à chascun. Le voicy tout effroyé, son cheval hors d'haleine, fort harassé. Il m'entreteint de cette fable : « Qu'il venoit d'estre rencontré, à une demie lieue de là, par un sien ennemy, lequel ie cognoissois aussi, et avois ouï parler de leur querelle ; que cet ennemy luy avoit merveilleusement chaussé les esperons ; et qu'ayant esté surprins en desarroy, et plus foible en nombre, il s'estoit iecté à ma porte à sauveté ; qu'il estoit en grand' peine de ses gents, lesquels il disoit tenir pour morts ou prins. » I'essayay tout naïfvement de le conforter, asseurer, et refreschir. Tantost aprez, voylà quatre ou cinq de ses soldats qui se presentent, en mesme contenance et effroy, pour entrer ; et puis d'aultres, et d'aultres encores aprez, bien equippez et bien armez, iusques à vingt cinq ou trente, feiguants avoir leur ennemy aux talons. Ce mystere commençoit à taster mon souspeçon : ie n'ignorois pas en quel siecle ie vivois, combien ma maison pouvoit estre enviee ; et avois plusieurs exemples d'aultres de ma cognoissance [1], à qui il estoit mesadvenu de mesme. Tant

[1] Édition de 1588, *fol.* 468 *verso :* « Et nonobstant ce vain intervalle de guerre, auquel lors nous estions, i'avois plusieurs

y a, que, trouvant qu'il n'y avoit point d'acquest d'avoir commencé à faire plaisir, si ie n'achevois, et ne pouvant me desfaire sans tout rompre, ie me laissay aller au party le plus naturel et le plus simple, comme ie fois tousiours, commandant qu'ils entrassent. Aussi, à la verité, ie suis peu desfiant et souspeçonneux de ma nature; ie penche volontiers vers l'excuse et l'interpretation plus doulce; ie prends les hommes selon le commun ordre; et ne crois pas ces inclinations perverses et desnaturees, si ie n'y suis forcé par grand tesmoignage, non plus que les monstres et miracles: et suis homme, en oultre, qui me commets volontiers à la fortune, et me laisse aller à corps perdu entre ses bras; dequoy, iusques à cette heure, i'ay eu plus d'occasion de me louer que de me plaindre, et l'ay trouvee et plus advisee, et plus amie de mes affaires, que ie ne suis. Il y a quelques actions en ma vie, desquelles on peult iustement nommer la conduicte difficile, ou, qui vouldra, prudente: de celles là mesmes, posez que la tierce partie soit du mien, certes les deux tierces sont richement à elle. Nous faillons, ce me semble, en ce que nous ne nous fions pas assez au ciel de nous, et pretendons plus de nostre conduicte, qu'il ne nous appartient; pourtant se fourvoyent si souvent nos desseings: il est envieux de l'estendue que nous attribuons aux droicts de l'humaine

exemples d'aultres maisons de ma cognoissance, auxquelles, etc. »

prudence, au preiudice des siens; et nous les raccourcit d'autant plus que nous les amplifions. Ceulx cy se teinrent à cheval, en ma court; le chef avecques moy dans ma salle, qui n'avoit voulu qu'on establast son cheval, disant avoir à se retirer incontinent qu'il auroit eu nouvelles de ses hommes. Il se veid maistre de son entreprinse: et n'y restoit sur ce poinct que l'execution. Souvent depuis il a dict, car il ne craignoit pas de faire ce conte, que mon visage et ma franchise luy avoient arraché la trahison des poings. Il remonta à cheval, ses gents ayants continuellement les yeulx sur luy, pour veoir quel signe il leur donneroit, bien estonnez de le veoir sortir, et abandonner son advantage.

Une aultre fois, me fiant à ie ne sçais quelle trefve qui venoit d'estre publiee en nos armees, ie m'acheminay à un voyage, par païs estrangement chatouilleux. Ie ne feus pas si tost esventé, que voylà trois ou quatre cavalcades de divers lieux pour m'attraper: l'une me ioignit à la troisiesme iournee, où ie feus chargé par quinze ou vingt gentilshommes masquez, suivis d'une ondee d'argoulets[1]. Me voylà prins et rendu, retiré dans l'espez d'une forest voysine, desmonté, devalizé, mes cofres fouillez, ma boite prinse, chevaulx et esquipage dispersé à nouveaux maistres. Nous feusmes long temps à contester dans ce hallier,

[1] *Arquebusiers*, comme il les nomme plus bas E. J.

sur le faict de ma rançon, qu'ils me tailloient si haulte, qu'il paroissoit bien que ie ne leur estois gueres cogneu. Ils entrerent en grande contestation de ma vie. De vray, il y avoit plusieurs circonstances qui me menaceoient du dangier où i'en estois.

Tunc animis opus, Ænea, tunc pectore firmo [1].

Ie me maintcins tousiours, sur le tiltre de ma trefve, à leur quitter seulement le gaing qu'ils avoient faict de ma despouille, qui n'estoit pas à mespriser, sans promesse d'aultre rançon. Aprez deux ou trois heures que nous eusmes esté là, et qu'ils m'eurent faict monter sur un cheval qui n'avoit garde de leur eschapper, et commis ma conduicte particuliere à quinze ou vingt barquebuziers, et dispersé mes gents à d'aultres, ayant ordonné qu'on nous menast prisonniers diverses routes, et moy desià acheminé à deux ou trois harquebuzades de là,

Iam prece Pollucis, iam Castoris implorata [2]:

voicy une soubdaine et tresinopinee mutation qui leur print. Ie veis revenir à moy le chef, avecques paroles plus doulces: se mettant en peine de rechercher en la trouppe mes hardes escartees, et

[1] C'est alors qu'il fallut montrer du courage et de la fermeté. Virg., *Énéide*, VI, 261.

[2] Lorsque j'avois imploré déjà le secours de Castor et de Pollux, pour parler avec Catulle, *Carm.*, LXVI, 65; ou comme Montaigne l'auroit pu dire en sa langue, *après m'être voué à tous les saints du Paradis*. C.

me les faisant rendre, selon qu'il s'en pouvoit recouvrer, iusques à ma boite. Le meilleur present qu'ils me feirent, ce feut enfin ma liberté: le reste ne me touchoit gueres en ce temps là. La vraye cause d'un changement si nouveau, et de ce r'advisement sans aulcune impulsion apparente, et d'un repentir si miraculeux, en tel temps, en une entreprinse pourpensee et deliberee, et devenue iuste par l'usage (car d'arrivee ie leur confessay ouvertement le party duquel i'estois, et le chemin que ie tenois), certes, ie ne sçais pas bien encores quelle elle est. Le plus apparent qui se demasqua, et me feit cognoistre son nom, me redict lors plusieurs fois que ie debvois cette delivrance à mon visage, liberté et fermeté de mes paroles, qui me rendoient indigne d'une telle mesadventure, et me demanda asseurance d'une pareille. Il est possible que la bonté divine se voulut servir de ce vain instrument pour ma conservation: elle me deffendit encores l'endemain d'aultres pires embusches, desquelles ceulx cy mesmes m'avoient adverty. Le dernier est encores en pieds, pour en faire le conte; le premier feut tué il n'y a pas long temps.

Si mon visage ne respondoit pour moy, si on ne lisoit en mes yeulx et en ma voix la simplicité de mon intention, ie n'eusse pas duré sans querelle et sans offense, si long temps, avecques cette indiscrette liberté de dire à tort et à droict ce qui me vient en fantasie, et iuger temerairement des

choses. Cette façon peult paroistre, avecques raison, incivile et mal accommodee à nostre usage; mais oultrageuse et malicieuse, ie n'ay veu personne qui l'en ayt iugee; ny qui se soit picqué de ma liberté, s'il l'a receue de ma bouche: les paroles redictes ont, comme aultre sou, aultre sens. Aussi ne hais ie personne; et suis si lasche à offenser, que, pour le service de la raison mesme, ie ne le puis faire; et, lorsque l'occasion m'a convié aux condemnations criminelles, i'ay plustost manqué à la iustice: *ut magis peccari nolim, quam satis animi ad vindicanda peccata habeam*[1]. On reprochoit, dict on, à Aristote, d'avoir esté trop misericordieux envers un meschant homme: « I'ay esté, de vray, dict il[2], misericordieux envers l'homme, non envers la meschanceté. » Les iugements ordinaires s'exasperent à la punition, par l'horreur du mesfaict: cela mesme refroidit le mien; l'horreur du premier meurtre m'en faict craindre un second; et la laideur de la premiere cruauté m'en faict abhorrer toute imitation. A moy, qui ne suis qu'escuyer de trefles[3], peult toucher ce qu'on disoit de Charillus, roy de Sparte: « Il ne sçauroit estre bon, puisqu'il n'est pas mauvais aux meschants: » ou bien

[1] Je voudrois qu'on n'eût pas commis de fautes; mais je n'ai pas le courage de punir celles qui sont commises. TITE LIVE, XXIX, 21.

[2] DIOGÈNE LAERCE, V, 17. C.

[3] Édition de 1588, *fol.* 470: « qui ne suis que valet de trefles. »

ainsi, car Plutarque le presente en ces deux sortes, comme mille aultres choses, diversement et contrairement : « Il fault bien qu'il soit bon, puis qu'il l'est aux meschants mesmes[1]. » De mesme qu'aux actions legitimes, ie me fasche de m'y employer quand c'est envers ceulx qui s'en desplaisent; aussi, à dire verité, aux illegitimes, ie ne fois pas assez de conscience de m'y employer, quand c'est envers ceulx qui y consentent.

CHAPITRE XIII.

De l'experience.

Il n'est desir plus naturel que le desir de cognoissance. Nous essayons touts les moyens qui nous y peuvent mener; quand la raison nous fault, nous y employons l'experience,

> Per varios usus artem experientia fecit,
> Exemplo moustrante viam[2],

qui est un moyen de beaucoup plus foible et plus vil; mais la verité est chose si grande, que nous

[1] De ces deux mots cités par PLUTARQUE, l'un se trouve dans son traité *sur la Différence entre le flatteur et l'ami*, c. 10; *de l'Envie et de la Haine*, c. 3; l'autre dans la *Vie de Lycurgue*, c. 4. C.

[2] C'est par différentes épreuves que l'expérience a produit l'art; l'exemple d'autrui nous a montré la route. MANILIUS, I, 59.

ne debvons desdaigner aulcune entremise qui nous y conduise. La raison a tant de formes, que nous ne sçavons à laquelle nous prendre: l'experience n'en a pas moins; la consequence que nous voulons tirer de la conference des evenements est mal seure, d'autant qu'ils sont tousiours dissemblables. Il n'est aulcune qualité si universelle, en cette image des choses, que la diversité et varieté. Et les Grecs, et les Latins, et nous, pour le plus exprez exemple de similitude, nous servons de celuy des œufs: toutesfois il s'est trouvé des hommes, et notamment un en Delphes, qui recognoissoit des marques de difference entre les œufs, si qu'il n'en prenoit iamais l'un pour l'aultre; et y ayant plusieurs poules, sçavoit iuger de laquelle estoit l'œuf[1]. La dissimilitude s'ingere d'elle mesme en nos ouvrages: nul art peult arriver à la similitude; ny Perrozet, ny aultre, ne peult si soigneusement polir et blanchir l'envers de ses chartes, qu'aulcuns ioueurs ne les distinguent, à les veoir seulement couler par les mains d'un aultre. La ressemblance ne faict pas tant, un; comme la difference faict, aultre. Nature s'est obligee à ne rien faire aultre, qui ne feust dissemblable.

Pourtant, l'opinion de celuy là ne me plaist

[1] Cicéron, d'où Montaigne doit avoir tiré cet exemple, dit qu'il s'est trouvé à Délos plusieurs personnes qui, nourrissant un grand nombre de poules pour le profit, avoient accoutumé de dire, en voyant un œuf, laquelle de ces poules l'avoit pondu. *Academ.*, II, 18. C.

gueres, qui pensoit, par la multitude des loix, brider l'auctorité des iuges, en leur taillant leurs morceaux; il ne sentoit point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix, qu'à leur façon: et ceulx là se mocquent, qui pensent appetisser nos debats et les arrester, en nous r'appellant à l'expresse parole de la Bible; d'autant que nostre esprit ne treuve pas le champ moins spacieux à contrerooller le sens d'aultruy qu'à representer le sien, et comme s'il y avoit moins d'animosité et d'aspreté à gloser qu'à inventer. Nous veoyons combien il se trompoit; car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en fauldroit à regler touts les mondes d'Epicurus; *ut olim flagitiis, sic nunc legibus laboramus*[1]: et si avons tant laissé à opiner et decider à nos iuges, qu'il ne feut iamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gaigné nos legislateurs à choisir cent mille especes et faicts particuliers, et y attacher cent mille loix? ce nombre n'a aulcune proportion avecques l'infinie diversité des actions humaines; la multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples: adioustez y en cent fois autant; il n'adviendra pas pourtant que, des evenements à venir, il s'en treuve aulcun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'evenements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se

[1] On souffre autant des lois, qu'on souffroit autrefois des crimes. TACITE, *Annal.*, III, 25.

puisse ioindre et apparier si exactement, qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requiere diverse consideration de iugement. Il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpetuelle mutation, avecques les loix fixes et immobiles: les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples, et generales; et encores crois ie qu'il vauldroit mieulx n'en avoir point du tout, que de les avoir en tel nombre que nous avons.

Nature les donne tousiours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons: tesmoing la peincture de l'aage doré des poëtes, et l'estat où nous veoyons vivre les nations qui n'en ont point d'aultres: en voylà, qui, pour touts iuges, employent en leurs causes le premier passant qui voyage le long de leurs montaignes[1]; et ces aultres eslisent, le iour du marché, quelqu'un d'entr'eux, qui, sur le champ, decide touts leurs procez. Quel dangier y auroit il que les plus sages vuidassent ainsi les nostres, selon les occurrences, et à l'œil, sans obligation d'exemple et de consequence? A chasque pied, son soulier. Le roy Ferdinand, envoyant des colonies aux Indes,

[1] C'étoit un usage presque général dans les républiques de Lombardie, au 13e siècle, de confier à des juges étrangers l'administration de la justice. Coste pense que l'auteur veut surtout parler ici de la petite république de Saint-Marin, enclavée dans les États du Pape, qui n'a de pays qu'une montagne, et qui choisit toujours pour juge un étranger. Lorsque j'y étois, en 1827, c'étoit un avocat de Césène qui remplissoit les fonctions de juge. J. V. L.

prouveut sagement qu'on n'y menast aulcuns escholiers de la iurisprudence, de crainte que les procez ne peuplassent en ce nouveau monde, comme estant science, de sa nature, generatrice d'altercation et division : iugeant avecques Platon[1], que « C'est une mauvaise provision de païs, que iurisconsultes et medecins. »

Pourquoy est ce que nostre langage commun, si aysé à tout aultre usage, devient obscur et non intelligible en contract et testament ; et que celuy qui s'exprime si clairement, quoy qu'il die et escrive, ne treuve en cela aulcune maniere de se declarer qui ne tumbe en doubte et contradiction? si ce n'est que les princes de cet art, s'appliquants d'une peculiere attention à trier des mots solennes et former des clauses artistes[2], ont tant poisé chasque syllabe, espeluché si primement chasque espece de cousture, que les voylà enfrasquez[3] et embrouillez en l'infinité des figures, et si menues partitions, qu'elles ne peuvent plus tumber soubs aulcun reglement et prescription, ny aulcune certaine intelligence : *confusum est, quidquid usque in pulverem sectum est*[4]. Qui a veu des enfants, essayants de renger à certain nombre une masse d'argent vif ; plus ils le pressent et petrissent, et

[1] *République*, liv. III, p. 621. C.

[2] *Arrangées avec art*. E. J.

[3] *Embarrassés*. De l'italien *infrascarsi*, s'embarrasser dans les branches des arbres.

[4] Tout ce qui est divisé jusqu'à n'être que poussière, devient confus. SÉNÈQUE, *Epist*. 89.

s'estudient à le contraindre à leur loy, plus ils irritent la liberté de ce genereux metal; il fuyt à leur art, et se va menuisant et esparpillant, au delà de tout compte : c'est de mesme; car en subdivisant ces subtilitez, on apprend aux hommes d'accroistre les doubtes; on nous met en train d'estendre et diversifier les difficultez, on les alonge, on les disperse. En semant les questions et les retaillant, on faict fructifier et foisonner le monde en incertitude et en querelle; comme la terre se rend fertile, plus elle est esmiee et profondement remuee: *Difficultatem facit doctrina*[1]. Nous doubtions sur Ulpian, et redoubtons encores sur Bartolus et Baldus. Il falloit effacer la trace de cette diversité innumerable d'opinions; non point s'en parer, et en entester la posterité. Ie ne sçais qu'en dire; mais il se sent, par experience, que tant d'interpretations dissipent la verité et la rompent. Aristote a escript pour estre entendu : s'il ne l'a peu, moins le fera un moins habile et un tiers, que celuy qui traicte sa propre imagination. Nous ouvrons la matiere, et l'espandons en la destrempant; d'un subiect nous en faisons mille, et retumbons, en multipliant et subdivisant, à l'infinité des atomes d'Epicurus. Iamais deux hommes ne iugerent pareillement de

[1] C'est la doctrine qui produit les difficultés. QUINTILIEN, *Inst. orat.*, X, 3.—Montaigne cite bien les propres paroles de Quintilien, mais dans un sens tout différent de celui qu'elles ont dans cet auteur. C.

mesme chose; et est impossible de veoir deux opinions semblables exactement, non seulement en divers hommes, mais en mesme homme à diverses heures. Ordinairement ie treuve à doubter en ce que le commentaire n'a daigné toucher; ie bruncho plus volontiers en païs plat: comme certains chevaulx que ie cognois, qui choppent plus souvent en chemin uny.

Qui ne diroit que les gloses augmentent les doubtes et l'ignorance, puisqu'il ne se veoid aulcun livre, soit humain, soit divin, sur qui le monde s'embesongne, duquel l'interpretation face tarir la difficulté? le centiesme commentaire le renvoye à son suyvant, plus espineux et plus scabreux que le premier ne l'avoit trouvé: quand est il convenu entre nous, « ce livre en a assez, il n'y a meshuy plus que dire? » Cecy se veoid mieulx en la chicane: on donne auctorité de loy à infinis docteurs, infinis arrests, et à autant d'interpretations; trouvons nous pourtant quelque fin au besoing d'interpreter? s'y veoid il quelque progrez et advancement vers la tranquillité? nous fault il moins d'advocats et de iuges, que lors que cette masse de droict estoit encores en sa premiere enfance? Au contraire, nous obscurcissons et ensepvelissons l'intelligence; nous ne la descouvrons plus qu'à la mercy de tant de clostures et barrieres. Les hommes mescognoissent la maladie naturelle de leur esprit: il ne faict que fureter et quester, et va sans cesse tournoyant,

bastissant, et s'empestrant en sa besongne, comme nos vers à soye, et s'y estouffe; *mus in pice*[1]: il pense remarquer de loing ie ne sçais quelle apparence de clarté et verité imaginaire; mais, pendant qu'il y court, tant de difficultez luy traversent la voye, d'empeschements et de nouvelles questes, qu'elles l'esgarent et l'enyvrent: non gueres aultrement qu'il adveint aux chiens d'Esope, lesquels descouvrants quelque apparence de corps mort flotter en mer, et ne le pouvants approcher, entreprindrent de boire cette eau, d'assiecher le passage, et s'y estoufferent. A quoy se rencontre ce qu'un Crates[2] disoit des escripts de Heraclitus, « qu'ils avoient besoing d'un lecteur bon nageur, » à fin que la profondeur et poids de sa doctrine ne l'engloutist et suffoquast. Ce n'est rien que foiblesse particuliere, qui nous faict contenter de ce que d'aultres, ou que nous mesmes avons trouvé en cette chasse de cognoissance; un plus habile ne s'en contentera pas: il y a tousiours place pour un suyvant, ouy et pour nous mesmes, et route par ailleurs. Il n'y a point de fin en nos inquisitions: nostre fin est en l'aultre monde. C'est signe de raccourcissement d'esprit, quand il se contente; ou

[1] Μῦς ἐν πίσσῃ, proverbe grec et latin. *C'est une souris dans la poix*, qui s'englue d'autant plus qu'elle se donne plus de mouvement pour se dépêtrer. C.

[2] Ou plutôt *Socrates*, comme l'auteur avoit probablement écrit. *Voy*. Diogène Laerce, II, 22; Suidas, au mot Δηλίου κολυμβητοῦ. C.

signe de lasseté. Nul esprit genereux ne s'arreste en soy; il pretend tousiours, et va oultre ses forces; il a des eslans au delà de ses effects: s'il ne s'advance, et ne se presse, et ne s'accule, et ne se choque et tournevire, il n'est vif qu'à demy; ses poursuites sont sans terme et sans forme; son aliment, c'est admiration, chasse, ambiguité: ce que declaroit assez Apollo, parlant tousiours à nous doublement, obscurement et obliquement; ne nous repaissant pas, mais nous amusant et embesongnant. C'est un mouvement irregulier, perpetuel, sans patron et sans but: ses inventions s'eschauffent, se suyvent, et s'entreproduisent l'une l'aultre:

> Ainsi veoid on, en un ruisseau coulant,
> Sans fin l'une eau aprez l'aultre roulant;
> Et tout de reng, d'un eternel conduict,
> L'une suyt l'aultre, et l'une l'aultre fuyt.
> Par cette cy celle là est poulsee,
> Et cette cy par l'aultre est devancee:
> Tousiours l'eau va dans l'eau; et tousiours est ce
> Mesme ruisseau, et tousiours eau diverse[1]

Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses; et plus de livres sur les livres, que sur aultre subiect: nous

[1] Ces vers, qui sont d'Estienne de La Boëtie, et dont les deux derniers ne riment pas, se trouvent dans une pièce adressée à Marguerite de Carle, à l'occasion d'une traduction en vers françois des plaintes de l'héroïne Bradamante, dans *l'Orlando furioso*, chant 32; traduction que La Boëtie fit à la prière de cette Marguerite de Carle, qui fut ensuite sa femme. C.

ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentaires : d'aucteurs, il en est grand' cherté. Le principal et plus fameux sçavoir de nos siecles, est ce pas sçavoir entendre les sçavants? est ce pas la fin commune et derniere de touts estudes? Nos opinions s'entent les unes sur les aultres; la premiere sert de tige à la seconde, la seconde à la tierce : nous eschellons ainsi de degré en degré; et advient de là que le plus hault monté a souvent plus d'honneur que de merite, car il n'est monté que d'un grain[1] sur les espaules du penultime.

Combien souvent, et sottement à l'adventure, ay ie estendu mon livre à parler de soy? sottement, quand ce ne seroit que pour cette raison, qu'il me debvoit soubvenir de ce que ie dis des aultres qui en font de mesme, « Que ces œillades si frequentes à leur ouvrage, tesmoignent que le cœur leur frissonne de son amour; et les rudoyements mesmes desdaigneux dequoy ils le battent, que ce ne sont que mignardises et affeteries d'une faveur maternelle; » suyvant Aristote[2], à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. Car mon excuse, « Que ie doibs avoir en cela plus de liberté que les aultres, d'autant qu'à poinct nommé i'escris de moy et de mes escripts, comme de mes

[1] C'est-à-dire *d'un grain de blé*, métaphore tirée de l'argument nommé *sorite*, de σωρὸς, tas de blé. J. V. L.

[2] *Morale à Nicomaque*, IV, 13. C.

aultres actions; Que mon theme se renverse en soy: » ie ne sçais si chascun la prendra.

I'ay veu en Allemaigne que Luther a laissé autant de divisions et d'altercations sur le doubte de ses opinions, et plus, qu'il n'en esmeut sur les Escriptures sainctes. Nostre contestation est verbale: Ie demande que c'est que Nature, Volupté, Cercle, et Substitution; la question est de paroles, et se paye de mesme. Une pierre, c'est un corps: mais qui presseroit, « Et corps, qu'est-ce? » « Substance; » « et substance [1], quoy? » ainsi de suitte, acculeroit enfin le respondant au bout de son Calepin. On eschange un mot pour un aultre mot, et souvent plus incogneu: ie sçais mieulx que c'est qu'Homme, que ie ne sçais que c'est Animal, ou Mortel, ou Raisonnable. Pour satisfaire à un doubte, ils m'en donnent trois; c'est la teste d'Hydra [2]. Socrates demandoit à Menon [3], « Que c'estoit que vertu. » « Il y a, dict Menon, vertu d'homme et de femme, de magistrat et d'homme privé, d'enfant et de vieil-

[1] Locke a fait voir démonstrativement que nous n'avons aucune idée claire et précise de ce que nous appelons *substance*. Voy. son *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, liv. I, c. 4, § 18; liv. II, c. 23, § 2, etc. C.

[2] *C'est la tête de l'hydre*. E. J.

[3] Dans toutes mes éditions de Montaigne, il y a *Memnon*, au lieu de *Menon*, personnage d'un dialogue de Platon, intitulé *Menon*, où se trouve précisément (p. 409) ce que Montaigne fait dire ici à Menon et à Socrate. C. — Cette faute se trouve aussi dans l'exemplaire corrigé de la propre main de Montaigne; mais ce n'est pas la seule qu'il ait laissé subsister dans cet exemplaire. N.

lard. » « Voicy qui va bien, s'escria Socrates: nous estions en cherche d'une vertu; tu nous en apportes un exaim. » Nous communiquons une question; on nous en redonne une ruchee. Comme nul evenement et nulle forme ressemble entierement à une aultre; aussi ne differe l'une de l'aultre entierement : ingenieux meslange de nature. Si nos faces n'estoient semblables, on ne sçauroit discerner l'homme de la beste; si elles n'estoient dissemblables, on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme: toutes choses se tiennent par quelque similitude; tout exemple cloche; et la relation qui se tire de l'experience est tousiours desfaillante et imparfaicte. On ioinct toutesfois les comparaisons par quelque bout : ainsi servent les loix, et s'assortissent ainsin à chascun de nos affaires par quelque interpretation destournee, contraincte et biaise.

Puisque les loix ethiques [1], qui regardent le debvoir particulier de chascun en soy, sont si difficiles à dresser, comme nous veoyons qu'elles sont; ce n'est pas merveille si celles qui gouvernent tant de particuliers le sont dadvantage. Considerez la forme de cette iustice qui nous regit; c'est un vray tesmoignage de l'humaine imbecillité: Tant il y a de contradiction et d'erreur! Ce que nous trouvons faveur et rigueur en la iustice, et y en trouvons tant, que ie ne sçais si l'entre-

[1] *Morales*. C.

deux s'y treuve si souvent, ce sont parties maladifves et membres iniustes du corps mesme et essence de la iustice. Des païsans viennent de m'advertir en haste qu'ils ont laissé presentement en une forest qui est à moy, un homme meurtry de cent coups, qui respire encores, et qui leur a demandé de l'eau par pitié, et du secours pour le soublever: disent qu'ils n'ont osé l'approcher, et s'en sont fuys, de peur que les gents de la iustice ne les y attrapassent, et, comme il se faict de ceulx qu'on rencontre prez d'un homme tué, ils n'eussent à rendre compte de cet accident, à leur totale ruyne; n'ayants ny suffisance, ny argent, pour deffendre leur innocence. Que leur eusse ie dict? il est certain que cet office d'humanité les eust mis en peine.

Combien avons nous descouvert d'innocents avoir esté punis, ie dis sans la coulpe des iuges; et combien en y a il eu que nous n'avons pas descouverts? Cecy est advenu de mon temps: Certains sont condamnez à la mort pour un homicide; l'arrest, sinon prononcé, au moins conclu et arresté. Sur ce poinct, les iuges sont advertis, par les officiers d'une cour subalterne voysine, qu'ils tiennent quelques prisonniers, lesquels advouent disertement cet homicide, et apportent à tout ce faict une lumiere indubitable. On delibere si pourtant on doibt interrompre et differer l'execution de l'arrest donné contre les premiers: on considere la nouvelleté

de l'exemple, et sa consequence pour accrocher les iugements; que la condemnation est iuridiquement passee; les iuges privez de repentance. Somme, ces pauvres diables sont consacrés[1] aux formules de la iustice. Philippus, ou quelque autre[2], prouveut à un pareil inconvenient, en cette maniere. Il avoit condamné en grosses amendes un homme envers un aultre, par un iugement resolu. La verité se descouvrant quelque temps aprez, il se trouva qu'il avoit iniquement iugé. D'un costé estoit la raison de la cause; de l'aultre costé la raison des formes iudiciaires: il satisfeit aulcunement à toutes les deux, laissant en son estat la sentence, et recompensant, de sa bourse, l'interest du condamné. Mais il avoit affaire à un accident reparable: les miens feurent pendus irreparablement. Combien ay ie veu de condemnations plus crimineuses que le crime!

Tout cecy me faict souvenir de ces anciennes opinions[3]: « Qu'il est force de faire tort en de-

[1] *Sont immolés aux formes.* E. J.

[2] C'est bien exactement Philippe, roi de Macédoine, comme on le voit dans les *Apophthegmes* de Plutarque. Mais Montaigne a un peu changé les circonstances; car, dans Plutarque, celui que Philippe avoit condamné, ayant aperçu que, tandis qu'il plaidoit sa cause, ce prince sommeilloit, il en appela aussitôt: *Et à qui?* dit Philippe avec indignation. — *A Philippe éveillé.* Reproche piquant, qui fit que le roi, venant à réfléchir sur sa sentence, en reconnut l'injustice, qu'il répara lui-même *de son argent.* C.

[3] Plutarque, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'estat*, chap. 21. C.

tail, qui veult faire droict en gros; et iniustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire iustice ez grandes: Que l'humaine iustice est formee au modele de la medecine, selon laquelle tout ce qui est utile est aussi iuste et honneste: Et de ce que tiennent les stoïciens, que nature mesme procede contre iustice, en la pluspart de ses ouvrages: Et de ce que tiennent aussi les cyrenaïques, qu'il n'y a rien iuste de soy[1]; que les coustumes et loix forment la iustice: Et les theodoriens, qui treuvent iuste au sage le larrecin, le sacrilege, toute sorte de paillardise, s'il cognoist qu'elle lui soit proufitable[2].» Il n'y a remede: i'en suis là, comme Alcibiades[3], que ie ne me representeray iamais, que ie puisse, à homme qui decide de ma teste; où mon honneur et ma vie despende de l'industrie et soing de mon procureur plus que de mon innocence. Ie me hazarderois à une telle iustice, qui me recogneust du bien faict, comme du mal faict; où i'eusse autant à esperer qu'à craindre: l'indemnité n'est pas mounoye suffisante à un homme qui faict mieulx que de ne faillir point[4]. Nostre iustice ne nous presente que l'une de ses mains,

[1] Diogène Laerce, II, 92. C.

[2] Diogène Laerce, I, 99. C.

[3] Qui disoit qu'en pareil cas il ne se fieroit pas à sa propre mère. Plutarque, dans la *Vie d'Alcibiade*, c. 23, version d'Amyot. C.

[4] Édition de 1588, *fol.* 474: « à un homme qui n'est pas seulement exempt de mal faire, mais qui faict mieulx que les aultres.»

et encores la gauche; quiconque il soit, il en sort avecques perte.

En la Chine, duquel royaume la police et les arts, sans commerce et cognoissance des nostres, surpassent nos exemples en plusieurs parties d'excellence, et duquel l'histoire m'apprend combien le monde est plus ample et plus divers, que ny les anciens ny nous ne penetrons, les officiers deputez par le prince pour visiter l'estat de ses provinces, comme ils punissent ceulx qui malversent en leur charge, ils remunerent aussi, de pure liberalité, ceulx qui s'y sont bien portez oultre la commune sorte, et oultre la necessité de leur debvoir: on s'y presente, non pour se garantir seulement, mais pour y acquerir; ny simplement pour estre payé, mais pour y estre estrené.

Nul iuge n'a encores, Dieu mercy, parlé à moy comme iuge, pour quelque cause que ce soit, ou mienne ou tierce, ou criminelle ou civile: nulle prison m'a receu, non pas seulement pour m'y promener; l'imagination m'en rend la veue, mesme du dehors, desplaisante. Ie suis si affady[1] aprez la liberté, que qui me deffendroit l'accez de quelque coing des Indes, i'en vivrois aulcunement[2] plus mal à mon ayse: et tant que ie trouveray terre, ou air ouvert ailleurs, ie ne croupiray en lieu où il me faille cacher. Mon Dieu!

[1] *Si infatué, si fou de la liberté.* E. J.

[2] *En quelque sorte, quelque peu.* E. J.

que mal pourrois ie souffrir la condition où ie veois tant de gents, clouez à un quartier de ce royaume, privez de l'entree des villes principales, et des courts, et de l'usage des chemins publicques, pour avoir querellé nos loix! Si celles que ie sers me menaceoient seulement le bout du doigt, ie m'en irois incontinent en trouver d'aultres, où que ce feust. Toute ma petite prudence, en ces guerres civiles où nous sommes, s'employe à ce qu'elles n'interrompent ma liberté d'aller et venir.

Or, les loix se maintiennent en credit, non parce qu'elles sont iustes, mais parce qu'elles sont loix: c'est le fondement mystique de leur auctorité, elles n'en ont point d'aultre; qui[1] bien leur sert. Elles sont souvent faictes par des sots; plus souvent par des gents qui, en haine d'egualité, ont faulte d'equité; mais tousiours par des hommes, aucteurs vains et irresolus. Il n'est rien si lourdement et largement faultier, que les loix; ny si ordinairement. Quiconque leur obeït parce qu'elles sont iustes, ne leur obeït pas iustement par où il doibt. Les nostres françoises prestent aulcunement la main, par leur desreglement et deformité, au desordre et corruption qui se veoid en leur dispensation et execution: le commandement est si trouble et inconstant, qu'il excuse aulcunement et la desobeissance, et le

[1] *Lequel.* E. J.

vice de l'interpretation, de l'administration et de l'observation. Quel que soit doncques le fruict que nous pouvons avoir de l'experience, à peine servira beaucoup à nostre institution celle que nous tirons des exemples estrangiers, si nous faisons si mal nostre proufit de celle que nous avons de nous mesmes, qui nous est plus familiere, et, certes, suffisante à nous instruire de ce qu'il nous fault. Ie m'estudie plus qu'aultre subiect : c'est ma metaphysique, c'est ma physique.

> Qua Deus hanc mundi temperet arte domum;
> Qua venit exoriens, qua deficit, unde coactis
> Cornibus in plenum menstrua luna redit;
> Unde salo superant venti, quid flamine captet
> Eurus, et in nubes unde perennis aqua;
> Sit ventura dies, mundi quæ subruat arces,
>
> Quærite, quos agitat mundi labor [1].

En cette université, ie me laisse ignoramment et negligemment manier à la loy generale du monde : ie la sçauray assez, quand ie la sentiray ; ma science ne luy peult faire changer de route :

[1] Par quel art Dieu gouverne le monde; par quelle route la lune s'élève et se retire; comment, réunissant son double croissant, elle répare ses pertes chaque mois; d'où partent les vents qui règnent sur la mer; quels sont les effets de celui du midi; quelles eaux produisent incessamment les nuages; s'il doit venir un jour qui détruise le monde...... Sondez ces mystères, vous qu'agite le soin de connoître la nature. — Les six premiers vers sont de Properce, III, 5, 26. Le second passage est de Lucain, I, 417. C.

elle ne se diversifiera pas pour moy; c'est folie de l'esperer, et plus grand'folie de s'en mettre en peine, puisqu'elle est necessairement semblable, publicque, et commune. La bonté et capacité du Gouverneur nous doibt, à pur et à plein, descharger du soing de gouvernement: les inquisitions et contemplations philosophiques ne servent que d'aliment à nostre curiosité. Les philosophes, avecques grand'raison, nous renvoyent aux regles de nature; mais elles n'ont que faire de si sublime cognoissance: ils les falsifient, et nous presentent son visage peinct, trop haut en couleur et trop sophistiqué; d'où naissent tant de divers pourtraicts d'un subiect si uniforme. Comme elle nous a fourny de pieds, à marcher; aussi a elle de prudence, à nous guider en la vie: prudence non tant ingenieuse, robuste et pompeuse, comme celle de leur invention; mais, à l'advenant, facile, quiete et salutaire, et qui faict tresbien ce que l'aultre dict, en celuy qui a l'heur de sçavoir l'employer naïfvement et ordonneement, c'est à dire naturellement. Le plus simplement se commettre à nature, c'est s'y commettre le plus sagement. Oh! que c'est un doulx et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faicte[1]!

[1] « Il est une précieuse ignorance, trésor d'une ame pure, qui met toute sa félicité à se replier sur elle-même. » Rousseau, *Disc. sur les Lettres.*

J'aymerois mieulx m'entendre bien en moy, qu'en Ciceron[1]. De l'experience que i'ay de moy, ie treuve assez de quoy me faire sage, si i'estois bon escholier. qui remet en sa memoire l'excez de sa cholere passee, et iusques où cette fiebvre l'emporta, veoid la laideur de cette passion mieulx que dans Aristote, et en conceoit une haine plus iuste: qui se souvient des maulx qu'il a courus, de ceulx qui l'ont menacé, des legieres occasions qui l'ont remué d'un estat à aultre, se prepare par là aux mutations futures, et à la recognoissance de sa condition. La vie de Cesar n'a point plus d'exemple que la nostre pour nous; et emperiere, et populaire, c'est tousiours une vie, que tonts accidents humains regardent. Escoutons y seulement; nous nous disons tout ce dequoy nous avons principalement besoing: qui se souvient de s'estre tant et tant de fois mescompté de son propre iugement, est il pas un sot de n'en entrer pour iamais en desfiance? Quand ie me treuve convaincu, par la raison d'aultruy, d'une opinion faulse, ie n'apprends pas tant ce qu'il m'a dict de nouveau et cette ignorance particuliere, ce seroit peu d'acquest; comme en general i'apprends ma debilité et la trahison de mon entendement: d'où ie tire la reformation de toute la masse. En toutes mes aultres erreurs, ie fois de mesme; et sens de cette

[1] L'édition de 1588, *fol.* 474 *verso*, porte *qu'en Platon*.

regle grande utilité à la vie: ie ne regarde pas l'espece et l'individu, comme une pierre où i'aye brunché; i'apprends à craindre mon allure par tout, et m'attends à la regler. D'apprendre qu'on a dict ou faict une sottise, ce n'est rien que cela: il fault apprendre qu'on n'est qu'un sot; instruction bien plus ample et importante. Les fauls pas que ma memoire m'a faict si souvent, lors mesme qu'elle s'asseure le plus de soy, ne se sont pas inutilement perdus: elle a beau me iurer à cette heure et m'asseurer, ie secoue les aureilles; la premiere opposition qu'on faict à son tesmoignage, me met en suspens, et n'oserois me fier d'elle en chose de poids, ny la garantir sur le faict d'aultruy: et n'estoit que ce que ie fois par faulte de memoire, les aultres le font encores plus souvent par faulte de foy, ie prendrois tousiours, en chose de faict, la vérité, de la bouche d'un aultre, plustost que de la mienne. Si chascun espioit de prez les effects et circonstances des passions qui le regentent, comme i'ay faict de celles à qui i'estois tumbé en partage, il les verroit venir, et rallentiroit un peu leur impetuosité et leur course: elles ne nous saultent pas tousiours au collet d'un prinsault[1]; il y a de la menace et des degrez:

> Fluctus uti primo cœpit quum albescere vento,
> Paulatim sese tollit mare, et altius undas
> Erigit, inde imo consurgit ad æthera fundo[2].

[1] *D'un premier saut.* E. J.

[2] Ainsi l'on voit, au premier souffle des vents, la mer blanchir,

Le iugement tient chez moy un siege magistral, au moins il s'en efforce soigneusement; il laisse mes appetits aller leur train, et la haine, et l'amitié, voire et celle que ie me porte à moy mesme, sans s'en alterer et corrompre: s'il ne peult reformer les aultres parties selon soy, au moins ne se laisse il pas difformer à elles; il faict son ieu à part.

L'advertissement à chascun «De se cognoistre,» doibt estre d'un important effect, puisque ce Dieu de science et de lumiere[1] le feit planter au front de son temple, comme comprenant tout ce qu'il avoit à nous conseiller: Platon dict aussi que prudence n'est aultre chose que l'execution de cette ordonnance; et Socrates le verifie par le menu, en Xenophon. Les difficultez et l'obscurité ne s'apperceoivent en chascune science, que par ceulx qui y ont entree; car encores fault il quelque degré d'intelligence, à pouvoir remarquer qu'on ignore; et fault poulser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close: d'où naist cette platonique subtilité[2], que «Ny ceulx qui sçavent n'ont à s'enquerir, d'autant qu'ils sçavent; Ny ceulx qui ne sçavent, d'autant que pour s'enquerir il fault sçavoir de

s'enfler peu à peu, soulever ses ondes, et bientôt, du fond des abimes, porter ses vagues jusqu'aux nues. VIRG., *Énéide*, VII, 528.

[1] Apollon. Sur le frontispice de son temple, à Delphes, on lisoit la fameuse maxime, Γνῶθι σεαυτὸν, *Nosce te ipsum*. J. V. L.

[2] PLATON, *Menon*, p. 80. C.

quoy on s'enquiert. » Ainsin en cette cy « De se cognoistre soy mesme, » ce que chascun se veoid si resolu et satisfaict, ce que chascun y pense estre suffisamment entendu, signifie que chascun n'y entend rien du tout; comme Socrates apprend à Euthydeme[1]. Moy, qui ne fois aultre profession, y treuve une profondeur et varieté si infinie, que mon apprentissage n'a aultre fruict que de me faire sentir combien il me reste à apprendre. A ma foiblesse, si souvent recogneue, ie doibs l'inclination que i'ay à la modestie, à l'obeïssance des creances qui me sont prescriptes, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la haine de cette arrogance importune et querelleuse se croyant et fiant toute à soy, ennemie capitale de discipline et de verité. Oyez les regenter; les premieres sottises qu'ils mettent en avant, c'est au style qu'on establit les religions et les loix[2]. *Nihil est turpius, quam cognitioni et perceptioni assertionem approbationemque præcurrere*[3]. Aristarchus disoit[4] qu'anciennement à peine se trouva il sept sages au monde; et que, de son temps, à peine se trouvoit il sept ignorants: aurions nous

[1] XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 2, 24. J. V. L.

[2] *C'est avec le style, avec le langage d'un prophète ou d'un législateur.* J. V. L.

[3] Rien n'est plus honteux que de faire marcher l'assertion et la décision avant la perception et la connoissance. CIC., *Acad.*, I, 13.

[4] Dans PLUTARQUE, *de l'Amour fraternel*, c. 1. C.

pas plus de raison que luy, de le dire en nostre temps? L'affirmation et l'opiniastreté sont signes exprez de bestise. Cettuy cy aura donné du nez à terre cent fois pour un iour; le voylà sur ses ergots, aussi resolu et entier que devant: vous diriez qu'on luy a infus, depuis, quelque nouvelle ame et vigueur d'entendement, et qu'il luy advient comme à cet ancien fils de la terre, qui reprenoit nouvelle fermeté et se renforceoit par sa cheute;

> Cui quum tetigere parentem,
> Iam defecta vigent renovato robore membra[1]:

ce testu indocile pense il pas reprendre un nouvel esprit, pour reprendre une nouvelle dispute? C'est par mon experience que i'accuse l'humaine ignorance, qui est, à mon advis, le plus seur party de l'eschole du monde. Ceulx qui ne la veulent conclure en eulx, par un si vain exemple que le mien, ou que le leur, qu'ils la recognoissent par Socrates, le maistre des maistres: car le philosophe Antisthenes, à ses disciples, « Allons, disoit il[2], vous et moy ouïr Socrates: là ie seray disciple avecques vous: » et, soubstenant ce dogme de sa secte stoïque, « que la vertu suf-

[1] Antée, dont les forces épuisées se renouveloient dès qu'il avoit touché sa mère. LUCAIN, IV, 599.

[2] DIOGÈNE LAERCE, VI, 2. Au lieu de cet éloge de Socrate par Antisthènes, on lisoit seulement dans l'édition de 1580, *fol.* 476: « Qu'ils la recognoissent par Socrates, le plus sage qui feut oncques, au tesmoignage des dieux et des hommes. »

fisoit à rendre une vie pleinement heureuse et n'ayant besoing de chose quelconque; » « Sinon de la force de Socrates, » adioustoit il.

Cette longue attention que i'emploie à me considerer, me dresse à iuger aussi, passablement, des aultres; et est peu de choses dequoy ie parle plus heureusement et excusablement: il m'advient souvent de veoir et distinguer plus exactement les conditions de mes amis, qu'ils ne font eulx mesmes; i'en ay estonné quelqu'un par la pertinence de ma description, et l'ay adverty de soy. Pour m'estre, dez mon enfance, dressé à mirer ma vie dans celle d'aultruy, i'ay acquis une complexion studieuse en cela; et, quand i'y pense, ie laisse eschapper autour de moy peu de choses qui y servent, contenances, humeurs, discours. I'estudie tout: ce qu'il me fault fuyr, ce qu'il me fault suyvre. Ainsin à mes amis, ie descouvre, par leurs productions, leurs inclinations internes; non pour renger cette infinie varieté d'actions, si diverses et si descoupees, à certains genres et chapitres, et distribuer distinctement mes partages et divisions en classes et regions cogneues;

> Sed neque quam multæ species, et nomina quæ sint,
> Est numerus [1].

Les sçavants parlent, et denotent leurs fantasies,

[1] Car on n'en sauroit dire tous les noms, ni désigner toutes les espèces. Virg., *Georg.*, II, 103, où Virgile parle de toutes les espèces de raisins qu'on ne sauroit nommer ni compter. C.

plus specifiquement et par le menu : moy, qui n'y veois qu'autant que l'usage m'en informe, sans regle, presente generalement les miennes, et à tastons; comme en cecy, ie prononce ma sentence par articles descousus; ainsi que de chose qui ne se peult dire à la fois et en bloc : la relation et la conformité ne se treuvent point en telles ames que les nostres, basses et communes. La sagesse est un bastiment solide et entier, dont chasque piece tient son reng, et porte sa marque : *sola sapientia in se tota conversa est*[1]. Ie laisse aux artistes, et ne sçais s'ils en viennent à bout en chose si meslee, si menue et fortuite, de renger en bandes cette infinie diversité de visages, et arrester nostre inconstance, et la mettre par ordre. Non seulement ie treuve malaysé d'attacher nos actions les unes aux aultres; mais, chascune à part soy, ie treuve malaysé de la designer proprement par quelque qualité principale : tant elles sont doubles, et bigarrees à divers lustres. Ce qu'on remarque pour rare au roy de Macedoine, Perseus[2], « Que son esprit, ne s'attachant à aulcune condition, alloit errant par tout genre de vie, et representant des mœurs si essorees[3] et vagabondes, qu'il n'estoit cogneu,

[1] Il n'y a que la sagesse qui soit toute renfermée en elle-même. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, III, 7.

[2] C'est le caractère que lui donne Tite Live, XLI, 20 : *Nulli fortunæ*, dit-il, *adhærebat animus, per omnia genera vitæ errans; uti nec sibi, nec aliis, quinam homo esset, satis constaret*. C.

[3] *Si libres en leur essor*. E. J.

ny de luy, ny d'aultres, quel homme ce feut, » me semble à peu prez convenir à tout le monde; et, par dessus touts, i'ay veu quelque aultre, de sa taille, à qui cette conclusion s'appliqueroit plus proprement encores, ce crois ie [1]: Nulle assiette moyenne; s'emportant tousiours de l'un à l'aultre extreme par occasions indivinables; nulle espece de train, sans traverse et contrarieté merveilleuse; nulle faculté simple: si que le plus vraysemblablement qu'on en pourra feindre un iour, ce sera, Qu'il affectoit et estudioit de se rendre cogneu par estre mecognoissable. Il faict besoing d'aureilles bien fortes, pour s'ouïr franchement iuger: et, parce qu'il en est peu qui le puissent souffrir sans morsure, ceulx qui se hazardent de l'entreprendre envers nous, nous monstrent un singulier effect d'amitié; car c'est aymer sainement, d'entreprendre à blecer et offenser pour proufiter. Ie treuve rude de iuger celuy là, en qui les mauvaises qualitez surpassent les bonnes: Platon ordonne trois parties à qui veult examiner l'ame d'un aultre, Science, Bienvueillance, Hardiesse [2].

Quelquesfois on me demandoit à quoy i'eusse pensé estre bon, qui se feust advisé de se servir de moy pendant que i'en avois l'aage;

> Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum
> Temporibus geminis canebat sparsa senectus [3]:

[1] L'auteur veut parler de lui-même.

[2] Platon, *Gorg.*, éd. de Francfort, 1602, pag. 332. C.

[3] Lorsqu'un sang plus vif bouilloit dans mes veines, et que la

A rien, dis ie : et m'excuse voloutiers de ne sçavoir faire chose qui m'esclave à aultruy. Mais i'eusse dict ses veritez à mon maistre, et eusse contrerоollé ses mœurs, s'il eust voulu : non en gros, par leçons scholastiques que ie ne sçais point, et n'en veois naistre aulcune vraye reformation en ceulx qui les sçavent; mais les observant pas à pas, en toute opportunité, et en iugeant à l'œil, piece à piece, simplement et naturellement; luy faisant veoir quel il est en l'opinion commune; m'opposant à ses flatteurs. Il n'y a nul de nous qui ne valust moins que les roys, s'il estoit ainsi continuellement corrompu, comme ils sont, de cette canaille de gents : comment, si Alexandre, ce grand et roy et philosophe, ne s'en peut deffendre? I'eusse eu assez de fidelité, de iugement et de liberté, pour cela. Ce seroit un office sans nom, aultrement il perdroit son effect et sa grace; et est un roolle qui ne peult indifferemment appartenir à touts : car la verité mesme n'a pas ce privilege d'estre employee à toute heure et en toute sorte ; son usage, tout noble qu'il est, a ses circonscriptions et limites. Il advient souvent, comme le monde est, qu'on la lasche à l'aureille du prince, non seulement sans fruict, mais dommageablement, et encores iniustement : et ne me fera lon pas accroire qu'une saincte remontrance ne puisse estre ap-

vieillesse jalouse n'avoit pas encore blanchi ma tête. Virg., *Énéide*, V, 415.

plicque vicieusement; et que l'interest de la substance ne doibve souvent ceder à l'interest de la forme.

Ie vouldrois, à ce mestier, un homme content de sa fortune,

> Quod sit, esse velit; nihilque malit[1],

et nay de moyenne fortune: d'autant que, d'une part, il n'auroit point de crainte de toucher vifvement et profondement le cœur du maistre, pour ne perdre par là le cours de son advancement; et d'aultre part, pour estre d'une condition moyenne, il auroit plus aysee communication à toute sorte de gents. Ie le vouldrois à un homme seul; car respandre le privilege de cette liberté et privauté à plusieurs, engendreroit une nuisible irreverence; ouy, et de celuy là ie requerrois surtout la fidelité du silence.

Un roy n'est pas à croire, quand il se vante de sa constance à attendre le rencontre de l'ennemy, pour sa gloire; si, pour son proufit et amendement, il ne peult souffrir la liberté des paroles d'un amy, qui n'ont aultre effort que de luy pincer l'ouïe, le reste de leur effect estant en sa main. Or, il n'est aulcune condition d'hommes qui ayt si grand besoing, que ceulx là, de vrays et libres advertissements: ils soubstiennent une vie publicque, et ont à agreer à l'opinion de tant de spectateurs, que, comme on a accous-

[1] Qui voulût être ce qu'il est, et rien de plus. MARTIAL, X. 47, 12.

tumé de leur taire tout ce qui les divertit de leur route, ils se treuvent, sans le sentir, engagez en la haine et detestation de leurs peuples, pour des occasions souvent qu'ils eussent peu eviter, à nul interest[1] de leurs plaisirs mesme, qui les en eust advisez et redressez à temps. Communement leurs favoris regardent à soy, plus qu'au maistre: et il leur va de bon[2]; d'autant qu'à la verité, la pluspart des offices de la vraye amitié sont, envers le souverain, en un rude et perilleux essay[3]; de maniere qu'il y faict besoing, non seulement de beaucoup d'affection et de franchise, mais encores de courage.

Enfin, toute cette fricassee que ie barbouille ici, n'est qu'un registre des essais de ma vie, qui est, pour l'interne santé, exemplaire assez, à prendre l'instruction à contrepoil: mais quant à la santé corporelle, personne ne peult fournir d'experience plus utile que moy, qui la presente pure, nullement corrompue et alteree par art et par opination. L'experience est proprement sur son fumier au subiect de la medecine, où la raison luy quite toute la place: Tibere disoit, que quicouque avoit vescu vingt ans, se debvoit respondre des choses qui luy estoient nuisibles ou salutaires, et se sçavoir conduire sans

[1] *Sans détriment de.* E. J.

[2] *Et cela leur réussit.* E. J.

[3] *Nam suadere principi, quod oporteat, multi laboris.* TACITE, *Hist.*, I, 15.

medecine[1] : et le pouvoit avoir apprins de Socrates, lequel, conseillant à ses disciples soigneusement, et comme un tresprincipal estude, l'estude de leur santé, adioustoit qu'il estoit malaysé qu'un homme d'entendement, prenant garde à ses exercices, à son boire et à son manger, ne discernast mieulx que tout medecin ce qui luy estoit bon ou mauvais[2]. Si faict la medecine profession d'avoir tousiours l'experience pour touche de son operation : ainsi Platon avoit raison de dire, que pour estre vray medecin, il seroit necessaire que celuy qui l'entreprendroit eust passé par toutes les maladies qu'il veult guarir, et par touts les accidents et circonstances dequoy il doibt iuger[3]. C'est raison qu'ils prennent la verole, s'ils la veulent sçavoir panser. Vrayement ie m'en fierois à celuy là : car les aultres nous guident, comme celuy qui peint les mers, les escueils et les ports, estant assis sur sa table, et y faict promener le modele d'une navire en toute seureté; ieetez le à l'effect, il ne sçait par où s'y prendre. Ils font telle description de nos maulx, que faict un trompette de ville qui

[1] Montaigne semble avoir eu dans l'esprit ce passage de TACITE (*Annal.*, VI, 46), où l'historien dit de Tibère : *Solitusque eludere medicorum artes, atque eos, qui post tricesimum ætatis annum, ad internoscenda corpori suo utilia, vel noxia, alieni consilii indigerent.* Voyez aussi SUÉTONE, *Vie de Tibère*, c. 68, et PLUTARQUE, *Préceptes de santé*, c. 23. C.

[2] XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 9. J. V. L.

[3] PLATON, *République*, liv. III, p. 408. C.

crie un cheval ou un chien perdu; Tel poil, telle haulteur, telle aureille : mais presentez le luy, il ne le cognoist pas pourtant. Pour Dieu! que la medecine me face un iour quelque bon et perceptible secours, veoir comme ie crieray de bonne foy,

Tandem efficaci do manus scientiæ [1]!

Les arts qui promettent de nous tenir le corps en santé, et l'ame en santé, nous promettent beaucoup : mais aussi n'en est point qui tiennent moins ce qu'elles promettent. Et, en nostre temps, ceulx qui font profession de ces arts entre nous, en montrent moins les effects que touts aultres hommes : on peult dire d'eulx, pour le plus, qu'ils vendent les drogues medecinales; mais qu'ils soient medecins, cela ne peult on dire [2]. I'ay assez vescu pour mettre en compte l'usage qui m'a conduict si loing : pour qui en vouldra gouster, i'en ay faict l'essay, son eschanson. En voicy quelques articles, comme la souvenance me les fournira : ie n'ay point de façon qui ne soit allee variant selon les accidents, mais i'enregistre celles que i'ay plus souvent veu en train, qui ont eu plus de possession en moy iusqu'asteure.

Ma forme de vie est pareille en maladie comme en santé : mesme lict, mesmes heures, mesmes viandes me servent, et mesme bruvage; ie n'y

[1] Enfin je reconnois un art dont je vois les effets. Hor., XVII, 1.

[2] L'édition de 1588 ajoute, *fol.* 478 : « à les veoir, et ceulx qui se gouvernent par eulx. »

adiouste du tout rien, que la moderation du plus et du moins, selon ma force et appetit. Ma santé, c'est maintenir sans destourbier[1] mon estat accoustumé. Ie veois que la maladie m'en desloge d'un costé; si ie crois les medecins, ils m'en destourneront de l'aultre: et, par fortune, et par art, me voylà hors de ma route. Ie ne crois rien plus certainement que cecy: Que ie ne sçaurois estre offensé par l'usage des choses que i'ay si long temps accoustumees. C'est à la coustume de donner forme à notre vie, telle qu'il luy plaist: elle peult tout en cela; c'est le bruvage de Circé, qui diversifie nostre nature comme bon luy semble. Combien de nations, et à trois pas de nous, estiment ridicule la crainte du serein qui nous blece si apparemment! et nos bateliers et nos païsans s'en mocquent. Vous faites malade un Allemand de le coucher sur un matelas; comme un Italien sur la plume, et un François sans rideau et sans feu. L'estomach d'un Espaignol ne dure pas à nostre forme de manger; ny le nostre, à boire à la Souysse. Un Allemand me feit plaisir, à Auguste[2], de combattre l'incommodité de nos fouyers, par ce mesme argument dequoy nous nous servons ordinairement à condamner leurs

[1] *Sans trouble.*

[2] A Augsbourg, *Augusta Vindelicorum*. Montaigne (*Voyage*, tom. I, pag. 114) passa par cette ville en allant en Italie, dans le mois d'octobre 1580. Il ne parle point dans son Journal de cet entretien avec un Allemand sur les *poëles* et les *cheminées*. J. V. L.

poësles : car, à la verité, cette chaleur croupie, et puis la senteur de cette matiere reschauffee, dequoy ils sont composez, enteste la pluspart de ceulx qui n'y sont pas experimentez; moy, non; mais, au demourant, estant cette chaleur eguale, constante et universelle, sans lueur, sans fumee, sans le vent que l'ouverture de nos cheminees nous apporte, elle a bien, par ailleurs, de quoy se comparer à la nostre. Que n'imitons nous l'architecture romaine? car on dict qu'anciennement le feu ne se faisoit en leurs maisons que par le dehors et au pied d'icelles; d'où s'inspiroit la chaleur à tout le logis, par les tuyaux practiquez dans l'espez du mur, lesquels alloient embrassant les lieux qui en debvoient estre eschauffez : ce que i'ay veu clairement signifié, ie ne sais où, en Seneque[1]. Cettuy cy, m'oyant louer les commoditez et beautez de sa ville, qui le merite certes, commencea à me plaindre de quoy i'avois à m'en esloingner : et des premiers inconvenients qu'il m'allegua, ce feut la poisanteur de teste que m'apporteroient les cheminees ailleurs. Il avoit ouï faire cette plainete à quelqu'un, et nous l'attachoit, estant privé, par l'usage, de l'appercevoir chez luy. Toute chaleur qui vient du feu m'affoiblit et m'appesantit; si disoit Evenus, que le

[1] *Quædam nostra demum prodisse memoria scimus, ut.... impressos parietibus tubos, per quos circumfunderetur calor, qui ima simul et summa foveret æqualiter.* Epist. 90.

meilleur condiment[1] de la vie estoit le feu: ie prends plustost toute aultre façon d'eschapper au froid.

Nous craignons les vins au bas[2]; en Portugal, cette fumee est en delices, et est le bruvage des princes. En somme, chasque nation a plusieurs coustumes et usances qui sont non seulement incogneues, mais farouches et miraculeuses, à quelque aultre nation. Que ferons nous à ce peuple qui ne faict recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croid les hommes s'ils ne sont en livre, ny la verité, si elle n'est d'aage competent? nous mettons en dignité nos sottises, quand nous les mettons en moule: il y a bien pour luy aultre poids, de dire: « Ie l'ay leu: » que si vous dites: « Ie l'ay ouï dire. » Mais moy, qui ne mescrois non plus la bouche, que la main, des hommes; et qui sçais qu'on escript autant indiscretement qu'on parle; et qui estime ce siecle, comme un aultre passé, i'allegue aussi volontiers un mien amy, que Aulugelle et que Macrobe; et ce que i'ay veu, que ce qu'ils ont escript: et, comme ils tiennent, de la vertu, qu'elle n'est pas plus grande, pour estre plus longue; i'estime de mesme de la verité, que pour estre plus vieille, elle n'est pas plus sage. Ie dis souvent que c'est pure sottise,

[1] *Assaisonnement, ragoût.* — Le mot d'Évênus se trouve dans Plutarque, *Questions platoniques*, c. 8. C.

[2] On dit que le vin est *au bas*, quand le tonneau est presque vide. *Dictionnaire de l'Académie.*

qui nous faict courir aprez les exemples estrangiers et scholastiques : leur fertilité est pareille, à cette heure, à celle du temps d'Homere et de Platon. Mais n'est ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation, que la verité du discours? comme si c'estoit plus [1], d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se veoid en nostre village; ou bien, certes, que nous n'avons pas l'esprit d'espelucher et faire valoir ce qui se passe devant nous, et le iuger assez vifvement, pour le tirer en exemple : car si nous disons que l'auctorité nous manque pour donner foy à nostre tesmoignage, nous le disons hors de propos; d'autant qu'à mon advis, des plus ordinaires choses et plus communes et cogneues, si nous sçavions trouver leur iour, se peuvent former les plus grands miracles de nature, et les plus merveilleux exemples, notamment sur le subiect des actions humaines.

Or, sur mon subiect, laissant les exemples que ie sçais par les livres, et ce que dict Aristote [2] d'Andron argien, qu'il traversoit sans boire les arides sablons de la Libye; un gentilhomme, qui s'est acquitté dignement de plusieurs charges,

[1] Édition de 1588, *fol.* 479 : « Comme s'il estoit plus noble. »

[2] Diogène Laerce, dans la *Vie de Pyrrhon*, IV, 81. On peut voir les propres paroles d'Aristote, dans les observations de Ménage sur cet endroit de Diogène Laërce, pag. 434. C.

disoit, où i'estois, qu'il estoit allé de Madrid[1] à Lisbonne, en plein esté, sans boire. Il se porte vigoreusement pour son aage, et n'a rien d'extraordinaire en l'usage de sa vie, que cecy, d'estre deux ou trois mois, voire un an, ce m'a il dict, sans boire. Il sent de l'alteration; mais il la laisse passer, et tient que c'est un appetit qui s'alanguit ayseement de soy mesme; et boit plus par caprice, que pour le besoing ou pour le plaisir.

En voicy d'un aultre : Il n'y a pas long temps que ie rencontray l'un des plus sçavants hommes de France, entre ceulx de non mediocre fortune, estudiant au coing d'une salle qu'on luy avoit rembarré de tapisserie, et autour de luy, un tabut[2] de ses valets, plein de licence. Il me dict, et Seneque quasi autant de soy[3], qu'il faisoit son proufit de ce tintamarre; comme si, battu de ce bruit, il se ramenast et resserrast plus en soy pour la contemplation, et que cette tempeste de voix repercutast ses pensees au dedans : estant escholier à Padoue, il eut son estude si long temps logé à la batterie des coches et du tumulte de la place, qu'il se forma non seulement au mespris, mais à l'usage du bruit, pour le service de ses estudes. Socrates respondit à Alcibiades, s'estonnant comme il pouvoit porter le continuel tin-

[1] Éditions de 1588 et de 1595, « de Madril. »

[2] *Vacarme, tracas. Tabuter*, inquietare, molestare. Nicot.

[3] Dans sa *Lettre* 56. C.

tamarre de la teste de sa femme, « Comme ceulx qui sont accoustumez à l'ordinaire bruit des roues à puiser l'eau [1]. » Ie suis bien au contraire; i'ay l'esprit tendre et facile à prendre l'essor: quand il est empesché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine.

Seneque, en sa ieunesse, ayant mordu chauldement à l'exemple de Sextius, de ne manger chose qui eust prins mort, s'en passoit dans un an, avecques plaisir, comme il dict [2]; et s'en desporta, seulement pour n'estre souspeçonné d'emprunter cette regle d'aulcunes religions nouvelles qui la semoyent: il print, quand et quand, des preceptes d'Attalus, de ne se coucher plus sur des loudiers [3] qui enfondrent; et employa iusqu'à la vieillesse ceulx qui ne cedent point au corps. Ce que l'usage de son temps luy faict compter à rudesse, le nostre nous le faict tenir à mollesse.

Regardez la difference du vivre de mes valets à bras, à la mienne; les Scythes et les Indes n'ont rien plus esloingné de ma force et de ma forme. Ie sçais avoir retiré de l'aulmosne, des enfants, pour m'en servir, qui bientost aprez m'ont quité et ma cuisine et leur livree, seulement pour se

[1] Diogène Laerce, II, 36. C.

[2] Sénèque, *Epist.* 108. C.

[3] *Sur des couvertures ou matelas qui foncent ou s'enfoncent.* — *Lodier* (formé probablement du latin *lodix*), couverte de lit cotonnée et piquée. Moret.

rendre à leur premiere vie : et en trouvay un, amassant depuis des moules, emmy la voierie, pour son disner, que par priere, ny par menace, ie ne sceus distraire de la saveur et douleeur qu'il trouvoit en l'indigence. Les gueux ont leurs magnificences et leurs voluptez, comme les riches, et, dict on, leurs dignitez et ordres politiques. Ce sont effects de l'accoustumance : elle nous peult duire, non seulement à telle forme qu'il luy plaist (pourtant, disent les sages [1], nous fault il planter à la meilleure, qu'elle nous facilitera incontinent), mais aussi au changement et à la variation, qui est le plus noble et le plus utile de ses apprentissages. La meilleure de mes complexions corporelles, c'est d'estre flexible et peu opiniastre : i'ay des inclinations plus propres et ordinaires, et plus agreables, que d'aultres; mais, avecques bien peu d'effort, ie m'en destourne, et me coule ayseement à la façon contraire. Un ieune homme doibt troubler ses regles, pour esveiller sa vigueur, la garder de moisir et s'apoltronnir; et n'est train de vie si sot et si debile que celuy qui se conduict par ordonnance et discipline;

Ad primum lapidem vectari quum placet, hora

[1] *Pythagore*, dans Stobée, *Serm.* 29. Voici comment la maxime est rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux pythagoriciens : « Choisy la voye qui est la meilleure; l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante. » *De l'Exil*, chap. 7 de la traduction d'Amyot. C.

Sumitur ex libro; si prurit frictus ocelli
Angulus, inspecta genesi, collyria quærit[1]:

il se reiectera souvent aux excez mesme, s'il m'en croit: aultrement, la moindre desbauche le ruyne; il se rend incommode et desagreable en conversation. La plus contraire qualité à un honneste homme, c'est la delicatesse et obligation à certaine façon particuliere; et elle est particuliere, si elle n'est ployable et soupple. Il y a de la honte de laisser à faire par impuissance, ou de n'oser, ce qu'on veoid faire à ses compaignons: que telles gents gardent leur cuisine. Par tout ailleurs, il est indecent; mais à un homme de guerre, il est vicieux et insupportable; lequel, comme disoit Philopœmen[2], se doibt accoustumer à toute diversité et inegualité de vie.

Quoyque i'aye esté dressé, autant qu'on a peu, à la liberté et à l'indifference, si est ce que, par nonchalance m'estant, en vieillissant, plus arresté sur certaines formes (mon aage est hors d'institution, et n'a desormais dequoy regarder ailleurs qu'à se maintenir), la coustume a desià, sans y penser, imprimé si bien en moy son charactere en certaines choses, que i'appelle excez, de m'en

[1] Veut-il se faire porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie; l'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté, point de remède avant d'avoir consulté son horoscope. Juvénal, VI, 576.

[2] Ou plutôt, *comme on disoit à Philopœmen. Voyez* sa vie dans Plutarque, chap. 1 de la trad. d'Amyot. C.

despartir : et, sans m'essayer, ne puis ny dormir sur iour, ny faire collation entre les repas, ny desieusner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, comme de trois bonnes heures, aprez le souper, ny faire des enfants qu'avant le sommeil, ny les faire debout, ny porter ma sueur, ny m'abbruver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nue teste long temps, ny me faire tondre aprez disner; et me passerois autant malayseement de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et de ciel et rideaux à mon lict, comme de choses bien necessaires. Ie disnerois sans nappe; mais, à l'allemande, sans serviette blanche, tresincommodement; ie les souille plus qu'eulx et les Italiens ne font, et m'ayde peu de cuillier et de fourchette. Ie plainds qu'on n'aye suyvi un train que i'ay veu commencer, à l'exemple des roys; qu'on nous changeast de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux soldat, Marius, que, vieillissant, il devint delicat en son boire, et ne le prenoit qu'en une sienne couppe particuliere[1] : moy ie me laisse aller de mesme à certaine forme de verres[2], et ne bois pas volontiers en verre com-

[1] PLUTARQUE, *Comment il fault refrener la cholere*, c. 13. C.

[2] On lit dans l'édition de 1588, *fol.* 480 *verso* : « Les tasses me desplaisent, et l'argent, au prix du verre, et d'estre servy à boire d'une main inaccoutumee et estrangiere, et en verre commun; et me laisse aller au chois de certaine forme de verres. Ie doibs plusieurs telles mollesses, etc. »

mun; non plus que d'une main commune: tout metal m'y desplaist au prix d'une matiere claire et transparente: que mes yeulx y tastent aussi, selon leur capacité. Ie doibs plusieurs telles mollesses à l'usage. Nature m'a aussi, d'aultre part, apporté les siennes: comme, De ne soubstenir plus deux pleins repas en un iour, sans surcharger mon estomach; ny l'abstinence pure de l'un des repas, sans me remplir de vents, asseicher ma bouche, estonner mon appetit: De m'offenser d'un long serein; car, depuis quelques annees, aux courvees de la guerre, quand toute la nuict y court, comme il advient communement, aprez cinq ou six heures l'estomach me commence à troubler, avecques vehemente douleur de teste; et n'arrive point au iour sans vomir. Comme les aultres s'en vont desieusner, ie m'en vois dormir; et, au partir de là, aussi gay qu'auparavant. I'avois tousiours apprins que le serein ne s'espandoit qu'à la naissance de la nuict: mais, hantant ces annees passees familierement, et long temps, un seigneur imbu de cette creance, Que le serein est plus aspre et dangereux sur l'inclination du soleil une heure ou deux avant son coucher, lequel il evite soigneusement, et mesprise celuy de la nuict; il a cuidé m'imprimer, non tant son discours[1], que son sentiment. Quoy, que le doubte mesme, et l'inquisition[2], frappe nostre imagination, et nous

[1] *Non pas tant son opinion que sa sensation.*
[2] *La recherche.* E. J.

change? Ceulx qui cedent tout à coup à ces pentes, attirent l'entiere ruyne sur eulx; et plainds plusieurs gentilshommes, qui, par la sottise de leurs medecins, se sont mis en chartre touts ieunes et entiers: encores vauldroit il mieulx souffrir un rheume, que de perdre pour iamais, par desaccoustumance, le commerce de la vie commune, en action de si grand usage. Fascheuse science, qui nous descrie les plus doulces heures du iour! Estendons nostre possession iusques aux derniers moyens: le plus souvent on s'y durcit en s'opiniastrant, et corrige lon sa complexion, comme feit Cesar le haut mal, à force de le mespriser et corrompre[1]. On se doibt addonner aux meilleures regles, mais non pas s'y asservir; si ce n'est à celles, s'il y en a quelqu'une, ausquelles l'obligation et servitude soit utile.

Et les roys et les philosophes fientent, et les dames aussi: les vies publicques se doibvent à la cerimonie[2]; la mienne, obscure et privee, iouït de toute dispense naturelle; soldat et gascon, sont qualitez aussi un peu subiectes à l'indiscretion: par quoy, ie diray cecy de cette action, Qu'il est besoing de la renvoyer à certaines heures prescriptes et nocturnes, et s'y forcer par coustume et assubiectir, comme i'ay faict; mais non s'as-

[1] *Voyez* sa vie dans PLUTARQUE, c. 5 de la version d'Amyot. C.

[2] Édition de 1588, *fol.* 481: « Les aultres ont pour leur part la discretion et la suffisance, moy l'ingenuité et la liberté: les vies publicques, etc. »

subiectir, comme i'ay faict en vieillissant, au soing de particuliere commodité de lieu et de siege pour ce service, et le rendre empeschant par longueur et mollesse: toutesfois, aux plus sales offices, est il pas aulcunement excusable de requerir plus de soing et de netteté? *Natura homo mundum et elegans animal est*[1]. De toutes les actions naturelles, c'est celle que ie souffre plus mal volontiers m'estre interrompue. I'ay veu beaucoup de gents de guerre incommodez du desreglement de leur ventre: tandis que le mien et moy ne nous faillons iamais au poinct de nostre assignation, qui est au sault du lict, si quelque violente occupation ou maladie ne nous trouble.

Ie ne iuge doncques poinct, comme ie disois, où les malades se puissent mettre mieulx en seureté, qu'en se tenant coy dans le train de vie où ils se sont eslevez et nourris: le changement, quel qu'il soit, estonne et blece. Allez croire que les chastaignes nuisent à un Perigourdin ou à un Lucquois, et le laict et le formage aux gents de la montaigne. On leur va ordonnant une non seulement nouvelle, mais contraire forme de vie: mutation qu'un sain ne pourroit souffrir. Ordonnez de l'eau à un Breton de soixante dix ans; enfermez dans une estuve un homme de marine; deffendez le promener à un laquay basque: ils les privent de mouvement, et enfin d'air et de lumiere.

[1] L'homme est, de sa nature, un animal propre et délicat. SÉNÈQUE, *Epist.* 92.

An vivere tanti est?

Cogimur a suetis animum suspendere rebus,
Atque, ut vivamus, vivere desinimus.....
Hos superesse reor, quibus et spirabilis aer,
Et lux, qua regimur, redditur ipsa gravis [1]?

S'ils ne font aultre bien, ils font au moins cecy, qu'ils preparent de bonne heure les patients à la mort, leur sappant peu à peu et retrenchant l'usage de la vie.

Et sain et malade, ie me suis volontiers laissé aller aux appetits qui me pressoient. Ie donne grande auctorité à mes desirs et propensions: ie n'ayme point à guarir le mal par le mal; ie hais les remedes qui importunent plus que la maladie. D'estre subiect à la cholique, et subiect à m'abstenir du plaisir de manger des huistres; ce sont deux maulx pour un: le mal nous pince d'un costé; la regle, de l'aultre. Puisqu'on est au hazard de se mescompter, hazardons nous plustost à la suitte du plaisir. Le monde faict au rebours, et ne pense rien utile, qui ne soit penible; la facilité luy est suspecte. Mon appetit, en plusieurs choses, s'est assez heureusement accommodé par soy mesme, et rengé à la santé de mon estomach;

[1] La vie est-elle d'un si grand prix?.... On nous oblige à nous priver des choses auxquelles nous sommes accoutumés, et, pour prolonger notre vie, nous cessons de vivre.... En effet, mettrai-je au nombre des vivants ceux à qui l'on rend incommode l'air qu'ils respirent, et la lumière qui les éclaire? PSEUDO-GALL., *Eleg.*, I, 155, 247.—On n'y trouve point ces mots, *An vivere tanti est?*

l'acrimonie et la poincte des saulses m'aggreerent estant ieune; mon estomach s'en ennuyant depuis, le goust l'a incontinent suyvi: le vin nuit aux malades; c'est la premiere chose dequoy ma bouche se desgouste, et d'un desgoust invincible. Quoy que ie receoive desagreablement, me nuit; et rien ne me nuit, que ie face avecques faim et alaigresse. Ie n'ay iamais receu nuisance d'action qui m'eust esté bien plaisante: et si ay faict ceder à mon plaisir, bien largement, toute conclusion medecinale: et me suis, ieune,

> Quem circumcursans huc atque huc sæpe Cupido
> Fulgebat crocina splendidus in tunica [1],

presté, autant licencieusement et inconsidereement qu'aultre, au desir qui me tenoit saisi;

> Et militavi non sine gloria [2];

plus toutesfois en continuation et en duree, qu'en saillie:

> Sex me vix memini sustinuisse vices [3].

Il y a du malheur, certes, et du miracle, à confes-

[1] Lorsque l'Amour, couvert d'une robe éclatante, voltigeoit sans cesse autour de moi. CATULLE, *Carm.*, LXVI, 133.

[2] Et j'ai mérité quelque gloire dans ce genre de combat. HOR., *Od.*, III, 26, 2

[3] Je me souviens d'avoir à peine remporté six victoires. OVIDE, *Amor.*, III, 7, 26. Ovide même se vante de quelque chose de plus. Nous permettra-t-on de renvoyer au conte de La Fontaine intitulé *le Berceau*, v. 246? Ce que Pinucio dit là, Montaigne déclare qu'à peine il croit avoir jamais pu l'assurer pour son propre compte. C.

ser en quelle foiblesse d'ans[1] ie me rencontray premierement en sa subiection. Ce feut bien rencontre; car ce feut long temps avant l'aage de chois et de cognoissance : il ne me souvient point de moy de si loing; et peult on marier ma fortune à celle de Quartilla[2], qui n'avoit point memoire de son fillage:

> Inde tragus, celeresque pili, mirandaque matri
> Barba meæ[3].

Les medecins ployent, ordinairement avecques utilité, leurs regles à la violence des envies aspres qui surviennent aux malades: ce grand desir ne se peult imaginer si estrangier et vicieux, que nature ne s'y applique. Et puis, combien est ce de contenter la fantasie? A mon opinion, cette piece là importe de tout; au moins, au de là de toute aultre. Les plus griefs et ordinaires maulx sont ceulx que la fantasie nous charge: ce mot espaignol me plaist à plusieurs visages, *defienda me Dios de my*[4]. Ie plainds, estant malade, de quoy ie n'ay quelque desir qui me donne ce contentement de l'assouvir; à peine m'en destourneroit la medecine: autant en fois ie sain; ie ne veois

[1] *En quel âge tendre.* E. J.

[2] Qui dit dans Pétrone, c. 25 : *Junonem meam iratam habeam, si unquam me meminerim virginem fuisse!* C.

[3] Aussi eus-je bientôt du poil sous l'aisselle, et ma barbe précoce étonna ma mère. Martial, XI, 22, 7.

[4] Que Dieu me défende de moi-même!

gueres plus qu'esperer et vouloir. C'est pitié d'estre alanguy et affoibly iusques au souhaiter.

L'art de medecine n'est pas si resolue, que nous soyons sans auctorité, quoy que nous facions: elle change selon les climats, et selon les lunes; selon Fernel, et selon l'Escale[1]. Si vostre medecin ne treuve bon que vous dormez, que vous usez de vin, ou de telle viande, ne vous chaille; ie vous en trouveray un aultre qui ne sera pas de son advis: la diversité des arguments et opinions medecinales embrasse toute sorte de formes. Ie veis un miserable malade crever et se pasmer d'alteration, pour se guarir; et estre mocqué depuis par un aultre medecin, condamnant ce conseil comme nuisible: avoit il pas bien employé sa peine? Il est mort freschement, de la pierre, un homme de ce mestier, qui s'estoit servy d'extreme abstinence à combattre son mal: ses compaignons disent qu'au rebours ce ieusne l'avoit asseiché, et luy avoit cuict le sable dans les roignons.

[1] ***Fernel***, médecin de Henri II, célèbre praticien, né en 1497, mort en 1558.—***L'Escale***, plus connu sous le nom de J. C. ***Scaliger***, un des plus grands érudits de ce siècle. Il n'étoit pas permis alors d'être savant sans donner à son nom un air latin ou grec. ***Turnebus*** avoit nom Tournebu; ***Budæus***, Budé; ***Philander***, Filandrier; ***Hortibonus*** ou ***Hortusbonus***, Casaubon; ***Mélanchthon*** (μέλαινα χθὼν), Schwartzerde, etc. Sans-Malice, médecin de François Ier, se fit appeler en grec ***Akakia*** (ἀκακία). Plus tard, Van der Beken s'appela ***Torrentius***; Voorbroek, ***Perizonius***, etc. Sous Louis XIV, deux jésuites changèrent leur nom, qui leur sembloit ridicule: le père Annat se nommoit le P. Canard (***Anas***), et le P. Commire, le P. Commère. J. V. L.

I'ay apperceu qu'aux bleceures et aux maladies, le parler m'esmeut et me nuit, autant que desordre que ie face. La voix me couste et me lasse; car ie l'ay haulte et efforcee: si que, quand ie suis venu à entretenir l'aureille des grands, d'affaires de poids, ie les ay mis souvent en soing de moderer ma voix.

Ce conte merite de me divertir: Quelqu'un[1], en certaine eschole grecque, parloit hault, comme moy: le maistre des cerimonies luy manda qu'il parlast plus bas: « Qu'il m'envoye, feit il, le ton auquel il veult que ie parle. » L'aultre luy repliqua, « Qu'il prinst son ton des aureilles de celuy à qui il parloit. » C'estoit bien dict, pourveu qu'il s'entende: « Parlez selon ce que vous avez à faire à vostre auditeur: » car, si c'est à dire, « Suffise vous qu'il vous oye; ou, reglez vous par luy, » ie ne treuve pas que ce feust raison. Le ton et mouvement de la voix a quelque expression et signification de mon sens; c'est à moy à le conduire pour me representer: il y a voix pour instruire, voix pour flater, ou pour tanser; ie veulx que ma voix non seulement arrive à luy, mais, à l'adventure, qu'elle le frappe, et qu'elle le perce. Quand ie mastine mon laquay, d'un ton aigre et poignant, il seroit bon qu'il veinst à me dire: « Mon maistre, parlez plus doulx, ie vous oys bien. » *Est quædam vox ad auditum accommo-*

[1] C'étoit *Carnéade*. Voy. la Vie de ce philosophe dans DIOGÈNE LAERCE, IV, 63. C.

data, non magnitudine, sed proprietate[1]. La parole est moitié à celuy qui parle, moitié à celuy qui l'escoute; cettuy cy se doibt preparer à la recevoir, selon le bransle qu'elle prend : comme entre ceulx qui iouent à la paulme, celuy qui soubstient, se desmarche[2] et s'appreste, selon qu'il veoid remuer celuy qui luy iecte le coup, et selon la forme du coup.

L'experience m'a encores apprins cecy, Que nous nous perdons d'impatience. Les maulx ont leur vie et leurs bornes, leurs maladies et leur santé. La constitution des maladies est formee au patron de la constitution des animaulx; elles ont leur fortune limitee dez leur naissance, et leurs iours : qui essaye de les abbreger imperieusement, par force, au travers de leur course, il les alonge et multiplie; et les harcelle, au lieu de les appaiser. Ie suis de l'advis de Crantor, « Qu'il ne fault ny obstineement s'opposer aux maulx, et à l'estourdie, ny leur succomber de mollesse; mais qu'il leur fault ceder naturellement, selon leur condition et la nostre. » On doibt donner passage aux maladies : et ie treuve qu'elles arrestent moins chez moy, qui les laisse faire; et en ay perdu, de celles qu'on estime plus opiniastres et tenaces, de leur propre decadence, sans ayde et

[1] Il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue que par sa propriété. QUINTILIEN, XI, 3.

[2] *Se recule, se retire en arrière.* — *Desmarcher*, pedem referre. NICOT.

sans art, et contre ses regles. Laissons faire un peu à nature : elle entend mieulx ses affaires que nous. « Mais un tel en mourut. » Si ferez vous; sinon de ce mal là, d'un aultre: et combien n'ont pas laissé d'en mourir, ayant trois medecins à leur cul[1]? L'exemple est un mirouer vague, universel, et à tout sens. Si c'est une medecine voluptueuse, acceptez la; c'est tousiours autant de bien present: ie ne m'arresteray ny au nom, ny à la couleur, si elle est delicieuse et appetissante; le plaisir est des principales especes du proufit. I'ay laissé envieillir et mourir en moy, de mort naturelle, des rheumes, defluxions goutteuses, relaxation, battements de cœur, micraines et aultres accidents, que i'ay perdus, quand ie m'estois à demy formé à les nourrir : on les coniure mieulx par courtoisie que par braverie. Il fault souffrir doulcement les loix de nostre condition : nous sommes pour vieillir, pour affoiblir, pour estre malades, en despit de toute medecine. C'est la premiere leçon que les Mexicains font à leurs enfants, quand, au partir du ventre des meres, ils les vont saluant ainsin : « Enfant, tu es venu au monde pour endurer: endure, souffre, et tais toy. » C'est iniustice, de se douloir qu'il soit advenu à quelqu'un ce qui peult advenir à chascun: *Indignare, si quid in te inique proprie constitutum est*[2].

[1] L'édition de 1588, *fol.* 483, dit plus honnêtement, *à leur costé.*

[2] Plains-toi, si l'on t'impose à toi seul une injuste loi. SÉNÈQUE, *Epist.* 91.

Veoyez un vieillard qui demande à Dieu qu'il luy maintienne sa santé entiere et vigoreuse, c'est à dire qu'il le remette en ieunesse:

Stulte, quid hæc frustra votis puerilibus optas [1]?

n'est ce pas folie? sa condition ne le porte pas. La goutte, la gravelle, l'indigestion, sont symptomes des longues annees; comme des longs voyages, la chaleur, les pluyes et les vents. Platon [2] ne croit pas qu'Aesculape se meist en peine de prouveoir, par regimes, à faire durer la vie en un corps gasté et imbecille, inutile à son pays, inutile à sa vacation, et à produire des enfants sains et robustes; et ne treuve pas ce soing convenable à la iustice et prudence divine, qui doibt conduire toutes choses à utilité. Mon bon homme, c'est faict: on ne vous sçauroit redresser; on vous plastrera pour le plus, et estansonnera un peu, et alongera lon de quelque heure vostre misere:

> Non secus instantem cupiens fulcire ruinam,
> Diversis contra nititur obiicibus;
> Donec certa dies, omni compage soluta,
> Ipsum cum rebus subruat auxilium [3]:

Il fault apprendre à souffrir ce qu'on ne peult eviter: nostre vie est composee, comme l'har-

[1] Insensé! à quoi bon ces vœux puérils, qui ne sauroient être accomplis? OVIDE, *Trist.*, III, 8, 11.

[2] *République*, liv. III, pag. 423. C.

[3] Ainsi celui qui veut soutenir un bâtiment, l'étaie dans les endroits où il menace ruine; mais enfin toute la charpente se désunit, et les étais tombent avec l'édifice. PSEUDO-GALLUS, I, 171.

monie du monde, de choses contraires, aussi de divers tons, doulx et aspres, aigus et plats, mols et graves: le musicien qui n'en aymeroit que les uns, que vouldroit il dire? il fault qu'il s'en sçache servir en commun, et les mesler; et nous aussi, les biens et les maulx, qui sont consubstanciels à nostre vie: nostre estre ne peult, sans ce meslange; et y est l'une bande non moins necessaire que l'aultre. D'essayer à regimber contre la necessité naturelle, c'est representer la folie de Ctesiphon[1], qui entreprenoit de faire a coups de pied avecques sa mule.

Ie consulte peu des alterations que ie sens; car ces gents icy sont advantageux, quand ils vous tiennent à leur misericorde: ils vous gourmandent les aureilles de leurs prognostiques; et, me surprenant aultresfois affoibly du mal, m'ont iniurieusement traicté de leurs dogmes et trongne magistrale, me menaceant, tantost de grandes douleurs, tantost de mort prochaine. Ie n'en estois abbattu, ny deslogé de ma place; mais i'en estois heurté et poulsé: si mon iugement n'en est ny changé, ny troublé, au moins il en estoit empesché; c'est tousiours agitation et combat.

Or, ie traicte mon imagination le plus doulcement que ie puis, et la deschargerois, si ie pouvois, de toute peine et contestation; il la fault

[1] Certain escrimeur, dont Plutarque rapporte cela dans le traité, *Comment il fault refrener la cholere*, c. 8 de la version d'Amyot. C.

secourir et flater; et piper[1], qui peult: mon esprit est propre à cet office; il n'a point faulte d'apparences par tout; s'il persuadoit, comme il presche, il me secourroit heureusement. Vous en plaist il un exemple? Il dict « Que c'est pour « mon mieulx que i'ay la gravelle: que les basti- « ments de mon aage ont naturellement à souffrir « quelque gouttiere; il est temps qu'ils commen- « cent à se lascher et desmentir: C'est une com- « mune necessité, et n'eust on pas faict pour moy « un nouveau miracle: le paye, par là, le loyer « deu à la vieillesse, et ne sçaurois en avoir meil- « leur compte: Que la compaignie me doibt con- « soler, estant tumbé en l'accident le plus ordi- « naire des hommes de mon temps: I'en veois « par tout d'affligez de mesme nature de mal; et « m'en est la societé honnorable, d'autant qu'il se « prend plus volontiers aux grands; son essence a « de la noblesse et de la dignité: Que des hommes « qui en sont frappez, il en est peu de quittes à « meilleure raison; et si, il leur couste la peine « d'un fascheux regime, et la prinse ennuyeuse « et quotidienne des drogues medecinales: là où « ie le doibs purement à ma bonne fortune; car « quelques bouillons communs de l'eryngium[2] et « herbe du ture, que deux ou trois fois i'ay avallez, « en faveur des dames qui, plus gracieusement que

[1] *Et tromper, pour qui le peut.* E. J.

[2] *Panicaut*, ou *chardon roland:* sa racine est apéritive.—*Herbe du turc*, turquette, nom vulgaire de la herniaire, *herniaria glabra.*

« mon mal n'est aigre, m'en offroient la moitié du « leur, m'ont semblé egualement faciles à pren- « dre, et inutiles en operation : ils ont à payer « mille vœux à Aesculape, et autant d'escus à leur « medecin, de la profluvion[1] de sable aysee et « abondante, que ie reccois souvent par le be- « nefice de nature : la decence mesme de ma « contenance en compaignie n'en est pas trou- « blee; et porte mon eau dix heures, et aussi « long temps qu'un sain. La crainte de ce mal, « faict il, t'effrayoit aultresfois, quand il t'estoit « incogneu; les cris et le desespoir de ceulx qui « l'aigrissent par leur impatience, t'en engen- « droient l'horreur. C'est un mal qui te bat les « membres par lesquels tu as le plus failly : Tu « es homme de conscience,

Quæ venit indigne pœna, dolenda venit[2] :

« regarde ce chastiement; il est bien doulx au « prix d'aultres, et d'une faveur paternelle : Re- « garde sa tardifveté; il n'incommode et occupe « que la saison de ta vie qui, ainsi comme ain- « sin[3], est meshuy perdue et sterile, ayant faict « place à la licence et plaisirs de ta ieunesse, « comme par composition. La crainte et pitié « que le peuple a de ce mal, te sert de matiere

[1] *Pour un écoulement de sable aisé et abondant*, etc. *Profluvion* est purement latin, *profluvium sanguinis*, flux de sang. C.

[2] Le mal qu'on n'a pas mérité est le seul dont on ait droit de se plaindre. Ovide, *Heroid.*, V, 8.

[3] *Qui, d'une manière ou d'une autre*, etc. E. J.

« de gloire; qualité de laquelle si tu as le iuge-
« ment purgé, et en as guary ton discours[1], tes
« amis pourtant en recognoissent encores quelque
« teincture en ta complexion. Il y a plaisir à
« ouïr dire de soy, Voylà bien de la force, voylà
« bien de la patience. On te veoid suer d'ahan,
« paslir, rougir, trembler, vomir iusques au sang,
« souffrir des contractions et convulsions estran-
« ges, desgoutter par fois de grosses larmes des
« yeulx, rendre les urines espesses, noires et
« effroyables, ou les avoir arrestees par quelque
« pierre espineuse et herissee qui te poinct et
« escorche cruellement le col de la verge; entre-
« tenant ce pendant les assistants, d'une conte-
« nance commune; bouffonant à pauses[2] avec-
« ques tes gents; tenant ta partie en un discours
« tendu; excusant de parole ta douleur, et rab-
« battant de ta souffrance. Te souvient il de ces
« gents du temps passé, qui recherchoient les
« maulx avecques si grand'faim, pour tenir leur
« vertu en haleine et en exercice? mets le cas
« que nature te porte et te poulse à cette glo-
« rieuse eschole, en laquelle tu ne feusses iamais
« entré de ton gré. Si tu me dis, que c'est un mal
« dangereux et mortel : quels aultres ne le sont?
« car c'est une piperie medecinale, d'en excepter
« aulcuns qu'ils disent n'aller point de droict fil à

[1] *Ta raison.* E. J.

[2] *Plaisantant, riant de temps en temps.* Il y a dans l'édition de 1588, *fol.* 484 *verso*, « raillant à pauses avec les dames. »

« la mort : qu'importe, s'ils y vont par accident,
« ou s'ils glissent et gauchissent ayseement vers
« la voye qui nous y mene? Mais tu ne meurs pas
« de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es
« vivant : la mort te tue bien, sans le secours de
« la maladie ; et à d'aulcuns les maladies ont es-
« loingné la mort, qui ont plus vescu, de ce qu'il
« leur sembloit s'en aller mourants : ioinct qu'il
« est, comme des playes, aussi des maladies, mede-
« cinales et salutaires. La cholique est souvent non
« moins vivace que vous : il se veoid des hommes
« ausquels elle a continué depuis leur enfance
« iusques à leur extreme vieillesse ; et s'ils ne luy
« eussent failly de compaignie, elle estoit pour les
« assister plus oultre : vous la tuez plus souvent
« qu'elle ne vous tue. Et quand elle te presenteroit
« l'image de la mort voysine, seroit ce pas un bon
« office, à un homme de tel aage, de le ramener
« aux cogitations de sa fin? Et qui pis est, tu n'as
« plus pour quoy guarir : Ainsi comme ainsin, au
« premier iour la commune necessité t'appelle.
« Considere combien artificiellement et doulce-
« ment elle te desgouste de la vie et desprend
« du monde ; non te forceant, d'une subiection
« tyrannique, comme tant d'aultres maulx que
« tu veois aux vieillards, qui les tiennent conti-
« nuellement entravez, et sans relasche, de foi-
« blesses et douleurs ; mais par advertissements,
« et instructions reprinses à intervalles ; entre-
« meslant des longues pauses de repos, comme

« ponr te donner moyen de mediter et repeter sa « leçon à ton ayse. Pour te donner moyen de iu-« ger sainement, et prendre party en homme de « cœur, elle te presente l'estat de ta condition « entiere, et en bien et en mal; et, en mesme « iour, une vie tres alaigre tantost, tantost insup-« portable. Si tu n'accolles la mort, au moins tu « luy touches en paulme[1], une fois le mois: par « où tu as de plns à esperer qu'elle t'attrappera « un iour sans menace; et qu'estant si souvent « conduict iusques au port, te fiant d'estre encores « aux termes accoustumez, on t'aura, et ta fiance, « passé l'eau un matin inopineement. On n'a point « à se plaindre des maladies qui partagent loyale-« ment le temps avecques la santé. »

Ie suis obligé à la fortune, de quoy elle m'as-sault si souvent de mesme sorte d'armes: elle m'y façonne, et m'y dresse par usage, m'y durcit et habitue: ie sçais à peu prez meshuy en quoy i'en doibs estre quite. A faulte de memoire naturelle, i'en forge de papier: et comme quelque nouveau symptome survient à mon mal, ie l'escris; d'où il advient que asture, estant quasi passé par toute sorte d'exemples, si quelque estonnement me menace, feuilletant ces petits brevets descousus, comme des feuilles sibyllines, ie ne faulx plus de trouver où me consoler de quelque prognosti-que favorable, en mon experience passee[2]. Me

[1] *Dans la paume de la main.* E. J.

[2] C'est le recueil de ces *petits brevets* qui compose en partie le

sert aussi l'accoustumance à mieulx esperer pour l'advenir : car la conduicte de ce vuidange ayant continué si long temps, il est à croire que nature ne changera point ce train, et n'en adviendra aultre pire accident que celuy que ie sens. En oultre, la condition de cette maladie n'est point mal advenante à ma complexion prompte et soubdaine : quand elle m'assault mollement, elle me faict peur, car c'est pour long temps; mais, naturellement, elle a des excez vigoreux et gaillards; elle me secoue à oultrance, pour un iour ou deux. Mes reins ont duré un aage sans alteration; il y en a tantost un aultre qu'ils ont changé d'estat : les maulx ont leur periode comme les biens; à l'adventure est cet accident à sa fin. L'aage affoiblit la chaleur de mon estomach; sa digestion en estant moins parfaicte, il renvoye cette matiere crue à mes reins : pourquoy ne pourra estre, à certaine revolution, affoiblie pareillement la chaleur de mes reins, si bien qu'ils ne puissent plus petrifier mon flegme; et nature s'acheminer à prendre quelque aultre voye de purgation? Les ans m'ont evidemment faict tarir aulcuns rheumes; pourquoy non ces excrements qui fournissent de ma-

Journal du Voyage de Montaigne en Italie, publié en 1774 : l'histoire de sa gravelle devoit, en effet, y tenir une grande place, puisqu'il étoit sur-tout allé prendre les eaux minérales de Lorraine, de Suisse, et de Toscane, et qu'il lui importoit de se rendre compte du bien ou du mal qu'elles pouvoient lui faire. On s'aperçoit aisément qu'il n'écrivoit ou ne dictoit ces notes que pour lui. J. V. L.

tiere à la grave? Mais est il rien doulx au prix de cette soubdaine mutation, quand, d'une douleur extreme, ie viens, par le vuidange de ma pierre, à recouvrer, comme d'un esclair, la belle lumiere de la santé, si libre et si pleine, comme il advient en nos soubdaines et plus aspres choliques? Y a il rien en cette douleur soufferte, qu'on puisse contrepoiser au plaisir d'un si prompt amendement? De combien la santé me semble plus belle aprez la maladie, si voysine et si contiguë que ie les puis recognoistre, en presence l'une de l'autre, en leur plus hault appareil; où elles se mettent à l'envy, comme pour se faire teste et contrecarre[1]! Tout ainsi que les stoïciens disent que les vices sont utilement introduicts pour donner prix et faire espaule à la vertu[2]: nous pouvons dire, avecques meilleure raison, et coniecture moins hardie, que nature nous a presté la douleur pour l'honneur et service de la volupté et indolence. Lorsque Socrates, aprez qu'on l'eut deschargé de ses fers, sentit la friandise de cette demangeaison que leur pesanteur avoit causé en ses iambes, il se resiouït à considerer l'estroicte alliance de la douleur à la volupté; comme elles sont associees d'une liaison necessaire, si qu'à

[1] *Un contrecarre*, ou *contrequarre*, opposition, *antisophisma* NICOT et COTGRAVE.

[2] Ce sentiment est expressément combattu par PLUTARQUE, dans le traité *des Communes conceptions contre les Stoïques*, c. 10 et suiv. C.

tours [1] elles se suyvent et entr'engendrent; et s'escrioit au bon Esope, qu'il deust avoir prins de cette consideration un corps propre à une belle fable [2].

Le pis que ie veoye aux aultres maladies, c'est qu'elles ne sont pas si griefves en leur effect, comme elles sont en leur yssue : on est un an à se r'avoir, tousiours plein de foiblesse et de crainte. Il y a tant de hazard, et tant de degrez à se reconduire à sauveté, que ce n'est iamais faict: avant qu'on vous aye deffublé d'un couvrechef, et puis d'une calote; avant qu'on vous aye rendu l'usage de l'air, et du vin, et de vostre femme, et des melons, c'est grand cas si vous n'estes recheu en quelque nouvelle misere. Cette cy a ce privilege, qu'elle s'emporte tout net: là où les aultres laissent tousiours quelque impression et alteration qui rend le corps susceptible de nouveau mal, et se prestent la main les uns aux aultres. Ceulx là sont excusables, qui se contentent de leur possession sur nous sans l'estendre et sans introduire leur sequelle; mais courtois et gracieux sont ceulx de qui le passage nous apporte quelque utile consequence. Depuis ma cholique, ie me treuve deschargé d'aultres accidents, plus ce me semble que ie n'estois auparavant, et n'ay point eu de fiebvre depuis; i'argumente que les vomissements extremes et frequents que ie souf-

[1] *Si bien que tour-à-tour*, etc. E. J.

[2] PLATON, *Phédon*, p. 60. C.

fre, me purgent : et d'aultre costé, mes desgoustements, et les ieusnes estranges que ie passe, digerent mes humeurs peccantes; et nature vuide, en ces pierres, ce qu'elle a de superflu et nuisible. Qu'on ne me die point que c'est une medecine trop cher vendue : car quoy, tant de puants bruvages, cauteres, incisions, suees, setons, dictes, et tant de formes de guarir, qui nous apportent souvent la mort, pour ne pouvoir soubstenir leur violence et importunité? Par ainsi, quand ie suis attainct, ie le prends à medecine; quand ie suis exempt, ie le prends à constante et entiere delivrance.

Voicy encores une faveur de mon mal, particuliere: C'est qu'à peu prez, il faict son ieu à part, et me laisse faire le mien, ou il ne tient qu'à faulte de courage; en sa plus grande esmotion, ie l'ay tenu dix heures à cheval. Souffrez seulement, vous n'avez que faire d'aultre regime; iouez, disnez, courez, faictes cecy, et faictes encores cela, si vous pouvez; vostre desbauche y servira plus qu'elle n'y nuira : Dictes en autant à un verolé, à un goutteux, à un hernieux. Les aultres maladies ont des obligations plus universelles, gehennent bien aultrement nos actions, troublent tout nostre ordre, et engagent à leur consideration tout l'estat de la vie: cette cy ne faict que pincer la peau; elle vous laisse l'entendement et la volonté en vostre disposition, et la langue, et les pieds, et les mains; elle vous esveille plustost

qu'elle ne vous assopit. L'ame est frappee de l'ardeur d'une fiebvre, et atterree d'une epilepsie, et disloquee par une aspre micraine, et enfin estonnee par toutes les maladies qui blecent la masse et les plus nobles parties : icy, on ne l'attaque point; s'il luy va mal, à sa coulpe [1]; elle se trahit elle mesme, s'abandonne, et se desmonte. Il n'y a que les fols qui se laissent persuader que ce corps dur et massif qui se cuict en nos roignons, se puisse dissouldre par bruvages: par quoy, depuis qu'il est esbranlé, il n'est que de luy donner passage; aussi bien le prendra il.

Ie remarque encores cette particuliere commodité, que c'est un mal auquel nous avons peu à deviner : nous sommes dispensez du trouble auquel les aultres maulx nous iectent par l'incertitude de leurs causes, et conditions, et progrez; trouble infiniement penible : nous n'avons que faire de consultations et interpretations doctorales; les sens nous montrent que c'est, et où c'est.

Par tels arguments, et forts et foibles, comme Cicero [2] le mal de sa vieillesse, i'essaye d'endormir et amuser mon imagination, et graisser ses playes. Si elles s'empirent demain, demain nous y pourvoyrons d'aultres eschappatoires. Qu'il soit vray : voicy, depuis de nouveau, que les plus le-

[1] *C'est sa faute*. E. J.

[2] *Tâche d'adoucir et d'amuser le mal de sa vieillesse* (*dans son livre* de Senectute), j'essaye d'endormir, etc. C.

giers mouvements espreignent [1] le pur sang de mes reins; quoy pour cela? ie ne laisse de me mouvoir comme devant, et picquer aprez mes chiens, d'une iuvenile ardeur et insolente; et trouve que i'ay grand' raison d'un si important accident, qui ne me couste qu'une sourde poisanteur et alteration en cette partie: c'est quelque grosse pierre, qui foule et consomme la substance de mes roignons, et ma vie, que ie vuide peu à peu, non sans quelque naturelle doulceur, comme un excrement hormais superflu et empeschant. Or, sens ie quelque chose qui croule? ne vous attendez pas que j'aille m'amusant à recognoistre mon pouls et mes urines, pour y prendre quelque prevoyance ennuyeuse: ie seray assez à temps à sentir le mal, sans l'alonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre desia de ce qu'il craint. Ioinct que la dubitation et ignorance de ceulx qui se meslent d'expliquer les ressorts de nature et ses internes progrez, et tant de faulx prognostiques de leur art, nous doibt faire cognoistre qu'ell' a ses moyens infiniement incogneus: il y a grande incertitude, varieté et obscurité, de ce qu'elle nous promet ou menace. Sauf la vieillesse, qui est un signe indubitable de l'approche de la mort, de touts les aultres accidents, ie veois peu de signes de l'advenir, sur quoy nous ayons à fonder nostre divination. Ie ne me iuge que par vray sentiment, non par discours:

[1] *Expriment, tirent, font sortir*. E. J.

A quoy faire? puisque ie n'y veulx apporter que l'attente et la patience. Voulez vous sçavoir combien ie gaigne à cela? regardez ceulx qui font aultrement, et qui despendent de tant de diverses persuasions et conseils; combien souvent l'imagination les presse sans le corps. I'ay maintesfois prins plaisir, estant en seureté et delivré de ces accidents dangereux, de les communiquer aux medecins, comme naissants lors en moy: ie souffrois l'arrest de leurs horribles conclusions, bien à mon ayse; et en demeurois de tant plus obligé à Dieu de sa grace, et mieulx instruict de la vanité de cet art.

Il n'est rien qu'on doibve tant recommender à la ieunesse que l'activité et la vigilance: nostre vie n'est que mouvement. Ie m'esbransle difficilement, et suis tardif par tout; à me lever, à me coucher, et à mes repas: c'est matin pour moy que sept heures; et, où ie gouverne, ie ne disne ny avant onze, ny ne soupe qu'aprez six heures. I'ay aultresfois attribué la cause des fiebvres et maladies où ie suis tumbé, à la pesanteur et assopissement que le long sommeil m'avoit apporté; et me suis tousiours repenty de me r'endormir le matin. Platon veult plus de mal à l'excez du dormir, qu'à l'excez du boire[1]. I'ayme à coucher dur, et seul; voire sans femme, à la royale; un peu bien couvert. On ne bassine iamais mon lict: mais, depuis

[1] Diogène Laerce, *Vie de Platon*, III, 39; et Platon lui-même, *Lois*, VII, 13, pag. 892. J. V. L.

la vieillesse, on me donne, quand i'en ay besoing, des draps à eschauffer les pieds et l'estomach. On trouvoit à redire au grand Scipion, d'estre dormart[1]; non, à mon advis, pour aultre raison, sinon qu'il faschoit aux hommes qu'en luy seul il n'y eust aulcune chose à redire. Si i'ay quelque curiosité en mon traictement, c'est plustost au coucher qu'à aultre chose; mais ie cede et m'accommode en general, autant que tout aultre, à la necessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie; et le continue encores, en cet aage, huict ou neuf heures, d'une haleine. Ie me retire avecques utilité de cette propension paresseuse; et en vaulx evidemment mieulx. Ie sens un peu le coup de la mutation; mais c'est faict en trois iours. Et n'en veois gueres qui vive à moins, quand il est besoing, et qui s'exerce plus constamment, ny à qui les corvees poisent moins. Mon corps est capable d'une agitation ferme, mais non pas vehemente et soubdaine. Ie fuys meshuy les exercices violents, et qui me menent à la sueur: mes membres se lassent avant qu'ils s'eschauffent. Ie me tiens debout, tout le long d'un iour, et ne m'ennuye point à me promener; mais sur le pavé, depuis mon premier aage, ie n'ay aymé d'aller qu'à cheval; à pied, ie me crotte iusques aux fesses; et les petites gents sont subiects, par ces rues, à estre chocquez et coudoyez, à faulte d'apparence: et ay aymé à me

[1] Plutarque, *Qu'il est requis qu'un prince soit savant*, c. 6, à la fin. C.

reposer, soit couché, soit assis, les iambes autant ou plus haultes que le siege.

Il n'est occupation plaisante comme la militaire: occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance), et noble en sa cause: il n'est point d'utilité, ny plus iuste, ny plus universelle, que la protection du repos et grandeur de son païs. La compaignie de tant d'hommes vous plaist, nobles, ieunes, actifs; la veue ordinaire de tant de spectacles tragiques; la liberté de cette conversation, sans art; et une façon de vie, masle et sans cerimonie; la varieté de mille actions diverses; cette courageuse harmonie de la musique guerriere, qui vous entretient et eschauffe et les aureilles et l'ame; l'honneur de cet exercice; son aspreté mesme et sa difficulté, que Platon estime si peu, qu'en sa republicque il en faict part aux femmes et aux enfants: vous vous conviez aux roolles et hazards particuliers, selon que vous iugez de leur esclat et de leur importance; soldat volontaire; et veoyez quand la vie mesme y est excusablement employee,

> Pulchrumque mori succurrit in armis [1].

De craindre les hazards communs qui regardent une si grande presse; de n'oser ce que tant de sortes d'ames osent, et tout un peuple, c'est à faire à un cœur mol et bas oultre mesure: la compaignie

[1] Qu'il est beau de mourir les armes à la main! VIRG., Æn., II, 317.

asseure iusques aux enfants. Si d'aultres vous surpassent en science, en grace, en force, en fortune, vous avez des causes tierces à qui vous en prendre; mais de leur ceder en fermeté d'ame, vous n'avez à vous en prendre qu'à vous. La mort est plus abiecte, plus languissante et penible dans un lict, qu'en un combat: les fiebvres et les catarrhes, autant douloureux et mortels, qu'une barquebuzade. Qui seroit faict à porter valeureusement les accidents de la vie commune, n'auroit point à grossir son courage pour se rendre gendarme. *Vivere, mi Lucili, militare est*[1].

Il ne me souvient point de m'estre iamais veu galleux: si est la graterie, des gratifications de nature les plus doulces, et autant à main; mais ell' a la penitence trop importunement voysine. Ie l'exerce plus aux aureilles, que i'ay au dedans pruantes[2], par secousses.

Ie suis nay de touts les sens, entiers quasi à la perfection. Mon estomach est commodement bon, comme est ma teste; et, le plus souvent, se maintiennent au travers de mes fiebvres, et aussi mon haleine. I'ay oultrepassé l'aage[3] auquel des na-

[1] Vivre, mon cher Lucilius, c'est faire la guerre. SÉNÈQUE, *Epist.* 96.

[2] *Sujettes à des démangeaisons*, expression gasconne. C.

[3] Montaigne avoit mis d'abord, comme on le voit dans l'exemplaire de Bordeaux: «I'ai oultrepassé tantost de six ans le cinquantiesme, auquel des nations, etc.» Cette phrase, écrite une année seulement après l'édition de 1588, n'a pu rester; car l'auteur n'a cessé de revoir et d'augmenter son livre jusqu'à sa mort, en 1592. J. V. L.

tions, non sans occasion, avoient prescript une si iuste fin à la vie, qu'elles ne permettoient point qu'on l'excedast; si ay ie encores des remises, quoyqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire de la santé et indolence de ma ieunesse. Ie ne parle pas de la vigueur et alaigresse: ce n'est pas raison qu'elle me suyve hors ses limites;

> Non hoc amplius est liminis, aut aquæ
> Cœlestis, patiens latus[1].

Mon visage me descouvre incontinent, et mes yeulx: touts mes changements commencent par là, et un peu plus aigres qu'ils ne sont en effect; ie fois souvent pitié à mes amis, avant que i'en sente la cause. Mon mirouer ne m'estonne pas; car, en la ieunesse mesme, il m'est advenu, plus d'une fois, de chausser ainsin un teinct et un port trouble et de mauvais prognostique, sans grand accident; en maniere que les medecins, qui ne trouvoient au dedans cause qui respondist à cette alteration externe, l'attribuoient à l'esprit, et à quelque passion secrete qui me rongeast au dedans: ils se trompoient. Si le corps se gouvernoit autant selon moy, que faict l'ame, nous marcherions un peu plus à nostre ayse: ie l'avois lors, non seulement exempte de trouble, mais encores pleine de satisfaction et de feste,

[1] Je n'ai plus la force de rester la nuit devant la porte d'une maîtresse, à souffrir le froid ou la pluie. Hor., *Od.*, III, 10, 19.

comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son desseing :

Nec vitiant artus ægræ contagia mentis [1].

Ie tiens que cette sienne temperature a relevé maintesfois le corps de ses cheutes: il est souvent abbattu ; que si elle n'est eniouee, elle est au moins en estat tranquille et reposé. I'eus la fiebvre quarte, quatre ou cinq mois, qui m'avoit tout desvisagé; l'esprit alla tousiours non paisiblement [2], mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affoiblissement et la langueur ne m'attristent gueres : ie veois plusieurs defaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que ie craindrois moins que mille passions et agitations d'esprit que ie veois en usage. Ie prends party de ne plus courre; c'est assez que ie me traisne : ny ne me plainds de la decadence naturelle qui me tient;

Quis tumidum guttur miratur in Alpibus [3] ?

non plus que ie ne regrette que ma duree ne soit aussi longue et entiere que celle d'un chesne.

Ie n'ay point à me plaindre de mon imagination : i'ay eu peu de pensees en ma vie qui m'ayent seulement interrompu le cours de mon sommeil,

[1] Jamais les troubles de mon esprit n'ont influé sur mon corps. Ovide, *Trist.*, III, 8, 25.

[2] Édition de 1588, *fol.* 488 : « Non paisiblement seulement, mais, etc. »

[3] S'étonne-t-on de voir des goitres dans les Alpes? Juvénal, XIII, 162.

si elles n'ont esté du desir, qui m'esveillast sans m'affliger. Ie songe peu souvent; et lors, c'est des choses fantastiques et des chimeres, produictes communement de pensees plaisantes, plustost ridicules que tristes: et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interpretes de nos inclinations; mais il y a de l'art à les assortir et entendre:

Res, quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident,
Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,
Minus mirandum est[1].

Platon dict dadvantage que c'est l'office de la prudence d'en tirer des instructions divinatrices pour l'advenir[2]: ie ne veois rien à cela, sinon les merveilleuses experiences que Socrates, Xenophon, Aristote, en recitent, personnages d'auctorité irreprochable. Les histoires disent[3] que les Atlantes ne songent iamais; qui ne mangent aussi rien qui aye prins mort: ce que i'adiouste, d'autant que c'est à l'adventure l'occasion pour quoy ils ne songent point; car Pythagoras ordonnoit certaine preparation de nourriture, pour

[1] En effet, il n'est pas surprenant que les hommes retrouvent en songe les choses qui les occupent dans la vie et qu'ils méditent, qu'ils voient, qu'ils font, lorsqu'ils sont éveillés. Cic., *de Divinat.*, I, 22.—Les vers latins sont pris d'une tragédie d'Attius, intitulée *Brutus*. C'est un devin qui parle ici à Tarquin-le-Superbe, un des premiers personnages de la pièce. Il ne reste que quelques fragments des ouvrages de cet ancien poëte tragique. C.

[2] Platon, *Timée*, p. 71. C.

[3] Hérodote, IV, 184; Pomponius Méla, I, 8. J. V. L.

faire les souges à propos[1]. Les miens sont tendres, et ne m'apportent aulcune agitation de corps, ny expression de voix. I'ay veu plusieurs de mon temps en estre merveilleusement agitez: Theon le philosophe se promenoit en songeant; et le valet de Pericles, sur les tuiles mesmes et faiste de la maison[2].

Ie ne choisis gueres à table, et me prends à la premiere chose et plus voysine; et me remue mal volontiers d'un goust à un aultre. La presse des plats et des services me desplaist autant qu'aultre presse: ie me contente ayseement de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus[3], qu'en un festin, il fault qu'on vous desrobbe la viande où vous prenez appetit, et qu'on vous en substitue tousiours une nouvelle; et que c'est un miserable souper, si on n'a saoulé les assistants de cropions de divers oyseaux; et que le seul bequefigue merite qu'on le mange entier. I'use familierement de viandes salees: si ayme ie mieulx le pain sans sel; et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'aultre pour ma table, contre l'usage du païs. On a eu, en mon enfance, principalement à corriger le refus que ie faisois des choses que communement on aime le mieulx en

[1] Cic., *de Divinat.*, II, 58. C.

[2] Diogène Laerce, *Vie de Pyrrhon*, IX, 82. C.

[3] Ce que Montaigne appelle l'opinion de Favorinus, c'est ce que Favorinus condamne directement. *Voy.* Aulu-Gelle, *Noct. attic.*, XV, 8. C.

cet aage; sucres, confitures, pieces de four. Mon gouverneur combattit cette hayne de viandes delicates, comme une espece de delicatesse; aussi n'est elle aultre chose que difficulté de goust, où qu'il s'applique. Qui oste à un enfant certaine particuliere et obstinee affection au pain bis, et au lard, ou à l'ail, il luy oste la friandise. Il en est qui font les laborieux et les patients, pour regretter le bœuf et le iambon, parmy les perdris: ils ont bon temps; c'est la delicatesse des delicats; c'est le goust d'une molle fortune, qui s'affadit aux choses ordinaires et accoustumees; *per quæ luxuria divitiarum tædio ludit*[1]. Laisser à faire bonne chere de ce qu'un aultre la faict; avoir un soing curieux de son traictement, c'est l'essence de ce vice:

Si modica cœnare times olus omne patella[2].

Il y a bien vrayement cette difference, qu'il vault mieulx obliger son desir aux choses plus aysees à recouvrer; mais c'est tousiours vice de s'obliger: i'appellois aultresfois delicat, un mien parent qui avoit desapprins, en nos galeres, à se servir de nos licts, et se despouiller pour se coucher.

Si i'avois des enfants masles, ie leur desirasse volontiers ma fortune: Le bon pere que Dieu

[1] Ce sont les caprices du luxe, qui voudroit échapper à l'ennui des richesses. SÉNÈQUE, *Epist.* 18.

[2] Si tu ne sais pas te contenter d'un plat de légumes pour ton souper. HOR., *Epist.*, I, 5, 2.

me donna, qui n'a de moy que la recognoissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde, m'envoya, dez le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, et m'y teint autant que ie feus en nourrice, et encores au delà; me dressant à la plus basse et commune façon de vivre: *magna pars libertatis est bene moratus venter*[1]. Ne prenez iamais, et donnez encores moins à vos femmes, la charge de leur nourriture; laissez les former à la fortune, soubs des loix populaires et naturelles; laissez à la coustume, de les dresser à la frugalité et à l'austerité: qu'ils ayent plustost à descendre de l'aspreté, qu'à monter vers elle. Son humeur visoit encores à une aultre fin; de me r'allier avecques le peuple et cette condition d'hommes qui a besoing de nostre ayde; et estimoit que ie feusse tenu de regarder plustost vers celuy qui me tend les bras, que vers celuy qui me tourne le dos: et feut cette raison, pour quoy aussi il me donna à tenir, sur les fonts, à des personnes de la plus abiecte fortune, pour m'y obliger et attacher.

Son desseing n'a pas du tout mal succedé: ie m'addonne volontiers aux petits, soit pource qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peult infiniement en moy. Le party que ie condamneray en nos guerres, ie le condamneray plus asprement, fleurissant et prospere: il sera

[1] C'est une partie de la liberté, que de savoir régler son estomac. SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

pour me concilier aulcunement à soy, quand ie le verray miserable et accablé[1]. Combien volontiers ie considere la belle humeur de Chelonis, fille et femme de roys de Sparte[2]! Pendant que Cleombrotus, son mary, aux desordres de sa ville, eut advantage sur Leonidas son pere, elle feit la bonne fille, et se r'allia avecques son pere, en son exil, en sa misere; s'opposant au victorieux. La chance veiut elle à tourner? la voylà changee de vouloir avecques la fortune, se rengeant courageusement à son mary, lequel elle suyvit par tout où sa ruyne le porta; n'ayant, ce me semble, aultre choix, que de se iecter au party où elle faisoit le plus de besoing, et où elle se montroit plus pitoyable. Ie me laisse plus naturellement aller aprez l'exemple de Flaminius[3], qui se prestoit à ceulx qui avoient besoing de luy, plus qu'à ceulx qui luy pouvoient bien faire, que ie ne fois à celuy de Pyrrhus[4], propre à s'abaisser soubs les grands, et à s'enorgueillir sur les petits.

Les longues tables m'ennuyent et me nuisent: car, soit pour m'y estre accoustumé enfant, à

[1] Variante de l'édition de 1588, *fol.* 489 *verso*: « Ie condamne en nos troubles la cause de l'un des partis, mais plus quand elle fleurit et qu'elle prospere; elle m'a par fois aulcunement concilié à soy, pour la voir miserable et accablee. »

[2] PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène*, c. 5 de la traduction d'Amyot. C.

[3] Dans sa *Vie*, par PLUTARQUE, c. 1. C.

[4] Dans sa *Vie*, par le même, c. 2. C.

faulte de meilleure contenance, ie mange autant que i'y suis. Pourtant chez moy, quoyqu'elle soit des courtes, ie m'y mets volontiers un peu aprez les aultres, sur la forme d'Auguste[1]: mais ie ne l'imite pas, en ce qu'il en sortoit aussi avant les aultres; au rebours, i'ayme à me reposer long temps aprez, et en ouïr conter, pourveu que ie ne m'y mesle point; car ie me lasse et me blece de parler l'estomach plein, autant comme ie treuve l'exercice de crier et contester, avant le repas, tressalubre et plaisant.

Les anciens Grecs et Romains avoient meilleure raison que nous, assignants à la nourriture, qui est une action principale de la vie, si aultre extraordinaire occupation ne les en divertissoit, plusieurs heures, et la meilleure partie de la nuict; mangeants et beuvants moins hastifvement que nous, qui passons en poste toutes nos actions; et estendants ce plaisir naturel à plus de loisir et d'usage, y entresemants divers offices de conversation, utiles et agreables.

Ceulx qui doibvent avoir soing de moy, pourroient à bon marché[2] me desrobber ce qu'ils pensent m'estre nuisible; car en telles choses, ie ne desire iamais, ny ne treuve à dire, ce que ie ne veois pas: mais aussi, de celles qui se presentent, ils perdent leur temps de m'en prescher l'abstinence; si que, quand ie veulx ieusner,

[1] Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 74. C.
[2] Édit. de 1588, *fol.* 489 *verso*, « ont bon marché de, etc. »

il me fault mettre à part des soupeurs, et qu'on me presente iustement autant qu'il est besoing pour une reglee collation; car, si ie me mets à table, i'oublie ma resolution. Quand i'ordonne qu'on change d'apprest à quelque viande, mes gents sçavent que c'est à dire que mon appetit est allanguy, et que ie n'y toucheray point.

En toutes celles qui le peuvent souffrir, ie les ayme peu cuictes; et les ayme fort mortifiees, et iusques à l'alteration de la senteur, en plusieurs. Il n'y a que la dureté qui generalement me fasche (de toute aultre qualité, ie suis aussi nonchalant et souffrant qu'homme que i'aye cogneu); si que, contre l'humeur commune, entre les poissons mesme il m'advient d'en trouver et de trop frais et de trop fermes: ce n'est pas la faulte de mes dents, que i'ay eu tousiours bonnes iusques à l'excellence, et que l'aage ne commence de menacer qu'à cette heure; i'ay apprins, dez l'enfance, à les frotter de ma serviette, et le matin, et à l'entree et yssue de la table. Dieu faict grace à ceulx à qui il soubstraict la vie par le menu: c'est le seul benefice de la vieillesse; la derniere mort en sera d'autant moins pleine et nuisible, elle ne tuera plus qu'un demy ou un quart d'homme. Voylà une dent qui me vient de cheoir, sans douleur, sans effort; c'estoit le terme naturel de sa duree: et cette partie de mon estre, et plusieurs aultres, sont desia mortes, aultres demy mortes, des plus actifves, et qui tenoient

le premier reng pendant la vigueur de mon aage. C'est ainsi que ie fonds, et eschappe à moy. Quelle bestise sera ce à mon entendement, de sentir le sault de cette cheute, desia si advancee, comme si elle estoit entiere? Ie ne l'espere pas. A la verité, ie receois une principale consolation aux pensees de ma mort, qu'elle soit des iustes et naturelles; et que meshuy ie ne puisse en cela requerir ny esperer, de la destinee, faveur qu'illegitime[1]. Les hommes se font accroire qu'ils ont eu aultresfois, comme la stature, la vie aussi plus grande; mais ils se trompent: et Solon, qui est de ces vieux temps là, en taille pourtant l'extreme duree à soixante dix ans[2]. Moy, qui ay tant adoré, et si universellement, cet ἄριστον μέτρον[3] du temps passé, et qui ay tant prins pour la plus parfaicte la moyenne mesure, pretendray ie une desmesuree et prodigieuse vieillesse? Tout ce qui vient au revers du cours de nature, peult estre fascheux; mais ce qui vient selon elle, doibt estre tousiours plaisant; *omnia, quæ secundum naturam fiunt, sunt habenda in bonis*[4]: par ainsi, dict Platon[5], la mort que les playes ou mala-

[1] *Qu'extraordinaire, contre les règles.* C.

[2] Dans Herodote, I, 32. C.

[3] Cette *excellente médiocrité*, si recommandée autrefois, et en particulier par Cléobole, un des sept sages de la Grèce, comme on peut voir dans Diogène Laerce, I, 93. C.

[4] Tout ce qui se fait selon la nature, doit être compté pour un bien. Cic., *de Senect.*, c. 19.

[5] Dans le *Timée*, p. 81. C.

dies apportent, soit violente; mais celle qui nous surprend, la vieillesse nous y conduisant, est de toutes la plus legiere, et aulcunement delicieuse. *Vitam adolescentibus vis aufert, senibus maturitas*[1]. La mort se mesle et confond par tout à nostre vie: le declin preoccupe son heure, et s'ingere au cours de nostre advancement mesme. I'ay des pourtraicts de ma forme de vingt et cinq, et de trente cinq ans; ie les compare avecques celuy d'asteure[2]: combien de fois ce n'est plus moy! combien est mon image presente plus esloingnee de celles là, que de celle de mon trespas! C'est trop abusé de nature, de la tracasser si loing, qu'elle soit contraincte de nous quiter; et abandonner nostre conduicte, nos yeulx, nos dents, nos iambes et le reste, à la mercy d'un secours estrangier et mendié; et nous resigner entre les mains de l'art, lasse de nous suyvre.

Ie ne suis excessifvement desireux ny de salades, ny de fruicts, sauf les melons: mon pere haïssoit toute sorte de saulses; ie les ayme toutes. Le trop manger m'empesche; mais par sa qualité, ie n'ay encores cognoissance bien certaine, qu'aul-

[1] La mort des jeunes gens est une mort violente; les vieillards meurent de maturité. Cic., *de Senect.*, c. 19.

[2] Orthographe et prononciation gasconne, au lieu d'*à cette heure*. C.—Dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, on trouve très souvent ce mot écrit précisément comme les Gascons le prononcent, *asture*; et souvent aussi Montaigne écrit *asteure*, comme ici. J'ai suivi l'une et l'autre orthographe, qui sont toutes deux de Montaigne. N.

cune viande me nuise; comme aussi ie ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne, du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et incogneus; car des raiforts, pour exemple, ie les ay trouvez premierement commodes; depuis, fascheux; à present, de rechef commodes. En plusieurs choses, ie sens mon estomach et mon appetit aller ainsi diversifiant; i'ay rechangé du blanc au clairet, et puis du clairet au blanc[1].

Ie suis friand de poisson, et fois mes iours gras des maigres; et mes festes, des iours de ieusne: ie crois, ce qu'aulcuns disent, qu'il est de plus aysee digestion que la chair. Comme ie fois conscience de manger de la viande, le iour de poisson; aussi faict mon goust, de mesler le poisson à la chair: cette diversité me semble trop esloingnee.

Dez ma ieunesse, ie desrobbois par fois quelque

[1] Il paroît même que, sur ces graves questions, Montaigne vouloit bien s'en remettre aux médecins, pour les consulter sur quelque chose. Liv. II, chap. 37, tome IV, pag. 135: « Ils peuvent choisir, d'entre les porreaux et les laictues, de quoy il leur plaira que mon bouillon se face, et m'ordonner le blanc ou le clairet. » Ces petits détails ont semblé puérils à des juges sévères: « La grande fadaise de Montaigne, qui a écrit qu'il aimoit mieux le vin blanc! M. Du Puy disoit: *Que diable a-t-on à faire de savoir ce qu'il aime?* » SCALIGERANA II[a]. L'apostrophe est vive; mais il faut dire, pour l'honneur de Jos. Scaliger, qu'il ajoute aussitôt: « Ceux de Genève ont été bien impudents d'en ôter plus d'un tiers. » Il eût donc été fâché de perdre quelques unes de ces *fadaises*; et, quoique sa gravité s'en étonne, il veut qu'il n'y manque rien. J. V. L.

repas: Ou à fin d'aiguiser mon appetit au lendemain (car, comme Epicurus ieusnoit et faisoit des repas maigres pour accoustumer sa volupté à se passer de l'abondance[1]; moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieulx son proufit et se servir plus alaigrement de l'abondance): Ou ie ieusnois, pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit; car et l'un et l'aultre s'apparesse cruellement en moy par la repletion; et, sur tout, ie hais ce sot accouplage d'une deesse si saine et si alaigre, avecques ce petit dieu indigest et roteur, tout bouffy de la fumee de sa liqueur: Ou pour guarir mon estomach malade: Ou pour estre sans compaignie propre; car ie dis, comme ce mesme Epicurus[2], qu'il ne fault pas tant regarder ce qu'on mange, qu'avecques qui on mange; et loue Chilon, de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Periander, avant que d'estre informé qui estoient les aultres conviez[3]: Il n'est point de si doulx apprest pour moy, ny de saulse si appetissante, que celle qui se tire de la societé. Ie crois qu'il est plus sain de manger plus bellement et moins, et de manger plus souvent: mais ie veulx faire valoir l'appetit et la faim; ie n'aurois nul plaisir à traisner, à la medecinale, trois ou quatre chestifs repas par iour, ainsi con-

[1] Sénèque, *Epist.* 18. J. V. L.

[2] Sénèque, *Epist.* 91. C.

[3] Plutarque, *Banquet des sept Sages*, c. 3. C.

traincts: Qui m'asseureroit que le goust ouvert que i'ay ce matin, ie le retrouvasse encores à souper? Prenons, sur tout les vieillards, le premier temps opportun qui nous vient: laissons aux faiseurs d'almanachs les esperances et les prognostiques. L'extreme fruict de ma santé, c'est la volupté: tenons nous à la premiere, presente et cogneue. I'esvite la constance en ces loix de ieusne: qui veult qu'une forme luy serve, fuye à la continuer; nous nous y durcissons; nos forces s'y endorment; six mois aprez, vous y aurez si bien accoquiné vostre estomach, que vostre proufit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user aultrement sans dommage.

Ie ne porte les iambes et les cuisses non plus couvertes en hyver qu'en esté; un bas de soye tout simple. Ie me suis laissé aller, pour le secours de mes rheumes, à tenir la teste plus chaulde, et le ventre, pour ma cholique: mes maulx s'y habituerent en peu de iours, et desdaignerent mes ordinaires provisions; i'estois monté d'une coëffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double; les embourreures de mon pourpoinct ne me servent plus que de garbe[1]: ce n'est rien, si ie n'y adiouste une peau de lievre ou de vautour, une calote à ma teste. Suyvez cette gradation, vous irez beau train. Ie n'en feray rien: et me desdirois volontiers du commencement que

[1] Ou de *galbe*, comme on lit dans l'édition de 1595. L'un et l'autre signifioient, *montre*, *bonne grace*, *apparence*.

i'y ay donné, si i'osois. Tumbez vous en quelque inconvenient nouveau? cette reformation ne vous sert plus; vous y estes accoustumé: cherchez en une aultre. Ainsi se ruynent ceulx qui se laissent empestrer à des regimes contraincts, et s'y astreignent superstitieusement: il leur en fault encores, et encores aprez, d'aultres au delà; ce n'est iamais faict.

Pour nos occupations et le plaisir, il est beaucoup plus commode, comme faisoient les anciens, de perdre le disner, et remettre à faire bonne chere à l'heure de la retraicte et du repos, sans rompre le iour: ainsi le faisois ie aultresfois. Pour la santé, ie treuve depuis par experience, au contraire, qu'il vault mieulx disner, et que la digestion se faict mieulx en veillant. Ie ne suis gueres subiect à estre alteré, ny sain, ny malade: i'ay bien volontiers lors la bouche seiche, mais sans soif; et communement ie ne bois, que du desir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Ie bois assez bien, pour un homme de commune façon: en esté, et en un repas appetissant, ie n'oultrepasse poinct seulement les limites d'Auguste[1], qui ne beuvoit que trois fois precisement; mais, pour n'offenser la regle de Democritus, qui deffendoit de s'arrester à quatre, comme à un nombre mal fortuné[2],

[1] *Voyez sa Vie*, par SUÉTONE, c. 77. C.

[2] Ceci est tiré de PLINE, *Hist. nat.*, XXVIII, 6; mais Montaigne a mis *Democritus* au lieu de *Demetrius*, qui est dans l'original. Il

ie coule, à un besoing, iusques à cinq: trois demy settiers, environ; car les petits verres sont les miens favoris, et me plaist de les vuider, ce que d'aultres evitent comme chose mal seante. Ie trempe mon vin plus souvent à moitié, par fois au tiers d'eau: et quand ie suis en ma maison, d'un ancien usage que son medecin ordonnoit à mon pere et à soy, on mesle celuy qu'il me fault, dez la sommelerie, deux ou trois heures avant qu'on serve. Ils disent que Cranaus[1], roy des Atheniens, feut inventeur de cet usage, de tremper le vin d'eau: utilement ou non, i'en ay veu debattre. I'estime plus decent et plus sain, que les enfants n'en usent qu'aprez seize ou dix huict ans. La forme de vivre plus usitee et commune, est la plus belle: toute particularité m'y semble à eviter; et haïrois autant un Allemand qui meist de l'eau au vin, qu'un François qui le boiroit pur. L'usage publicque donne loy à telles choses.

Ie crainds un air empesché, et fuys mortellement la fumee: la premiere reparation où ie courus chez moy, ce feut aux cheminees et aux retraictz, vice commun des vieux bastiments, et insupportable; et, entre les difficultez de la

est probable qu'il n'a fait que copier Érasme, qui lit aussi *Democritus* dans cette citation de Pline, *Adages*, Chiliad. II, cent. 3, art. 1. C.

[1] Selon Athénée, II, 2, ce n'est pas *Cranaus*, mais *Amphictyon*, son successeur, qui fut l'inventeur de cet usage. C.

guerre, ie compte ces espesses poussieres, dans lesquelles on nous tient enterrez au chauld tout le long d'une iournee. I'ay la respiration libre et aysee; et se passent mes morfondements le plus souvent sans offense du poulmon et sans toux.

L'aspreté de l'esté m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, oultre l'incommodité de la chaleur, moins remediable que celle du froid, et oultre le coup que les rayons du soleil donnent à la teste, mes yeux s'offensent de toute lueur esclatante: ie ne sçaurois à cette heure disner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux.

Pour amortir la blancheur du papier, au temps que i'avois plus accoustumé de lire, ie couchois sur mon livre une piece de verre, et m'en trouvois fort soulagé. I'ignore, iusques à present[1], l'usage des lunettes; et veois aussi loing que ie feis oncques, et que tout aultre: il est vray que, sur le declin du iour, ie commence à sentir du trouble, et de la foiblesse à lire; dequoy l'exercice a tousiours travaillé mes yeulx, mais sur tout nocturne. Voylà un pas en arriere, à toute peine sensible: ie reculeray d'un aultre; du second au tiers, du tiers au quart, si coyement qu'il me fauldra estre aveugle formé, avant que ie sente la decadence et vieillesse de ma veue: Tant les Parques destordent artificiellement nostre vie!

[1] *A cinquante-quatre ans*, édition de 1588, *fol.* 492; mais rayé par Montaigne. N.

Si suis ie en doubte que mon ouïe marchande à s'espessir; et verrez que ie l'auray demy perdue, que ie m'en prendray encores à la voix de ceulx qui parlent à moy: Il fault bien bander l'ame, pour luy faire sentir comme elle s'escoule.

Mon marcher est prompt et ferme; et ne sçais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, i'ay arresté plus malayseement en mesme poinct. Le prescheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention tout un sermon. Aux lieux de cerimonie, où chascun est si bandé en contenance, où i'ay veu les dames tenir leurs yeulx mesmes si certains, ie ne suis iamais venu à bout que quelque piece des miennes n'extravague tousiours: encores que i'y sois assis, i'y suis peu rassis[1]. Comme la chambriere du philosophe Chrysippus disoit de son maistre, qu'il n'estoit yvre que par les iambes[2]; car il avoit cette coustume de les remuer, en quelque assiette qu'il feust; et elle le disoit, lorsque, le vin esmouvant ses compaignons, luy n'en sentoit aulcune alteration: on a peu dire aussi, dez mon enfance, que i'avois de la folie aux pieds, ou de l'argent vif; tant i'y ay de remuement et d'inconstance naturelle, en quelque lieu que ie les place.

[1] L'édition de 1588, *fol.* 492, ajoute: « et pour la gesticulation, ne me treuve gueres sans baguette à la main, soit à cheval ou à pied. »

[2] DIOGÈNE LAERCE, VII, 183. C.

C'est indecence, oultre ce qu'il nuict à la santé, voire et au plaisir, de manger gouluement, comme ie fois: ie mords souvent ma langue, par fois mes doigts, de hastifveté. Diogenes, rencontrant un enfant qui mangeoit ainsin, en donna un soufflet à son precepteur[1]. Il y avoit des hommes à Rome qui enseignoient à mascher, comme à marcher, de bonne grace. I'en perds le loisir de parler, qui est un si doulx assaisonnement des tables, pourveu que ce soyent des propos de mesme, plaisants et courts.

Il y a de la ialousie et envie entre nos plaisirs; ils se choequent et empeschent l'un l'aultre: Alcibiades, homme bien entendu à faire bonne chere, chassoit la musique mesme des tables, pour qu'elle ne troublast la doulceur des devis, par la raison, que Platon[2] luy preste, « Que c'est un usage d'hommes populaires, d'appeller des ioueurs d'instruments et des chantres aux festins, à faulte de bons discours et agreables entretiens, dequoy les gents d'entendement sçavent s'entrefestoyer. » Varro[3] demande cecy au convive, « l'Assemblee de personnes, belles de presence, et agreables de conversation, qui ne soyent ny muets ny bavards; Netteté et delicatesse aux vivres, et au lieu; et Le temps serein. » Ce n'est pas une feste peu artificielle et peu voluptueuse, qu'un bon traicte-

[1] PLUTARQUE, *Que la vertu se peut enseigner*, c. 2. C.

[2] Dans le dialogue intitulé *Protagoras*, p. 347. C.

[3] Dans AULU-GELLE, XIII, 11. C.

ment de table: ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes, n'en ont desdaigné l'usage et la science. Mon imagination en a donné trois en garde à ma memoire, que la fortune me rendit de souveraine doulceur, en divers temps de mon aage plus fleurissant: mon estat present m'en forclost[1]; car chascun pour soy y fournit de grace principale, et de saveur, selon la bonne trempe de corps et d'ame en quoy lors il se treuve. Moy, qui ne manie que terre à terre, hais cette inhumaine sapience qui nous veult rendre desdaigneux et ennemis de la culture du corps: i'estime pareille iniustice, prendre à cóntrecœur les voluptez naturelles, que de les prendre trop à cœur. Xerxes estoit un fat, qui, enveloppé en toutes les voluptez humaines, alloit proposer prix à qui luy en trouveroit d'aultres[2]: mais non gueres moins fat est celuy qui retrenche celles que nature luy a trouvees. Il ne les fault ny suyvre ny fuyr; il les fault recevoir. Ie les reccois un peu plus grassement et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. Nous n'avons que faire d'exaggerer leur inanité; elle se faict assez sentir, et se produict assez: mercy à nostre esprit, maladif, rabat ioye, qui nous desgouste d'elles, comme de soy mesme; il traicte et soy, et tout ce qu'il receoit, tantost avant, tantost

[1] *M'en exclut.* E. J.

[2] Cic., *Tusc. quæst.*, V, 7. C.

arriere, selon son estre insatiable, vagabond et versatile :

Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit[1].

Moy, qui me vante d'embrasser si curieusement les commoditez de la vie et si particulierement, n'y treuve, quand i'y regarde ainsi finement, à peu prez que du vent. Mais quoi? nous sommes par tout vent : et le vent encores, plus sagement que nous, s'ayme à bruire, à s'agiter; et se contente en ses propres offices, sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes.

Les plaisirs purs de l'imagination, ainsi que les desplaisirs, disent aulcuns, sont les plus grands, comme l'exprimoit la balance de Critolaüs[2]. Ce n'est pas merveille; elle les compose à sa poste, et se les taille en plein drap : i'en veois touts les iours des exemples insignes, et, à l'adventure, desirables. Mais moy, d'une condition mixte, grossier, ne puis mordre si à faict à ce seul obiect si simple, que ie ne me laisse tout lourdement aller aux plaisirs presents de la loy humaine et generale, intellectuellement sensibles, sensiblement intellectuels. Les philosophes cyrenaïques veulent que, comme les douleurs, aussi les plaisirs corporels soyent plus puissants, et

[1] Si le vase n'est pas net, tout ce que vous y versez s'aigrit. Hor., *Epist.*, I, 2, 54.

[2] Je crois que Montaigne applique ici la *balance de Critolaüs* à un usage fort différent de celui qu'en faisoit ce philosophe. *Voyez* ce qu'en dit Cicéron, *Tusc. quæst.*, V, 17. C.

comme doubles, et comme plus iustes[1]. Il en est, comme dict Aristote[2], qui, d'une farouche stupidité, en sont desgoustez : i'en cognois d'aultres qui, par ambition, le font. Que ne renoncent ils encores au respirer? que ne vivent ils du leur? et ne refusent la lumiere, de ce qu'elle est gratuite, ne leur coustant ny invention ny vigueur? Que Mars, ou Pallas, ou Mercure, les substantent pour veoir, au lieu de Venus, de Cerez, et de Bacchus[3]. Chercheront ils pas la quadrature du cercle, iuchez sur leurs femmes? Ie hais qu'on nous ordonne d'avoir l'esprit aux nues, pendant que nous avons le corps à table : ie ne veulx pas que l'esprit s'y cloue, ny qu'il s'y veautre; mais ie veulx qu'il s'y applique; qu'il s'y seye, non qu'il s'y couche. Aristippus ne deffendoit que le corps, comme si nous n'avions pas d'ame; Zenon n'embrassoit que l'ame, comme si nous n'avions pas de corps: touts deux vicieusement. Pythagoras, disent ils, a suyvi une philosophie toute en contemplation; Socrates, toute en mœurs et en action : Platon en a trouvé le temperament entre les deux. Mais ils le disent, pour en conter. Et le vray temperament se treuve en Socrates; et

[1] Diogène Laerce, II, 90. J. V. L.

[2] *Morale à Nicomaque*, II, 7. J. V. L.

[3] Édition de 1588, *fol.* 492 *verso* : « Ces humeurs vanteuses se peuvent forger quelque contentement, car que ne peult sur nous la fantasie? Mais de sagesse, elles n'en tiennent tache. Ie hais qu'on nous ordonne, etc.

Platon est bien plus socratique que pythagorique, et luy sied mieulx. Quand ie danse, ie danse; quand ie dors, ie dors : voire, et quand ie me promene solitairement en un beau verger, si mes pensees se sont entretenues des occurrences estrangieres quelque partie du temps; quelque aultre partie, ie les ramene à la promenade, au verger, à la doulceur de cette solitude, et à moy.

Nature a maternellement observé cela, que les actions qu'elle nous a enioinctes pour nostre besoing, nous feussent aussi voluptueuses; et nous y convie, non seulement par la raison, mais aussi par l'appetit : c'est iniustice de corrompre ses regles. Quand ie veois et Cesar, et Alexandre, au plus espez de sa grande besongne, iouïr si plainement des plaisirs humains et corporels[1], ie ne dis pas que ce soit relascher son ame; ie dis que c'est la roidir, soubmettant par vigueur de courage, à l'usage de la vie ordinaire, ces violentes occupations et laborieuses pensees : sages, s'ils eussent creu que c'estoit la leur ordinaire vacation; cette cy, l'extraordinaire[2]. Nous sommes

[1] Telle est la leçon de toutes les éditions de Montaigne; mais on lit dans les additions manuscrites de l'exemplaire de Bordeaux : «.... Iouïr si plainement des plaisirs naturels, et par consequent necessaires et iustes, etc. » L'auteur n'a probablement renoncé depuis à cette phrase que pour éviter les censures. Peut-être aussi a-t-il reconnu qu'il avoit tort de regarder comme *nécessaires* et *justes* les excès d'Alexandre et de César. J. V. L.

[2] Montaigne avoit d'abord écrit, *leur legitime vacation; cette*

de grands fols! « Il a passé sa vie en oysifveté, » disons nous : « Ie n'ay rien faict d'auiourd'huy. » Quoy! avez vous pas vescu? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre, de vos occupations. « Si on m'eust mis au propre des grands maniements, i'eusse montré ce que ie sçavois faire. » Avez vous sceu mediter et manier vostre vie? vous avez faict la plus grande besongne de toutes : pour se montrer et exploicter, nature n'a que faire de fortune; elle se montre egualement en touts estages, et derriere, comme sans rideau. Avez vous sceu composer vos mœurs? vous avez bien plus faict que celuy qui a composé des livres : avez vous sceu prendre du repos? vous avez plus faict que celuy qui a prins des empires et des villes [1].

Le grand et glorieux chef d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes aultres choses, regner, thesauriser, bastir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus. Ie prends plaisir de veoir un general d'armee, au pied d'une breche qu'il veult tantost attaquer, se prestant tout

cy, la bastarde : mais il a rayé ces mots dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

[1] Cette phrase seule suffiroit pour prouver la supériorité de l'édition de 1595 sur les notes marginales dont s'est servi Naigeon. La voici, telle qu'il l'a donnée dans son édition de 1802 : « Composer vos mœurs est votre office, non pas composer des livres; et gaigner, non pas des battailles et provinces, mais l'ordre et tranquillité à votre conduicte. » Ce style si embarrassé et si traînant avoit besoin d'être corrigé. J. V. L.

entier, et delivre[1], à son disner, au devis entre ses amis; et Brutus, ayant le ciel et la terre conspirez à l'encontre de luy et de la liberté romaine, desrobber à ses rondes quelque heure de nuict, pour lire et breveter[2] Polybe en toute securité. C'est aux petites ames, ensepvelies du poids des affaires, de ne s'en sçavoir purement desmesler, de ne les sçavoir et laisser et reprendre:

> O fortes, peioraque passi
> Mecum sæpe viri! nunc vino pellite curas:
> Cras ingens iterabimus æquor[3].

Soit par gausserie, soit à certes, que le vin theologal et sorbonique est passé en proverbe, et leurs festins, ie treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment, qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinee à l'exercice de leur eschole: la conscience d'avoir bien dispensé les aultres heures, est un iuste et savoureux condiment des tables. Ainsin ont vescu les sages: et cette inimitable contention à la vertu, qui nous estonne en l'un et l'aultre Caton, cette humeur severe

[1] *Libre, dégagé de soins.* E. J.

[2] C'est-à-dire *en composer un abrégé ou sommaire*, comme a dit Plutarque, dans la *Vie de Marcus Brutus*, c. 1 de la traduction d'Amyot. C.

[3] Braves amis, qui avez souvent partagé avec moi de plus rudes épreuves, noyons nos soucis dans le vin: demain nous parcourrons encore les vastes mers. Hor., *Od.*, I, 7, 30.

iusques à l'importunité, s'est ainsi mollement soubmise et ployée aux loix de l'humaine condition, et de Venus et de Bacchus; suyvant les preceptes de leur secte, qui demandent le sage parfaict, autant expert et entendu à l'usage des voluptez naturelles, qu'en tout aultre debvoir de la vie: *Cui cor sapiat, ei et sapiat palatus*[1].

Le relaschement et facilité honnore, ce semble, à merveilles, et sied mieulx à une ame forte et genereuse: Epaminondas n'estimoit pas que de se mesler à la danse des garsons de sa ville, de chanter, de sonner[2], et s'y embesongner avecques attention, feust chose qui derogeast à l'honneur de ses glorieuses victoires, et à la parfaicte reformation de mœurs qui estoit en luy. Et parmy tant d'admirables actions de Scipion l'ayeul, personnage digne de l'opinion d'une geniture celeste[3], il n'est rien qui luy donne plus de grace, que de le veoir nonchalamment et puerilement baguenaudant à amasser et choisir des coquilles[4], et iouer à Cornichon va devant[5], le long de la marine,

[1] Qu'il ait le palais délicat, aussi bien que le jugement. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, II, 8.

[2] De l'italien *suonare*, jouer des instruments. — *Voyez* Corn. Népos, *Epaminondas*, c. 2.

[3] *Voy.* Aulu-Gelle, VII, 1. J. V. L.

[4] Cic., *de Orat.*, II, 6. Mais il s'agit du second Scipion, et non pas du premier. Dans l'édition de 1588, *fol.* 493, Montaigne ne s'y étoit pas trompé; il disoit: « Et parmy tant d'admirables actions du jeune Scipion, tout compté le premier homme des Romains, il n'est rien qui luy donne, etc. » J. V. L.

[5] Sorte de jeu, selon le Dictionnaire de Trévoux, à qui ira plus

avecques Laelius; et, s'il faisoit mauvais temps, s'amusant et se chatouillant à representer par escript, en comedies [1], les plus populaires et basses actions des hommes [2]; et, la teste pleine de cette merveilleuse entreprinse d'Annibal et d'Afrique, visitant les escholes en Sicile, et se trouvant aux leçons de la philosophie, iusques à en avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses ennemis à Rome [3]: Ny chose plus remarquable en Socrates, que ce que, tout vieil, il treuve le temps de se faire instruire à baller [4], et iouer des instruments; et le tient pour bien employé. Cettuy cy s'est veu en ecstase, debout, un iour entier et une nuict, en presence de toute l'armee grecque, surprins et

vite en ramassant quelque chose. Je ne sais si c'est bien là le jeu qu'entend ici Montaigne : ne seroit-ce pas plutôt celui de l'espèce de sabot que les enfants appellent la *corniche*, ou plutôt celui des *ricochets*, puisqu'il paroît que Scipion s'amusoit à jouer aux ricochets, le long de la mer, avec ses enfants? E. J.

[1] Ces comédies sont celles de Térence, auxquelles Scipion et Lélius eurent beaucoup de part, s'il en faut croire SUÉTONE dans la vie de ce poëte : de quoi Montaigne étoit si fortement persuadé, qu'il dit expressément, « Et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance. » *Voy.* liv. I, c. 39, t. II, p. 131. C.—Nouvelle erreur historique de Montaigne : c'est le second Scipion, et non *Scipion l'ayeul*, qui fut soupçonné d'avoir eu quelque part aux comédies de Térence. J. V. L.

[2] Parenthèse de l'édition de 1588, *fol.* 493 *verso* : « (Ie suis extremement despit, de quoy le plus beau couple de vies qui fut dans Plutarque, de ces deux grands hommes, se rencontre des premiers à estre perdu.) »

[3] *Voyez* les discours de Q. Fabius contre le premier Scipion, TITE LIVE, XXIX, 19. J. V. L.

[4] *A danser.* Voy. le Banquet de XÉNOPHON, II, 16. C.

ravy par quelque profonde pensee: Il s'est veu le premier, parmy tant de vaillants hommes de l'armee, courir au secours d'Alcibiades accablé des ennemis, le couvrir de son corps, et le descharger de la presse, à vifve force d'armes; en la battaille Delienne, relever et sauver Xenophon renversé de son cheval: et emmy tout le peuple d'Athenes, oultré, comme luy, d'un si indigne spectacle, se presenter le premier à recourir[1] Theramenes, que les trente tyrans faisoient mener à la mort par leurs satellites; et ne desista cette hardie entreprinse, qu'à la remontrance de Theramenes mesme, quoyqu'il ne feust suyvi que de deux, en tout: Il s'est veu, recherché par une beauté de laquelle il estoit esprins, maintenir au besoing une severe abstinence: Il s'est veu continuellement marcher à la guerre, et fouler la glace, les pieds nuds; porter mesme robbe en hyver et en esté; surmonter touts ses compaignons en patience de travail; ne manger point aultrement en festin qu'en son ordinaire: Il s'est veu vingt et sept ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses enfants, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, les fers, et le venin: Mais cet homme là estoit il convié de boire à lut[2], par debvoir de civilité?

[1] *Pour secourir.* Ce fait, et tous ceux qui l'accompagnent, sont assez connus par Xénophon et Platon.

[2] *Bien boire, boire d'autant, pergræcari.* Cette expression se trouve en ce sens dans Nicot. Le commentateur de Rabelais, Le

c'estoit aussi celuy de l'armee à qui en demeuroit l'advantage; et ne refusoit ny à iouer aux noisettes avecques les enfants, ny à courir avecques eulx sur un cheval de bois, et y avoit bonne grace; car toutes actions, dict la philosophie, sieent egualement bien, et honnorent egualement le sage. On a de quoy, et ne doibt on iamais se lasser de presenter l'image de ce personnage à touts patrons et formes de perfection. Il est fort peu d'exemples de vie, pleins et purs: et faict on tort à nostre instruction de nous en proposer touts les iours d'imbecilles et manques[1], à peine bons à un seul ply, qui nous tirent arriere, plustost; corrupteurs plustost que correcteurs. Le peuple se trompe: on va bien plus facilement par les bouts, où l'extremité sert de borne, d'arrest et de guide, que par la voye du milieu large et ouverte; et selon l'art, que selon nature; mais bien moins noblement aussi, et moins recommendablement.

La grandeur de l'ame n'est pas tant, tirer à mont, et tirer avant, comme sçavoir se renger et circonscrire: elle tient pour grand tout ce qui est assez; et montre sa haulteur, à aymer mieulx les choses moyennes, que les eminentes. Il n'est rien si beau et legitime que de faire bien l'homme

Duchat, sur le *Prologue* du troisième livre, croit que cette expression, *boire allus*, dont on a fait ensuite *à lut* par corruption, vient de l'allemand *allaùs*, et signifie, continuer à boire de même durant tout le repas, *pergræcari*. C.

[1] *De foibles et défectueux*. E. J.

et deuement; ny science si ardue que de bien et naturellement sçavoir vivre cette vie; et de nos maladies la plus sauvage, c'est mespriser nostre estre.

Qui veult escarter son ame, le face hardiement, s'il peult, lorsque le corps se portera mal, pour la descharger de cette contagion : Ailleurs, au contraire, qu'elle l'assiste et favorise, et ne refuse point de participer à ses naturels plaisirs, et de s'y complaire coniugalement; y apportant, si elle est plus sage, la moderation, de peur que, par indiscretion, ils ne se confondent avecques le desplaisir. L'intemperance est peste de la volupté; et la temperance n'est pas son fleau, c'est son assaisonnement: Eudoxus, qui en establissoit le souverain bien, et ses compaignons, qui la monterent à si hault prix, la savourerent en sa plus gracieuse doulceur, par le moyen de la temperance, qui feut en eulx singuliere et exemplaire[1].

I'ordonne à mon ame de regarder et la douleur et la volupté, de veue pareillement reglee, *eodem enim vitio est effusio animi in lætitia, quo in dolore contractio*[2], et pareillement ferme; mais gayement l'une, l'aultre severement, et, selon ce qu'elle y

[1] DIOGÈNE LAERCE, VIII, 88. ARISTOTE dit positivement qu'Eudoxe se distinguoit par une tempérance extraordinaire, διαφερόντως ἐδόκει σώφρων εἶναι, *Morale à Nicomaque*, X, 2. C.

[2] Le cœur dilaté par l'excès de la joie n'est pas moins hors de son état naturel que lorsqu'il est resserré par la douleur. CIC., *Tusc. quæst.*, IV, 31.

peult apporter, autant soigneuse d'en esteindre l'une, que d'estendre l'aultre. Le veoir sainement les biens, tire aprez soy le veoir sainement les maulx; et la douleur a quelque chose de non evitable en son tendre commencement, et la volupté quelque chose d'evitable en sa fin excessifve. Platon[1] les accouple, et veult que ce soit pareillement l'office de la fortitude combattre à l'encontre de la douleur, et à l'encontre des immoderees et charmeresses blandices de la volupté[2]: ce sont deux fontaines, ausquelles qui puise, d'où, quand, et combien il fault, soit cité, soit homme, soit beste, il est bien heureux. La premiere, il la fault prendre par medecine et par necessité, plus escharsement[3]; l'aultre par soif, mais non iusques à l'yvresse. La douleur, la volupté, l'amour, la haine, sont les premieres choses que sent un enfant: si, la raison survenant, elles s'appliquent à elle, cela c'est vertu.

I'ay un dictionnaire tout à part moy: Ie passe le temps, quand il est mauvais et incommode; quand il est bon, ie ne le veulx pas passer, ie le retaste, ie m'y tiens[4]: il fault courir le mauvais, et se rasseoir au bon. Cette phraze ordinaire de « Passe temps, » et de « Passer le temps, » represente l'usage de ces prudentes gents, qui ne pen-

[1] *Lois*, liv. I, p. 636. C.
[2] *Des attraits excessifs et enchanteurs de la volupté.* C.
[3] *Plus chichement;* de l'italien *scarso*, ménager, économe, avare.
[4] *Ie le gouste, ie m'y arreste,* édition de 1588, *fol.* 494.

sent point avoir meilleur compte de leur vie, que de la couler et eschapper, de la passer, gauchir, et, autant qu'il est en eulx, ignorer et fuyr, comme chose de qualité ennuyeuse et desdaignable: mais ie la cognois aultre; et la treuve et prisable et commode, voire en son dernier decours, où ie la tiens; et nous l'a nature mise en main, garnie de telles circonstances et si favorables, que nous n'avons à nous plaindre qu'à nous, si elle nous presse, et si elle nous eschappe inutilement; *stulti vita ingrata est, trepida est, tota in futurum fertur*[1]. Ie me compose pourtant à la perdre sans regret; mais comme perdable de sa condition, non comme moleste et importune: aussi ne sied il proprement bien de ne se desplaire pas à mourir, qu'à ceulx qui se plaisent à vivre. Il y a du mesnage à la iouïr: Ie la iouïs au double des aultres; car la mesure, en la iouïssance, despend du plus ou moins d'application que nous y prestons. Principalement à cette heure, que i'apperceois la mienne si briefve en temps, ie la veulx estendre en poids, ie veulx arrester la promptitude de sa fuyte par la promptitude de ma saisie, et, par la vigueur de l'usage, compenser la hastifveté de son escoulement: à mesure que la possession du vivre est plus courte, il me la fault rendre plus profonde et plus pleine.

Les aultres sentent la douleur d'un contente-

[1] La vie de l'insensé est désagréable, inquiète; sans cesse elle se précipite dans l'avenir. SÉNÈQUE, *Epist.* 15.

ment et de la prosperité; ie la sens ainsi qu'eulx, mais ce n'est pas en passant et glissant: si la fault il estudier, savourer et ruminer, pour en rendre graces condignes à celuy qui nous l'octroye. Ils iouïssent les aultres plaisirs, comme ils font celuy du sommeil, sans le cognoistre. A celle fin que le dormir mesme ne m'eschappast ainsi stupidement, i'ay aultresfois trouvé bon qu'on me le troublast, à fin que ie l'entreveisse. Ie consulte d'un contentement avecques moy, ie ne l'escume pas, ie le sonde; et plie ma raison à le recueillir, devenue chagrine et desgoutee. Me treuve ie en quelque assiette tranquille? y a il quelque volupté qui me chatouille? ie ne la laisse pas fripponner aux sens: i'y associe mon ame; non pas pour s'y engager, mais pour s'y agreer; non pas pour s'y perdre, mais pour s'y trouver; et l'employe, de sa part, à se mirer dans ce prospere estat, à en poiser et estimer le bonheur, et l'amplifier: elle mesure Combien c'est qu'elle doibt à Dieu, d'estre en repos de sa conscience et d'aultres passions intestines; d'avoir le corps en sa disposition naturelle, iouïssant ordonneement et competemment des functions molles et flateuses, par lesquelles il luy plaist compenser de sa grace les douleurs dequoy sa iustice nous bat à son tour: Combien luy vault d'estre logee en tel poinct que, où qu'elle iecte sa veue, le ciel est calme autour d'elle; nul desir, nulle crainte ou doubte qui luy trouble l'air; aulcune difficulté passee, presente, future, par des-

sus laquelle son imagination ne passe sans offense. Cette consideration prend grand lustre de la comparaison des conditions differentes : ainsi, ie me propose en mille visages ceulx que la fortune, ou que leur propre erreur emporte et tempeste; et encores ceulx cy, plus prez de moy, qui receoivent si laschement et incurieusement leur bonne fortune : ce sont gents qui passent voirement leur temps; ils oultrepassent le present et ce qu'ils possedent, pour servir à l'esperance, et pour des umbrages et vaines images que la fantasie leur met au devant,

> Morte obita quales fama est volitare figuras,
> Aut quæ sopitos deludunt somnia sensus [1] :

lesquelles hastent et alongent leur fuyte, à mesme qu'on les suyt : le fruict et but de leur poursuitte, c'est poursuyvre; comme Alexandre disoit que la fin de son travail, c'estoit travailler [2] :

> Nil actum credens, quum quid superesset agendum [3].

Pour moy doncques, i'ayme la vie, et la cultive, telle qu'il a pleu à Dieu nous l'octroyer. Ie ne vois pas desirant Qu'elle eust à dire la necessité de boire et de manger; et me sembleroit faillir, non moins excusablement, de desirer qu'elle l'eust

[1] Semblables à ces fantômes qui voltigent autour des tombeaux, à ces vains songes qui trompent nos sens endormis. Virg., *Énéide*, X, 641.

[2] Arrien, *de Exped. Alex.*, V, 26. C.

[3] Croyant n'avoir rien fait, tant qu'il lui reste encore à faire. Lucain, II, 657.

double, *Sapiens divitiarum naturalium quæsitor acerrimus*[1] ; Ny que nous nous substantassions, mettant seulement en la bouche un peu de cette drogue par laquelle Epimenides se privoit d'appetit, et se maintenoit[2]; Ny qu'on produisist stupidement des enfants par les doigts, ou par les talons, ains, parlant en reverence, que plustost encores on les produisist voluptueusement par les doigts et par les talons; Ny que le corps feust sans desir et sans chatouillement: ce sont plaintes ingrates et iniques. I'accepte de bon cœur, et recognoissant, ce que nature a faict pour moy; et m'en agree et m'en loue. On faict tort à ce grand et tout puissant Donneur, de refuser son don, l'anuller et desfigurer: Tout bon, il a faict tout bon: *omnia, quæ secundum naturam sunt, æstimatione digna sunt*[3].

Des opinions de la philosophie, i'embrasse plus volontiers celles qui sont les plus solides, c'est à dire les plus humaines et nostres; mes discours sont, conformement à mes mœurs, bas et humbles: elle fait bien l'enfant à mon gré, quand elle se met sur ses ergots pour nous prescher, Que c'est une farouche alliance de marier le divin

[1] Le sage recherche avec avidité les richesses naturelles. Sénèque, *Epist.* 119.

[2] Diogène Laerce, I, 114. C.

[3] Tout ce qui est selon la nature est digne d'estime. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, III, 6, où l'on trouve ce sens, non les paroles expresses comme elles sont rapportées par Montaigne. C.

aveeques le terrestre, le raisonnable aveeques le desraisonnable, le severe à l'indulgent, l'honneste au deshonneste: Que la volupté est qualité brutale, indigne que le sage la gouste: Que le seul plaisir qu'il tire de la iouïssanee d'une belle ieune espouse, c'est le plaisir de sa conscience de faire une action selon l'ordre, comme de chausser ses bottes pour une utile chevauchee. N'eussent ses suyvants[1] non plus de droict et de nerfs et de suc au despucelage de leurs femmes, qu'en a sa leçon!

Ce n'est pas ce que dict Socrates, son precepteur et le nostre: il prise, comme il doibt, la volupté corporelle; mais il prefere celle de l'esprit, comme ayant plus de force, de constance, de facilité, de varieté, de dignité. Cette cy ne va nullement seule, selon luy (il n'est pas si fantastique), mais seulement premiere; pour luy, la temperance est moderatrice, non adversaire, des voluptez. Nature est un doulx guide; mais non pas plus doulx que prudent et iuste: *intrandum est in rerum naturam, et penitus, quid ea postulet, pervidendum*[2]. Ie queste partout sa piste: nous l'avons confondue de traces artificielles; et ce souverain bien academique et peripatetique, qui est « vivre selon icelle, » devient, à cette cause, difficile à borner et expliquer; et celuy des stoïciens,

[1] *Je voudrois que les sectateurs d'une telle philosophie n'eussent non plus de droit*, etc. C.

[2] Il faut pénétrer la nature des choses, et voir exactement ce qu'elle exige. Cic., *de Finib. bon. et mal.*, V, 16.

voysin à celuy là, qui est « consentir à nature. » Est ce pas erreur, d'estimer aulcunes actions moins dignes, de ce qu'elles sont necessaires? Si ne m'osteront ils pas de la teste, que ce ne soit un tres convenable mariage du plaisir avecques la necessité, avecques laquelle, dict un ancien, les dieux complottent tousiours. A quoy faire desmembrons nous en divorce un bastiment tissu d'une si iointe et fraternelle correspondance? au rebours, renouons le par mutuels offices: que l'esprit esveille et vivifie la pesanteur du corps; le corps arreste la legereté de l'esprit, et la fixe. *Qui, velut summum bonum, laudat animæ naturam, et, tanquam malum, naturam carnis accusat, profecto et animam carnaliter appetit, et carnem carnaliter fugit; quoniam id vanitate sentit humana, non veritate divina*[1]. Il n'y a piece indigne de nostre soing, en ce present que Dieu nous a faict; nous en debvons compte iusques à un poil: et n'est pas une commission par acquit, à l'homme, de conduire l'homme selon sa condition; elle est expresse, naïfve et tresprincipale, et nous l'a le Createur donnee serieusement et severement. L'auctorité peult seule envers les communs en-

[1] Certainement, quiconque exalte l'ame comme le souverain bien, et condamne le corps comme une chose mauvaise, embrasse et chérit l'ame d'une manière charnelle, et fuit charnellement la chair; parcequ'il ne forme point ce jugement par vérité divine, mais par vanité humaine. SAINT AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 5, où ce S. Père en veut proprement aux manichéens, qui regardoient la chair et le corps comme une production du mauvais principe. C.

tendements, et poise plus en langage peregrin[1]; rechargeons en ce lieu: *Stultitiæ proprium quis non dixerit, ignave et contumaciter facere, quæ facienda sunt; et alio corpus impellere, alio animum; distrahique inter diversissimos motus*[2]?

Or sus, pour veoir, faictes vous dire un iour les amusements et imaginations que celuy là met en sa teste, et pour lesquelles il destourne sa pensee d'un bon repas, et plaind l'heure qu'il employe à se nourrir: vous trouverez qu'il n'y a rien si fade, en touts les mets de vostre table, que ce bel entretien de son ame (le plus souvent il nous vauldroit mieulx dormir tout à fait, que de veiller à ce à quoy nous veillons); et trouverez que son discours et intentions ne valent pas vostre capirotade[3]. Quand ce seroient les ravissements d'Archimedes mesme, que seroit ce? Ie ne touche pas icy, et ne mesle point à cette marmaille d'hommes que nous sommes, et à cette vanité de desirs et cogitations qui nous divertissent, ces ames venerables, eslevees par ardeur de devotion

[1] *Et a plus de poids dans un langage étranger*, comme est le latin dont Montaigne va se servir. C.

[2] N'est-ce pas le propre de la folie, de faire avec lâcheté et murmure ce qu'on est forcé de faire; de pousser le corps d'un côté, et l'ame de l'autre; de se partager entre des mouvements contraires? Sénèque, *Epist.* 74

[3] Ou *capilotade*, comme on parle aujourd'hui. Les Italiens et les Espagnols disent *capirotada;* et Rabelais, *cabirotade*, liv. IV, c. 59. Sur l'étymologie de ce mot, voy. *capilotade* dans le dictionnaire de Ménage. C.

et religion, à une constante et conscencieuse meditation des choses divines; lesquelles, preoccupants par l'effort d'une vifve et vehemente esperance l'usage de la nourriture éternelle, but final et dernier arrest des chrestiens desirs, seul plaisir constant, incorruptible, desdaignent de s'attendre[1] à nos necessiteuses commoditez, fluides et ambiguës, et resignent facilement au corps le soing et l'usage de la pasture sensuelle et temporelle: c'est un estude privilegié. Entre nous, ce sont choses que i'ay tousiours veues de singulier accord, les opinions supercelestes, et les mœurs soubterraines.

Esope, ce grand homme, veid son maistre qui pissoit en se promenant, « Quoy doncques! feit il[2], nous fauldra il chier en courant? » Mesnageons le temps, encores nous en reste il beaucoup d'oysif et mal employé: nostre esprit n'a volontiers pas assez d'aultres heures à faire ses besongnes, sans se desassocier du corps en ce peu d'espace qu'il luy fault pour sa necessité. Ils veulent se mettre hors d'eulx et eschapper à l'homme; c'est folie: au lieu de se transformer en anges, ils se transforment en bestes; au lieu de se haulser, ils s'abbattent. Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux haultains et inaccessibles; et rien ne m'est fascheux à digerer en la vie

[1] *De prêter leur attention*, attendere. On lit dans l'édit. de 1635, p. 867, *de s'appliquer*, correction de mademoiselle de Gournay.

[2] *Vie d'Ésope*, par Planude, édition de Paris, 1623, p. 23.

de Socrates, que ses ecstases et ses daimonceries; rien si humain en Platon, que ce pour quoy ils disent qu'on l'appelle divin; et de nos sciences, celles là me semblent plus terrestres et basses, qui sont le plus hault montees; et ie ne treuve rien si humble et si mortel en la vie d'Alexandre, que ses fantasies autour de son immortalisation[1]. Philotas le mordit plaisamment par sa response: il s'estoit conioui avecques luy, par lettre, de l'oracle de Iupiter Hammon, qui l'avoit logé entre les dieux: « Pour ta consideration, i'en suis bien « ayse; mais il y a de quoy plaindre les hommes « qui auront à vivre avecques un homme et luy « obeïr, lequel oultrepasse et ne se contente de la « mesure d'un homme[2]: »

Dis te minorem quod geris, imperas[3].

La gentille inscription dequoy les Atheniens honnorerent la venue de Pompeius en leur ville, se conforme à mon sens:

D'autant es tu Dieu, comme
Tu te recognois homme[4].

C'est une absolue perfection, et comme divine, « de sçavoir iouïr loyalement de son estre. » Nous cherchons d'aultres conditions, pour n'entendre

[1] Édition de 1588, *fol.* 495 *verso*, « de sa deification. »

[2] QUINTE-CURCE, VI, 9. C.

[3] C'est en te soumettant aux dieux que tu règnes sur le monde. HOR., *Od.*, III, 6, 5.

[4] Dans la *Vie de Pompée*, par PLUTARQUE, c. 7 de la traduction d'Amyot. C.

l'usage des nostres; et sortons hors de nous, pour ne sçavoir quel il y faict. Si avons nous beau monter sur des eschasses; car, sur des eschasses, encores fault il marcher de nos iambes; et au plus eslevé throsne du monde, si ne sommes nous assis que sur nostre cul. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rengent au modele commun et humain avecques ordre, mais sans miracle, sans extravagance. Or, la vieillesse a un peu besoing d'estre traictee plus tendrement[1]. Recommendons la à ce dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaye et sociale:

> Frui paratis et valido mihi,
> Latoe, dones, et, precor, integra
> Cum mente; nec turpem senectam
> Degere, nec cithara carentem[2].

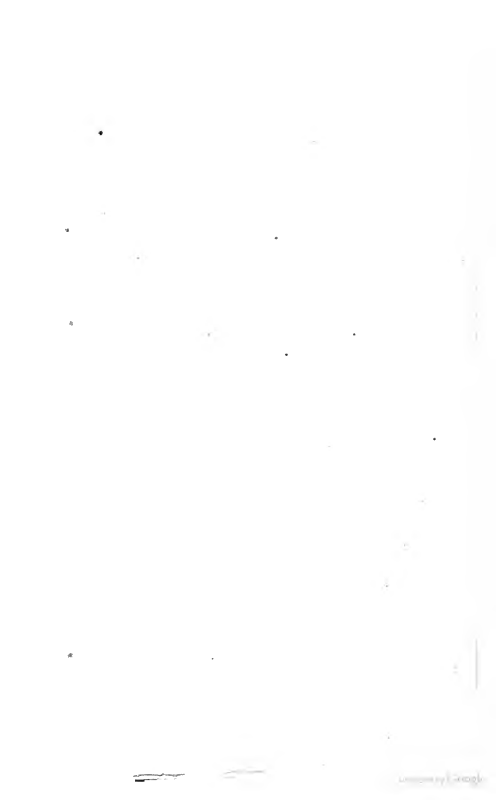
[1] Édition de 1588, *fol.* 496, « plus doulcement et plus delicatement. »

[2] Ce que je te demande, ô fils de Latone! c'est de me laisser jouir du fruit de mes peines; de me donner une santé constante, un esprit toujours sain; de me préserver d'une vieillesse étrangère aux doux chants des Muses. HORACE, *Od.*, I, 31, 17.

FIN DES ESSAIS.



LETTRES.



LETTRES

DE MICHEL

DE MONTAIGNE.

I[1].

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE[2].

..... Quant à ses dernieres paroles, sans doubte si homme en doibt rendre bon compte, c'est moy;

[1] On trouvera cette pièce, ainsi que plusieurs des lettres suivantes, dans un petit livre publié par MONTAIGNE lui-même, environ neuf ans avant la première édition de ses *Essais*, qui parut à Bordeaux en 1580. Ce petit livre *in*-8, maintenant assez rare, fut imprimé *avec privilége* à Paris, chez *Federic Morel* (l'ancien), rue S. Jean de Beauvais, *au Franc Meurier*, 1571 (d'autres frontispices ont la date de 1572); il est composé de 131 *fol.*, et intitulé: *La Mesnagerie de Xenophon; les Regles de Mariage, de Plutarque; Lettre de Consolation de Plutarque à sa femme; le tout traduict de grec en françois par feu M. Estienne de La Boetie, Conseiller du Roy en sa court de parlement à Bordeaux: ensemble quelques Vers latins et françois de son invention: item, un Discours sur la mort du dit Seigneur de La Boetie, par M. de Montaigne*. Le *privilége* est du 18 octobre 1670. Les *Vers françois* annoncés dans ce titre n'ont été publiés par Montaigne, chez le même imprimeur, qu'en 1572, *in*-8° de 19 *fol.* Les traductions ont reparu en 1600, chez Claude Morel, rue S. Jacques, à la Fontaine, sans être réimprimées, mais avec un nouveau frontispice; on y a joint, au commencement, la *Mesnagerie* d'Aristote (ou les *Économiques*) de la traduction du même La Boëtie, en 8 *fol.*, et à la fin, le recueil de ses *Vers françois*. J. V. L.

[2] « Extraict d'une lettre que monsieur le conseiller de Montaigne

tant parce que, du long de sa maladie, il parloit aussi volontiers à moy qu'à nul aultre, que aussi pource que, pour la singuliere et fraternelle amitié que nous nous estions entreportee, i'avois trescertaine cognoissance des intentions, iugements et volontez qu'il avoit eus durant sa vie, autant sans doubte qu'homme peult avoir d'un aultre; et parce que ie les sçavois estre haultes, vertueuses, pleines de trescertaine resolution, et, quand tout est dict, admirables. Ie preveoyois bien, que si la maladie luy laissoit le moyen de se pouvoir exprimer, qu'il ne luy eschapperoit rien, en une telle necessité, qui ne feust grand et plein de bon exemple: ainsi, ie m'en prenois le plus garde que ie pouvois. Il est vray, monseigneur, comme i'ay la memoire fort courte, et desbauchee encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie vouldrois estres sceues: mais celles desquelles il m'est

escrit à monseigneur de Montaigne son père, contenant quelques particularitez qu'il remarqua en la maladie et mort de feu M. de La Boëtie.» *La Mesnagerie de Xenophon*, etc., *fol.* 121.— La Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, né à Sarlat en Périgord le 1er novembre 1530, mourut à Germignac près Bordeaux, le 18 août 1563, âgé de 32 ans, neuf mois et dix-sept jours. Cette lettre de Montaigne à son père, écrite certainement vers le même temps, est donc la plus ancienne de toutes. L'ordre chronologique, dans la disposition des dix lettres qui restent de Montaigne, est adopté ici pour la première fois. J. V. L.

souvenu, ie les vous manderay le plus au vray qu'il me sera possible; car, pour le representer ainsi fierement arresté en sa brave desmarche; pour vous faire veoir ce courage invincible dans un corps atterré et assommé par les furieux efforts de la mort et de la douleur, ie confesse qu'il y fauldroit un beauconp meilleur style que le mien; parce qu'encores que durant sa vie, quand il parloit de choses graves et importantes, il en parloit de telle sorte, qu'il estoit malaysé de les si bien escrire, si est ce qu'à ce coup il sembloit que son esprit et sa langue s'efforceassent à l'envy, comme pour luy faire leur dernier service: car sans doubte ie ne le veis iamais plein ny de tant et de si belles imaginations, ny de tant d'eloquence, comme il a esté le long de cette maladie. Au reste, monseigneur, si vous trouvez que i'aye voulu mettre en compte ses propos plus legiers et ordinaires, ie l'ay faict à escient; car estant dicts en ce temps là, et au plus fort d'une si grande besongne, c'est un singulier tesmoignage d'une ame pleine de repos, de tranquillité et d'asseurance.

Comme ie revenois du palais, le lundy neufviesme d'aoust 1563, ie l'envoyay convier à disner chez moy. Il me manda qu'il me mercioit; qu'il se trouvoit un peu mal, et que ie luy ferois plaisir, si ie voulois estre une heure avecques luy, avant qu'il partist pour aller en Medor[1].

[1] Je crois qu'il faut lire *Médoc* au lieu de *Médor*; et *Germignac*,

le l'allay trouver bientost aprez disner: il estoit couché vestu, et montroit desià ie ne sçais quel changement en son visage. Il me dist que c'estoit un flux de ventre avecques des trenchees, qu'il avoit prins le iour avant, iouant en pourpoinct soubs une robbe de soye, avecques monsieur d'Escars; et que le froid luy avoit souvent faict sentir semblables accidents. Ie trouvay bon qu'il continuast l'entreprinse qu'il avoit pieça faicte de s'en aller; mais qu'il n'allast pour ce soir que iusques à Germignan, qui n'est qu'à deux lieues de la ville. Cela faisois ie pour le lieu où il estoit logé, tout avoysiné de maisons infectes de peste, de laquelle il avoit quelque apprehension, comme revenant de Perigord et d'Agenois, où il avoit laissé tout empesté; et puis, pour semblable maladie que la sienne, ie m'estois aultresfois tres-bien trouvé de monter à cheval. Ainsin il s'en partit, et madamoiselle de la Boëtie sa femme, et monsieur de Bouillhonnas son oncle, avecques luy.

Le lendemain, de bien bon matin, voycy venir un de ses gents, à moy, de la part de madamoiselle de la Boëtie, qui me mandoit qu'il s'estoit fort mal trouvé la nuict, d'une forte dysenterie. Elle envoyoit querir un medecin et un apotiquaire, et me prioit d'y aller: comme ie feis l'apresdisnee.

non loin de Pons, département de la Charente-Inférieure, au lieu de *Germignan*. E. J.

A mon arrivee, il sembla qu'il feust tout esioui de me veoir; et, comme ie voulois prendre congé de luy pour m'en revenir, et luy promisse de le reveoir le lendemain, il me pria, avecques plus d'affection et d'instance qu'il n'avoit iamais faict d'aultre chose, que ie feusse le plus que ie pourrois avecques luy. Cela me toucha aulcunement. Ce neantmoins ie m'en allois, quand madamoiselle de la Boëtie, qui pressentoit desia ie ne sçais quel malheur, me pria, les larmes à l'œil, que ie ne bougeasse pour ce soir. Ainsin elle m'arresta; dequoy il se resiouït avecques moy. Le lendemain, ie m'en reveins; et le ieudy, le feus retrouver. Son mal alloit en empirant; son flux de sang, et ses trenchees qui l'affoiblissoient encores plus, croissoient d'heure à aultre.

Le vendredy, ie le laissay encores: et le samedy, ie le feus reveoir desia fort abbattu. Il me dict lors que sa maladie estoit un peu contagieuse, et, oultre cela, qu'elle estoit mal plaisante et melancholique; qu'il cognoissoit tresbien mon naturel, et me prioit de n'estre avecques luy que par boutees, mais le plus souvent que ie pourrois. Ie ne l'abandonnay plus. Iusques au dimanche, il ne m'avoit tenu nul propos de ce qu'il iugeoit de son estre, et ne parlions que de particulieres occurrences de sa maladie, et de ce que les anciens medecins en avoient dict; d'affaires publicques bien peu, car ie l'en trouvay tout desgousté dez le premier iour. Mais le dimanche,

il eust une grand'foiblesse: et comme il feut revenu à soy, il dict qu'il luy avoit semblé estre en une confusion de toutes choses, et n'avoir rien veu qu'une espesse nue, et brouillart obscur, dans lequel tout estoit peslemesle et sans ordre; toutesfois qu'il n'avoit eu nul desplaisir à tout cet accident. « La mort n'a rien de pire que cela, luy dis ie lors, mon frere: » « Mais n'a rien de si mauvais, » me respondit il.

Depuis lors, parce que dez le commencement de son mal il n'avoit prins nul sommeil, et que, nonobstant touts les remedes, il alloit tousiours en empirant, de sorte qu'on y avoit desia employé certains bruvages desquels on ne se sert qu'aux dernieres extremitez, il commencea à desesperer entierement de sa guarison; ce qu'il me communiqua. Ce mesme iour, parce qu'il feut trouvé bon, ie luy dis, « Qu'il me sieroit mal, pour l'extreme amitié que ie luy portois, si ie ne me soulciois, que comme en sa santé on avoit veu toutes ses actions pleines de prudence et de bon conseil autant qu'à homme du monde, qu'il les continuast encores en sa maladie; et que, si Dieu vouloit qu'il empirast, ie serois tresmarry qu'à faulte d'advisement il eust laissé nul de ses affaires domestiques descousu, tant pour le dommage que ses parents y pourroient souffrir, que pour l'interest de sa reputation: » ce qu'il print de moy de tresbon visage; et, aprez s'estre re-

solu des difficultez qui le tenoient suspens en cela, il me pria d'appeller son oncle et sa femme, seuls, pour leur faire entendre ce qu'il avoit deliberé quant à son testament. Ie luy dis qu'il les estonneroit. « Non, non, me dict il, ie les consoleray; et leur donneray beaucoup meilleure esperance de ma santé, que ie ne l'ay moy mesme. » Et puis, il me demanda si les foiblesses qu'il avoit eues ne nous avoient pas un peu estonnés. « Cela n'est rien, luy feis ie, mon frere, ce sont accidents ordinaires à telles maladies. » « Vrayement non, ce n'est rien, mon frere, me respondit il, quand bien il en adviendroit ce que vous en craindriez le plus. » « A vous ne seroit ce que heur, luy repliquay ie; mais le dommage seroit à moy, qui perdrois la compaignie d'un si grand, si sage et si certain amy, et tel que ie serois asseuré de n'en trouver iamais de semblable. » « Il pourroit bien estre, mon frere, adiousta il : et vous asseure que ce qui me faict avoir quelque soing que i'ay de ma guarison, et n'aller si courant au passage que i'ay desia franchy à demy, c'est la consideration de vostre perte, et de ce pauvre homme et de cette pauvre femme (parlant de son oncle et de sa femme), que i'ayme touts deux uniquement, et qui porteront bien impatiemment, i'en suis asseuré, la perte qu'ils feront en moy, qui de vray est bien grande pour vous et pour eulx. I'ay aussi respect au desplaisir

qu'auront beaucoup de gents de bien qui m'ont aymé et estimé pendant ma vie, desquels, certes ie le confesse, si c'estoit à moy à faire, ie scrois content de ne perdre encores la conversation; et, si ie m'en vois, mon frere, ie vous prie, vous qui les cognoissez, de leur rendre tesmoignage de la bonne volonté que ie leur ay portee iusques à ce dernier terme de ma vie: et puis, mon frere, par adventure, n'estois ie point nay si inutile, que ie n'eusse moyen de faire service à la chose publicque; mais, quoy qu'il en soit, ie suis prest à partir, quand il plaira à Dieu, estant tout asseuré que ie iouïray de l'ayse que vous me predites. Et quant à vous, mon amy, ie vous cognois si sage, que, quelque interest que vous y ayez, si vous conformerez vous volontiers et patiemment à tout ce qu'il plaira à sa saincte Maiesté d'ordonner de moy; et vous supplie vous prendre garde que le deuil de ma perte ne poulse ce bon homme et cette boune femme hors des gonds de la raison.» Il me demanda lors comme ils s'y comportoient desia. Ie luy dis que assez bien pour l'importance de la chose. «Ouy, suyvit il, à cette heure qu'ils ont encores un peu d'esperance; mais si ie la leur ay une fois toute ostee, mon frere, vous serez bien empesché à les contenir.» Suyvant ce respect, tant qu'il vescut depuis, il leur cacha tousiours l'opinion certaine qu'il avoit de sa mort, et me prioit bien fort d'en user de mesme. Quand il les veoyoit auprez de

luy, il contrefaisoit la chere plus gaye[1], et les paissoit de belles esperances.

Sur ce poinçt, ie le laissay, pour les aller appeller. Ils composerent leur visage le mieulx qu'ils peurent, pour un temps. Et aprez nous estre assis autour de son lict, nous quatre seuls, il dict ainsi, d'un visage posé, et comme tout esiouy:

« Mon oncle, ma femme, ie vous asseure, sur ma foy, que nulle nouvelle attaincte de ma maladie, ou opinion mauvaise que i'aye de ma guarison, ne m'a mis en fantasie de vous faire appeller pour vous dire ce que i'entreprends; car ie me porte, Dieu mercy, tresbien, et plein de bonne esperance: mais, ayant de longue main apprins, tant par longue experience que par longue estude, le peu d'asseurance qu'il y a à l'instabilité et inconstance des choses humaines, et mesme en nostre vie, que nous tenons si chere, qui n'est toutesfois que fumee et chose de neant; et considerant aussi que, puisque ie suis malade, ie me suis d'autant approché du dangier de la mort, i'ay deliberé de mettre quelque ordre à mes affaires domestiques, aprez en avoir eu vostre advis premierement. »

Et puis addressant son propos à son oncle: « Mon bon oncle, dict il, si i'avois à vous rendre à cette heure compte des grandes obligations que ie vous ay, ie n'aurois eu piece faict[2]: il me suffit que, iusques à present, où que i'aye esté, et à qui-

[1] *L'accueil plus gai.* E. J.
[2] *De long-temps fait.* E. J.

conque i'en aye parlé, i'aye tousiours dict que tout ce que un tressage, tresbon et tresliberal pere pouvoit faire pour son fils, tout cela avez vous faict pour moy, soit pour le soing qu'il a fallu à m'instruire aux bonnes lettres, soit lorsqu'il vous a pleu me poulser aux estats[1]; de sorte que tout le cours de ma vie a esté plein de grands et recommendables offices d'amitiez vostres envers moy; somme, quoy que i'aye, ie le tiens de vous, ie l'advoue de vous, ie vous en suis redevable, vous estes mon vray pere: ainsi, comme fils de famille, ie n'ay nulle puissance de disposer de rien, s'il ne vous plaist de m'en donner congé.» Lors il se teut, et attendit que les soupirs et les sanglots eussent donné loysir à son oncle de luy respondre, Qu'il trouveroit tousiours tresbon tout ce qu'il luy plairoit. Lors ayant à le faire son heritier, il le supplia de prendre de luy le bien qui estoit sien.

Et puis destournant sa parole à sa femme: «Ma semblance, dict il (ainsi l'appelloit il souvent, pour quelque ancienne alliance qui estoit entre eulx), ayant esté ioinct à vous du sainct nœud de mariage, qui est l'un des plus respectables et inviolables que Dieu nous ait ordonné çà bas pour l'entretien de la societé humaine, ie vous ay aymee, cherie et estimee autant qu'il m'a esté

[1] *Aux emplois publics;* car, comme dit Montaigne dans sa lettre au chancelier de L'Hospital, son ami «estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes.» C.

possible, et suis tout asseuré que vous m'avez rendu reciproque affection, que ie ne sçaurois assez recognoistre. Ie vous prie de prendre de la part de mes biens ce que ie vous donne, et vous en contenter, encores que ie sçache bien que c'est bien peu au prix de vos merites. »

Et puis tournant son propos à moy : « Mon frere, dict il, que i'ayme si cherement, et que i'avois choisy parmy tant d'hommes pour renouveller avecques vous cette vertueuse et sincere amitié, de laquelle l'usage est, par les vices, dez si longtemps esloingné d'entre nous, qu'il n'en reste que quelques vieilles traces en la memoire de l'antiquité, ie vous supplie, pour signal de mon affection envers vous, vouloir estre successeur de ma bibliotheque et de mes livres que ie vous donne : present bien petit, mais qui part de bon cœur, et qui vous est convenable pour l'affection que vous avez aux lettres. Ce vous sera μνημόσυνον *tui sodalis*[1]. »

Et puis parlant à touts trois generalement, loua Dieu de quoy, en une si extreme necessité, il se trouvoit accompaigné de toutes les plus cheres personnes qu'il eust en ce monde ; et qu'il luy sembloit tresbeau à veoir une assemblee de quatre si accordants et si unis d'amitié ; faisant, disoit il, estat, que nous nous entr'aymions unanimement les uns pour l'amour des aultres. Et

[1] Un souvenir de votre ami.

nous ayant recommendé les uns aux aultres, il suyvit ainsin : « Ayant mis ordre à mes biens, encores me fault il peuser à ma conscieuce. Ie suis chrestien, ie suis catholique : tel ay vescu, tel suis ie deliberé de clorre ma vie. Qu'on me face venir un presbtre ; car ie ne veulx faillir à ce dernier debvoir d'un chrestien. »

Sur ce poinct il finit son propos, lequel il avoit continué avecques telle asseurance de visage, telle force de parole et de voix, que, là où ie l'avois trouvé, lorsque i'entray en sa chambre, foible, traisnant lentement les mots les uns aprez les aultres, ayant le pouls abbattu comme de fiebvre lente, et tirant à la mort, le visage pasle et tout meurtry, il sembloit lors qu'il veinst, comme par miracle, de reprendre quelque nouvelle vigueur, le teinct plus vermeil, et le pouls plus fort, de sorte que ie luy feis taster le mien, pour les comparer ensemble. Sur l'heure i'eus le cœur si serré, que ie ne sceus rien luy respondre. Mais deux ou trois heures aprez, tant pour luy continuer cette grandeur de courage, que aussi parce que ie souhaitois, pour la ialousie que i'ay eue toute ma vie de sa gloire et de son honneur, qu'il y eust plus de tesmoings de tant et si belles preuves de magnanimité, y ayant plus grande compaignie en sa chambre, ie luy dis que i'avois rougi de honte de quoy le courage m'avoit failly à ouïr ce que luy, qui estoit engagé dans ce mal, avoit eu courage de me dire : que iusques lors

i'avois pensé que Dieu ne nous donnast gueres si grand advantage sur les accidents humains, et croyois malayseement ce que quelquesfois i'en lisois parmy les histoires: mais qu'en ayant senti une telle preuve, ie louois Dieu de quoy ce avoit esté en une personne de qui ie feusse tant aymé, et que i'aymasse si cherement; et que cela me serviroit d'exemple pour iouer ce mesme roolle à mon tour.

Il m'interrompit pour me prier d'en user ainsin, et de montrer, par effect, que les discours que nous avions tenus ensemble pendant nostre santé, nous ne les portions pas seulement en la bouche, mais engravez bien avant au cœur et en l'ame, pour les mettre en execution aux premieres occasions qui s'offriroient; adioustant que c'estoit la vraye practique de nos estudes et de la philosophie. Et me prenant par la main, «Mon frere, mon amy, me dict il, ie t'asseure que i'ay faict assez de choses, ce me semble, en ma vie, avecques autant de peine et difficulté que ie fois cette cy. Et quand tout est dict, il y a fort long temps que i'y estois preparé, et que i'en sçavois ma leçon toute par cœur. Mais n'est ce pas assez vescu iusques à l'aage auquel ie suis? i'estois prest à entrer à mon trente troisieme an. Dieu m'a faict cette grace, que tout ce que i'ay passé iusques à cette heure de ma vie, a esté plein de santé et de bonheur: pour l'inconstance des choses humaines, cela ne pouvoit gueres plus durer. Il estoit mes-

luy temps de se mettre aux affaires, et de veoir mille choses malplaisantes, comme l'incommodité de la vieillesse, de laquelle ie suis quite par ce moyen : et puis, il est vraysemblable que i'ay vescu iusques à cette heure avecques plus de simplicité et moins de malice, que ie n'eusse, par adventure, faict, si Dieu m'eust laissé vivre iusqu'à ce que le soing de m'enrichir, et accommoder mes affaires, me feust entré dans la teste. Quant à moy, ie suis certain, ie m'en vois trouver Dieu, et le seiour des bienheureux. » Or, parce que ie montrois, mesme au visage, l'impatience que i'avois à l'ouïr: « Comment, mon frère! me dict il, me voulez vous faire peur? Si ie l'avois, à qui seroit ce de me l'oster, qu'à vous? »

Sur le soir, parce que le notaire surveint, qu'on avoit mandé pour recevoir son testament, ie le luy feis mettre par escript; et puis ie luy feus dire, S'il ne le vouloit pas signer: « Non pas signer, dict il, ie le veulx faire moy mesme: mais ie vouldrois, mon frere, qu'on me donnast un peu de loysir; car ie me treuve extremement travaillé, et si affoibly que ie n'en puis quasi plus. » Ie me meis à changer de propos; mais il se reprit soubdain, et me dict qu'il ne falloit pas grand loysir à mourir, et me pria de sçavoir si le notaire avoit la main bien legiere, car il n'arresteroit gueres à dicter. I'appellay le notaire; et sur le champ il dicta si vite son testament, qu'on estoit bien empesché à le suyvre. Et ayant achevé, il me pria de luy

lire : et parlant à moy, « Voylà, dict il, le soing d'une belle chose que nos richesses ! *Sunt hæc, quæ hominibus vocantur bona*[1] ! » Aprez que le testament eust esté signé, comme sa chambre estoit pleine de gents, il me demanda s'il luy feroit mal de parler. Ie luy dis que non, mais que ce feust tout doulcement.

Lors il feit appeller madamoiselle de Saint Quentin sa niepce, et parla ainsin à elle : « Ma niepce m'amie, il m'a semblé, depuis que ie t'ay cogneue, avoir veu reluire en toy des traicts de tresbonne nature : mais ces derniers offices que tu fois, avecques si bonne affection et telle diligence, à ma presente necessité, me promettent beaucoup de toy ; et vrayement ie t'en suis obligé, et t'en mercie tresaffectueusement. Au reste, pour me descharger, ie t'advertis d'estre premierement devote envers Dieu : car c'est sans doubte la principale partie de nostre debvoir, et sans laquelle nulle aultre action ne peult estre ny bonne ny belle ; et celle là y estant bien à bon escient, elle traisne aprez soy par necessité toutes aultres actions de vertu. Aprez Dieu, il te fault aymer et honnorer ton pere et ta mere, mesme ta mere ma sœur, que i'estime des meilleures et plus sages femmes du monde ; et te prie de prendre d'elle l'exemple de ta vie. Ne te laisse point emporter aux plaisirs : fuy comme peste ces folles privautez

[1] Voilà ce que les hommes appellent des biens !

que tu veois les femmes avoir quelquesfois avecques les hommes; car, encores que sur le commencement elles n'ayent rien de mauvais, toutesfois petit à petit elles corrompent l'esprit, et le conduisent à l'oysifveté, et de là, dans le vilain bourbier du vice. Crois moy; la plus seure garde de la chasteté à une fille, c'est la severité. Ie te prie, et veulx, qu'il te souvienne de moy, pour avoir souvent devant les yeulx l'amitié que ie t'ay portee; non pas pour te plaindre, et pour te douloir de ma perte, et cela deffends ie à touts mes amis tant que ie puis, attendu qu'il sembleroit qu'ils feussent envieux du bien, duquel, mercy à ma mort, ie me verray bientost iouïssant: et t'asseure, ma fille, que si Dieu me donnoit à cette heure à choisir, ou de retourner à vivre encores, ou d'achever le voyage que i'ay commencé, ie serois bien empesché au chois. Adieu, ma niepce m'amie. »

Il feit, aprez, appeller madamoiselle d'Arsat sa belle fille, et luy dict: « Ma fille, vous n'avez pas grand besoing de mes advertissements, ayant une telle mere, que i'ay trouvee si sage, si bien conforme à mes conditions et volontez, ne m'ayant iamais faict nulle faulte: vous serez tres bien instruicte, d'une telle maistresse d'eschole. Et ne trouvez point estrange, si moy, qui ne vous touche d'aulcune parenté, me soulcie et me mesle de vous; car, estant fille d'une personne qui m'est si proche, il est impossible que tout ce qui vous con-

cerne ne me touche aussi. Et pourtant ay ie tousiours eu tout le soing des affaires de monsieur d'Arsat vostre frere, comme des miennes propres, et, par adventure, ne vous nuira il pas à vostre advancement d'avoir esté ma belle fille. Vous avez de la richesse et de la beauté assez; vous estes damoiselle de bon lieu: il ne vous reste que d'y adiouster les biens de l'esprit; ce que ie vous prie vouloir faire. Ie ne vous deffends pas le vice, qui est tant detestable aux femmes; car ie ne veulx pas penser seulement qu'il vous puisse tumber en l'entendement, voire ie crois que le nom mesme vous en est horrible. Adieu, ma belle fille. »

Toute la chambre estoit pleine de cris et de larmes, qui n'interrompoient toutesfois nullement le train de ses discours, qui feurent longuets. Mais, aprez tout cela, il commanda qu'on feist sortir tout le monde, sauf sa garnison; ainsi nomma il les filles qui le servoient. Et puis appellant mon frere de Beauregard: « Monsieur de Beauregard, luy dict il, ie vous mercie bien fort de la peine que vous prenez pour moy. Vous voulez bien que ie vous descouvre quelque chose que i'ay sur le cœur à vous dire. » De quoy quand mon frere luy eut donné asseurance, il suyvit ainsi: « Ie vous iure que de touts ceulx qui se sont mis à la reformation de l'Eglise, ie n'ay iamais pensé qu'il y en ayt eu un seul qui s'y soit mis avecques meilleur zele, plus entiere, sincere et simple affection, que vous: et crois certainement que les seuls vices de nos

prelats, qui ont sans doubte besoing d'une grande correction, et quelques imperfections que le cours du temps a apporté en nostre Eglise, vous ont incité à cela. Ie ne vous en veulx, pour cette heure, desmouvoir; car aussi ne prie ie pas volontiers personne de faire quoy que ce soit contre sa conscience: mais ie vous veulx bien advertir qu'ayant respect à la bonne reputation qu'a acquis la maison de laquelle vous estes par une continuelle concorde, maison que i'ay autant chere que maison du monde (mon Dieu, quelle case, de laquelle il n'est iamais sorty acte que d'homme de bien!), ayant respect à la volonté de vostre pere, ce bon pere à qui vous debvez tant, de vostre bon oncle, à vos freres, vous fuyiez ces extremitez: ne soyez point si apre et si violent; accommodez vous à eulx; ne faites point de bande et de corps à part; ioignez vous ensemble. Vous veoyez combien de ruynes ces dissentions ont apporté en ce royaume; et vous responds qu'elles en apporteront de bien plus grandes. Et, comme vous estes sage et bon, gardez de mettre ces inconvenients parmy vostre famille, de peur de luy faire perdre la gloire et le bonheur duquel elle a ioüi iusques à cette heure. Prenez en bonne part, monsieur de Beauregard, ce que ie vous en dis, et pour un certain tesmoignage de l'amitié que ie vous porte: car pour cet effet me suis ie reservé, iusques à cette heure, à vous le dire; et, à l'adventure, vous le disant en l'estat auquel vous me veoyez, vous donnerez plus de

poids et d'auctorité à mes paroles. » Mon frere le remercia bien fort.

Le lundy matin, il estoit si mal, qu'il avoit quité toute esperance de vie. De sorte que deslors qu'il me veit, il m'appella tout piteusement, et me dict : « Mon frere, n'avez vous pas de compassion de tant de torments que ie souffre? ne veoyez vous pas meshuy, que tout le secours que vous me faites ne sert que d'alongement à ma peine? » Bientost aprez, il s'esvanouit; de sorte qu'on le cuida abandonner pour trespassé : enfin, on le reveilla à force de vinaigre et de vin. Mais il ne veit de fort long temps aprez; et nous oyant crier autour de luy, il nous dict : « Mon Dieu! qui me tormente tant? Pourquoy m'oste lon de ce grand et plaisant repos auquel ie suis? Laissez moy, ie vous prie. » Et puis m'oyant, il me dict : « Et vous aussi, mon frere, vous ne voulez doncques pas que ie guarisse? Oh! quel ayse vous me faites perdre! » Enfin, s'estant encores plus remis, il demanda un peu de vin. Et puis, s'en estant bien trouvé, me dict, que c'estoit la meilleure liqueur du monde. « Non est dea, feis ie pour le mettre en propos; c'est l'eau. » « C'est mon, repliqua il, ὕδωρ ἄριστον[1]. » Il avoit desia toutes les extremitez, iusques au visage, glacces de froid, avecques une sueur mortelle qui luy couloit tout le long du

[1] « Oui, certes, répliqua-t-il, l'eau est la meilleure des choses. » Les deux mots grecs sont de PINDARE, qui commence par là sa première *Olympique*. C.

corps : et n'y pouvoit on quasi plus trouver nulle recognoissance de pouls.

Ce matin, il se confessa à son presbtre : mais parce que le presbtre n'avoit apporté tout ce qu'il luy falloit, il ne luy peut dire la messe. Mais le mardy matin, monsieur de la Boëtie le demanda, pour l'ayder, dict il, à faire son dernier office chrestien. Ainsin, il ouït la messe, et feit ses pasques. Et comme le presbtre prenoit congé de luy, il luy dict : « Mon pere spirituel, ie vous supplie humblement, et vous et ceulx qui sont soubs vostre charge, priez Dieu pour moy. Soit qu'il soit ordonné, par les tressacrez thresors des desseings de Dieu, que ie finisse à cette heure mes iours, qu'il ayt pitié de mon ame, et me pardonne mes pechez, qui sont infinis, comme il n'est pas possible que si vile et si basse creature que moy aye peu executer les commandements d'un si hault et si puissant maistre : Ou, s'il luy semble que ie face encores besoing par deçà, et qu'il veuille me reserver à quelque aultre heure, suppliez le qu'il finisse bientost en moy les angoisses que ie souffre, et qu'il me face la grace de guider doresnavant mes pas à la suyte de sa volonté, et de me rendre meilleur que ie n'ay esté. » Sur ce poinct, il s'arresta un peu pour prendre haleine ; et veoyant que le presbtre s'en alloit, il le rappella, et luy dict : « Encores veulx ie dire cecy en vostre presence : Ie proteste que comme i'ay esté baptizé, ay vescu, ainsi veulx ie

mourir soubs la foy et religion que Moïse planta premierement en Aegypte; que les peres receurent depuis en Iudee; et qui de main en main, par succession de temps, a esté apportee en France. » Il sembla, à le veoir, qu'il eust parlé encores plus long temps, s'il eust peu: mais il finit, priant son oncle et moy de prier Dieu pour luy: « Car ce sont, dict il, les meilleurs offices que les chrestiens puissent faire les uns pour les aultres. » Il s'estoit, en parlant, descouvert une espaule, et pria son oncle la recouvrir, encores qu'il eust un valet plus prez de luy; et puis me regardant: *Ingenui est*, dict il, *cui multum debeas, ei plurimum velle debere*[1].

Monsieur de Belot le veint veoir aprez midy: et il luy dict, luy presentant sa main: « Monsieur, mon bon amy, i'estois icy à mesme pour payer ma debte; mais i'ay trouvé un bon crediteur qui me l'a remise. » Un peu aprez, comme il se resveilloit en sursault: « Bien! bien! qu'elle vienne quand elle vouldra, ie l'attends, gaillard et de pied coy: » mots qu'il redict deux ou trois fois en sa maladie. Et puis, comme on luy entreouvroit la bouche par force pour le faire avaller, *An vivere tanti est*[2]? dict il, tournant son propos à monsieur de Belot.

[1] Il est d'un cœur noble de vouloir devoir encore plus à celui à qui il doit beaucoup. — Cette phrase, dont personne n'avoit indiqué la source, est de Cicéron, *Epist. fam.*, II, 6. J. V. L.

[2] La vie vaut-elle tout cela?

Sur le soir, il commencea bien à bon escient à tirer aux traicts de la mort : et comme ie soupois, il me feit appeller, n'ayant plus que l'image et que l'umbre d'un homme, et, comme il disoit luy mesme, *non homo, sed species hominis;* et me dict, à toutes peines : « Mon frere, mon amy, pleust à Dieu que ie veisse les effects des imaginations que ie viens d'avoir! » Apres avoir attendu quelque temps, qu'il ne parloit plus, et qu'il tiroit des soupirs trenchants pour s'en efforcer, car deslors la langue commenceoit fort à luy denier son office, « Quelles sont elles, mon frere? » luy dis ie. « Grandes, grandes, » me respondit il. « Il ne feut iamais, suyvis ie, que ie n'eusse cet honneur que de communiquer à toutes celles qui vous venoient à l'entendement; voulez vous pas que i'en iouïsse encores? » « C'est mon dea [1], respondit il; mais, mon frere, ie ne puis : elles sont admirables, infinies, et indicibles. » Nous en demeurasmes là : car il n'en pouvoit plus. De sorte qu'un peu auparavant il avoit voulu parler à sa femme, et luy avoit dict, d'un visage le plus gay qu'il le pouvoit contrefaire, qu'il avoit à luy dire un conte. Et sembla qu'il s'efforceast pour parler : mais la force luy defaillant, il demanda un peu de vin pour la luy rendre. Ce feut pour neant; car il esvanouït soubdain, et feut long temps sans veoir.

[1] *C'est mon avis aussi.* E. J.

Estant desia bien voysin de sa mort, et oyant les pleurs de madamoiselle de la Boëtie, il l'appella, et luy dict ainsi : « Ma semblance, vous vous tormentez avant le temps : voulez vous pas avoir pitié de moy? Prenez courage. Certes, ie porte plus la moitié de peine, pour le mal que ie vous veois souffrir, que pour le mien ; et avecques raison, parce que les maulx que nous sentons en nous, ce n'est pas nous proprement qui les sentons, mais certains sens que Dieu a mis en nous : mais ce que nous sentons pour les aultres, c'est par certain iugement et par discours de raison que nous le sentons. Mais ie m'en vois : » cela disoit il, parce que le cœur luy failloit. Or, ayant eu peur d'avoir estonné sa femme, il se reprint, et dist : « Ie m'en vois dormir : bon soir, ma femme ; allez vous en. » Voylà le dernier congé qu'il print d'elle.

Aprez qu'elle feut partie, « Mon frere, me dict il, tenez vous auprez de moy, s'il vous plaist. » Et puis, ou sentant les poinctes de la mort plus pressantes et poignantes, ou bien la force de quelque medicament chauld qu'on luy avoit faict avaller, il print une voix plus esclatante et plus forte, et donnoit des tours dans son lict avecques tout plein de violence : de sorte que toute la compaignie commencea à avoir quelque esperance, parce que iusques lors la seule foiblesse nous l'avoit faict perdre. Lors, entre aultres choses, il se print à me prier et reprier, avecques une extreme affection, de luy donner une place.

De sorte que i'eus peur que son iugement feust esbranlé : mesme que luy ayant bien doulcement remontré qu'il se laissoit emporter au mal, et que ces mots n'estoient pas d'homme bien rassis, il ne se rendit point au premier coup, et redoubla encores plus fort : « Mon frere! mon frere! me refusez vous doncques une place? » Iusques à ce qu'il me contraignit de le convaincre par raison, et de luy dire, que puisqu'il respiroit et parloit, et qu'il avoit corps, il avoit par consequent son lieu. « Voire, voire[1], me respondit il lors, i'en ay; mais ce n'est pas celuy qu'il me faut : et puis, quand tout est dict, ie n'ay plus d'estre. » « Dieu vous en donnera un meilleur bientost, » luy feis ie. « Y feusse ie desia, mon frere! me respondit il; il y a trois iours que i'ahanne pour partir. » Estant sur ces destresses, il m'appella souvent pour s'informer seulement si i'estois prez de luy. Enfin, il se meit un peu à reposer, qui nous confirma encores plus en nostre bonne esperance : de maniere que, sortant de sa chambre, ie m'en resiouïs avecques madamoiselle de la Boëtie. Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand souspir, il rendit l'ame, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'aoust, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours.

[1] *Vraiment, vraiment.* E. J.

II[1].

A MONSEIGNEUR MONSEIGNEUR DE MONTAIGNE.

Monseigneur, suyvant la charge que vous me donnastes l'annee passee chez vous à Montaigne, i'ay taillé et dressé de ma main, à Raimond Sebond, ce grand theologien et philosophe espaignol, un accoustrement à la françoise; et l'ay devestu, autant qu'il a esté en moy, de ce port farouche et maintien barbaresque que vous luy veites premierement: de maniere qu'à mon opinion, il a meshuy assez de façon et d'entregent pour se presenter en toute bonne compaignie. Il pourra bien estre que les personnes delicates et curieuses y remarqueront quelque traict et ply de Gascongne: mais ce leur sera d'autant plus de honte, d'avoir, par leur nonchalance, laissé pren-

[1] Cette lettre de Montaigne à son père se trouve au-devant de la *Théologie naturelle de Raimond Sebond*, « traduicte nouvellement en françois par messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roy, et gentilhomme ordinaire de sa chambre; » Paris, chez Gabriel Buon, 1569. Le père de Montaigne, mort cette année même, ne put voir cette traduction imprimée. Il y a d'autres éditions: Paris, chez Michel Sonnius, 1581; Rouen, chez Romain de Beauvais, 1603; Tournon, 1605; Rouen, chez Jean de La Mère, 1641, etc. *Voy.* le chap. 12 du second livre des *Essais*, tome III, page 4 et suiv. J. V. L.

dre sur eulx cet advantage à un homme de tout poinct nouveau et aprenty en telle besongne. Or, monseigneur, c'est raison que soubs vostre nom il se poulse en credit et mette en lumiere, puisqu'il vous doibt tout ce qu'il a d'amendement et de reformation. Toutesfois ie veois bien que, s'il vous plaist de compter avecques luy, ce sera vous qui luy debvrez beaucoup de reste; car, en eschange de ses excellents et tresreligieux discours, de ses haultaines conceptions et comme divines, il se trouvera que vous n'y aurez apporté de vostre part que des mots et du langage; marchandise si vulgaire et si vile, que qui plus en a n'en vault, à l'adventure, que moins.

Monseigneur, ie supplie Dieu qu'il vous doint treslongue et tresheureuse vie. De Paris, ce 18 de iuin 1568.

Vostre treshumble et tresobeïssant fils,

MICHEL DE MONTAIGNE.

III[1].

A MONSIEUR MONSIEUR DE LANSAC[2],

Chevalier de l'ordre du roy, conseiller de son conseil privé, sur-intendant de ses finances, et capitaine de cent gentilshommes de sa maison.

Monsieur, ie vous envoye la Mesnagerie de Xenophon mise en françois par feu monsieur de la Boëtie: present qui m'a semblé vous estre propre; tant pour estre party premierement, comme vous sçavez, de la main d'un gentilhomme de marque[3], tresgrand homme de guerre et de paix, que pour avoir prins sa seconde façon de ce personnage[4] que ie sçais avoir esté aymé et estimé de vous pendant sa vie. Cela vous servira tousiours d'aiguillon à continuer envers son

[1] Lettre qui se trouve au-devant de la *Mesnagerie de Xenophon* et des autres traductions de La Boëtie, imprimées chez Federic Morel en 1571, *fol.* 2. Cette dédicace doit être de l'an 1570, comme toutes celles qui sont comprises dans ce volume, et qui portent une date précise. *Voy.* notre première note sur ces lettres. J. V. L.

[2] Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, nommé conseiller d'état par Charles IX, ou plutôt par la reine-mère Catherine de Médicis, au mois de mai 1568. J. V. L.

[3] *Xénophon*. Le titre de gentilhomme, que lui donne Montaigne, pourroit le faire méconnoitre. Peut-être l'auroit-il désigné plus honorablement s'il l'eût nommé tout simplement un illustre citoyen d'Athènes. C.

[4] D'*Estienne de La Boëtie.*

nom et sa memoire vostre bonne opinion et volonté. Et hardiement, monsieur, ne craignez pas de les accroistre de quelque chose: car ne l'ayant gousté que par les tesmoignages publics qu'il avoit donné de soy, c'est à moy à vous respondre qu'il avoit tant de degrez de suffisance au delà, que vous estes bien loing de l'avoir cogneu tout entier. Il m'a faict cet honneur, vivant, que ie mets au compte de la meilleure fortune des miennes, de dresser avecques moy une cousture d'amitié si estroicte et si ioincte, qu'il n'y a eu biais, mouvement, ny ressort en son ame, que ie n'aye peu considerer et iuger, au moins si ma veue n'a quelquefois tiré court. Or, sans mentir, il estoit, à tout prendre, si prez du miracle, que pour, me iectant hors des barrieres de la vraysemblance, ne me faire mescroire du tout, il est force, parlant de luy, que ie me resserre et restreigne au dessoubs de ce que i'en sçais. Et pour ce coup, monsieur, ie me contenteray seulement de vous supplier, pour l'honneur et reverence que vous devez à la verité, de tesmoigner et croire que nostre Guyenne n'a eu garde de veoir rien pareil à luy parmy les hommes de sa robbe. Soubs l'esperance doncques que vous luy rendrez cela qui luy est tresiustement deu, et pour le refreschir en vostre memoire, ie vous donne ce livre, qui tout d'un train aussi vous respondra, de ma part, que, sans l'expresse deffense que m'en faict mon insuffisance, ie vous

presenterois autant volontiers quelque chose du mien, en recognoissance des obligations que ie vous doibs, et de l'ancienne faveur et amitié que vous avez portee à ceulx de nostre maison. Mais, monsieur, à faulte de meilleure monnoye, ie vous offre en payement une tresasseuree volonté de vous faire humble service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde.

Vostre obeïssant serviteur,

Michel de Montaigne.

IV[1].

A MONSIEUR MONSIEUR DE MESMES[2],

Seigneur de Roissy et de Malassize, conseiller du roy en son privé conseil.

Monsieur, c'est une des plus notables folies que les hommes facent, d'employer la force de leur entendement à ruyner et chocquer les opinions communes et receues qui nous portent de la satisfaction et du contentement : car, là où tout ce qui est soubs le ciel employe les moyens et les

[1] Imprimée au-devant des *Règles de Mariage*, de PLUTARQUE, dans le volume cité plus haut, *fol.* 71. J. V. L.

[2] Henri de Mesmes, seigneur de Roissi et de Malassise, conseiller d'état, chancelier du royaume de Navarre, etc., né à Paris, en 1532, d'une famille originaire de Béarn, se distingua sous Henri II, Charles IX, et Henri III, par ses talents administratifs et politiques : il fut chargé, cette année même (août 1570), de la paix avec les protestants ; et comme Armand de Biron, son collègue dans les négociations de Saint-Germain, étoit boiteux, cette paix fut appelée *boiteuse et mal assise*. Le massacre de la Saint-Barthélemi ne tarda pas à prouver qu'on disoit vrai. De Mesmes se montra toujours le protecteur et l'ami des savants : il accueillit Pibrac, Daurat, Turnèbe, Passerat ; lui-même il prit part au travail de Lambin sur Cicéron, qui lui fut dédié. Rollin, dans son *Traité des Études* (liv. I, chap. 2, art. 1), cite de lui des *Mémoires* manuscrits, que le premier président de Mesmes lui avoit communiqués, et qui ont été publiés depuis. On y voit qu'au sortir du collège Henri de Mesmes *récita Homère par cœur d'un bout à l'autre*. J. V. L.

utils que nature luy a mis en main (comme de vray c'en est l'usage) pour l'adgencement et commodité de son estre, ceulx cy, pour sembler d'un esprit plus gaillard et plus esveillé, qui ne reccoit et qui ne loge rien que mille fois touché et balancé au plus subtil de la raison, vont esbranlant leurs ames d'une assiette paisible et reposee, pour, aprez une longue queste, la remplir, en somme, de doubte, d'inquietude, et de fiebvre. Ce n'est pas sans raison que l'enfance et la simplicité ont eté tant recommendees par la Verité mesme. De ma part, i'ayme mieulx estre plus à mon ayse, et moins habile; plus content, et moins entendu. Voylà pourquoy, monsieur, quoyque des fines gents se mocquent du soing que nous avons de ce qui se passera icy aprez nous, comme nostre ame, logee ailleurs, n'ayant plus à se ressentir des choses de ça bas, i'estime toutesfois que ce soit une grande consolation à la foiblesse et briefveté de cette vie, de croire qu'elle se puisse fermir et alonger par la reputation et par la renommee; et embrasse tresvolontiers une si plaisante et favorable opinion engendree originellement en nous, sans m'enquerir curieusement ny comment, ny pourquoy. De maniere que, ayant aymé, plus que toute aultre chose, feu monsieur de la Boëtie, le plus grand homme, à mon advis, de nostre siecle, ie penserois lourdement faillir à mon debvoir, si, à mon escient, ie laissois esvanouïr et perdre un si riche nom que le sien, et une memoire si digne

de recommendation; et si ie ne m'essayois, par ces parties là, de le ressusciter et remettre en vie. Ie crois qu'il le sent aulcunement, et que ces miens offices le touchent et reiouïssent: de vray, il se loge encores chez moy si entier et si vif, que ie ne le puis croire ny si lourdement enterré, ny si entierement esloingné de nostre commerce. Or, monsieur, parce que chasque nouvelle cognoissance que ie donne de luy et de son nom, c'est autant de multiplication de ce sien second vivre, et dadvantage que son nom s'ennoblit et s'honnore du lieu qui le reçoit, c'est à moy à faire, non seulement de l'espandre le plus qu'il me sera possible, mais encores de le donner en garde à personnes d'honneur et de vertu; parmy lesquelles vous tenez tel reng, que, pour vous donner occasion de recueillir ce nouvel hoste, et de luy faire bonne chere, i'ay esté d'advis de vous presenter ce petit ouvrage, non pour le service que vous en puissiez tirer, sçachant bien que, à practiquer Plutarque et ses compaignons, vous n'avez que faire de truchement; mais il est possible que madame de Roissy[1], y veoyant l'ordre de son mesnage et de vostre bon accord representé au vif, sera

[1] Jeanne Hennequin, fille d'Oudart Hennequin, seigneur de Boinville, maître des comptes, mort en 1557, étoit cousine au troisième degré de Henri de Mesmes; il l'avoit épousée par dispense le 3 juin 1552. Il en eut deux enfants, Jean-Jacques de Mesmes, créé comte d'Avaux en 1638, et Judith de Mesmes, qui épousa Jacques Barillon, seigneur de Manci, conseiller au parlement, etc. J. V. L.

tresayse de sentir la bonté de son inclination naturelle avoir non seulement attainct, mais surmonté ce que les plus sages philosophes ont peu imaginer du debvoir et des loix du mariage. Et en toute façon, ce me sera tousiours honneur de pouvoir faire chose qui revienne à plaisir à vous ou aux vostres, pour l'obligation que i'ay de vous faire service.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Votre humble serviteur,

Michel de Montaigne.

V[1].

A MONSEIGNEUR MONSIEUR DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

Monseigneur, i'ay opinion que vous aultres, à qui la fortune et la raison ont mis en main le gouvernement des affaires du monde, ne cherchez rien plus curieusement que par où vous puissiez arriver à la cognoissance des hommes de vos charges: car à peine est il nulle communauté si chestifve, qui n'aye en soy des hommes assez pour fournir commodement à chascun de ses offices, pourveu que le despartement et le triage s'en peust iustement faire; et ce poinct là gaigné, il ne resteroit rien pour arriver à la parfaicte composition d'un estat. Or, à mesure que cela est le plus souhaitable, il est aussi plus difficile, veu que

[1] Imprimée dans le même recueil, au-devant des *Poemata* d'Estienne de La Boëtie, *fol.* 100.—Michel L'Hospital s'étoit alors exilé lui-même à sa terre de Vignay, pour ne pas être témoin des vengeances criminelles tramées par la cour de Charles IX contre les protestants, et que ne put prévenir sa courageuse opposition. Il avoit dit, en remettant les sceaux à Pierre Brulart, secrétaire des commandements de Catherine de Médicis: « Les affaires de ce temps sont trop corrompues pour que je puisse encore m'en mêler. » Il étoit naturel de dédier des *Vers latins* à L'Hospital, un des premiers poëtes latins de son siècle; mais l'époque de cette dédicace est honorable pour Montaigne. J. V. L.

ny vos yeulx ne se peuvent estendre si loing que de trier et choisir parmy une si grande multitude et si espandue, ny ne peuvent entrer iusques au fond des cœurs pour y veoir les intentions et la conscience, pieces principales à considerer: de maniere qu'il n'a esté nulle chose publicque si bien establie, en laquelle nous ne remarquions souvent la faulte de ce despartement et de ce chois; et en celles où l'ignorance et la malice, le fard, les faveurs, les brigues et la violence commandent, si quelque eslection se veoid faicte meritoirement et par ordre, nous le debvons sans doubte à la fortune, qui, par l'inconstance de son bransle divers, s'est pour ce coup rencontree au train de la raison.

Monsieur, cette consideration m'a souvent consolé, sçachant M. Estienne de la Boëtie, l'un des plus propres et necessaires hommes aux premieres charges de la France, avoir tout du long de sa vie croupy, mesprisé, ez cendres de son fouyer domestique, au grand interest [1] de nostre bien commun; car, quant au sien particulier, ie vous advise, monsieur, qu'il estoit si abondamment garny des biens et des thresors qui desfient la fortune, que jamais homme n'a vescu plus satisfaict ny plus content. Ie sçais bien qu'il estoit eslevé aux dignitez de son quartier, qu'on estime des grandes; et sçais, dadvantage, que iamais homme n'y apporta

[1] *Au grand préjudice.*

plus de suffisance, et que, en l'aage de trente deux aus, qu'il mourut, il avoit acquis plus de vraye reputation en ce reng là que nul aultre avant luy: mais tant y a que ce n'est pas raison de laisser en l'estat de soldat un digne capitaine, ny d'employer aux charges moyennes ceulx qui feroient bien encores les premieres. A la verité, ses forces feurent mal mesnagees, et trop espargnees: de façon que, au delà de sa charge, il luy restoit beaucoup de grandes parties oysifves et inutiles, desquelles la chose publicque eust peu tirer du service, et luy de la gloire.

Or, monsieur, puisqu'il a esté si nonchalant de se poulser soy mesme en lumiere, comme, de malheur, la vertu et l'ambition ne logent gueres ensemble; et qu'il a esté d'un siecle si grossier ou si plein d'envie, qu'il n'y a peu nullement estre aydé par le tesmoignage d'aultruy, ie souhaite merveilleusement que, au moins aprez luy, sa memoire, à qui seule meshuy ie doibs les offices de nostre amitié, reccoive le loyer de sa valeur, et qu'elle se loge en la recommendation des personnes d'honneur et de vertu. A cette cause m'a il prins envie de le mettre au iour, et de vous le presenter, monsieur, par ce peu de Vers latins qui nous restent de luy [1]. Tout au rebours du masson, qui met le plus beau de son bastiment vers la rue, et du mar-

[1] Plusieurs de ces poésies latines sont adressées à Montaigne lui-même; à Belot, leur ami commun; à Jos. de la Chassagne, beau-père de l'auteur des *Essais*; à Marguerite de Carle, femme

chand, qui faict montre et parement du plus riche eschantillon de sa marchandise; ce qui estoit en luy le plus recommendable, le vray suc et moelle de sa valeur l'ont suivy, et ne nous en est demeuré que l'escorce et les feuilles. Qui pourroit faire veoir les reglez bransles de son ame, sa pieté, sa vertu, sa iustice, la vivacité de son esprit, le poids et la santé de son iugement, la haulteur de ses conceptions si loing esleveces au dessus du vulgaire, son sçavoir, les graces compaignes ordinaires de ses actions, la tendre amour qu'il portoit à sa miserable patrie, et sa haine capitale et iuree contre tout vice, mais principalement contre cette vilaine traficque qui se couve sous l'honorable tiltre de iustice, engendreroit certainement à toutes gents de bien une singuliere affection envers luy, meslee d'un merveilleux regret de sa perte. Mais, monsieur, il s'en fault tant que je puisse cela, que du fruict mesme de ses estudes il n'avoit encores iamais pensé d'en laisser nul tesmoignage à la posterité; et ne nous en est demeuré que ce que, par maniere de passetemps, il escrivoit quelquesfois.

Quoy que ce soit, ie vous supplie, monsieur, le recevoir de bon visage, et, comme nostre iugement argumente maintesfois d'une chose legiere une bien grande, et que les ieux mesmes des grands personnages rapportent aux clairvoyants quelque marque honnorable du lieu d'où ils par-

de La Boëtie; au célèbre Jul. César Scaliger, etc. Il y a, dans la plupart, quelques fautes, mais de l'esprit et de la facilité. J. V. L.

tent, monter, par ce sien ouvrage, à la cognoissance de luy mesme, et en aymer et embrasser par consequent le nom et la memoire. En quoy, monsieur, vous ne ferez que rendre la pareille à l'opinion tresresolue qu'il avoit de vostre vertu; et si accomplirez ce qu'il a infiniement souhaité pendant sa vie: car il n'estoit homme du monde en la cognoissance et amitié duquel il se feust plus volontiers veu logé que en la vostre. Mais si quelqu'un se scandalise de quoy si hardiement i'use des choses d'aultruy, ie l'advise qu'il ne feut iamais rien plus exactement dict ne escript, aux escholes des philosophes, du droict et des debvoirs de la saincte amitié, que ce que ce personnage et moy en avons practiqué ensemble. Au reste, monsieur ce legier present, pour mesnager d'une pierre deux coups, servira aussi, s'il vous plaist, à vous tesmoigner l'honneur et reverence que ie porte à votre suffisance, et qualitez singulieres qui sont en vous: car, quant aux estrangieres et fortuites, ce n'est pas de mon goust de les mettre en ligne de compte.

Monsieur, ie supplie Dieu qu'il vous doint tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce 30 avril 1570.

Vostre humble et obeïssant serviteur,

MICHEL DE MONTAIGNE.

VI.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR[1].

Lecteur, tu me doibs tout ce dont tu iouïs de feu M. Estienne de la Boëtie; car ie t'advise que quant à luy il n'y a rien qu'il eust iamais esperé de te faire veoir, voire ny qu'il estimast digne de porter son nom en public. Mais moy, qui ne suis pas si hault à la main, n'ayant trouvé aultre chose dans sa librairie, qu'il me laissa par son testament, encores n'ay ie pas voulu qu'il se perdist: et, de ce peu de iugement que i'ay, i'espere que tu trouveras que les plus habiles hommes de nostre siecle font bien souvent feste de moindre chose que cela. I'entends de ceulx qui l'ont practiqué plus ieune (car nostre accointance ne print commencement qu'environ six ans avant sa mort), qu'il avoit faict force aultres vers latins et françois, comme soubs le nom de Gironde, et en ay ouï reciter des riches lopins: mesme celuy qui a escript les antiquitez de Bourges en allegue que ie recognois; mais ie ne sçais que tout cela est devenu, non plus que ses poëmes grecs. Et, à la ve-

[1] Imprimé à la suite de la lettre à M. de Lansac, et qui sert de préface aux diverses traductions de La Boëtie, édition de Paris, 1571. C.

rité, à mesure que chaque saillie luy venoit à la teste, il s'en deschargeoit sur le premier papier qui luy tumboit en main, sans aultre soing de le conserver. Asseure toy que i'y ay faict ce que i'ay peu, et que depuis sept ans que nous l'avons perdu, ie n'ay peu recouvrer que ce que tu en veois : sauf un discours DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE [1], et quelques memoires de nos troubles sur l'edict de ianvier 1562. Mais quant à ces deux dernieres pieces, ie leur treuve la façon trop delicate et mignarde pour les abandonner au grossier et pesant air d'une si mal plaisante saison. A Dieu. De Paris, ce dixiesme d'aoust 1570.

[1] On le trouvera ci-après dans ce volume, et imprimé plus correctement qu'il ne l'a été dans les différentes éditions données par Coste. N.

VII[1].

A MONSIEUR MONSIEUR DE FOIX,

Conseiller du roy en son conseil privé, et ambassadeur de sa majesté prez la seigneurie de Venise.

Monsieur, estant à mesme de vous recommender, et à la posterité, la memoire de feu Estienne de la Boëtie, tant pour son extreme valeur, que pour la singuliere affection qu'il me portoit, il m'est tumbé en fantasie combien c'estoit une indiscretion de grande consequence, et digne de la coercion de nos loix, d'aller, comme il se faict ordinairement, desrobbant à la vertu la gloire, sa fidelle compaigne, pour en estrener, sans chois et sans iugement, le premier venu, selon nos interests particuliers: Veu que les deux resnes principales qui nous guident et tiennent en office, sont la peine et la recompense, qui ne nous touchent proprement, et comme hommes, que par

[1] Imprimée au-devant des *Vers françois* d'Estienne de La Boëtie, édit. de Paris, 1572. Ce recueil, qui n'est composé que de 19 *fol.*, renferme une Épitre à Marguerite de Carle, femme de La Boëtie, *sur la traduction des plaintes de Bradamant au trente-troisieme chant de Loys Arioste;* cette traduction, en huit pages; une assez longue *Chanson*, en tercets; vingt-cinq *Sonnets*, différents des vingt-neuf que Montaigne adressa plus tard à madame de Grammont, *Essais*, liv. I, chap. 28 (tome II, pag. 26). J. V. L.

l'honneur et la honte, d'autant que celles icy donnent droictement à l'ame, et ne se goustent que par les sentiments interieurs et plus nostres: là où les bestes mesmes se veoyent aulcunement capables de toute aultre recompense et peine corporelle. En oultre, il est bon à veoir que la coustume de louer la vertu, mesme de ceulx qui ne sont plus, ne vise pas à eulx, ains qu'elle faict estat d'aiguillonner par ce moyen les vivants à les imiter: comme les derniers chastiements sont employez par la iustice, plus pour l'exemple, que pour l'interest de ceulx qui les souffrent. Or, le louer et le meslouer s'entrerespondants de si pareille consequence, il est malaysé à sauver que nos loix deffendent offenser la reputation d'aultruy, et ce neantmoins permettent de l'ennoblir sans merite. Cette pernicieuse licence de iecter ainsin, à nostre poste[1], au vent les louanges d'un chascun, a esté aultresfois diversement restreincte ailleurs; voire, à l'adventure ayda elle iadis à mettre la poësie en la malegrace des sages. Quoy qu'il en soit, au moins ne se sçauroit on couvrir, que le vice du mentir n'y apparoisse tousiours, tresmesseant à un homme bien nay, quelque visage qu'on luy donne.

Quant à ce personnage de qui ie vous parle, monsieur, il m'envoye bien loing de ces termes;

[1] *A notre gré.* E. J.

car le dangier n'est pas que ie luy en preste quelqu'une, mais que ie luy en oste; et son malheur porte que, comme il m'a fourny, autant qu'homme puisse, de tresiustes et tresapparentes occasions de louange, i'ay bien aussi peu de moyen et de suffisance pour la luy rendre; ie dis moy, à qui seul il s'est communiqué iusques au vif, et qui seul puis respondre d'un million de graces, de perfections et de vertus qui moisirent oysifves au giron d'une si belle ame, mercy à l'ingratitude de sa fortune. Car, la nature des choses ayant, ie ne sçais comment, permis que la verité, pour belle et acceptable qu'elle soit d'elle mesme, si ne l'embrassons nous qu'infuse et insinuee en nostre creance par les utils de la persuasion, ie me treuve si fort desgarny, et de credit pour auctoriser mon simple tesmoignage, et d'eloquence pour l'enrichir et le faire valoir, qu'à peu a il tenu que ie n'aye quité là tout ce soing, ne me restant pas seulement du sien par où dignement ie puisse presenter au monde au moins son esprit et son sçavoir.

De vray, monsieur, ayant esté surprins de sa destinee en la fleur de son aage, et dans le train d'une tresheureuse et tresvigoreuse santé, il n'avoit pensé à rien moins qu'à mettre au iour des ouvrages qui deussent tesmoigner à la posterité quel il estoit en cela: et à l'adventure estoit il assez brave, quand il y eust pensé, pour n'en

estre pas fort curieux. Mais enfin i'ay prins party qu'il seroit bien plus excusable à luy, d'avoir ensepvely avecques soy tant de rares faveurs du ciel, qu'il ne seroit à moy d'ensepvelir encores la cognoissance qu'il m'en avoit donnee : et, pourtant, ayant curieusement recueilly tout ce que i'ay trouvé d'entier parmy ses brouillarts et papiers espars çà et là, le iouet du vent et de ses estudes, il m'a semblé bon, quoy que ce feust, de le distribuer et de le despartir en autant de pieces que i'ay peu, pour de là prendre occasion de recommender sa memoire à d'autant plus de gents, choisissant les plus apparentes et dignes personnes de ma cognoissance, et desquelles le tesmoignage luy puisse estre le plus honnorable ; comme vous, monsieur, qui de vous mesme pouvez avoir eu quelque cognoissance de luy pendant sa vie, mais certes bien legiere pour en discourir la grandeur de son entiere valeur. La posterité le croira, si bon luy semble ; mais ie luy iure, sur tout ce que i'ay de conscience, l'avoir sceu et veu tel, tout consideré, qu'à peine par souhait et imagination pouvois ie monter au de là, tant s'en fault que ie luy donne beaucoup de compaignons.

Ie vous supplie treshumblement, monsieur, non seulement prendre la generale protection de son nom, mais encores de ces dix ou douze Vers françois, qui se iectent, comme par necessité, à l'abry de vostre faveur. Car ie ne vous

celeray pas que la publication n'en ayt esté differee aprez le reste de ses œuvres, soubs couleur de ce que, par de là [1], on ne les trouvoit pas assez limez pour estre mis en lumiere. Vous verrez, monsieur, ce qui en est : et, parce qu'il semble que ce iugement regarde l'interest de tout ce quartier icy, d'où ils pensent qu'il ne puisse rien partir en vulgaire qui ne sente le sauvage et la barbarie, c'est proprement vostre charge, qui, au reng de la premiere maison de Guyenne, receu de vos ancestres, avez adiousté du vostre le premier reng encores en toute façon de suffisance, maintenir non seulement par vostre exemple, mais aussi par l'auctorité de vostre tesmoignage, qu'il n'en va pas tousiours ainsin. Et ores que le faire soit plus naturel aux Gascons que le dire, si est ce qu'ils s'arment quelquefois autant de la langue que du bras, et de l'esprit que du cœur. De ma part, monsieur, ce n'est pas mon gibbier de iuger de telles choses, mais i'ay ouï dire à personnes qui s'entendent en sçavoir, que ces vers sont non seulement dignes de se presenter en place marchande ; mais dadvantage, qui s'arrestera à la beauté et richesse des inven-

[1] *A Paris*, où Montaigne faisoit imprimer alors, chez F. Morel, les œuvres posthumes de La Boëtie. Il avoit fait sans doute un court voyage de Paris en Périgord, pour recueillir plus complétement les Vers françois de son ami ; car cette lettre du 1er de septembre 1570 est datée de son château de Montaigne, tandis que l'Avertissement au lecteur, du 10 août, et la lettre à sa femme, du 10 septembre, sont datés de Paris. J. V. L.

tions, qu'ils sont, pour le subiect, autant charnus, pleins et moëlleux, qu'il s'en soit encores veu en nostre langue. Naturellement chasque ouvrier se sent plus roide en certaine partie de son art, et les plus heureux sont ceulx qui se sont empoignez à la plus noble; car toutes pieces egualement necessaires au bastiment d'un corps ne sont pas pourtant egualement prisables. La mignardise du langage, la douleeur et la polissure reluisent, à l'adventure, plus en quelques aultres; mais en gentillesse d'imaginations, en nombre de saillies, poinctes et traicts, ie ne pense point que nuls aultres leur passent devant: et si fauldroit il encores venir en composition de ce, que ce n'estoit ny son occupation, ny son estude, et qu'à peine au bout de chasque an mettoit il une fois la main à la plume, tesmoing ce peu qu'il nous en reste de toute sa vie. Car vous veoyez, monsieur, vert et sec, tout ce qui m'en est venu entre mains, sans chois et sans triage; en maniere qu'il y en a de ceulx mesmes de son enfance. Somme, il semble qu'il ne s'en meslast, que pour dire qu'il estoit capable de tout faire; car, au reste, mille et mille fois, voire en ses propos ordinaires, avons nous veu partir de luy choses plus dignes d'estre sceues, plus dignes d'estre admirees.

Voylà, monsieur, ce que la raison et l'affection, ioinctes ensemble par un rare rencontre, me commandent vous dire de ce grand homme de bien; et, si la privauté que i'ay prinse de

m'en addresser à vous, et de vous en entretenir si longuement, vous offense, il vous souviendra, s'il vous plaist, que le principal effect de la grandeur et de l'eminence, c'est de vous iecter en bute à l'importunité et embesongnement des affaires d'aultruy. Sur ce, aprez vous avoir presenté ma treshumble affection à vostre service, ie supplie Dieu vous donner, monsieur, tresheureuse et longue vie. De Montaigne, ce premier de septembre, mil cinq cents soixante et dix.

Votre obeissant serviteur,

Michel de Montaigne.

VIII[1].

A MADAMOISELLE DE MONTAIGNE,

MA FEMME.

Ma femme, vous entendez bien que ce n'est pas le tour d'un galant homme, aux regles de ce temps icy, de vous courtiser et caresser encores: car ils disent qu'un habile homme peult bien prendre femme; mais que de l'espouser c'est à faire à un sot. Laissons les dire: ie me tiens, de ma part, à la simple façon du vieil aage; aussi en porte ie tantost le poil: et, de vray, la nouvelleté couste si cher iusqu'à cette heure à ce pauvre estat (et si ie ne sçais si nous en sommes à la derniere enchere), qu'en tout et par tout i'en quitte le party. Vivons, ma femme, vous et moy, à la vieille françoise. Or, il vous peult souvenir comme feu monsieur de la Boëtie, ce mien cher frere, et compaignon inviolable, me donna, mourant, ses papiers et ses livres, qui m'ont esté, depuis, le plus favory meuble des miens. Ie ne veulx pas chichement en user moy seul, ny ne merite qu'ils ne servent qu'à moy: à cette cause, il m'a prins envie d'en faire

[1] Imprimée au-devant de la *Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, dans le recueil déja cité, *fol.* 89.

part à mes amis. Et parce que ie n'en ay, ce crois ie, nul plus privé que vous, ie vous envoye la lettre consolatoire de Plutarque à sa femme, traduicte par luy en françois: bien marry de quoy la fortune vous a rendu ce present si propre, et que, n'ayant enfant qu'une fille longuement attendue, au bout de quatre ans de nostre mariage, il a fallu que vous l'ayez perdue dans le deuxiesme an de sa vie. Mais ie laisse à Plutarque la charge de vous consoler, et de vous advertir de vostre debvoir en cela, vous priant le croire pour l'amour de moy; car il vous descouvrira mes intentions, et ce qui se peult alleguer en cela, beaucoup mieulx que ie ne ferois moy mesme. Sur ce, ma femme, ie me recommende bien fort à vostre bonne grace, et prie Dieu qu'il vous maintienne en sa garde. De Paris, ce 10 septembre 1570.

Vostre bon mary,

MICHEL DE MONTAIGNE.

IX[1].

A MONSIEUR DUPUY[2],

Conseiller du roy en sa cour et parlement de Paris.

Monsieur, l'action du sieur de Verres prisonnier, qui m'est tresbien cognue, merite qu'à son iugement vous aportiez vostre doulceur naturelle, si en cause du monde vous la pouvez iustement aporter. Il a faict chose non seulement excusable selon les lois militeres de ce siecle, mais necessere, et, comme nous iugeons, louable; il l'a faict sans doubte fortpressé et envis[3]. Le reste du cours de sa vie n'a rien de reprochable. Ie vous supplie, monsieur, y employer vostre attention; vous trouverez l'air de ce faict tel que ie vous le represente, qui est poursuivi par une voye plus malicieuse que n'est l'acte mesme. Si cela y peult aussi servir, ie vous veulx dire que

[1] Cette lettre n'a été insérée jusqu'ici dans aucune des éditions de Montaigne. L'original existe dans la bibliothèque royale de Paris, et c'est la seule qu'elle possède de notre philosophe. Dans la copie, on a suivi son orthographe. A. D.

[2] Il s'agit probablement de Claude Dupuy, né à Paris en 1545, et un des quatorze juges envoyés dans la Guienne, d'après le traité de Fleix, en 1580. C'est peut-être dans cette circonstance que Montaigne lui adressa cette lettre de recommandation. J. V. L.

[3] Malgré lui, *invitus*.

c'est un homme nourri en ma maison, aparenté de plusieurs honnestes familles, et sur tout qui a tousiours vescu honnorablement et innocemment, qui m'est fort ami. En le sauvant, vous me chargez d'une extreme obligation. Ie vous supplie treshumblement l'avoir pour recommendé, et aprez vous avoir baisé les mains, prie Dieu vous donner, monsieur, longue et heureuse vie. Du Castera, ce 23 d'avril.

Vostre affectionné serviteur,

MONTAIGNE.

X[1].

A MADAMOISELLE PAULMIER[2].

Madamoiselle, mes amis sçavent que dez l'heure que ie vous eus veue, ie vous destinay un de mes livres: car ie sentis que vous leur aviez faict beaucoup d'honneur. Mais la courtoisie de monsieur Paulmier m'oste le moyen de vous le donner, m'ayant obligé depuis à beaucoup plus que ne vault mon livre. Vous l'accepterez, s'il vous plaist, comme estant vostre avant que ie le

[1] L'original, écrit de la propre main de Montaigne, est à présent dans la bibliothèque d'un savant magistrat, ancien président des échevins d'Amsterdam, M. Gérard Van Papenbrock, qui a plus de mille lettres de la propre main des plus savants hommes de l'Europe, depuis deux siècles. M. Pierre Morin, fils de M. Étienne Morin, mort ministre et professeur en hébreu à Amsterdam, m'a procuré une copie très exacte de cette lettre, au bas de laquelle il a trouvé ces mots, écrits par M. Van Papenbrock, *Est manus Michaelis de Montaigne, scripsit* 1588 : c'est ici la main de Michel de Montaigne, qui a écrit cette lettre en 1588. C.

[2] Cette demoiselle, née en 1554, se nommoit Marguerite de Chaumont. Elle fut mariée en 1574 avec Julien Le Paulmier, et mourut en 1599. Jean Le Paulmier, fils aîné de Julien Le Paulmier, et frère du fameux Grentemesnil, étoit père d'Hélène Le Paulmier, femme d'Étienne Morin, dont il a été fait mention dans la note précédente. C.

deusse; et me ferez cette grace de l'aymer, ou pour l'amour de luy, ou pour l'amour de moy; et ie garderay entiere la debte que i'ay envers monsieur Paulmier, pour m'en revencher, si ie puis d'ailleurs, par quelque service.

EXTRAIT
DE
LA THÉOLOGIE NATURELLE
DE RAYMOND SEBON,

TRADUITE EN FRANÇOIS

PAR MESSIRE MICHEL,

SEIGNEUR DE MONTAIGNE.

Ce livre est l'alphabet des docteurs ; et, comme tel, il le faut premièrement apprendre.

Preface de SEBON.



EXTRAIT

DE

LA THÉOLOGIE NATURELLE

DE RAYMOND SEBON[1].

Raymond Sebon ou Sebonde, professeur de philosophie, de médecine et de théologie à Toulouse dans le quinzième siècle, étoit de Barcelone. Il composa plusieurs ouvrages, dont le plus considérable est celui qui porte le titre de *Theologia naturalis, sive liber Creaturarum*. Montaigne, à qui nous devons une traduction de cet ouvrage, s'étonne que la vie de son auteur soit restée dans l'obscurité, et il a tracé de son livre une apologie qui est le plus long chapitre de ses Essais. « Il « faut, dit Bayle, que ce livre ne sente pas les « notions d'un auteur vulgaire, et rampant sur « la surface des préjugés, puisque Montaigne en « a fait un cas tout particulier. » Non seulement l'histoire de cette traduction peut servir à faire connoître Sebon, mais elle jette encore un grand

[1] *Voyez* la note sur la seconde *Lettre* de Montaigne. On trouvera des passages plus longs et plus nombreux de cette traduction dans le *Christianisme de Montaigne, ou Pensées de ce grand homme sur la religion*, vol. in-8° de 596 pages, publié à Paris en 1819 par M. Labouderie. L'auteur y parle avec éloge de cet Extrait, fait en 1818 par M. Aimé-Martin. J. V. L.

jour sur l'esprit et le caractère de Montaigne; et peut-être auroit-elle dû lui épargner le reproche d'irréligion. « Pierre Bunel, dit-il[1], homme de « grande reputation de sçavoir en son temps, « ayant arresté quelques iours à Montaigne, en « la compaignie de mon pere, avecques d'aultres « hommes de sa sorte, luy feit present, au deslo- « ger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis, « sive liber Creaturarum, magistri Raymondi de Se- « bonde.* Et parce que la langue italienne et espai- « gnolle estoient familieres à mon pere, et que ce « livre est basty d'un espaignol baragouiné en « terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien « peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le « luy recommenda comme livre tresutile... Or, « quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, « de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aul- « tres papiers abandonnez, me commanda de le « luy mettre en françois. Il faict bon traduire les « aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que « la matiere à representer: mais ceulx qui ont « donné beaucoup à la grace et à l'elegance du « langage, ils sont dangereux à entreprendre, « nommeement pour les rapporter à un idiome « plus foible. C'estoit une occupation bien es- « trange et nouvelle pour moy; mais estant, de « fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien « refuser au commandement du meilleur pere qui

[1] *Essais*, liv. II, chap. 12, tome III, pag. 2.

« feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus:
« à quoy il print un singulier plaisir, et donna
« charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut exe-
« cuté aprez sa mort. »

Mais si Montaigne entreprit cette traduction par les ordres de son père, ce fut de son propre mouvement qu'il fit cette étonnante apologie, où, selon l'expression de Pascal, il foudroie l'impiété, et où la raison de l'homme est si invinciblement froissée par ses propres armes, qu'on est tenté d'aimer le ministre d'une si grande vengeance[1].

Montaigne charmé, comme il le dit lui-même, *des belles imaginations de Sebon, de ses conceptions hautaines et comme divines*, voulut secourir les nombreux lecteurs de cet ouvrage en répondant aux objections dont il étoit l'origine: mais, comme il arrive toujours à Montaigne, dès les premières pages du chapitre, il perd de vue son objet; et, cédant aux caprices de sa philosophie, il renverse ce qu'il vouloit soutenir, et il relève ce qu'il vouloit abattre. Chose étonnante! un livre dont le but est d'établir la vérité de la religion par la seule force du raisonnement, devient l'origine d'un chapitre où l'on ne cesse de gourmander la foiblesse et la vanité de notre chétive raison; un livre où tous les mystères qui ne devroient être présentés qu'à notre foi, sont imprudemment soumis aux spéculations de l'intelligence humaine

[1] *Pensées de Pascal*, Ire partie, art. 11.

qui veut les expliquer, inspire le génie de Montaigne, et le conduit, au contraire, à cette importante pensée, que hors de la foi il n'y a qu'incertitude!

Nous ne parlerons pas des diverses éditions du Traité de Sebon. Duverdier en connoissoit une traduction en *fort vieil langage*. Celle de Montaigne parut pour la première fois en 1569 : elle est précédée d'une épître dédicatoire, pleine de grace et de naïveté, adressée à monseigneur son père. En lisant ces pages quelquefois si originales, on se demande comment un livre loué par Bayle, admiré et traduit par Montaigne, médité et imité par Leibnitz et Pascal, a pu tomber dans un si profond oubli. L'indifférence religieuse, un des caractères les plus marquants du siècle, n'explique point cet abandon, puisque l'ouvrage de Sebon, dépouillé des idées purement théologiques, conserve encore un mérite littéraire digne de fixer l'attention et de piquer la curiosité.

Dès son début, l'auteur embrasse tout son sujet, et nous instruit de cette doctrine par laquelle *l'homme est delivré de plusieurs doubtes, et se sent esmeu et poussé à faire par amour ce qu'il doibt à son prochain et à Dieu.* « Ceste doctrine est com-« mune à tous les hommes ; il ne la fault appren-« dre par cœur, ny en avoir des livres ; car, depuis « qu'elle est conceue, elle ne se peult oublier : elle « rend l'homme content, humble, gracieux, obeys-« sant, ennemy du vice et du peché, amoureux de

« vertu... Elle ne se sert d'arguments obscurs qui « ayent besoing de profond et long discours; car « elle n'argumente que par choses apparentes et « cogneues à chascun, comme par les creatures, et « par la nature de l'homme... aussi n'a elle mestier « d'aultre tesmoing que de l'homme[1]. »

Après avoir esquissé rapidement le sujet de son ouvrage, Sebon en montre toute la grandeur: « Dieu, dit-il, nous a donné deux livres, celuy de « l'universel ordre des choses, ou de la nature, et « celuy de la Bible. Cestuy là nous fut donné pre- « mier et dez l'origine du monde; car chasque « creature n'est que comme une lettre tiree par la « main de Dieu. De façon que d'une grande mul- « titude de creatures, comme d'un nombre de « lettres, ce livre a esté composé: dans lequel « l'homme se trouve, et en est la lettre capitale et « principale. Or, tout ainsi que les lettres, et les « mots faicts des lettres, font une science, en com- « prenant tout plein de sentences et significations « differentes: tout ainsi les creatures ioinctes en- « semble emportent diverses propositions et divers « sens, et contiennent la science qui nous est ne- « cessaire avant toute aultre. Le livre des sainctes « Escriptures a esté depuis donné à l'homme, et « ce au default du premier, auquel, ainsi aveuglé « comme il estoit, il ne veoyoit rien. Si est ce que « le premier est commun à tout le monde, et non

[1] Préface de l'auteur, *fol.* 1, édition de 1581, *chez Michel Sonnius, demeurant à l'Escu de Basle, ruë Sainct Iaques.*

« pas le second; car il fault estre clerc pour le « pouvoir lire. En oultre, le livre de nature ne se « peult ny falsifier, ny effacer, ny faulsement in- « terpreter... là où il va tout aultrement de celuy « de la Bible. Si est ce que l'un et l'aultre est party « de mesme maistre... Aussi s'accordent ils tres « bien l'un avec l'aultre, et n'ont garde de s'entre- « contredire: quoyque le premier symbolize plus « avec nostre nature, et que le second soit bien « loing au dessus d'elle[1]. »

Il nous semble que cette idée ne seroit point indigne du grand Bossuet; elle présente un tableau magnifique: le livre de la Bible servant d'interprétation au livre de la nature, et Dieu lui-même prenant soin de nous instruire des secrets de son ouvrage.

Après un semblable début, il est impossible de résister au desir de suivre l'auteur dans les routes qu'il s'est ouvertes. On aime à le voir passer alternativement d'un livre à l'autre, les unissant, les confondant, et puisant dans leurs pages sacrées une force de raison qui a souvent inspiré Pascal, et qu'on ne retrouve point là sans étonnement. C'est ainsi que par la connoissance de la nature il remonte jusqu'à Dieu, et que par la connoissance de Dieu il redescend à l'explication de la nature; mais en cherchant la vérité dans les deux livres qu'il nous présente, il a soin de faire remarquer

[1] Préface de l'auteur, *fol.* 3.

leur ressemblance frappante: *Le livre de la nature*, dit-il[1], *nous apprend qu'il fault croire Dieu premierement, de soy simplement, et sans preuve; et le livre de la Bible parle tout de mesme.* Telle est la marche de Sebon; et, dans cette immense carrière, Montaigne le suit sans se fatiguer, lui prêtant tour-à-tour la grace de son esprit, l'énergie de son langage, et revêtant des imaginations quelquefois bizarres de ces expressions pittoresques qui donnent tant de charme aux *Essais*.

Nous allons donc essayer de réunir les plus beaux passages dispersés dans ce singulier ouvrage; mais nous écarterons de notre travail les discussions et les explications théologiques, qui n'ont été pour Sebon qu'une occasion de prouver jusqu'à quel point les esprits les plus fermes peuvent s'égarer.

Le chapitre premier est intitulé: *De l'Eschelle de nature, par laquelle l'homme monte à la cognoissance de soy et de son Createur.* Il commence ainsi: « Par l'inclination naturelle des hommes, ils sont « continuellement en cherche de l'evidence de la « verité et de la certitude; et ne se peuvent assouvir « ny contenter qu'ils ne s'en soyent approchez ius- « ques au dernier point de leur puissance. Or il y a « des degrez en la certitude et en la preuve, qui font « les unes preuves plus fortes, les aultres plus foi- « bles, quelque certitude plus grande, quelque autre « moindre. L'auctorité de la preuve et la force de

[1] Chap. 211, *fol.* 241 *verso*.

« la certitude s'engendre de la force et auctorité
« des tesmoings et des tesmoignages, desquels la
« verité depend; et de là vient que d'autant que
« les tesmoings se trouvent plus veritables, appa-
« rents, et indubitables, d'autant y a il plus de cer-
« titude en ce qu'il spreuvent. Et s'ils sont tels, que
« leurs tesmoignages, par leur evidence, ne puis-
« sent tomber en nul doubte, tout ce qu'ils verifie-
« ront nous sera tres certain, tres evident, et tres
« manifeste. Aussi d'autant que les tesmoings sont
« plus estrangiers et plus esloingnez de la chose de
« laquelle on doubte, d'autant font ils moins de foy
« et de creance; et plus ils sont voysins, plus ils
« apportent avec eulx de certitude. Mais il n'y a
« rien plus familier, plus interieur et plus propre
« à chascun, que soy mesme à soy : il s'en suit donc,
« que tout ce qui est verifié de quelque chose par
« elle mesme et par sa nature, reste tres bien veri-
« fié. Puis que nulle chose creee n'est plus voysine
« à l'homme que l'homme mesme à soy, tout ce
« qui se prouvera de luy par luy mesme, par sa
« nature et par ce qu'il sçait certainement, de tout
« cela demeurera il tres asseuré et tres esclarcy.
« Car en ce poinct consiste la plus commode cer-
« titude, et la plus assuree creance qui se puisse
« faire ou tirer de la preuve. Voylà pourquoy
« l'homme et sa nature doibvent servir de moyen,
« d'argument et de tesmoignage, pour prouver
« toute chose de l'homme, pour prouver tout ce
« qui concerne son salut, son heur, son mal-heur,

« son mal, et son bien : aultrement il n'en sera ia-
« mais assez certain. Qu'il commence donc à se
« cognoistre soy-mesme et sa nature, s'il veult ve-
« rifier quelque chose de soy. Mais il est hors de
« soy, esloingné de soy d'une extreme distance,
« absent de sa maison propre qu'il ne veid oncques,
« ignorant sa valeur, mescognoissant soy-mesme ;
« s'eschangeant pour chose de neant, pour une
« courte ioye, pour un legier plaisir, pour le pe-
« ché. S'il se veult donc recognoistre, son ancien
« pris, sa nature, sa beauté premiere, qu'il re-
« vienne à soy et rentre chez soy : et pour ce faire,
« veu qu'il a oublié son domicile, il est necessaire
« que, par le moyen d'aultres choses, on le ramene
« et reconduise chez luy. Il luy fault une eschelle
« pour l'aider à se remonter à soy et à se ravoir.
« Les pas qu'il fera, les eschellons qu'il eniambera,
« ce seront autant de notices qu'il acquerra de sa
« nature. Toute cognoissance se prend par argu-
« ment des choses que nous sçavons premierement
« et le mieulx, à celles qui nous sont incogneuës :
« et par ce qui nous est evidemment notoire, nous
« montons à l'intelligence de ce que nous ignorons.
« Aussi nous entendons premierement les choses
« plus petites et plus basses, et aprez les plus
« grandes et les plus eslevees : d'où il advient que
« l'homme, comme estant la plus excellente et la
« plus digne chose de ce monde, cognoist toutes
« aultres choses avant qu'il se cognoisse soy-mesme.
« Or, afin qu'ainsi hors de luy, comme il est, et

« s'ignorant, il puisse estre ramené à soy et in-
« struict de sa nature, on luy presente ceste belle
« université des choses et des creatures, comme
« une droiete voye et ferme eschelle, ayant des
« marches tres asseurees, par où il puisse arriver à
« son uaturel domicile, et se remonter à la vraye
« cognoissance de sa nature. Pour cest effect, tout
« y est diversifié par un bel ordre de rengs de
« tres iuste proportion. Les choses sont, les unes
« basses, les aultres haultes, celles-cy parfaites,
« eelles-là imparfaites: quelques unes y sont ex-
« tremement viles, et quelques aultres d'un pris
« inestimable, pour accommoder ses pas et pour
« l'aeheminer contremont iusques à soy, de degré
« en degré à la mode d'une eschelle; de laquelle
« s'il se veult servir, voicy comme il luy en con-
« vient user: voicy le train qu'il luy fault tenir
« pour parvenir à sa cognoissance. Premierement,
« qu'il considere la valeur de chaque chose en soy;
« et puis la generale poliec de eest univers, distri-
« buee en differentes dignitez et divers rengs de
« creatures. Cela faict, il luy fauldra comparer
« l'homme, qui en est la plus noble et premiere
« partie, à toutes les aultres; et les comparer en
« double façon: tantost regardant en quoy il con-
« vient, tantost en quoy il differe d'avec elles. De
« ceste ressemblanee ou dissemblable s'engendrera
« en luy l'intelligence qu'il cherehe de soy, et, qui
« plus est, celle de Dieu son Createur immortel;
« car, par la voye des ehoses inferieures, il s'ache-

« minera iusques à l'homme, et tout d'un fil il en-« iambera de l'homme iusques à Dieu. Il est im-« possible d'arriver par ailleurs à ceste double « cognoissance. Ce sont deux montees et deux « traictes à faire; l'une par les choses qui sont au « dessoubs de l'homme iusques à luy, et la seconde « de luy iusques à son Createur. Quant à la pre-« miere, il y a une grande diversité et distinction « de degrez ez choses de ce monde, desquels, « fermes et immobiles comme ils sont, est bastie « l'eschelle de nature[1]. »

On reconnoît dans ce passage l'idée fondamentale de cette fameuse chaîne des êtres dont on a fait honneur à Leibnitz. Cette pensée, que rien ne va par saut dans l'univers, a été l'origine de trop de découvertes pour ne pas la rendre à son véritable auteur; et l'on ne doit point oublier que c'est sur ce plan, peut-être systématique, que Bonnet composa son plus bel ouvrage: *La Contemplation de la Nature*.

Sebon même, en établissant que « tous les ob-« iects de la creation sont rengez et ordonnez de « façon qu'ils montent tres mesureement de degré « en degré, du petit au grand, tirant tousiours vers « le plus digne; » Sebon, dis-je, se hâte d'arriver à cette conclusion, que le dernier anneau de la chaîne où il suspend tous les êtres, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, est soutenu par la main du Créateur. « L'experience, dit-il, nous apprend que

[1] Chap. 1er, *fol.* 4 *verso*, et suiv.

« toutes choses visent au proufit l'une de l'aultre, « qu'elles s'entresoustiennent et s'entraydent par « plaisir mutuel ; et que les plus basses, par esgalle « proportion, servent à celles qui leur sont au des- « sus. Ainsi font elles un ordre, une police, et, « quand tout est dit, une unité[1]. » Voilà Dieu trouvé ; et l'auteur conclut encore de ce raisonnement que c'est un seul qui ordonne et qui gouverne le monde.

La description de l'échelle des êtres donne à Sebon l'occasion de tracer le tableau des éléments, des plantes, et des animaux ; et c'est là qu'il établit une division ingénieuse qui semble ne pas avoir été inconnue à Linné : « Tout ce qui est, dit-il, ou « il a l'estre seulement sans vie, sans sentiment, « sans intelligence, sans iugement, sans libre vo- « lonté ; ou bien il a l'estre et le vivre seulement, « et rien du reste ; ou bien il est, il vit, il sent, et « c'est tout ; ou bien il est, il vit, il sent, il entend, « et veult à sa liberté. Ainsi ces quatre choses, estre, « vivre, sentir, et entendre, comprennent tout, et « rien n'est au delà[2]. »

C'est ainsi qu'il nous place à la tête de la création ; mais comme les qualités qu'il a reconnues dans les êtres inférieurs appartiennent aussi à l'homme, Sebon trouve dans ce rapport la cause de *l'alliance, convenance et amitié qui nous lie aux aultres creatures.* Idée à-la-fois ingénieuse et pro-

[1] Chap. 4, *fol.* 11.
[2] Chap. 1, *fol.* 6 *verso.*

fonde qui lui sert bientôt à unir Dieu aux hommes par un sentiment semblable; car Dieu, ainsi que l'homme, a l'être, le vivre, le sentir, l'entendre, et le *liberal arbitre*. Il doit donc aimer en nous ce qui est en lui, mais ce qui est en lui sans borne ni mesure[1].

Cependant Sebon n'en reste pas là, et trois cents pages plus loin on trouve une nouvelle conclusion du même principe qu'il n'a jamais abandonné. Retournant donc sa pensée, il voit dans la ressemblance de l'homme avec Dieu l'origine de cette maxime admirable de l'Évangile: que nous devons aimer jusques à nos ennemis. « Chascun « estant tenu d'aymer l'image de Dieu, il nous faut « aymer indifferemment nos amis, nos ennemis; « ceux qui nous proufitent, ceux qui nous nuysent: « *car ce sont tousiours hommes, et par consequent* « *image et ressemblance de Dieu*[2]. » C'est ainsi que Sebon sait donner à un sentiment toute la force d'un raisonnement. Il prouve pour l'esprit ce qui est déja prouvé pour le cœur; et, frappé de sa découverte, il la renferme en huit lignes, et en forme un chapitre complet que je viens de rapporter, et qui est le 122ᵉ.

Certes, cette liaison dans les idées, cette force de conception, justifieroient Bayle et Montaigne de leur admiration, si cette admiration avoit jamais pu être prodiguée. Au reste, comme si la beauté

[1] Chap. 7 et 8, *fol.* 14 *verso*.
[2] Chap. 122, *fol.* 130 *verso*.

de cette pensée donnoit tout-à-coup un nouvel élan à l'éloquence et au génie de Sebon, il s'écrie: « Or sus donc, homme, tiens hardiment ce que tu « as de celuy duquel les aultres choses ont ce « qu'elles ont: tu es une piece de l'ordre des choses, « tu fais un corps avec elles, et une hierarchie: tu « es donc certainement à celuy à qui est tout le « reste, tu es conservé et gouverné par celuy qui « gouverne et maintient le reste. Et tout ainsi que « les aultres creatures ne sont pas à elles mesmes, « mais à celuy qui les a engendrees: aussi n'es tu « pas à toy, ains à celuy à qui elles sont, et la terre « et l'eau, et les elements où tu habites. Apprens « encores que puis que tu ne t'es pas donné ce que « tu as, ny les choses inferieures à toy ne te l'ont « donné, ny ne t'ont fait tel que tu es, que c'est « donc quelqu'un qui est plus grand que toy ny « qu'elles[1]. »

Un peu plus loin, il voit dans le libre arbitre un don céleste qui nous conduit naturellement à Dieu; car la liberté n'est autre chose que le choix du bien ou du mal; et il seroit insensé de ne pas s'attacher au bien, qui est Dieu.

« Les hommes sont naturellement tout un, et de « mesme dignité, comme ayants tous esgallement « le liberal arbitre, qui est la premiere et princi- « palle piece de leur estre, qui leur donne un reng « à part, et par laquelle seule il differe d'avec les

[1] Chap. 3, *fol.* 10 *verso.*

« aultres creatures. Si donc tant et tant de choses
« differentes qui sont en ce monde, respondent et
« servent à une seule nature, à sçavoir à l'humaine,
« comme plus excellente qu'elles, et non à plu-
« sieurs: combien plus est il raisonnable que l'hu-
« maine n'en serve qu'une superieure et maistresse
« de toutes, et non diverses? autrement que se-
« roit-ce à dire? que les natures inferieures et
« moins dignes visassent à l'unité et à une seule na-
« ture comme à la plus digne: et l'humaine, qui est
« beaucoup plus excellente, et à laquelle les autres
« cedent, visast à la diversité et à plusieurs natu-
« res, comme plus grandes et maistrisantes? l'ordre
« des choses ne sçauroit souffrir, que ce qui est
« plus bas et moins digne respondist à ce qui est
« plus fort, le meilleur et le plus noble: et que le
« plus hault et le plus digne respondist au pire et
« au plus foible. Or est-il plus honnorable et plus
« beau sans doubte de tirer à l'unité qu'à la diver-
« sité, et à un qu'à plusieurs: par ce que viser à
« l'unité et à l'un, c'est viser à la conservation, à la
« force, au bien, et à l'estre: mais viser à la diver-
« sité et multitude, c'est viser à la division, à la
« foiblesse, à la ruyne, au mal, et au non estre.
« Arrestons donc qu'il n'y a qu'une seule nature
« au dessus de l'homme, et qui luy commande [1]. »

Mais ce n'est point en vain que Sebon place l'homme à la tête de la création; ce n'est point

[1] Chap. 4, *fol.* 11 *verso*.

en vain qu'il reconnoît en nous une intelligence suprême : cette intelligence, il l'interroge, il l'étudie ; il s'étonne de la trouver supérieure aux besoins de notre corps ; elle va toujours au-delà : souvent même elle lui est plus nuisible qu'utile. Nous réduire à l'instinct, ce seroit nous ôter bien des maux, sans nous ôter rien de nécessaire à la vie ; mais aussi ce seroit nous ôter notre grandeur. Si l'intelligence est supérieure aux besoins du corps, elle a donc un autre but que les choses de la terre. Ce but nous est révélé par la reconnoissance qui nous élève à Dieu, comme elle élève quelquefois les autres créatures à nous : c'est ainsi que, renonçant au secours des sens, Sebon fait de l'intelligence la chaîne qui unit les hommes à leur Créateur. Voici le chapitre 34[1] :

« Et par ce qu'il est tout intellectuel, nous n'y « pouvons attaindre de nostre veuë corporelle, « d'autant qu'il n'est capable ne de couleur, ne « de figure : aussi n'est-il palpable, ny sensible « à nul des sens, que nous avons communs avec- « ques les bestes ; car la force de ces sens-là, cor- « porels, ne s'estend que iusques aux choses et « qualitez, qui sont aussi corporelles. Ainsi la veuë « sert à nous descouvrir les couleurs, les figures, « et la lumiere ; l'ouye, à recevoir les sons qui se « font en l'air ; le fleurer, les odeurs ; le gouster, « les sçaveurs : le toucher nous apprend le chaud

[1] *Fol.* 35 *verso.*

« et le froid. Or, d'autant que Dieu est tout esprit
« et tout ame, il ne peult estre comprins, ou ap-
« perceu que par l'intelligence. Voylà comme de
« toutes ses creatures, le seul homme peut parve-
« nir à sa cognoissance, et luy a Dieu faict present
« de ceste grande et particuliere partie de l'enten-
« dement, afin qu'il le puisse recognoistre. »

Sebon cependant ne donne une idée compléte de la hauteur de notre intelligence que lorsque, cent pages plus loin, il la montre embrassant à-la-fois l'immensité et l'éternité : *elle cognoist Dieu*, dit-il, *et Dieu est ce qui se peut songer de plus grand;... il est tout ce qu'il vault mieux estre que n'estre pas*[1]. Pensée sublime, de mesurer la grandeur de notre intelligence par la grandeur du Dieu qu'elle peut concevoir!

Enfin, descendant plus avant dans notre cœur, il trouve dans chaque passion, chaque sentiment, chaque pensée de l'homme, un argument contre les incrédules, argument auquel le langage de Montaigne semble donner encore une nouvelle énergie. « Il y a, dit-il, relation entre le Createur
« et l'homme. Attendu que nous sommes capables
« de louer, glorifier et benir, Dieu est benissable,
« glorifiable et louable. Attendu que nous sommes
« capables de cognoistre les bienfaicts, Dieu est
« bienfacteur et liberal donneur : et est ouvrier
« esmerveillable, attendu que nous nous pouvons

[1] Chap. 63, *fol.* 67, et ailleurs.

« esmerveiller. Si nous pouvons croire, Dieu est « croyable. Si nous sommes aptes à esperer, il « nous fault esperer en luy. Si nous sommes prouveuz de confiance, Dieu est fiable, et c'est en « luy que nous devons mettre nostre fiance : il est « desirable, veu que nous sommes capables de « desirer. Veu que l'homme est tousiours en queste « de la verité, Dieu est veritable. Veu qu'il desire « continuellement le bien, Dieu est tres bon. Parce « que l'homme est capable d'infiniment demander, « Dieu est capable d'infiniment donner. Parce « qu'il peut infiniment souhaitter, Dieu peut infiniment assouvir et satisfaire. Parce que nous « sommes aptes à bien faire, Dieu est apte à remunerer; et d'autant que nous pouvons pecher et « faillir, Dieu nous peult punir et chastier[1]. »

Sebon revient plusieurs fois à ce raisonnement, et il n'est point inutile de montrer comment il le convertit en argument; il veut prouver que, dans la nature, rien n'est fait sans dessein. « Aux choses « visibles respond l'œil, pour les veoir; à celles « que il fault ouyr, l'aureille; aux intellectuelles, « l'entendement, et ainsi du reste : afin qu'il n'y ait « rien pour neant. Pourquoy ne respondra tout « de mesme aux choses recompensables un recompenseur, aux punissables un punisseur, aux « iugeables un iuge : et cela à fin que le merite et « le demerite n'ayent pas esté frustratoirement

[1] Chap. 175, *fol.* 189 *verso*.

« produicts par nature, qui n'engendre rien sans « son effect? Tenons donc certainement qu'il y a « quelque payeur, ou chastieur plus grand que « nous, auquel l'homme se rapporte pour le re-« gard de ses operations [1]. »

D'où il conclut, à la fin du chapitre, que l'argumentation sera bonne en cette manière: *L'homme peut faillir; il y a donc un punisseur: l'homme peut bien faire; il y a donc un recompenseur.*

Sebon vient de prouver que l'homme seul est doué d'intelligence. Voilà, pour me servir de son expression, que *le premier huis de la maison est franchi* [2]; mais il est nécessaire de donner un guide à cette intelligence. Elle invente, elle imagine, elle crée, et cependant elle ne sait rien, si l'expérience ne l'éclaire; elle ne peut même, sans s'égarer, oublier un moment la plus haute de ses pensées, celle de Dieu. Ainsi de notre grandeur naît la connoissance de Dieu, et de notre foiblesse le besoin de nous adresser à lui. D'où l'on peut rigoureusement conclure la nécessité d'une morale, c'est-à-dire d'une religion. Le chapitre étoit difficile, mais il étoit important; et Sebon l'a traité avec tant de supériorité, qu'on croit lire les *Pensées* de Pascal:

« L'entree et l'advenue de nostre intelligence, « c'est la creance et l'affirmation: de façon que « nous appellons accepté et receu, ce qu'elle ap-

[1] Chap. 83, *fol.* 84 *verso.*
[2] Chap. 65, *fol.* 70 *verso.*

« prouve, et refusé et reiecté, ce qu'elle nie... Il
« nous fault donc prendre garde bien soigneuse-
« ment à l'approbation ou refus que nous avons
« à faire des premieres choses qui s'offrent à nos-
« tre imagination : puis que par là nous lions et
« obligeons la liberté de nostre entendement, prin-
« cipalement en celles qui touchent le bonheur ou
« malheur de l'homme, en tant qu'il est homme ;
« car nous pourrions bien embrasser, au lieu de
« la verité, la mensonge, et nostre mal, et nostre
« ruyne ; comme aussi reiecter pour faulse la ve-
« rité, et nostre bien, et nostre salut. Pour nous
« garder de mescompte, il fault apprendre un' art
« d'affermer et de nier, d'advoüer et de contre-
« dire, qui puisse engendrer en nous une constante
« resolution et asseurance : non un' art qui serve à
« toutes choses qui se proposeront, mais à celles
« seulement qui nous concernent, en tant que
« nous sommes hommes. Et puis que nous avons
« bien le soin de nous prouvoir des sciences qui
« nous apprennent à lire et escrire, combien plus
« iustement debvons nous travailler à acquerir
« celle qui nous apprend à croire ou à mescroire
« les choses desquelles depend nostre entiere feli-
« cité ou misere !.. I'entrepreus donc de monstrer
« ce qu'il est tenu de croire si evidemment, que
« celuy mesme qui n'en fera rien, verra toutesfois
« qu'il estoit obligé par raison et par droict de
« nature à le faire. Et c'est bien aultre chose sçavoir
« et entendre son debvoir, que de le mettre à exe-

« cution ; car iournellement nous sçavons assez ce
« que nous avons à faire, et si n'en faisons rien
« pourtant : semblablement ie pourray bien ap-
« prendre à l'homme ce qu'il doibt croire par ne-
« cessité naturelle ; et si par adventure il n'en
« croira rien. De vray, toutesfois et quantes que
« nous donnons des preceptes pour les actions hu-
« maines, et que nous entreprenons de reigler les
« operations qui appartiennent à l'homme, nous
« ne pouvons le forcer à nous croire aultrement
« que par raison. Et si nous pouvions y adiouster
« la contraincte, et l'obliger par necessité à faire
« son debvoir, nous luy osterions la liberté de faire
« au contraire, et le priverions du chois et de son
« liberal arbitre[1]. »

Voilà une maxime qui ne ressemble guère à l'intolérance qu'on a si souvent et quelquefois si injustement reprochée aux théologiens. Pour s'exprimer avec cette franchise, il faut être bien sûr de convaincre par la seule force du raisonnement. Il semble que Sebon n'ait multiplié les difficultés que pour montrer la richesse de ses ressources. Cependant il ne les montrera que peu à peu ; il pressera son lecteur, sans l'accabler, et il ne lui dévoilera toutes les conséquences de ses arguments, que lorsqu'il lui aura ôté tous moyens de s'échapper.

La première proposition qu'il établit est si sim-

[1] Chap. 65, *fol.* 70 *verso*.

ple, qu'il est impossible de la lui refuser : les hommes doivent travailler à leur bien-être, et repousser ce qui peut le détruire, *comme les arbres et les plantes succent la terre pour leur proufit, et en tirent l'humeur qui sert à leur accroissance, non celle qui leur est nuysible.* « Ainsi, ajoute « Sebon, l'homme seroit desvoyé du train ordi-« naire de l'univers, s'il employoit ses facultez à « sa ruyne, mal, et dommage. Et il s'en suit par « necessité, veu qu'oultre les aultres animaulx, il « a l'entendement et la volonté, et que ces pieces « là le font homme, qu'il est tenu naturellement « d'en user à son proufit et advantage ; c'est à dire, « pour s'acquerir le plus qu'il peult de ioie, de « liesse, d'esperance, de consolation, de paix, de « repos, et de confiance ; et pour en combattre la « tristesse, le malheur, le desespoir, et toutes aul-« tres choses contraires à son bien. Et d'autant « que toutes les forces et moyens, qu'il a comme « homme pour acquerir de la perfection, dignité « et noblesse, consistent en son intelligence et vo-« lonté, il se doibt prendre garde à les bien em-« ployer, et à s'en ayder pour l'homme, non contre « l'homme[1]. »

C'étoit sans doute une idée hardie et philosophique, que de fonder la morale sur l'amour de soi, sur l'intérêt de chacun ; et cependant c'est dans ce principe, qui depuis a servi de base à tant

[1] Chap. 66, *fol.* 73 *verso.*

de doctrines absurdes, que Sebon trouvera des arguments pour nous faire aimer la vertu. Cette première proposition adoptée, il en conclut que pour travailler à notre bien-être il faut savoir distinguer le bien du mal; puis accepter l'un, et refuser l'autre; car il est impossible que les deux choses soient vraies, et impossible aussi de les croîre toutes deux. Partant de cette pensée, il établit que l'homme est tenu de croire ce qui lui est meilleur, ce qui le conduit à examiner la vérité qu'il nous importe le plus de connoître; il propose donc cet exemple :

« Pour exemple, dit-il, on nous propose, *Il y a* « *un Dieu:* il nous fault soubdain imaginer son con- « traire, *Il n'y a point de Dieu,* et puis assortir ces « choses l'une à l'aultre, pour veoir laquelle d'elles « convient plus à l'estre et au bien, et laquelle y « convient le moins. Or celle là, *Il y a un Dieu,* « nous presente une essence infinie, un bien in- « comprehensible: car Dieu est tout cecy. La con- « traire, *Il n'y a point de Dieu,* apporte avec soy « privation d'un estre infiny, et d'un infiny bien. « A ce compte, par leur comparaison, il y a au- « tant à dire entre elles, qu'il y a entre le bien et « le mal. Passant oultre, accommodons les à « l'homme. La premiere luy apporte de la fiance, « du bien, de la consolation, et de l'esperance: La « seconde, du mal et de la misere: il croira donc « et recevra par nostre reigle de nature, celle qui « est et meilleure de soy, et plus proufitable pour

« luy; et refusera celle qui est reiectable d'elle
« mesme, et qui luy apporteroit toutes incommo-
« ditez: aultrement il abuseroit de son intelligence,
« et s'en serviroit à son dam: ce qu'il ne peult ny
« ne doibt faire en taut qu'il est homme. Mais quel
« bien pourroit-il esperer de croire que Dieu ne
« feust pas? quel fruict en pourroit-il recueillir?
« pourquoy se ioindroit-il à la part sterile de tout
« bien? à quoy faire la logeroit-il en son cœur et
« en sa foy? Ne luy vault-il pas mieux attacher sa
« creance à celle qui est fertile et fructueuse? Car
« celle-cy, s'il la reçoit bien en bon escient, s'il la
« plante bien vifvement en soy, veoyez quelle
« suitte de biens elle luy mene. Son intelligence
« se rend plus noble et plus digne, laissant le non
« estre pour se ioindre à l'estre, et logeant en soy
« l'infinité du bien: elle prend une merveilleuse
« accroissance de perfection, elle reçoit de cette
« saincte creance une influence de bonté, et par-
« ticipe à la grandeur et excellence de la chose
« qu'elle croit: là où, si l'homme s'associe avec la
« part contraire, son entendement se rend depra-
« vé, ne visant qu'au non estre, au rien, et à l'in-
« finité du mal. Parquoy il est tenu de croire que
« Dieu est. Toutes les autres creatures le convient
« à ce faire par leur exemple. Nature mesme le
« luy commande; et ne peult faillir de l'en croire:
« car il est certain qu'elle ne ment pas, qu'elle ne
« nourrist point en soy la faulseté, et que toute
« obligation naturelle nous poulse à la verité, non

« à la mensonge. Voylà la maniere de convier à « la foy les mescreants, d'apprendre à l'homme « d'affermer ce qu'il n'entend pas, et de renfor- « cer et roydir nos entendements à croire plus « ferme[1]. »

Ces arguments sont irrésistibles; et l'on peut douter que Pascal, qui se proposoit le même but que Sebon, eût mieux pensé et mieux écrit. Au reste, ce chapitre est le meilleur du livre. On peut y joindre cependant le chapitre 67 (*fol.* 73 *vers.*), où Sebon établit la régle de ce que l'homme doit croire ou mécroire. Nous le rapporterons presque en entier:

« La seconde operation de nostre entendement, « c'est affermer ou nier, croire ou mescroire: car « elle va aprez l'apprehension. Au reste, elle est « divisee en deux effects opposites: d'autant que « toute proposition qui se presente à nostre ima- « gination en a aussi une aultre entierement repu- « gnante et contraire: et de ces deux, l'une est « par necessité vraye, l'aultre faulse: voylà pour- « quoi c'est nostre office d'en accepter l'une, et « refuser l'aultre. Et il n'y a point de doubte, par « ce que nous venons de dire, que l'homme ne « soit tenu d'accepter, d'affermer et de croire celle « là, qui luy apporte plus d'utilité, de commodité, « de perfection et de dignité, en tant qu'il est « homme, par laquelle il peult engendrer en soy

[1] Chap. 68, *fol.* 75 *verso.*

« du contentement, de la consolation, de l'espe-
« rance, de la confiance, de la seureté, et en es-
« loingner le desplaisir et le desespoir : et par
« consequent qu'il doibt embrasser celle qui est plus
« aymable et plus desirable de sa nature, et en
« laquelle il y a plus d'estre et plus de bien : et nier,
« mescroire et repousser l'opposite et contraire à
« celle là, comme faulse et ennemie de son proufit.
« Là où, s'il faict au rebours, il abuse contre soy
« mesme de son entendement, il renverse entiere-
« ment la reigle generale de la nature, il combat
« et soy mesme et l'ordre universel des choses :
« puis que, là où toutes les aultres creatures infe-
« rieures employent leurs forces et moyens à leur
« bien et advantage, cestuy cy s'en acquiert sa
« ruyne et le desespoir : et à la verité il a son en-
« tendement merveilleusement depravé et cor-
« rompu : voire il ne merite point d'estre appellé
« homme, puis qu'il combat l'homme. Or, s'il me
« dict qu'il n'y a pas d'apparence qu'il croye ce
« qu'il n'entend pas, et qu'il advouë pour verita-
« ble ce dequoy il ne veoit pas la raison, veu qu'à
« ce compte il pourroit bien prendre la mensonge
« pour la certitude : ie luy responds, que son
« ignorance ne luy peult servir d'excuse, et que
« ceste seule intention d'approuver ce qui est à
« son proufit et à son utilité, luy sert d'une suffi-
« sante et iuste occasion de croire : attendu que
« ce que nous faisons selon la reigle de nature ne
« nous peult estre imputé à faulte, et nostre intelli-

« gence faict son devoir et le proufit de soy et de
« la volonté, toutesfois et quantes qu'elle consent
« à ce qui est son grand bien, et à ce qui est entie-
« rement contraire à la ruyne de l'homme: voire
« elle est obligee d'en user ainsi, parce qu'elle ne
« nous a esté donnee que pour nostre service et
« commodité: ainsi il nous doibt suffire de nous
« ioindre tousiours à la part qui est de nostre costé
« et à nostre advantage, bien que nous ne sça-
« chions pas comme elle est. Car s'il nous adve-
« noit de choisir le contraire et la privation de
« nostre bien, nous logerions et recevrions chez
« nous nostre ennemy, qui en deplaceroit ceulx
« qui font pour nous; nous serions adversaires et
« traistres à nous mesmes, et en bon escient insen-
« sez tres dignes d'estre haïs et chastiez par toutes
« les aultres creatures. Aussi c'est un signe evident
« que l'homme est possedé par son ennemy mor-
« tel, quand il ne veult pas croire ce qui luy est de
« plus advantageux; par un ennemy qui tyrannise
« sa volonté et son entendement, et qui les tient
« liez et garrotez estroitement pour les empescher
« de faire leur debvoir, et pour les renger par
« contraincte à employer leurs effects au dommage
« de leur maistre, à sa ruyne contre tout ordre de
« nature. »

Ces exemples peuvent donner une idée de la difficulté d'extraire un auteur dont tous les raisonnements se lient, dont toutes les pensées s'enchaînent, de sorte que la dernière page est une

conclusion de la première. Aussi n'avons-nous pas eu la prétention de tracer une analyse complète de cet ouvrage : notre but n'étoit que d'en recueillir quelques traits saillants, quelques pages éloquentes. Quant aux théologiens, ils doivent recourir au livre même. En entrant dans un pareil sujet, nous risquions de ne point citer assez pour eux, ou de citer trop pour les autres lecteurs; et, dans cette alternative, le mieux étoit de nous abstenir. Cependant, pour donner à cette notice tout l'intérêt dont elle est susceptible, nous avons cru devoir la terminer par l'extrait de quelques autres passages remarquables du Traité de Sebon; on y reconnoîtra facilement, et sans qu'il soit nécessaire de l'indiquer, l'origine de quelques pensées de Pascal :

« Ce n'est pas peu de chose de pouvoir, non pas « ouyr les paroles seulement, mais les entendre et « leurs significations, de pouvoir remascher et di- « gerer en nostre cervelle la diversité des sentences « et des propositions, de monter et d'argumenter « de l'une à l'aultre, du moindre au plus grand, de « pouvoir à la suitte des unes imaginations en- « gendrer et conclure d'aultres. » Chap. 63, *fol.* 66.

« Le corps ne vit ny ne sent de soy mesme; « ains le vivre et le sentir sont pieces qui luy sont « adioustees, et qui s'en peuvent esloingner. » Chap. 33, *fol.* 35.

« Ce sont les actions vertueuses de l'homme qui « doibvent embellir l'univers; car il n'a pas son li-« beral arbitre pour ne rien faire, mais pour ne « faire pas mal. » Chap. 82, *fol.* 82 *verso.*

« Toute secte qui met le souverain bien ez choses « corporelles, est faulse; car elle est ennemie de « l'homme. » Chap. 89, *fol.* 89 *verso.*

« Les elements, les plantes et les animaulx ont « un estre en l'homme : car il est avec les elements, « il vit avec les plantes, et sent avec les animaulx. » Chap. 2, *fol.* 9.

« L'amitié mutuelle des hommes tourne toute « à leur proufit. » Chap. 124, *fol.* 132.

« A quiconque on donne l'amour, on donne « aussi toute la volonté et tout l'homme : car l'a-« mour et la volonté se changent, se convertissent, « et sont transferez en la nature et seigneurie de la « chose aymee. » Chap. 130, *fol.* 137.

« L'eau court naturellement : de mesme va il à « nostre volonté ; car elle se coule tres ayseement « vers l'amour de nous, et s'y repose sans l'ayde « d'autruy. » Chap. 172, *fol.* 186.

« L'amour de nous mesme dresse une guerre « contre Dieu ; elle est lourde et pesante, celle de « Dieu au contraire. » Chap. 140, *fol.* 148.

« Les hommes garnis de l'amour de leur propre « volonté sont hors de Dieu, hors de toutes les « creatures, voire hors d'eux mesmes : ils se sont « faict leur Dieu, et ne sont plus creatures, s'es- « tant aneantis et reicctez au rien, en abandon- « nant leur Createur. » Chap. 169, *fol.* 183.

« L'experience est maistresse de toute science. » Chap. 203, *fol.* 225 *verso.*

« Dieu a creé ce monde sans peine, sans ennuy « et sans travail, et y a mis la perfection ; car il « n'y a faulte de rien, ny rien de superflu. » Ch. 17, *fol.* 23 *verso.*

« Tout ainsi que par ce peu de lumiere que nous « avons la nuict, nous imaginons la lumiere du

« soleil qui est esloingnee de nous : de mesme, par
« l'estre du monde que nous cognoissons, nous
« argumentons l'estre de Dieu qui nous est caché. »
Chap. 28, *fol.* 28.

« Qui auroit commandé à la nature de nous
« fournir seulement de deux mains, de cinq doigts,
« de deux yeulx? et qui la maintiendroit tousiours
« en ceste reigle? Qui a disposé, rengé, mesuré
« toutes ces choses d'une si belle et constante ma-
« niere? Qui leur a donné à chascune sa charge et
« son office particulier? N'est ce pas celuy qui nous
« faict veoir ses miracles aux arbres, qui nous
« les faict aussi veoir en nous mesmes? Par adven-
« ture, seroit ce ton pere, ô homme! ou ta mere,
« qui t'auroit façonné les membres comme tu les
« as? mais quoi? tu veois bien qu'ils naissent sou-
« vent, grossissent et se façonnent, eux ignorants
« et endormis : voire quelque fois en despit d'eux
« et contre leur volonté ; et quelque fois aussi eux
« le voulants et le souhaittants, ne les peuvent
« pourtant engendrer. Recognois donc, recognois
« hardiment par la noble architecture de ton corps
« l'immense sapience, l'inestimable doulceur et
« benignité de ton Createur, qui a rengé et orga-
« nisé tes membres d'une telle puissance, prudence
« et bonté, qu'il t'a faict la plus belle et la plus
« excellente creature du monde. » Chap. 57,
fol. 59.

« Comparez la condition des chrestiens, pleine « de tant de belles et grandes esperances et de tant « de fiance, à celle des infideles. Comparez le re- « pos et l'asseurance qui est en notre ame à la tur- « bulente, inconstante et doubteuse erreur, qui « tourmente et martyrise continuellement les en- « tendements desvoyez de ceste saincte creance, « ignorants, doubteux et incertains, en ce qui les « concerne principalement comme hommes; car « indubitablement ils ne s'en peuvent resoudre « que par opinion imaginaire, et appuyee sur des « fondements frailes, subiects à estre debatuz et « controversez en mille manieres: de façon qu'il « ne se presente sans cesse à leur ame ainsi irreso- « luë, qu'une horreur et espouvantement effroya- « ble des menaces de Dieu, qu'une pœur conti- « nuelle de s'estre mescomptee en chose où il « alloit du bien souverain de l'homme et de son « dernier mal: ils remaschent et repoisent inces- « samment la disparité de leur condition à la nos- « tre, et veoyent avecques grand despit et deses- « peré remors de leur conscience, comme de nostre « mescompte (quand il seroit possible qu'il y en « eust) nous ne pouvons encourir nul danger et « nulle perte, et n'en pouvons retomber qu'en ce « mesme estat qu'ils esperent pour eux et qu'ils se « proposent: là où le leur les poulse et les preci- « pite en un abisme de malheur et d'angoisse im- « mortelle. » Chap. 208, *fol.* 236 *verso*.

« Or sus, homme, iecte hardiment ta veuë bien
« loing autour de toy, et contemple si de tant de
« membres, si de tant de diverses pieces de ceste
« grande machine, il y en a aulcune qui ne te serve.
« Considere comme le soing et la solicitude de
« nature ne vise qu'à ton proufit, comme elle a
« asservy tous ses desseins et tous ses effects à ton
« seul besoing et utilité, de quelle affluence elle
« te fournist incessamment de toute façon de biens,
« iusques aux delices mesmes et à tes plaisirs. Ce
« ciel, ceste terre, cest air, ceste mer, et tout ce
« qui est en eux, est continuellement embesongné
« pour ton service. Ce bransle divers du soleil,
« ceste constante varieté des saisons de l'an ne
« regarde qu'à ta necessité... Tu sens bien la gran-
« deur de ce present, tu ne le sçaurois nier. Mais
« pourquoy ne sçais-tu soubdain qui en a esté le
« donneur? C'est par ce que ce n'est pas une debte
« qu'on t'ait payee, ains un bienfaict party de la
« franche liberalité d'aultruy... Escoute la voix de
« toutes les creatures qui te crie: Reçoy, mais
« paye; prens mon service, mais recognoy le; iouy
« de ces biens, mais rends en grace. Le ciel te dict:
« Ie te fournis de lumiere le iour, afin que tu
« veilles; d'umbre la nuict, afin que tu dormes et
« reposes: pour ta recreation et commodité, ie
« renouvelle les saisons, ie te donne la fleurissante
« doulceur du printemps, la chaleur de l'esté, la
« fertilité de l'automne, les froidures de l'hyver.

« Ie bigarre mes iours, ores les alongeant, ores les « accourcissant, ores ie les taille moyens, afin que « la varieté te rende la course du temps moins « ennuyeuse, et que ceste diversité te porte de la « delectation..... » Chap. 97, *fol.* 98 *verso*.

« Habitudes de vertu habillent nature et l'em- « bellissent. C'est ainsi que les belles robes servent « à ceulx qui en sont vestus de quelque marque de « grandeur. » Chap. 61, *fol.* 64.

« Puis que nous sommes tels que nos actions ont « du demerite ou du merite, et qu'elles sont punis- « sables ou dignes de recognoissance, il s'en suit, « veu que l'homme n'a de quoy recompenser ou « punir ses œuvres, qu'il y en a quelqu'un au des- « sus de luy qui le peult faire: aultrement ceste « qualité particuliere luy auroit esté frustratoire- « ment attribuee; ses actions mesmes seroient de « neant et inutiles; voire, qui plus est, sa creation « seroit entierement vaine: et par consequent, « attendu qu'il est la principale piece du monde, « que tout respond à luy, qu'il n'y a rien du reste « qui n'ait esté faict pour son service, il s'en suy- « vroit que l'entier bastiment de cest univers se- « roit inutile, et que tout y seroit confuz et sans « ordre. Si est ce que nous touchons au doigt et à « l'œil que les autres natures iusques à l'humaine

« sont tres bien rengees. Or, ce n'est point l'homme « qui les a ainsi ordonnees : il est donc luy mesme « ordonné et respond par necessité à quelque aul- « tre, ou bien il y auroit en l'univers beaucoup de « vuide.... Concluons donc que le monde, et tout « ce qui est en luy, est faict pour l'homme, qu'au « dessous de l'homme nulle chose n'est faicte pour « elle mesme, ny pour son bien, mais pour le « nostre, pour servir à nostre corps ou à nostre « ame, pour nostre necessité, ou utilité, ou se- « cours, ou consolation, ou doctrine : d'où il s'en « suit que nous sommes tenus à Dieu pour tout « son ouvrage d'une tres ferme obligation et solen- « nellement escripte en son livre des creatures. « C'est elle qui faict le premier nœud, et le pre- « mier lien d'entre Dieu et nous ; et comme les « aultres creatures sont ioinctes, et se rapportent à « nous pour estre faictes à nostre contemplation, « ainsi sommes nous attachez et ioincts à Dieu par « nostre debte et par ceste obligation. » Chap. 83, *fol.* 83 *verso ; chap.* 99, *fol.* 101 *verso.*

« Si Dieu n'eust eu le dessein de nous sauver, il « eust faict dez le premier iour tarir nostre race, « et eust destruict et dissipé la semence des hom- « mes : veu qu'il ne l'a pas destruicte, ains conser- « vee et augmentee, certainement il en vouloit « faire quelque chose de bon : or, il n'en peult faire « rien de meilleur que de les remettre au poinct

« pour lequel il les avoit ordonnez. Voylà comme « les choses apparentes nous descouvrent les con- « seils interieurs de nostre Createur. Si le monde « a esté un seul moment sans qu'il y eust quelqu'un « qui deust estre sauvé pendant ce moment-là, le « monde estoit pour neant, ce que la Providence « divine ne pourroit souffrir; car cela blesseroit « l'honneur de sa puissance, sapience et bonté, « auquel elle vise par toutes ses actions. » Ch. 266, *fol.* 353 *verso.*

« Celui qui cherche la gloire bastit hors de soy, « sur le rien et le vuide : il se faict serviteur et va- « let de l'inanité mesme. » Chap. 199, *fol.* 222.

« La tribulation est à l'ame comme un marteau « qui la frappe, et qui en la battant la fourbit et « derouille; c'est la fournaise à recuire l'ame. » Chap. 299, *fol.* 440 *verso.*

« Au iugement dernier, le livre de nostre con- « science sera lu à haulte voix devant toute la com- « paignie. » Chap. 326, *fol.* 491 *verso.*

« La vertu, le bien, et perfection de la bonté « consiste à choisir, aymer, et vouloir selon raison

« et selon l'ordre. » Chap. 129, *fol.* 136 et suiv.

« Il y a un livre nommé *la Bible*, qu'on dict et
« afferme estre à Dieu. Regardons et considerons
« de prez, si par quelques signes ou marques nous
« pourrons descouvrir son aucteur, et iuger de
« quelle main il a esté tracé, divine ou humaine,
« creee ou creatrice. Il nous fault poiser la façon
« et la nature des mots, la maniere de son parler,
« et puis les assortir et comparer au facteur, et à
« la facture, pour veoir auquel des deux elles re-
« viendront et se rapporteront plus convenable-
« ment. Premierement, il y a cela de singulier et
« de particulier en ce livre, qu'à verifier ce qu'il
« dict, il ne se sert d'aulcune preuve, raison ou
« argument, et s'y dict choses qui semblent bien
« meriter, pour leur estrangeté et difficulté, qu'on
« se servist d'argumentation et de raisonnement à
« les persuader. Les aultres livres, pour s'insinuer
« en nostre creance, logent en leur premier front
« les propositions les plus advouees, et tesmoi-
« gnees, s'il est possible, par l'experience de nos
« sens: Le nostre est bien faict d'une aultre sorte.
« Dez l'entree, il nous presente ces mots: Au com-
« mencement, Dieu bastit le ciel et la terre. Voylà
« un langage de merveilleuse hardiesse: il asseure
« qu'il y a un Dieu, qu'il a basty le ciel et la terre,
« que le monde a eu commencement; proposi-
« tions plustost contraires qu'approchantes à l'ex-

« perience. Aristote, pour nous en prouver seule-
« ment la premiere, y a employé les huict livres
« de sa physique, et les douze de la metaphysique.
« Quel signe est-ce, que la Bible face sans nulle
« preuve un principe de chose si incogneuë?
« Qu'est-ce à dire, que ce livre vueille estre creu
« de chose si importante, à sa simple parole? Que
« seroit-ce? si ce n'est, que l'aucteur qui parle en
« luy se sent de telle dignité et auctorité, que sans
« tesmoignage, sans preuve et sans argument, on
« se doibt entierement reposer à ce qu'il en dict:
« que son credit surpasse oultre mesure toute
« preuve et tout tesmoignage: et qu'un simple mot
« party de sa bouche doibt avoir plus de persuasion
« et plus d'efficace que les raisons et arguments de
« tous les livres du monde. » Chap. 211, *fol.* 240.

A ce morceau d'une éloquence si forte et si imposante, Sebon oppose les preuves qui se lisent dans le livre de nature, et termine ainsi:

« Voylà la merveilleuse ressemblance, et sin-
« gulier accord de ces deux livres: ils ont mesme
« but et mesme argument, ils contiennent pareille
« discipline, et une mesme instruction: differents
« en ce seulement, que l'un se conduict par argu-
« mentation et par preuve, et l'aultre par resolution
« et auctorité, et que l'un represente plus l'obeys-
« sance, l'aultre la maistrise... Parquoy arrestons
« resoluement que c'est un vray livre de Dieu que

« le livre du vieil et du nouveau Testament, et que
« nous y debvons adiouster d'autant plus de fiance,
« que plus il comprend de matieres eslevees et
« supernaturelles, et que plus il excede les raisons
« et argumentations humaines, et nostre ordinaire
« suffisance: car c'est un certain signe et tesmoi-
« gnage qu'il part d'une divine boutique, non de
« celle de quelqu'un de nos compaignons. Plus les
« articles de nostre foy chrestienne semblent ob-
« scurs et incomprehensibles, plus ils sentent et
« retirent à la grandeur infinie de leur aucteur, et
« plus ferme en doibvent estre tenus par nous et
« embrassez. » Chap. 212, *fol.* 244; chap. 213, *fol.* 246 *verso.*

Nous terminerons cette notice par une série de pensées qui s'enchaînent, et forment un seul raisonnement. Sebon examine les bienfaits de Dieu; il veut, par la grandeur de l'obligation, démontrer la nécessité de la reconnoissance. Il prouve qu'il nous est venu deux choses de la part de Dieu, son amour et ses présents; et puisant une nouvelle force dans une idée à-la-fois touchante et gracieuse, il remarque que l'amour a devancé les présents: *Car si Dieu ne nous eust premierement aymez, il n'y auroit eu rien de donné, ny rien de receu : son amour donc a esté le premier donné, et par son moyen tout le reste.* Chap. 106, *fol.* 114 *verso.*

« Cependant, dit Sebon, nous sommes con-
« trainets et necessitez de recevoir le bien que

« Dieu nous offre par un besoing si forcé, qu'il est
« impossible de nous en passer un seul moment.
« Refusons pour veoir, et disons, Ie n'ay que faire
« de son air, de sa terre, ny de son soleil. Que nous
« chault-il de ses benefices et de ses obligations? ie
« vivray bien sans cela. Que l'homme brave hardi-
« ment ainsi, s'il peult. Considerons donc nostre
« inevitable et continuel besoing des presents de
« Dieu, et de l'aultre part la franche liberalité de
« laquelle il nous pourvoit iournellement et inces-
« samment de ses biens : comme sa bonté ne nous
« manque iamais, comme il n'est iamais las ny en-
« nuyé de nous bien faire. » Chap. 107, *fol.* 115
verso.

Aussi, ces bienfaits se renouvelant sans cesse, notre obligation s'accroît chaque jour. « Il est im-
« possible de la faire esgarer, de l'effacer, changer,
« corrompre, ou de la maintenir de fauls : Car
« Dieu qui l'a escripte de sa saincte main, s'est
« servi pour ce faire de papier et d'encre immor-
« tels. Il l'a escripte en nous, en nostre ame, en
« nostre corps, en chascune creature; et puis l'a
« couzuë eternellement en la liasse du livre de
« nature : nous et tout le monde en rendons conti-
« nuellement tesmoignage; elle est ouverte, pu-
« blicque, et commune à tout chascun : aussi est-ce
« l'obligation de l'univers et faicte à son occasion. »
Chap. 108, *fol.* 116 *verso.*

Mais le payement doit répondre à l'obligation, et comment payer tant de bienfaits? « L'homme

« n'a rien qu'il puisse dire à la verité et propre-
« ment sien que l'amour, d'autant qu'il est logé
« en la volonté, seule maistresse, royne et empe-
« riere, seule ayant commandement et puissance
« en l'homme. L'amour est donc tout son thresor,
« et le ioyau le plus honnorable, le plus precieux,
« le plus cher, et le plus sien qu'il puisse donner.
« En fin ay ie trouvé ce que ie cherchois, et tout
« tel que ie le cherchois: quelque chose en nous
« qui ne feust pas hors de nous, mais en nous; non
« en nostre corps, mais en nostre ame; non en
« toute ame, mais en sa plus noble partie. Or sus,
« voylà donc l'homme fourny de bonne et loyale
« monnoye pour satisfaire à sa debte, et contenter
« ce grand creancier: mais aussi qu'il la garde,
« qu'il la mesnage et reserve toute à ce besoing,
« qu'il se ressouvienne que tout son amour est voué
« et destiné à cest usage, qu'il le doibt tout à Dieu
« pour la descharge de son obligation. » Ch. 109,
fol. 118 *verso.*

NOTICE
SUR LE VOYAGE
DE MICHEL
DE MONTAIGNE
EN ITALIE,
PAR LA SUISSE ET L'ALLEMAGNE,

EN 1580 ET 1581.



NOTICE[1]
SUR LE VOYAGE
DE MICHEL
DE MONTAIGNE
EN ITALIE.

Lorsque Montaigne publia son livre des *Essais*, le public l'accueillit d'abord assez froidement: Juste Lipse fut le premier qui en révéla le mérite. Dans son admiration, il ne trouvoit point d'expressions assez vives, point d'éloges assez magnifiques pour célébrer l'auteur et l'ouvrage: il le nommoit le *Thalès françois;* il le plaçoit au-dessus des sages de la Grèce; il le conjuroit d'écrire encore; il l'accusoit d'indifférence pour la véritable gloire. « Au moins, lui disoit-il[2], considérez les misères de l'homme, si vous dédaignez l'immortalité. » De pareils éloges, donnés par un écrivain célèbre, par un professeur dont les souverains venoient écouter les leçons, étendirent bientôt la renommée de Montaigne, et les *Essais* furent connus dans tous les pays où les lettres étoient florissantes. Alors les malheurs de

[1] Rédigée, en 1818, par M. Aimé-Martin.
[2] Just. Lips. *Epistol.*, *Centur.* II, *Ep.* 55.

la France et des infirmités douloureuses déterminèrent Montaigne à voyager, et il fut devancé en Allemagne et en Italie par une grande célébrité.

Le journal de ce voyage n'a été découvert que cent quatre-vingts ans après la mort de Montaigne. Une partie du manuscrit étoit de la main d'un secrétaire qui écrivoit sous sa dictée; le reste étoit de l'écriture de l'auteur des *Essais*, et la fin en italien, langue dans laquelle, selon son expression, il n'avoit *fait nul apprentissage qui vaille*[1]. Ce journal, qui n'est le plus souvent que l'itinéraire des auberges de l'Allemagne et de l'Italie, renferme cependant des observations remarquables et quelques pages gracieuses et naïves qui méritent de sortir de l'oubli, et que nous recueillerons dans cette Notice. Montaigne s'y montre tour à tour, et bien mieux que dans ses *Essais*, avec ses foiblesses, ses vanités, sa simplicité, et son bon esprit; il se laisse, pour ainsi dire, agir en pleine liberté, comme s'il vouloit surprendre l'homme en lui. Aussi reconnoît-on, dans ce journal, une partie des matériaux qui servirent à la composition de la dernière partie de ses *Essais*. C'est le portefeuille de l'artiste:

[1] Lorsque M. de Querlon publia la première édition de ce *Journal du voyage de Montaigne*, Paris, 1774, chez Le Jay, 2 vol. *in*-12, l'antiquaire Bartoli, professeur dans l'université de Turin, et qui étoit alors à Paris, se chargea de déchiffrer et de transcrire le texte italien. On supprima ce texte dans la seconde édition. J. V. L.

on aime à trouver, dans cette première ébauche, le type de la pensée du philosophe et de l'observateur; quelquefois cette pensée est informe, sans éclat, sans couleur; quelquefois aussi elle étonne par un tour naïf ou sublime, qui ajoute encore à sa force ou à sa profondeur.

Un homme d'esprit disoit de Montaigne : « C'est un auteur qui sait bien ce qu'il dit, mais pas toujours ce qu'il va dire. » On peut appliquer cette pensée à son journal. Montaigne se promène, et ne voyage pas; il va devant lui sans soin, sans projet, sans souci, s'amusant de tout ce qu'il rencontre, n'ayant d'autre but que de se distraire, d'autre guide que son caprice; en un mot, voyageant comme il écrivoit. A peine a-t-il le pied en Italie, qu'il paroît regretter l'Allemagne. « Je croy, « dit le secrétaire qui écrivoit sous sa dictée[1], que « s'il eust esté sul avec les siens, il fust allé plustost « à Cracovie ou vers la Grece par terre, que de « prendre le tour vers l'Italie; mais le plesir qu'il « prenoit à visiter les païs inconnus, lequel il « trouvoit si dous que d'en oublier la foiblesse « de son eage et de sa santé, il ne le pouvoit im- « primer à nul de la troupe, chacun ne deman- « dant que la retrete. Là où il avoit accoustumé « de dire, qu'aprez avoir passé une nuict in- « quiette, quand au matin il venoit à se souvenir « qu'il avoit à voir ou une ville ou une nouvelle

[1] Tome I, pag. 182, édition de 1774. Nous suivons l'orthographe du manuscrit.

« contree, il se levoit avec desir et allegresse. Je
« ne le vis iamais moins las ny moins se pleingnant
« de ses doleurs, ayant l'esperit, et par chemin
« et en logis, si tandu à ce qu'il rancontroit, et
« recherchant toutes occasions d'entretenir les
« estrangiers, que je crois que cela amusoit son
« mal. Quand on se pleingnoit à luy de ce que
« il conduisoit souvent la troupe par chemins
« divers et contrees, revenant souvent bien prez
« d'où il étoit party (ce qu'il faisoit, ou recevant
« l'advertissemant de quelque chose digne de
« voir, ou chaniant d'avis selon les occasions),
« il respondoit, qu'il n'aloit, quant à luy, en nul
« lieu que là où il se trouvoit, et qu'il ne pouvoit
« faillir ny tordre sa voïe, n'aïant nul proiect
« que de se promener par des lieus inconnus;
« et, pourveu qu'on ne le vit pas retumber sur
« mesme voïe, et revoir deus fois mesme lieu,
« qu'il ne faisoit nulle faute à son dessein. Et
« quant à Rome, où les autres visoint, il la desi-
« roit d'autant moins voir, que les autres lieus,
« qu'elle estoit connue d'un chacun, et qu'il
« n'avoit laquais qui ne leur peut dire nouvelles
« de Florence et de Ferrare. Il disoit aussi qu'il
« lui sambloit estre à-mesmes ceus qui lisent
« quelque fort plesant conte, d'où il leur prent
« creinte qu'il vieigne bientot à finir, ou un beau
« livre : luy de mesme prenoit si grand plesir à
« voïager, qu'il haïssoit le voisinage du lieu où
« il se deust reposer, et proposoit plusieurs des-

« seins de voïager à son eise, s'il pouvoit se randre « seul. »

Le premier endroit de son Journal qui offre quelque intérêt est le passage du Tyrol. Il compare ingénieusement ces monts pittoresques à une robe qu'on ne voit que plissée, mais qui, développée, feroit un vaste pays[1]. Ces contrées ont pour lui d'autant plus de charme, qu'on l'avoit faussement prévenu contre les incommodités qu'il essuieroit sur la route: ce qui lui fait dire, « qu'il s'estoit toute sa vie meffié du juge-« mant d'autruy sur le discours des commoditez « des païs estrangiers, chacun ne sçachant gous-« ter que selon l'ordonnance de sa coustume et « de l'usage de son village, et avoit faict fort peu « d'estat des avertissemans que les voiageurs lui « donnoint[2]. »

Enfin il arrive en Italie, après avoir parcouru la Lorraine, et une partie de la Suisse et de l'Allemagne; il s'avance rapidement vers Venise, traverse Ferrare, Bologne, Florence; se plaint, chemin faisant, des mauvais gîtes et du peu de beauté des femmes, et remplit son Journal de minutieux détails sur sa santé et sur les honneurs qu'il reçoit à son passage. Cette belle contrée, où dort un peuple de héros, étoit alors enrichie des chefs-d'œuvre de Palladio et de Vignole, de Michel-Ange et de Raphaël, de Jules-Romain,

[1] Tome I, pag. 189.
[2] *Ibid.*, pag. 164.

du Corrège, du Titien, et de Paul Véronèse. Comment ne lui inspira-t-elle aucun sentiment sur sa gloire antique, et sur les nobles efforts des Médicis, qui, ne pouvant lui rendre la souveraineté de l'univers, cherchoient à lui assurer celle des beaux-arts? On ne peut trop s'étonner de ce silence. Mais si l'Italie entière ne lui présente que des monuments muets, l'aspect de Rome lui arrache un cri sublime de surprise et d'effroi :

« Il disoit, qu'on ne voïoit rien de Rome que « le ciel sous lequel elle avoit esté assise, et le « plant de son gite; que cette science qu'il en « avoit estoit une science abstraite et contem- « plation, de laquelle il n'y avoit rien qui tumbast « sous les sens; que ceus qui disoient qu'on y « voyoit au moins les ruynes de Rome, en di- « soint trop : car les ruines d'une si espouven- « table machine rapporteroint plus d'honneur et « de reverence à sa memoire; ce n'estoit rien que « son sepulcre. Le monde, ennemi de sa longue « domination, avoit premierement brisé et fra- « cassé toutes les pieces de ce corps admirable, « et parce qu'encore tout mort, ranversé, et « desfiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit ense- « veli la ruine mesme. Que ces petites montres « de sa ruine qui paressent encores au dessus de « la biere, c'estoit la fortune qui les avoit con- « servces pour le tesmoignage de cette grandeur « infinie que tant de siecles, tant de fus, la con-

« juration du monde reiterée à tant de fois à sa « ruyne, n'avoint peu universelemant esteindre. « Mais estoit vraisamblable que ces mambres des- « visagez qui en restoint, c'estoint les moins di- « gnes, et que la furie des ennemis de cette gloire « immortelle les avoit portez, premierement, « à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus « digne; que les bastimans de cette Rome bas- « tarde qu'on aloit asteure atachant à ces ma- « sures, quoi qu'ils eussent de quoi ravir en « admiration nos siecles presans, lui faisoint resou- « venir propremant des nids que les moineaus « et les corneilles vont suspandant en France aus « voutes et parois des eglises que les Huguenots « viennent d'y desmolir. Encore craignoit-il, à voir « l'espace qu'occupe ce tumbeau, qu'on ne le « reconnust pas tout, et que la sepulture ne fust « elle mesme pour la pluspart ensevelie. Que cela, « de voir une si chetifve descharge, comme de « morceaus de tuiles et pots cassez, estre ancien- « nemant arrivé à un monceau de grandur si « excessive, qu'il eguale en hautenr et largeur « plusieurs naturelles montaignes [1] (car il le com- « paroit en hautenr à la *mote de Gurson* [2], et « l'estimoit double en largeur), c'estoit une ex- « presse ordonnance des destinees, pour faire « santir au monde leur conspiration à la gloire

[1] Il forme ce qu'on nomme aujourd'hui le mont Testacé, *monte Testaceo.*

[2] En Périgord.

« et preeminance de cette ville, par un si nou-
« veau et extraordinere tesmoignage de sa gran-
« dur. Il disoit ne pouvoir aiseemant faire conve-
« nir, veu le peu d'espace et le lieu que tiennent
« aucuns de ces sept mons, et notammant les
« plus fameus, comme le Capitolin et le Palatin,
« qu'il y raniat un si grand nombre d'edifices.
« A voir sulemant ce qui reste du tample de la
« Paix [1], le long du *Forum Romanum*, duquel
« on voit encore, la chute toute vifve, comme
« d'une grande montaigue, dissipee en plusieurs
« horribles rochiers : il ne samble que deus tels
« batimans peussent [2] en toute l'espace du mont
« du Capitole, où il y avoit bien vingt-cinq ou
« trante tamples, outre plusieurs maisons pri-
« vees. Mais, à la verité, plusieurs conjectures
« qu'on prent de la peinture de cette ville an-
« tienne, n'ont guiere de verisimilitude, son plant
« mesme estant infinimant changé de forme ; au-
« cuns de ces vallons estans comblez, voire dans
« les lieus les plus bas qui y fussent : comme,
« pour exemple, au lieu du *Velabrum* [3], qui
« pour sa bassesse recevoit l'esgout de la ville, et

[1] Bâti par l'empereur Vespasien, lorsqu'il eut terminé la guerre des Juifs, près de l'arc de Titus, son fils.

[2] L'éditeur de 1774 croit qu'il faut ajouter ici, *tenir :* on voit, par plusieurs phrases semblables des *Essais*, que ce mot est inutile.

[3] Le *Velabrum*, ainsi nommé du verbe latin *vehere* (transporter), parcequ'on passoit de là, selon Varron, dans de petits bateaux, un marais pour aller au mont Aventin : il terminoit le mont Palatin au nord.

« avoit un lac, s'est tant eslevé des mons de la « hauteur des autres mons naturels qui sont au-« tour de là, ce qui se faisoit par le tas et mon-« ceaus des ruines de ces grans bastimans; et le « *monte Savello* n'est autre chose que la ruine « d'une partie du teatre de Marcellus. Il croioit « qu'un antien romain ne sauroit reconnoistre « l'assiete de sa ville, quand il la verroit. Il est « souvent avenu qu'aprez avoir fouillé bien avant « en terre, on ne venoit qu'à rencontrer la teste « d'une fort haute coulonne, qui estoit encor « en pieds au dessous. On n'y cherche point « d'autres fondemens aus maisons, que des vieilles « masures ou voutes, comme il s'en voit au des-« sous de toutes les caves, ny encore l'appuy « du foudement antien ny d'un mur qui soit « en son assiete. Mais sur les brisures mesmes « des vieus bastimans, comme la fortune les a « logez, en se dissipant, ils ont planté le pied de « leurs palais nouveaux, comme sur des gros lop-« pins de rochiers, fermes et assurez. Il est aysé « à voir que plusieurs rues sont à plus de traute « pieds profond au dessous de celles d'à-cette-« heure[1]. »

Il est difficile de parler de Rome avec plus d'éloquence; ce magnifique tableau est digne de Bossuet, comme le tableau suivant de Rome moderne est digne de La Bruyère par sa piquante originalité :

[1] Tome I, pag. 305 et suiv.

« le disois des commoditez de Rome, entr'au-
« tres, que c'est la plus commune ville du monde,
« et où l'estrangeté et differance de nation se con-
« sidere le moins; car de sa nature c'est une ville
« rappiecee d'estrangiers; chacun y est come chez
« soi. Son Prince ambrasse toute la chretienté de
« son authorité; sa principale jurisdiction oblige
« les estrangiers en leurs maisons, come ici, à
« son election propre; et de tous les Princes et
« Grans de sa Court, la consideration de l'origine
« n'a nul pois. La liberté de la police de Venise,
« et utilité de la trafique, la peuple d'estrangiers;
« mais ils y sont come chez autrui pourtant. Ici
« ils sont en leurs propres offices et biens et
« charges; car c'est le siege des persones eccle-
« siastiques. Il se voit autant ou plus d'estrangiers
« à Venise (car l'affluance d'estrangiers qui se voit
« en France, en Allemaigne, ou ailleurs, ne vient
« poinint à cete compareson), mais de resseans
« et domiciliez beaucoup moins. Le meme peuple
« ne s'effarouche non plus de notre façon de
« vetemans, ou Espaignole ou Tudesque, que de
« la leur propre, et ne voit on guiere de be-
« litre qui ne nous demande l'aumosne en notre
« langue[1]. »

Un peu plus loin, Montaigne avoue qu'il em-
ploya ses *cinq sans de nature pour obtenir le titre
de citoyen romein, ne fut-ce que pour l'antien*

[1] Tome II, pag. 60.

honur, et religieuse memoire de son authorité. Il y trouva quelques difficultés, toutefois il les surmonta. *C'est un titre vein*, dit-il; *tant y a que i'ai receu beaucoup de plesir de l'avoir obtenu*[1].

Montaigne fit deux fois le voyage de Rome, pendant son séjour en Italie. Après le premier, il se rendit à Lorette, et ce fut un vrai pèlerinage. Il y consacra un *ex voto* pour lui, pour sa femme, et pour sa fille unique; enfin il y accomplit des actes de piété qui sont le témoignage irrécusable de sa religion. Avant son retour à Rome, il reçut la nouvelle de son élection à la charge de maire de Bordeaux, précédemment occupée par le maréchal de Biron; et on l'invitoit à accepter cet emploi pour l'amour de la patrie : *per l' amor di quella patria*[2]. Il résolut de quitter l'Italie pour se rendre aux vœux de ses concitoyens. Dans la partie de son Journal qui suit son premier séjour à Rome, il se livre à quelques descriptions de la campagne, parmi lesquelles nous avons choisi la plus jolie:

« Landemein matin, aïant laissé cette bele « pleine (de Foligno), nous nous rejetasmes au « chemin de la montaigne, où nous retrouvions « force beles pleines, tantost à la teste, tantost « au pied du mont. Mais sur le comancemant de « cete matinée, nous eusmes quelque tamps un

[1] Tome II, pag. 62 et suiv.

[2] *Ibid.*, page 448.

« tresbel object de mille diverses collines, reve-
« tues de toutes pars de tresbeaus ombrages de
« toute sorte de fruitiers et des plus beaus bleds
« qu'il est possible, souvant en lieu si coupé et
« præcipitus, que c'estoit miracle que sulemant les
« chevaus puissent avoir accez. Les plus beaus
« vallons, un nombre infini de ruisseaus, tant
« de maisons et villages par ci par là, qu'il me
« resouvenoit des avenues de Florance, sauf que
« ici il n'y a nul palais ny maison d'apparance;
« et là le terrein est sec et sterile pour la plus-
« part, là où en ces collines il n'y a pas un pousse
« de terre inutile. Il est vrai que la seson du
« printamps les favorisoit. Souvant, bien louin
« audessus de nos testes, nous voions un beau
« vilage, et sous nos pieds, come aus Antipodes,
« un autre, aiant chacun plusieurs commoditez
« et diverses: cela mesme n'y done pas mauvez
« lustre, que parmi ces montaignes si fertiles
« l'Apennin montre ses testes refrouignees et inac-
« cessibles, d'où on voit rouller plusieurs tor-
« rans, qui aïant perdu cete premiere furie, se
« randent là tost aprez dans ces valons des ruis-
« seaux tresplesans et tresdous. Parmi ces bos-
« ses, on descouvre et au haut et au bas plu-
« sieurs riches pleines, grandes par fois à perdre
« de veue par certein biaiz du prospect. Il ne
« me samble pas que nulle peinture puisse re-
« presanter un si riche païsage. De là nous trou-
« vions le visage de notre chemin, tantost d'une

« façon, tantost d'un' autre, mais tousiours la
« voïe tresaisee; et nous randismes à disner à,
« etc.[1]. »

En parcourant les belles cités de l'Italie, il décrit des processions, des courses de char, et les tours d'un cavalier italien qui, ayant été longtemps esclave en Turquie, *y avoit appris mille choses très rares dans l'art du manège*[2]. Il trouve aussi dans *la Librairie des Juntes* le *Testament de Boccace*[3], et il en rapporte les principales dispositions qui font connoître à quelle misère étoit réduit cet écrivain, dont le nom est aujourd'hui si célèbre. Enfin au milieu des détails arides de son régime diététique, détails dans lesquels il semble se complaire, et qui remplissent bien des pages de son Journal, on aime à retrouver tout à coup une de ces pensées qui ne s'échappent d'une grande ame que pour nous la dévoiler tout entière. Il étoit aux eaux de *la Villa*, uniquement occupé des soins de sa santé, lorsque, dit-il, en écrivant à M. Ossat, *je tumbe en un pansement si penible de M. de la Boetie, et y fus si long tamps sans me raviser, que cela me fit grand mal*[4]..... Il y avoit dix-huit ans que La Boëtie étoit mort entre les bras de Montaigne. Cette pensée, jetée sur le papier dans un moment de douleur,

[1] Tome II, pag. 92.
[2] *Ibid.*, p. 508. Il en parle dans ses *Essais*, I, 48, t. II, p. 245.
[3] *Ibid.*, pag. 328.
[4] *Ibid.*, pag. 175.

nous révèle toute la tendresse de cette ame, qu'on a cependant accusée d'égoïsme. Les ouvrages de Montaigne peuvent périr avec la langue qu'ils ont illustrée, mais le souvenir de l'ami de La Boëtie ne périra pas; il est attaché à un sentiment qui donne l'immortalité, après avoir donné le bonheur.

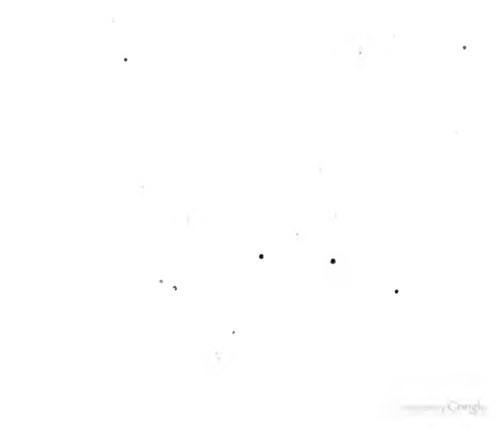
DE

LA SERVITUDE

VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN.



DE

LA SERVITUDE
VOLONTAIRE,

OU

LE CONTR'UN;

DISCOURS D'ESTIENNE DE LA BOËTIE[1].

D'avoir plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy:

[1] Un des derniers éditeurs des *Essais* a joint aux pièces précédentes des *Avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX*, que l'on croit avoir été rédigés par Montaigne. Ce petit ouvrage ne porte point du tout le caractère de son style; et les mots suivants: *Ne trouverez mauvais que ie l'aye faict escrire à Montaigne, car c'est afin que le puissiez mieux lire*, si l'on veut qu'ils se rapportent à l'auteur des *Essais*, prouvent seulement qu'il écrivit cette instruction sous la dictée de la reine-mère. Ces neuf ou dix pages peuvent donc être intéressantes pour l'histoire; mais ce n'est pas ici leur place.

On s'étonneroit, au contraire, de ne point trouver parmi les appendices de l'ouvrage de Montaigne le célèbre traité de son ami sur la *Servitude volontaire*, qu'il avoit d'abord voulu y faire entrer, liv. I, chap. 27, et qui, depuis l'édition de 1745, en est inséparable. Il fut d'abord publié dans les *Mémoires de l'estat de France sous Charles IX*, Middelbourg, 1578, in-8°, t. III, *fol.* 83 *verso*; et on l'a reproduit à Paris, en 1789, mis en nouveau françois, à la suite du discours de Marius dans Salluste (*Jug.*, c. 85), traduit dans les mêmes intentions. Sur ce traité, composé par La Boëtie à 16 ans, c'est-à-dire en 1543, on peut voir le chap. 27 du premier livre des *Essais*, tome II, page 1 et suivantes.

Les autres OEuvres de La Boëtie sont des traductions de divers

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy[1];

ce dict Ulysse en Homere, parlant en public. S'il n'eust dict, sinon

D'avoir plusieurs seigneurs aulcun bien ie ne veoy,

cela estoit tant bien dict que rien plus: mais, au lieu que, pour parler avecques raison, il falloit dire que la domination de plusieurs ne pouvoit estre bonne, puis que la puissance d'un seul, deslors qu'il prend ce tiltre de maistre, est dure et desraisonnable, il est allé adiouster, tout au rebours,

Qu'un, sans plus, soit le maistre, et qu'un seul soit le roy.

Toutesfois, à l'adventure, il fault excuser Ulysse, auquel possible lors il estoit besoing d'user de ce langage, et de s'en servir pour appaiser la revolte de l'armee; conformant, ie crois, son propos plus au temps, qu'à la verité. Mais, à parler à bon escient, c'est un extreme malheur d'estre subiect

traités de Xénophon, d'Aristote, et de Plutarque, dont nous avons donné le titre dans la première note sur les *Lettres* de Montaigne, et qui sont suivies de quelques poésies latines; les vingt-neuf sonnets transcrits dans les *Essais*, liv. I, chap. 28, tom. II, p. 26; les *Vers françois* publiés par Montaigne à Paris, en 1572; enfin, l'*Historique Description du solitaire et sauvage païs de Medoc* (1593, *in*-12), à laquelle on a joint quelques vers que son ami n'avoit point publiés. Il avoit composé aussi, comme Montaigne nous l'apprend, des Mémoires sur l'édit de janvier 1562, lesquels sont probablement restés manuscrits. J. V. L.

[1] *Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,*
Εἷς βασιλεύς.

HOMÈRE, *Iliad.*, II, 204.

à un maistre, duquel on ne peult estre iamais asseuré qu'il soit bon, puis qu'il est tousiours en sa puissance d'estre mauvais quand il vouldra: et d'avoir plusieurs maistres, c'est autant que d'avoir autant de fois à estre extremement malheureux. Si ne veulx ie pas, pour cette heure, debattre cette question tant pourmenee, à sçavoir «Si les aultres façons de republicques sont meilleures que la monarchie:» A quoy si ie voulois venir, encores vouldrois ie sçavoir, avant que mettre en doubte quel reng la monarchie doibt avoir entre les republicques, si elle y en doibt avoir aulcun; pource qu'il est malaysé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouvernement, où tout est à un. Mais cette question est reservee pour un aultre temps, et demanderoit bien son traieté à part, ou plustost ameneroit quand et soy toutes les disputes politiques.

Pour ce coup, ie ne vouldrois sinon entendre, S'il est possible, et comme il se peult faire, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations, endurent quelquesfois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on luy donne; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne sçauroit leur faire mal aulcun, sinon lors qu'ils ayment mieulx le souffrir que luy contredire[1]. Grand' chose,

[1] « Ce mot de PLUTARQUE (*de la Mauvaise honte*, c. 7), Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, NON, donna peut estre la matiere et

certes, et toutesfois si commune, qu'il s'en fault de tant plus douloir, et moins esbahir, de veoir un million de millions d'hommes servir miserablement, ayants le col soubs le ioug, non pas contraincts par une plus grande force, mais aulcunement[1] (ce semble) enchantez et charmez par le seul nom d'UN, duquel ils ne doibvent ny craindre la puissance, puis qu'il est seul, ny aymer les qualitez, puis qu'il est, en leur endroict[2], inhumain et sauvage. La foiblesse d'entre nous hommes est telle : Il fault souvent que nous obeïssions à la force ; il est besoing de temporiser ; on ne peult pas tousiours estre le plus fort. Doncques, si une nation est contraincte par la force de la guerre de servir à un, comme la cité d'Athenes aux trente tyrans, il ne se fault pas esbahir qu'elle serve, mais se plaindre de l'accident ; ou bien plustost ne s'esbahir, ny ne s'en plaindre, mais porter le mal patiemment, et se reserver à l'advenir à meilleure fortune.

Nostre nature est ainsi, que les communs debvoirs de l'amitié emportent une bonne partie du cours de nostre vie : il est raisonnable d'aymer la vertu, d'estimer les beaux faicts, de cognoistre le bien d'où l'on l'a receu, et diminuer souvent de nostre ayse, pour augmenter l'honneur et ad-

l'occasion à La Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. » *Essais* de Montaigne, I, 25.

[1] *En quelque sorte.*

[2] *A leur égard.*

vantage de celuy qu'on ayme, et qui le merite: Ainsi doncques, si les habitants d'un païs ont trouvé quelque grand personnage qui leur ayt montré par espreuve une grande prevoyance pour les garder, grande hardiesse pour les deffendre, un grand soing pour les gouverner; si, de là en avant, ils s'apprivoisent de luy obeïr, et s'en fier, tant que luy donner quelques advantages, ie ne sçais si ce seroit sagesse; de tant qu'on l'oste de là où il faisoit bien, pour l'advancer en lieu où il pourra mal faire: mais certes, si ne pourroit il faillir[1] d'y avoir de la bonté, de ne craindre point mal de celuy duquel on n'a receu que bien.

Mais, ô bon Dieu! que peult estre cela? comment dirons nous que cela s'appelle? quel malheur est cettuy là? ou quel vice? ou plustost quel malheureux vice? veoir un nombre infiny, non pas obeïr, mais servir: non pas estre gouvernez, mais tyrannisez; n'ayants ny biens, ny parents, ny enfants, ny leur vie mesme, qui soit à eulx! souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautez, non pas d'une armee, non pas d'un camp barbare contre lequel il fauldroit despendre son sang et sa vie devant; mais d'un seul! non pas d'un Hercules, ne d'un Samson; mais d'un seul hommeau[2], et le plus souvent du plus lasche et femenin[3] de la na-

[1] *Du moins ne pourroit-il manquer*, etc.

[2] *Hommeau*, petit homme. COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglois*. On trouve *hommet* et *hommelet* dans NICOT. C.

[3] *Femenin*, féminin, efféminé. COTGRAVE. C.

tion; non pas accoustumé à la pouldre des batailles, mais encores à grand' peine au sable des tournois; non pas qui puisse par force commander aux hommes, mais tout empesché de servir vilement à la moindre femmelette! Appellerons nous cela lascheté? dirons nous, que ceulx là qui servent, soyent couards et recreus? Si deux, si trois, si quatre, ne se deffendent d'un, cela est estrange, mais toutesfois possible; bien pourra lon dire lors, à bon droict, que c'est faulte de cœur: Mais si cent, si mille, endurent d'un seul, ne dira on pas qu'ils ne veulent point, non qu'ils n'osent pas, se prendre à luy, et que c'est non couardise, mais plustost mespris et desdaing? Si l'on veoid, non pas cent, non pas mille hommes, mais cent païs, mille villes, un million d'hommes, n'assaillir pas un seul, duquel le mieulx traité de touts en reçoit ce mal d'estre serf et esclave; comment pourrons nous nommer cela? est ce lascheté?

Or, il y a en touts vices naturellement quelque borne, oultre laquelle ils ne peuvent passer: deux peuvent craindre un, et possible dix; mais mille, mais un million, mais mille villes, si elles ne se deffendent d'un, cela n'est pas couardise, elle ne va point iusques là; non plus que la vaillance ne s'estend pas qu'un seul eschelle une forteresse, qu'il assaille une armee, qu'il conquiere un royaume. Doncques quel monstre de vice est cecy, qui ne merite pas encores le nom de couardise? qui ne treuve de nom assez vilain? que nature desad-

voue avoir faict, et la langue refuse de le nommer?

Qu'on mette d'un costé cinquante mille hommes en armes; d'un aultre, autant; qu'on les renge en battaille; qu'ils viennent à se ioindre, les uns libres combattants pour leur franchise, les aultres pour la leur oster: auxquels promettra on par coniecture la victoire? lesquels pensera on qui plus gaillardement iront au combat, ou ceulx qui esperent pour guerdon[1] de leur peine l'entretenement de leur liberté, ou ceulx qui ne peuvent attendre loyer des coups qu'ils donnent ou qu'ils receoivent, que la servitude d'aultruy? Les uns ont tousiours devant leurs yeulx le bonheur de leur vie passee, l'attente de pareil ayse à l'advenir; il ne leur souvient pas tant de ce qu'ils endurent ce peu de temps que dure une battaille, comme de ce qu'il conviendra à iamais endurer à eulx, à leurs enfants et à toute la posterité: Les aultres n'ont rien qui les enhardisse, qu'une petite poincte de convoitise qui se rebouche soubdain contre le dangier, et qui ne peult estre si ardente qu'elle ne se doibve et semble esteindre par la moindre goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux battailles tant renommees de Miltiade, de Leonide, de Themistocles, qui ont esté donnees deux mille ans a, et vivent encores aujourd'huy aussi fresches en la memoire des livres et des hommes, comme si c'eust esté l'aultre hier qu'elles feurent donnees en Grece, pour le bien de Grece et pour

[1] *Guerdon*, loyer, récompense. NICOT. C.

l'exemple de tout le monde; qu'est ce qu'on pense qui donna à si petit nombre de gents, comme estoient les Grecs, non le pouvoir, mais le cœur de soubstenir la force de tant de navires, que la mer mesme en estoit chargee; de desfaire tant de nations, qui estoient en si grand nombre que l'esquadron des Grecs n'eust pas fourny, s'il eust fallu, des capitaines aux armees des ennemis? sinon qu'il semble qu'en ces glorieux jours là ce n'estoit pas tant la battaille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, et de la franchise sur la convoitise.

C'est chose estrange d'ouïr parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceulx qui la deffendent: mais ce qui se faict en touts païs, par touts les hommes, touts les iours, qu'un homme seul mastine cent mille villes, et les prive de leur liberté; qui le croiroit, s'il ne faisoit que l'ouïr dire, et non le veoir? et, s'il ne se veoyoit qu'en païs estranges et loingtaines terres, et qu'on le dist; qui ne penseroit que cela feust plustost feinct et controuvé, que non pas veritable? Encores ce seul tyran, il n'est pas besoing de le combattre, il n'est pas besoing de s'en deffendre; il est de soy mesme desfaict, mais que[1] le païs ne consente à la servitude: il ne fault pas luy rien oster, mais ne luy don-

[1] *Pourvu que.* « Un homme sage, dit PHILIPPE DE COMMINES (liv. I, c. 12), sert bien en une compaignie de prince, *mais qu*'on le veuille croire, et ne se pourroit trop acheter. » C.

ner rien; il n'est point besoing que le païs se mette en peine de faire rien pour soy, mais qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les peuples mesmes qui se laissent, ou plustost se font, gourmander, puis qu'en cessant de servir ils en seroient quites: c'est le peuple qui s'asservit; qui se coupe la gorge; qui, ayant le chois d'estre subiect, ou d'estre libre, quite sa franchise, et prend le ioug; qui consent à son mal, ou plustost le pourchasse. S'il luy coustoit quelque chose de recouvrer sa liberté, ie ne l'en presserois point, combien que ce soit ce que l'homme doibt avoir plus cher que de se remettre en son droict naturel, et, par maniere de dire, de beste revenir homme; mais encores ie ne desire pas en luy si grande hardiesse: ie ne luy permets point qu'il ayme mieulx une ie ne sçais quelle seureté de vivre à son ayse. Quoy? si, pour avoir la liberté, il ne luy fault que la desirer; s'il n'a besoing que d'un simple vouloir, se trouvera il nation au monde qui l'estime trop chere, la pouvant gaigner d'un seul souhait? et qui plaigne sa volonté à recouvrer le bien lequel on debvroit racheter au prix de son sang? et lequel perdu, touts les gents d'honneur doibvent estimer la vie desplaisante, et la mort salutaire? Certes, tout ainsi comme le feu d'une petite estincelle devient grand, et tousiours se renforce; et plus il treuve de bois, et plus est prest d'en brusler; et, sans qu'on y

mette de l'eau pour l'esteindre, seulement en n'y mettant plus de bois, n'ayant plus que consumer, il se consume soy mesme, et devient sans forme aulcune et n'est plus feu: pareillement les tyrans, plus ils pillent, plus ils exigent, plus ils ruynent et destruisent, plus on leur baille, plus on les sert; d'autant plus ils se fortifient, deviennent tousiours plus forts et plus frez pour aneantir et destruire tout; et, si on ne leur baille rien, si on ne leur obeït point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nuds et desfaicts, et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur et aliment, devient une branche seiche et morte.

Les hardis, pour acquerir le bien qu'ils demandent, ne craignent point le dangier; les advisez ne refusent point la peine: les lasches et engourdis ne sçavent ny endurer le mal, ny recouvrer le bien; ils s'arrestent en cela de le souhaiter; et la vertu d'y pretendre leur est ostee par leur lascheté; le desir de l'avoir leur demeure par la nature. Ce desir, cette volonté, est commune aux sages et aux indiscrets, aux courageux et aux couards, pour souhaiter toutes choses qui, estant acquises, les rendroient heureux et contents: une seule en est à dire, en laquelle ie ne sçais comme nature default aux hommes pour la desirer; c'est la liberté, qui est toutesfois un bien si grand et si plaisant, que, elle perdue, touts les maulx viennent à la file, et

les biens mesmes qui demeurent aprez elle perdent entierement leur goust et saveur, corrompus par la servitude : la seule liberté, les hommes ne la desirent point, non pas pour aultre raison, ce me semble, sinon pource que, s'ils la desiroient, ils l'auroient; comme s'ils refusoient faire ce bel acquest, seulement parce qu'il est trop aysé.

Pauvres gents et miserables, peuples insensez, nations opiniastres en vostre mal, et aveugles en vostre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de vostre revenu, piller vos champs, voler vos maisons, et les despouiller des meubles anciens et paternels! vous vivez de sorte, que vous pouvez dire que rien n'est à vous; et sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur, de tenir à moitié vos biens, vos familles et vos vies : et tout ce degast, ce malheur, cette ruyne, vous vient, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemy, et de celuy que vous faictes si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de presenter à la mort vos personnes. Celuy qui vous maistrise tant, n'a que deux yeulx, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a aultre chose que ce qu'a le moindre homme du grand nombre infiny de vos villes; sinon qu'il a plus que vous touts, c'est l'advantage que vous luy faictes pour vous destruire. D'où a il prins tant d'yeulx;

d'où vous espie il ; si vous ne les luy donnez? Comment a il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous? Les pieds dont il foule vos citez, d'où les a il, s'ils ne sont des vostres? Comment a il aulcun pouvoir sur vous, que par vous aultres mesmes? Comment vous oseroit il courir sus, s'il n'avoit intelligence avecques vous? Que vous pourroit il faire, si vous n'estiez receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traistres de vous mesmes? Vous semez vos fruits, à fin qu'il en face le degast; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries; vous nourrissez vos filles, à fin qu'il ayt de quoy saouler sa luxure; vous nourrissez vos enfants, à fin qu'il les mene, pour le mieulx qu'il face, en ses guerres, qu'il les mene à la boucherie, qu'il les face les ministres de ses convoitises, les executeurs de ses vengeances ; vous rompez à la peine vos personnes, à fin qu'il se puisse mignarder en ses delices, et se veautrer dans les sales et vilains plaisirs; vous vous affoiblissez, à fin de le faire plus fort et roide à vous tenir plus courte la bride : et de tant d'indignitez, que les bestes mesmes ou ne sentiroient point, ou n'endureroient point, vous pouvez vous en delivrer, si vous essayez, non pas de vous en delivrer, mais seulement de le vouloir faire. Soyez resolus de ne servir plus; et vous voylà libres. Ie ne veulx pas que vous le poulsiez, ny le bransliez; mais seule-

ment ne le soubstenez plus : et vous le verrez, comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas, et se rompre.

Mais, certes, les medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables ; et ie ne fois pas sagement de vouloir en cecy conseiller le peuple qui a perdu, long temps y a, toute cognoissance, et duquel, puis qu'il ne sent plus son mal, cela seul montre assez que sa maladie est mortelle : Cherchons doncques par coniectures, si nous en pouvons trouver, comment s'est ainsi si avant enracinee cette opiniastre volonté de servir, qu'il semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne soit pas si naturelle.

Premierement, cela est, comme ie crois, hors de nostre doubte, que, si nous vivions avecques les droicts que nature nous a donnez et les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obeïssants aux parents, subiects à la raison, et serfs de personne. De l'obeïssance que chascun, sans aultre advertissement que de son naturel, porte à ses pere et mere ; touts les hommes en sont tesmoings, chascun en soy et pour soy. De la raison ; si elle naist avecques nous, ou non, qui est une question debattue au fond par les academiques, et touchee par toute l'eschole des philosophes ; pour cette heure ie ne penserois point faillir en croyant qu'il y a en

nostre ame quelque naturelle semence de raison, qui, entretenue par bon conseil et coustume, fleurit en vertu, et au contraire, souvent ne pouvant durer contre les vices survenus, estouffee s'avorte. Mais, certes, s'il y a rien de clair et d'apparent en la nature, et en quoy il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, Que nature, le ministre de Dieu, et la gouvernante des hommes, nous a touts faicts de mesme forme, et, comme il semble, à mesme moule, à fin de nous entrecognoistre touts pour compaignons, ou plustost freres; et si, faisant les partages des presents qu'elle nous donnoit, elle a faict quelques advantages de son bien, soit au corps ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux aultres, si n'a elle pourtant entendu nous mettre en ce monde comme dans un camp clos, et n'a pas envoyé icy bas les plus forts et plus advisez, comme des brigands armez dans une forest, pour y gourmander les plus foibles; mais plustost fault il croire que, faisant ainsin aux uns les parts plus grandes, et aux aultres plus petites, elle vouloit faire place à la fraternelle affection [1], à fin qu'elle eust où s'employer, ayants les uns puissance de donner ayde, et les aultres besoing d'en recevoir. Puis doncques que cette bonne mere nous a donné à touts toute la terre pour demeure, nous a touts logez aulcunement en une mesme maison, nous a

[1] *Elle vouloit donner lieu à l'affection fraternelle, afin*, etc. C.

touts figurez en mesme paste, à fin que chascun se peust mirer et quasi recognoistre l'un dans l'aultre; si elle nous a à touts en commun donné ce grand present de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser dadvantage, et faire, par la commune et mutuelle declaration de nos pensees, une communion de nos volontez; et si elle a tasché par touts moyens de serrer et estreindre plus fort le nœud de nostre alliance et societé; si elle a montré, en toutes choses, qu'elle ne vouloit tant nous faire touts unis, que touts uns : il ne fault pas faire doubte que nous ne soyons touts naturellement libres, puis que nous sommes touts compaignons; et ne peult tumber en l'entendement de personne que nature ayt mis aulcuns en servitude, nous ayant touts mis en compaignie.

Mais, à la verité, c'est bien pour neant de debattre si la liberté est naturelle, puis qu'on ne peult tenir aulcun en servitude sans luy faire tort, et qu'il n'y a rien au monde si contraire à la nature (estant toute raisonnable), que l'iniure. Reste doncques de dire que la liberté est naturelle, et, par mesme moyen, à mon advis, que nous ne sommes pas seulement nays en possession de nostre franchise, mais aussi avecques affection de la deffendre. Or, si d'adventure nous faisons quelque doubte en cela, et sommes tant abbastardis que ne puissions recognoistre nos biens ny semblablement nos naïfves affections,

il fauldra que ie vous face l'honneur qui vous appartient, et que ie monte, par maniere de dire, les bestes brutes en chaire, pour vous enseigner vostre nature et condition. Les bestes (ce m'aid' Dieu!), si les hommes ne font trop les sourds, leur crient, VIVE LIBERTÉ. Plusieurs y en a d'entr'-elles, qui meurent sitost qu'elles sont prinses: comme le poisson qui perd la vie aussitost que l'eau; pareillement celles là quitent la lumiere, et ne veulent point survivre à leur naturelle franchise. Si les animaulx avoient entre eulx leurs rengs et preeminences, ils feroient, à mon advis, de liberté leur noblesse. Les aultres, des plus grandes iusques aux plus petites, lors qu'on les prend, font si grande resistance d'ongles, de cornes, de pieds, de bec, qu'elles declarent assez combien elles tiennent cher ce qu'elles perdent; puis, estants prinses, nous donnent tant de signes apparents de la cognoissance qu'elles ont de leur malheur, qu'il est bel à veoir, que d'ores en là[1] ce leur est plus languir que vivre, et qu'elles continuent leur vie, plus pour plaindre leur ayse perdu, que pour se plaire en servitude. Que veult dire aultre chose l'elephant qui, s'estant deffendu iusques à n'en pouvoir plus, n'y veoyant plus d'ordre, estant sur le poinct d'estre prins, il enfonce ses maschoires, et casse ses dents contre les arbres; sinon que le grand desir qu'il a

[1] *Dorénavant.* E. J.

de demeurer libre, comme il est nay, luy faict de l'esprit, et l'advise de marchander avecques les chasseurs si, pour le pris de ses dents, il en sera quite, et s'il sera receu à bailler son yvoire, et payer cette rençon, pour sa liberté? Nous appastons le cheval deslors qu'il est nay, pour l'apprivoiser à servir; et si ne le savons nous tant flater, que quand ce vient à le domter, il ne morde le frein, qu'il ne rue contre l'esperon, comme, ce semble, pour montrer à la nature, et tesmoigner au moins par là, que s'il sert, ce n'est pas de son gré, mais par nostre contraincte. Que fault il doncques dire?

> Mesmes les bœufs sous le poids du ioug geignent,
> Et les oyseaulx dans la cage se plaignent,

comme i'ay dict ailleurs aultresfois, passant le temps à nos rimes françoises: car ie ne craindrois point, escrivant à toy, ô Longa, mesler de mes vers, desquels ie ne lis iamais, que, pour le semblant que tu fais de t'en contenter, tu ne m'en faces glorieux. Ainsi doncques, puis que toutes choses qui ont sentiment, deslors qu'elles l'ont, sentent le mal de la subiection, et courent aprez la liberté; puis que les bestes, qui encores sont faictes pour le service de l'homme, ne se peuvent accoustumer à servir qu'avecques protestation d'un desir contraire: quel malencontre a esté cela, qui a peu tant desnaturer l'homme, seul nay, de vray, pour vivre franchement, de luy faire perdre la sou-

venance de son premier estre et le desir de le reprendre?

Il y a trois sortes de tyrans; ie parle des meschants princes : Les uns ont le royaume par l'eslection du peuple; les aultres, par la force des armes; les aultres, par la succession de leur race. Ceulx qui l'ont acquis par le droict de la guerre, ils s'y portent ainsi, qu'on cognoist bien qu'ils sont, comme on dict, en terre de conqueste. Ceulx qui naissent roys, ne sont pas communement gueres meilleurs; ains estants nays et nourris dans le sang de la tyrannie, tirent avecques le laict la nature du tyran, et font estat des peuples qui sont soubs eulx, comme de leurs serfs hereditaires; et, selon la complexion en laquelle ils sont plus enclins, avares, ou prodigues, tels qu'ils sont, ils font du royaume comme de leur heritage. Celuy à qui le peuple a donné l'estat, debvroit estre, ce me semble, plus supportable; et le seroit, comme ie crois, n'estoit que deslors qu'il se veoid eslevé par dessus les aultres en ce lieu, flaté par ie ne sçais quoy que l'on appelle la grandeur, il delibere de n'en bouger point : communement, celuy là faict estat, de la puissance que le peuple luy a baillee, de la rendre à ses enfants : or, deslors que ceulx là ont prins cette opinion, c'est chose estrange de combien ils passent, en toutes sortes de vices, et mesme en la cruauté, les aultres tyrans; ils ne veoyent aultre moyen, pour asseurer la nouvelle tyran-

nie, que d'estendre fort la servitude, et estranger[1] tant les subiects de la liberté, encores que la memoire en soit fresche, qu'ils la leur puissent faire perdre. Ainsi, pour en dire la verité, ie veois bien qu'il y a entre eulx quelque difference; mais de chois, ie n'en veois point; et, estants les moyens de venir aux regnes, divers, tousiours la façon de regner est quasi semblable: Les esleus, comme s'ils avoient prins des taureaux à domter, les traictent ainsi: Les conquerants pensent en avoir droict, comme de leur proye: Les successeurs, d'en faire ainsi que de leurs naturels esclaves.

Mais à propos, si d'adventure il naissoit aujourd'huy quelques gents, touts neufs, non accoustumez à la subjection, ny affriandez à la liberté, et qu'ils ne sceussent que c'est ny de l'une, ny de l'aultre, ny à grand' peine des noms; si on leur presentoit, ou d'estre subiects, ou vivre en liberté, à quoy s'accorderoient ils? Il ne fault pas faire difficulté qu'ils n'aymasseut trop mieulx obeïr seulement à la raison, que servir à un homme; sinon possible que ce feussent ceulx d'Israël qui, sans contraincte, ny sans aulcun besoing, se feirent un tyran: duquel peuple ie ne lis iamais l'histoire, que ie n'en aye trop grand despit, quasi iusques à devenir inhumain pour me resiouïr de tant de maulx qui leur en advein-

[1] *Aliéner, détacher.*—Estranger, *alienare.* MONET.

rent. Mais certes touts les hommes, tant qu'ils ont quelque chose d'homme, devant qu'ils se laissent assubiectir, il fault l'un des deux, ou qu'ils soient contraincts, ou deceus: Contraincts, par les armes estrangieres, comme Sparte et Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions, ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit devant venue entre les mains de Pisistrat: Par tromperie perdent ils souvent la liberté; et, en ce, ils ne sont pas si souvent seduicts par aultruy comme ils sont trompez par eulx mesmes: ainsi le peuple de Syracuses, la maistresse ville de Sicile, qui s'appelle auiourd'huy Saragosse[1], estant pressé par les guerres, inconsiderement ne mettant ordre qu'au dangier, esleva Denys, le premier; et luy donna charge de la conduicte de l'armee; et ne se donna garde qu'elle l'eust faict si grand, que cette bonne piece là, revenant victorieux, comme s'il n'eust pas vaincu ses ennemis, mais ses citoyens, se feit de capitaine, roy, et de roy, tyran.

Il n'est pas croyable, comme le peuple, deslors qu'il est assubiecty, tumbe soubdain en un tel et si profond oubly de la franchise, qu'il n'est pas possible qu'il s'esveille pour la r'avoir, servant si franchement et tant volontiers, qu'on diroit, à le veoir, qu'il a non pas perdu sa liberté,

[1] Les Siciliens l'appellent aujourd'hui *Saragusa* ou *Saragosa* : la manière dont La Boëtie écrit le nom de Syracuse confond cette ville avec celle de *Saragosse* en Espagne. E. J.

mais sa servitude. Il est vray qu'au commencement l'on sert contrainct, et vaincu par la force: mais ceulx qui viennent aprez, n'ayants iamais veu la liberté, et ne sachants que c'est, servent sans regret, et font volontiers ce que leurs devanciers avoient faict par contraincte. C'est cela, que les hommes naissent soubs le ioug; et puis, nourris et eslevez dans le servage, sans regarder plus avant, se contentants de vivre comme ils sont nays, et ne pensants point avoir d'aultre droict ny aultre bien que ce qu'ils ont trouvé, ils prennent pour leur nature l'estat de leur naissance. Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue et nonchalant, qui quelquesfois ne passe les yeulx dans ses registres, pour entendre s'il iouït de touts les droits de sa succession, ou si l'on n'a rien entreprins sur luy, ou son predecesseur. Mais certes la coustume, qui a en toutes choses grand pouvoir sur nous, n'a en aulcun endroict si grande vertu qu'en cecy, de nous enseigner à servir, et (comme l'on dict que Mithridate se feit ordinaire à boire le poison) pour nous apprendre à avaller et ne trouver pas amer le venin de la servitude.

L'on ne peult pas nier que la nature n'ayt en nous bonne part pour nous tirer là où elle veult, et nous faire dire ou bien ou mal nays: mais si fault il confesser qu'elle a en nous moins de pouvoir que la coustume; pource que le naturel, pour bon qu'il soit, se perd s'il n'est entretenu; et la

nourriture nous faict tousiours de sa façon, comment que ce soit, malgré la nature. Les semences de bien que la nature met en nous sont si menues et glissantes, qu'elles n'endurent pas le moindre heurt de la nourriture contraire; elles ne s'entretiennent pas plus ayseement, qu'elles s'abastardissent, se fondent, et viennent en rien: ne plus ne moins que les fruictiers, qui ont bien touts quelque naturel à part, lequel ils gardent bien si on les laisse venir; mais ils le laissent aussitost, pour porter d'aultres fruicts estrangiers et non les leurs, selon qu'on les ente: Les herbes ont chascune leur proprieté, leur naturel et singularité; mais toutesfois le gel, le temps, le terrouer ou la main du iardinier, ou adjoustent, ou diminuent beaucoup de leur vertu: la plante qu'on a veue en un endroict, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, une poignee de gents vivants si librement, que le plus meschant d'entre eux ne vouldroit pas estre roy; et touts ainsi nays et nourris, qu'ils ne cognoissent point d'aultre ambition, sinon à qui mieulx advisera à soigneusement entretenir leur liberté; ainsin apprins et faits dez le berceau, ils ne prendroient point tout le reste des felicitez de la terre, pour perdre le moindre poinct de leur franchise: Qui aura veu, dis ie, ces personnages là, et au partir de là s'en ira aux terres de celuy que nous appellons le Grand Seigneur; veoyant là des gents qui ne veulent estre nays que pour le servir, et qui pour le maintenir abandon-

nent leur vie, penseroit il que les aultres, et ceux là, eussent mesme naturel, ou plustost s'il n'estimeroit pas que, sortant d'une cité d'hommes, il est entré dans un parc de bestes? Lycurgue[1], le policeur de Sparte, ayant nourry, ce dict on, deux chiens touts deux freres, touts deux allaictez de mesme laict, l'un engraissé à la cuisine, l'aultre accoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet[2]; voulant montrer au peuple lacedemonien que les hommes sont tels que leur nourriture les faict, meit les deux chiens en plein marché, et entre eulx une soupe et un lievre; l'un courut au plat, et l'aultre au lievre: « Toutesfois, ce dict il, si sont ils freres. » Doncques celuy là, avecques ses loix et sa police, nourrit et feit si bien les Lacedemoniens, que chascun d'eulx eust eu plus cher de mourir de mille morts, que de recognoistre aultre seigneur que la loy et le roy.

Ie prends plaisir de ramentevoir un propos que teinrent iadis les favoris de Xerxes, le grand roy de Perse, touchant les Spartiates. Quand Xerxes faisoit les appareils de sa grande armee pour conquerir la Grece, il envoya ses ambassadeurs par les citez gregeoises, demander de l'eau et de la terre: c'estoit la façon que les Perses avoient de

[1] NICOLAS DE DAMAS, *Fragm. hist.*, c. 15; PLUTARQUE, *de l'Éducation des enfants*, c. 2 de la traduction d'Amyot. J. V. L.

[2] *Du cor.* « *Huchet*, dit Nicot, c'est un cornet dont on huche, on appelle les chiens, et dont les postillons usent ordinairement. » C.

sommer les villes. A Sparte ny à Athenes n'envoya il point, pource que de ceulx que Daire [1] son pere y avoit envoyez pour faire pareille demande, les Spartiates et les Atheniens en avoient iecté les uns dans les fossez, les aultres ils avoient faict saulter dedans un puits, leur disants qu'ils prinssent là hardiement de l'eau et de la terre, pour porter à leur prince: ces gents ne pouvoient souffrir que, de la moindre parole seulement, on touchast à leur liberté. Pour en avoir ainsin usé, les Spartiates cogneurent qu'ils avoient encouru la haine des dieux mesmes, specialement de Talthybie, dieu des heraulds: ils s'adviserent d'envoyer à Xerxes, pour les appaiser, deux de leurs citoyens, pour se presenter à luy, qu'il feist d'eulx à sa guise, et se payast de là pour les ambassadeurs qu'ils avoient tuez à son pere. Deux Spartiates, l'un nommé Specte [2], l'aultre Bulis, s'offrirent de leur gré pour aller faire ce paiement. Ils y allerent; et en chemin ils arriverent au palais d'un Perse que on appelloit Gidarne [3], qui estoit lieutenant du roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur les costes de la mer. Il les recueillit fort honnorablement; et, aprez plusieurs propos tumbants de l'un en l'aultre, il

[1] Ou, comme nous disons aujourd'hui, *Darius*, roi des Perses, fils d'Hystaspe, le premier de ce nom. *Voyez* HÉRODOTE, liv. VII, pag. 421, 422, édition de Gronovius. C.

[2] Ou plutôt *Sperthiès*, Σπερθίης, comme le nomme HÉRODOTE, liv. VII, pag. 421. C.

[3] Ou plutôt *Hydarnès*, Ὑδάρνης, HÉRODOTE, pag. 422. C.

leur demanda pour quoy ils refusoient tant l'amitié du roy: « Croyez, dict il, Spartiates, et cognoissez par moy comment le roy sçait honnorer ceulx qui le valent, et pensez que si vous estiez à luy, il vous feroit de mesme: si vous estiez à luy, et qu'il vous eust cogneus, il n'y a celuy d'entre vous qui ne feust seigneur d'une ville de Grece. » « En cecy, Gidarne, tu ne nous sçaurois donner « bon conseil, dirent les Lacedemoniens, pource « que le bien que tu nous promets, tu l'as essayé; « mais celuy dont nous iouïssons, tu ne sçais que « c'est: tu as esprouvé la faveur du roy; mais la li« berté, quel goust elle a, combien elle est doulce, « tu n'en sçais rien. Or, si tu en avois tasté toy « mesme, tu nous conseillerois de la deffendre, « non pas avecques la lance et l'escu, mais avec« ques les dents et les ongles. » Le seul Spartiate disoit ce qu'il falloit dire: mais certes l'un et l'aultre disoient comme ils avoient esté nourris; car il ne se pouvoit faire que le Perse eust regret à la liberté, ne l'ayant iamais eue; ny que le Lacedemonien endurast la subiection, ayant gousté la franchise.

Caton l'utican[1], estant encores enfant, et soubs la verge, alloit et venoit souvent chez Sylla le dictateur, tant pource qu'à raison du lieu et maison dont il estoit, on ne luy fermoit iamais les portes, qu'aussi ils estoient proches parents. Il avoit tous-

[1] Plutarque, *Vie de Caton d'Utique*, c. 1 de la traduction d'Amyot. C.

iours son maistre quand il y alloit, comme avoient accoustumé les enfants de bonne part. Il s'apperceut que dans l'hostel de Sylla, en sa presence ou par son commandement, on emprisonnoit les uns, on condamnoit les aultres; l'un estoit banny, l'aultre estranglé; l'un demandoit le confisc d'un citoyen, et l'aultre la teste: en somme, tout y alloit, non comme chez un officier de la ville, mais comme chez un tyran du peuple; et c'estoit, non pas un parquet de iustice, mais une caverne de tyrannie. Ce noble enfant dict à son maistre: « Que ne me donnez vous un poignard? ie le cacheray soubs ma robbe: i'entre souvent dans la chambre de Sylla avant qu'il soit levé: i'ay le bras assez fort pour en despecher la ville [1]. » Voylà vrayement une parole appartenante à Caton: c'estoit un commencement de ce personnage, digne de sa mort. Et, neantmoins qu'on ne die ne son nom ne son pays, qu'on conte seulement le faict tel qu'il est; la chose mesme parlera, et iugera on, à belle adventure, qu'il estoit Romain, et nay dedans Rome, mais dans la vraye Rome, et lorsqu'elle estoit libre.

A quel propos tout cecy? non pas certes que i'estime que le pays et le terrouer parfacent rien; car en toutes contrees, en tout air, est contraire la subiection, et plaisant d'estre libre: mais parce que ie suis d'advis qu'on ayt pitié de ceulx qui, en

[1] *En délivrer la ville.* E. J.

naissant, se sont trouvez le ioug au col, et que, ou bien on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne, si n'ayants iamais veu seulement l'umbre de la liberté, et n'en estants point advertis, ils ne s'appercoivent point du mal que ce leur est d'estre esclaves. S'il y a quelque pays (comme dict Homere des Cimmeriens) où le soleil se montre aultrement qu'à nous, et aprez leur avoir esclairé six mois continuels, il les laisse sommeillants dans l'obscurité, sans les venir reveoir de l'aultre demie annee, ceulx qui naistroient pendant cette longue nuict, s'ils n'avoient ouy parler de la clarté, s'esbahiroit on si, n'ayants point veu de iour, ils s'accoustumoient aux tenebres où ils sont nays, sans desirer la lumiere? On ne plaind iamais ce qu'on n'a iamais eu, et le regret ne vient point, sinon aprez le plaisir; et tousiours est, avecques la cognoissance du bien, le souvenir de la ioye passee. Le naturel de l'homme est bien d'estre franc, et de le vouloir estre; mais aussi sa nature est telle, que naturellement il tient le ply que la nourriture luy donne.

Disons doncques, Ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles, à quoy il se nourrit et accoustume; mais seulement luy est naïf, à quoy sa nature simple et non alteree l'appelle: ainsi la premiere raison de la servitude volontaire, c'est la coustume: Comme des plus braves courtaults[1],

[1] *Courtault*, cheval qui a crin et oreilles coupés, dit Nicot. *Voy.* le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, au mot *Courtaud*. C.

qui, au commencement, mordent le frein, et puis aprez s'en iouent, et là où nagueres ils ruoient contre la selle, ils se portent maintenant dans le harnois, et touts fiers se gorgiasent[1] sous la barde. Ils disent qu'ils ont esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu; ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mors, et le se font accroire par exemples; et fondent eulx mesmes, sur la longueur, la possession de ceulx qui les tyrannisent; mais, pour vray, les ans ne donnent iamais droict de malfaire, ains aggrandissent l'iniure. Tousiours en demeure il quelques uns, mieulx nays que les aultres, qui sentent le poids du ioug, et ne peuvent tenir de le crouler[2]; qui ne s'apprivoisent iamais de la subiection, et qui tousiours, comme Ulysse, qui, par mer et par terre, cherchoit de veoir la fumee de sa case, ne se sçavent garder d'adviser à leurs naturels privileges, et de se souvenir des predecesseurs et de leur premier estre: ce sont volontiers ceulx là qui, ayants l'entendement net et l'esprit clairvoyant, ne se contentent pas, comme le gros populas[3], de regarder ce qui est devant leurs pieds, s'ils n'advisent et derriere et devant, et ne ramenent encores les choses passees, pour iuger de celles du temps advenir, et

[1] *Se pavanent sous l'armure qui les couvre.* E. J.

[2] *Et ne peuvent s'empêcher de le secouer.* — *Crouler* ou *Crosler*, quatere. NICOT.

[3] Ce mot, assez expressif, ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. C.

pour mesurer les presentes: ce sont ceulx qui ayants la teste, d'eulx mesmes, bien faicte, l'ont encores polie par l'estude et le sçavoir: ceulx là, quand la liberté seroit entierement perdue, et toute hors du monde, l'imaginant et la sentant en leur esprit, et encores la savourant, la servitude ne leur est iamais de goust, pour si bien qu'on l'accoustre.

Le Grand Turc s'est bien advisé de cela, que les livres et la doctrine donnent, plus que toute aultre chose, aux hommes le sens de se recognoistre et de haïr la tyrannie: i'entends qu'il n'a en ses terres gueres de plus sçavants qu'il n'en demande. Or, communement, le bon zele et affection de ceulx qui ont gardé malgré le temps la devotion à la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ayt, en demeure sans effect pour ne s'entrecognoistre point: la liberté leur est toute ostee, soubs le tyran, de faire et de parler, et quasi de penser; ils demeurent touts singuliers en leurs fantasies: et pourtant Momus ne se mocqua pas trop, quand il trouva cela à redire en l'homme que Vulcan avoit faict, de quoy il ne luy avoit mis une petite fenestre au cœur, à fin que par là l'on peust veoir ses pensees[1]. L'on a voulu dire que Brute et Casse, lors qu'ils feirent l'entreprinse de la delivrance de Rome, ou plustost de tout le monde, ne voulurent point que Cicerou, ce grand zelateur du bien

[1] Lucien, *Hermotime, ou le Choix des sectes;* Érasme, sur le proverbe, *Momo satisfacere*, etc. J. V. L.

publicque, s'il en feut iamais, feust de la partie, et estimerent son cœur trop foible pour un faict si hault: ils se fioient bien de sa volonté, mais ils ne s'asseuroient point de son courage. Et toutesfois qui vouldra discourir les faicts du temps passé et les annales anciennes, il s'en trouvera peu, ou point, de ceulx qui, veoyants leur pays mal mené et en mauvaises mains, ayants entreprins d'une bonne intention de le delivrer, qu'ils n'en soient venus à bout, et que la liberté, pour se faire apparoistre, ne se soit elle mesme faict espaule; Harmode, Aristogiton, Thrasybule, Brute le vieux, Valere et Dion, comme ils ont vertueusement pensé, l'executerent heureusement: en tel cas, quasi iamais à bon vouloir ne default la fortune. Brute le ieune et Casse osterent bien heureusement la servitude: mais, en ramenant la liberté, ils moururent; non pas miserablement, car quel blasme seroit ce de dire qu'il y ayt rien eu de miserable en ces gents là, ny en leur mort ny en leur vie? mais certes au grand dommage et perpetuel malheur et entiere ruyne de la republicque; laquelle certes feut, comme il me semble, enterree avecques eulx. Les aultres entreprinses, qui ont esté faictes depuis contre les aultres empereurs romains, n'estoient que des coniurations de gents ambitieux, lesquels ne sont pas à plaindre des inconvenients qui leur sont advenus; estant bel à veoir qu'ils desiroient, non pas d'oster, mais de ruyner la couronne, pretendants chasser le tyran

et retenir la tyrannie. A ceulx là ie ne vouldrois pas mesme qu'il leur en feust bien succedé; et suis content qu'ils ayent montré, par leur exemple, qu'il ne fault pas abuser du sainct nom de la liberté pour faire mauvaise entreprinse.

Mais pour revenir à mon propos, lequel i'avois quasi perdu, la premiere raison pour quoy les hommes servent volontiers, est ce, Qu'ils naissent serfs, et sont nourris tels. De cette cy en vient une aultre, Que ayseement les gens deviennent, soubs les tyrans, lasches et effeminez : dont ie sçais merveilleusement bon gré à Hippocrates, le grand pere de la medecine, qui s'en est prins garde, et l'a ainsi dict en l'un de ses livres qu'il intitule « Des maladies[1]. » Ce personnage avoit certes le cœur en bon lieu, et le montra bien alors que le grand roy le voulut attirer prez de luy à force d'offres et grands presents, et luy, respondit franchement qu'il feroit grand' conscience de se mesler de guarir les Barbares qui vouloient tuer les Grecs, et de rien servir par son art à luy qui entreprenoit d'asservir la Grece. La lettre qu'il luy envoya se veoid

[1] Ce n'est point dans celui *des Maladies* allégué par La Boëtie, mais dans un autre, iotitulé, *περὶ ἀέρων, ὑδάτων, τόπων*, où Hippocrate dit, §. 41, « Que les plus belliqueux des peuples d'Asie, « Grecs ou barbares, sont ceux qui, n'étant pas gouvernés des« potiquement, vivent sous les lois qu'ils s'imposent à eux-mêmes; « et que là où les hommes vivent sous des rois absolus, ils sont « nécessairement timides. » On trouve les mêmes pensées plus particulièrement détaillées dans le paragraphe 40 du même ouvrage. C.

encores aujourd'huy parmy ses aultres œuvres, et tesmoignera, pour iamais, de son bon cœur et de sa noble nature[1]. Or, il est doncques certain qu'avecques la liberté tout à un coup se perd la vaillance. Les gents subiects n'ont point d'alaigresse au combat, ny d'aspreté: ils vont au dangier comme attachez, et touts engourdis, et par maniere d'acquit; et ne sentent point bouillir dans le cœur l'ardeur de la franchise qui faict mespriser le peril, et donne envie d'acheter, par une belle mort entre ses compaignons, l'honneur de la gloire. Entre les gents libres, c'est à l'envy, à qui mieulx mieulx, chascun pour le bien commun, chascun pour soy, là où ils s'attendent d'avoir toute leur part au mal de la desfaicte, ou au bien de la victoire: mais les gents assubiectis, oultre ce courage guerrier, ils perdent encores en toutes aultres choses la vivacité, et ont le cœur bas et mol, et sont incapables de toutes choses grandes. Les tyrans cognoissent bien cela: et veoyants que ils prennent ce ply, pour les faire mieulx avachir[2] encores, leur y aydent ils.

Xenophon, historien grave, et du premier reng entre les Grecs, a faict un livret[3], auquel il faict

[1] *Voyez* à la fin des Œuvres d'Hippocrate, la lettre d'Artaxerxe à Hystanes, celle d'Hystanes à Hippocrate, et la réponse d'Hippocrate, d'où sont tirés tous les détails de cet exemple. C.

[2] *Avachir*, devenir lasche comme une vache, *frangi viribus ac debilitari*. Nicot.

[3] Intitulé, Ἱέρων, ἢ Τυραννικός, *Hiéron* ou *Portrait de la condition*

parler Simonide, avecques Hieron, le roy de Syracuses, des miseres du tyran. Ce livret est plein de bonnes et graves remontrances, et qui ont aussi bonne grace, à mon advis, qu'il est possible. Que pleust à Dieu, que touts les tyrans qui ont iamais esté, l'eussent mis devant les yeulx, et s'en feussent servis de mirouer! ie ne puis pas croire qu'ils n'eussent recogneu leurs verrues, et eu quelque honte de leurs taches. En ce traicté il conte la peine en quoy sont les tyrans, qui sont contraincts, faisants mal à touts, se craindre de touts. Entre aultres choses il dict cela, que les mauvais roys se servent d'estrangiers à la guerre, et les souldoient, ne s'osants fier de mettre à leurs gents, ausquels ils ont faict tort, les armes en la main. Il y a eu de bons roys qui ont bien eu à leur solde des nations estranges, comme des François mesmes, et plus encores d'aultres fois qu'auiourd'huy, mais à une aultre intention; pour garder les leurs, n'estimants rien de dommage de l'argent pour espargner les hommes. C'est ce que disoit Scipion (ce crois ie le grand Afriquain), qu'il aimeroit mieulx avoir sauvé la vie à un citoyen, que desfaict cent ennemis. Mais, certes, cela est bien asseuré, que le tyran ne pense iamais que sa puissance luy soit asseurée, sinon quand il est venu à ce poinct qu'il n'a soubs luy homme qui vaille: doncques à bon droict luy dira on cela, que Thrason, en Terence,

des Rois. Coste a traduit cet ouvrage, et l'a publié en grec et en françois, avec des notes, Amsterdam, 1711. N.

se vante avoir reproché au maistre des elephants,

> Pour cela si brave vous estes,
> Que vous avez charge des bestes[1].

Mais cette ruse des tyrans, d'abestir leurs subiects, ne se peult cognoistre plus clairement que par ce que Cyrus feit aux Lydiens, après qu'il se feut emparé de Sardes, la maistresse ville de Lydie, et qu'il eut prins à mercy Cresus, ce tant riche roy, et l'eut emmené captif quand et soy: on luy apporta les nouvelles que les Sardins s'estoient revoltez; il les eut bientost reduicts soubs sa main; mais ne voulant pas mettre à sac une tant belle ville, ny estre tousiours en peine d'y tenir une armee pour la garder, il s'advisa d'un grand expedient pour s'en asseurer: Il y establit des bordeaux, des tavernes et ieux publicques; et feit publier cette ordonnance, Que les habitants eussent à en faire estat[2]. Il se trouva si bien de cette garnison, qu'il ne luy fallut iamais depuis tirer un coup d'espee contre les Lydiens. Ces pauvres gents miserables s'amuserent à inventer toutes sortes de ieux, si bien que les Latins ont tiré leur mot, et ce que nous appellons Passetemps, ils l'appellent LVDI, comme s'ils vouloient dire LYDI[3]. Touts les tyrans n'ont pas ainsi declaré

[1] Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?
TÉRENCE, *Eunuch.*, act. 3, sc. 1, v. 25.

[2] HÉRODOTE, liv. I, pag. 63, édition de Gronovius. C.

[3] Les jeux scéniques passèrent des Lydiens aux Étrusques, et des Étrusques aux Romains. TITE LIVE, VII, 2; DENYS D'HALICARNASSE, II, 97, etc. J. V. L.

si exprez qu'ils voulussent effeminer leurs hommes: mais, pour vray, ce que celuy là ordonna formellement et en effect, soubs main ils l'ont pourchassé la pluspart. A la verité, c'est le naturel du menu populaire, duquel le nombre est tousiours plus grand dans les villes: il est souspeçonneux à l'endroict de celuy qui l'ayme, et simple envers celuy qui le trompe. Ne pensez pas qu'il y ayt nul oyseau qui se prenne mieulx à la pipee, ny poisson aulcun qui, pour la friandise, s'accroche plustost dans le haim[1], que touts les peuples s'alleichent vistement à la servitude, pour la moindre plume qu'on leur passe, comme on dict, devant la bouche: et est chose merveilleuse qu'ils se laissent aller ainsi tost, mais[2] seulement qu'on les chatouille. Les theatres, les ieux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bestes estranges, les medailles, les tableaux et aultres telles drogueries, estoient aux peuples anciens les appasts de la servitude, le prix de leur liberté, les utils de la tyrannie. Ce moyen, cette practique, ces alleichements avoient les anciens tyrans, pour endormir leurs anciens subiects soubs le ioug. Ainsi les peuples, assottis, trouvants beaulx ces passetemps, amusez d'un vain plaisir qui leur passoit devant les yeulx, s'accoustumoient à servir aussi niaisement, mais plus mal, que les petits enfants qui, pour voir les luisants images de livres

[1] *A l'hameçon*. C.
[2] *Aussitôt, pourvu*. C.

illuminez, apprennent à lire. Les romains tyrans s'adviserent encores d'un aultre poinct, De festoyer souvent les dizaines publicques[1], abusant cette canaille comme il falloit, qui se laisse aller, plus qu'à toute chose, au plaisir de la bouche: le plus entendu de touts n'eust pas quitté son escuelle de soupe, pour recouvrer la liberté de la republicque de Platon. Les tyrans faisoient largesse du quart de bled, du sextier de vin, du sesterce: et lors c'estoit pitié d'ouïr crier VIVE LE ROY! Les lourdauts n'advisoient pas qu'ils ne faisoient que recouvrer partie du leur, et que cela mesme qu'ils recouvroient, le tyran ne le leur eust peu donner, si, devant, il ne l'avoit osté à eulx mesmes. Tel eust amassé auiourd'huy le sesterce, tel se feust gorgé au festin publicque, en benissant Tibere et Neron de leur belle liberalité, qui, le lendemain, estant contrainct d'abandonner ses biens à l'avarice, ses enfants à la luxure, son sang mesme à la cruauté de ces magnifiques empereurs, ne disoit mot non plus qu'une pierre, et ne se remuoit non plus qu'une souche. Tousiours le populas a eu cela: Il est, au plaisir qu'il ne peult honnestement recevoir, tout ouvert et dissolu; et, au tort et à la douleur qu'il ne peult honnestement souffrir, insensible. Ie ne veois pas maintenant personne qui, oyant parler de Neron, ne tremble mesme au surnom de ce vilain monstre,

[1] *Les décuries du petit peuple.* E. J.

de cette orde et sale beste: on peult bien dire qu'aprez sa mort, aussi vilaine que sa vie, le noble peuple romain en receut tel desplaisir, se souvenant de ses ieux et festins, qu'il feut sur le poinct d'en porter le dueil; ainsi l'a escript Corneille Tacite[1], aucteur bon, et grave des plus, et certes croyable. Ce qu'on ne trouvera pas estrange, si l'on considere ce que ce peuple là mesme avoit faict à la mort de Iules Cesar, qui donna congé aux loix et à la liberté: auquel personnage ils n'y ont, ce me semble, trouvé rien qui valust, que son humanité; laquelle, quoyqu'on la preschast tant, feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus sauvage tyran qui feut oncques, pource que, à la verité, ce feut cette venimeuse doulceur qui, envers le peuple romain, sucra la servitude: mais aprez sa mort, ce peuple là[2], qui avoit encores à la bouche ses banquets, en l'esprit la souvenance de ses prodigalitez, pour luy faire ses honneurs et le mettre en cendres, amonceloit, à l'envy, les bancs de la place, et puis esleva une colonne, comme au Pere du peuple (ainsi portoit le chapiteau), et luy feit plus d'honneur, tout mort qu'il estoit, qu'il n'en debvoit faire à homme du monde, si ce n'estoit, possible, à ceulx qui l'avoient tué. Ils n'oublierent pas cela aussi les em-

[1] *Plebs sordida, et circo ac theatris sueta, simul deterrimi servorum, aut qui, adesis bonis, per dedecus Neronis alebantur, mœsti.* Tacite, *Hist.*, I, 4.

[2] Suétone, *César*, c. 84, 85. C.

pereurs romains, de prendre communement le tiltre de tribun du peuple, tant pource que cet office estoit tenu pour sainct et sacré, que aussi qu'il estoit estably pour la deffense et protection du peuple, et soubs la faveur de l'estat. Par ce moyen ils s'asseuroient que ce peuple se fieroit plus d'eulx; comme s'il debvoit encourir le nom, et non pas sentir les effects.

Au contraire aiourd'huy ne font pas beaucoup mieulx ceulx qui ne font mal aulcun, mesme de consequence, qu'ils ne facent passer, devant, quelque ioly propos du bien commun et soulagement publicque. Car vous sçavez bien, ô Longa, le formulaire; duquel en quelques endroicts ils pourroient user assez finement: mais en la pluspart, certes, il n'y peult avoir assez de finesse, là où il y a tant d'impudence.

Les roys d'Assyrie, et encores aprez eulx, ceulx de Mede, ne se presentoient en public que le plus tard qu'ils pouvoient, pour mettre en doubte ce populas s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes, et laisser en cette resverie les gents qui font volontiers les imaginatifs aux choses dequoy ils ne peuvent iuger de veue. Ainsi tant de nations, qui feurent assez long temps soubs cet empire assyrien, avecques ce mystere s'accoustumerent à servir, et servoient plus volontiers, pour ne sçavoir quel maistre ils avoient, ny à grand' peine s'ils en avoient; et craignoient touts, à credit, un, que personne n'avoit veu. Les premiers roys d'Egypte

ne se montroient gueres, qu'ils ne portassent tantost une branche, tantost du feu sur la teste, et se masquoient ainsin, et faisoient les basteleurs; et, en ce faisant, par l'estrangeté de la chose ils donnoient à leurs subiects quelque reverence et admiration: où, aux gents qui n'eussent esté ou trop sots ou trop asservis, ils n'eussent apresté, ce m'est advis, sinon passetemps et risee. C'est pitié d'ouïr parler de combien de choses les tyrans du temps passé faisoient leur proufit pour fonder leur tyrannie; de combien de petits moyens ils se servoient grandement, ayant trouvé ce populas faict à leur poste; auquel ils ne sçavoient tendre filet, qu'il ne s'y veinst prendre; duquel ils ont eu tousiours si bon marché de tromper, qu'ils ne l'assuiettissoient iamais tant, que lorsqu'ils s'en mocquoient le plus.

Que diray ie d'une aultre belle bourde [1] que les peuples anciens prinrent pour argent comptant? ils creurent fermement que le gros doigt d'un pied de Pyrrhus, roy des Epirotes, faisoit miracles, et guarissoit les malades de la rate [2]: ils enrichirent encores mieulx le conte, que ce doigt, aprez qu'on eut bruslé tout le corps mort, s'estoit trouvé entre les cendres, s'estant sauvé, maugré le feu. Tousiours ainsi le peuple s'est [3] faict luy

[1] *Sornette, fable, tromperie.* E. J.

[2] Tout ce qu'on dit ici de Pyrrhus est rapporté dans sa vie par Plutarque, c. 2 de la traduction d'Amyot. C.

[3] *Le peuple sot faict*, etc. — Cette leçon est une correction ma-

mesme les mensonges, pour, puis aprez, les croire. Prou de gents l'ont ainsin escript, mais de façon, qu'il est bel à veoir qu'ils ont amassé cela des bruits des villes et du vilain parler du populaire. Vespasian, revenant d'Assyrie, et passant par Alexandrie pour aller à Rome s'emparer de l'empire, feit merveilles[1]: il redressoit les boyteux, il rendoit clairvoyants les aveugles, et tout plein d'aultres belles choses, auxquelles qui ne pouvoit veoir la faulte qu'il y avoit, il estoit, à mon advis, plus aveugle que ceulx qu'il guarissoit. Les tyrans mesmes trouvoient fort estrange, que les hommes peussent endurer un homme leur faisant mal: ils vouloient fort se mettre la religion devant, pour garde corps, et, s'il estoit possible, empruntoient quelque eschantillon de divinité, pour le soubstien de leur meschante vie. Doncques Salmonee, si l'on croid à la sibylle de Virgile et son enfer, pour s'estre ainsi mocqué des gents, et avoir voulu faire du Iupiter, en rend maintenant compte, où elle le veid en l'arriere enfer,

> Souffrant cruels torments, pour vouloir imiter
> Les tonnerres du ciel, et feux de Iupiter.
> Dessus quatre coursiers il s'en alloit, branslant
> (Haut monté) dans son poing un grand flambeau bruslant,
> Par les peuples gregeois et dans le plein marché,
> En faisant sa bravad'; mais il entreprenoit
> Sur l'honneur qui, sans plus, aux dieux appartenoit:

nuscrite qu'on trouve, avec plusieurs autres, à la marge de l'exemplaire de la Bibliothèque royale. N.

[1] Suétone, dans la *Vie de Vespasien*, c. 7. C.

L'insensé, qui l'orage et fouldre inimitable
Contrefaisoit (d'airain, et d'un cours effroyable
De chevaux cornepieds) du Pere tout puissant:
Lequel, bientost aprez, ce grand mal punissant,
Lancea, non un flambeau, non pas une lumiere
D'une torche de cire, avecques sa fumiere,
Mais par le rude coup d'une horrible tempeste,
Il le porta çà bas, les pieds par dessus teste[1].

Si celuy qui ne faisoit que le sot est à cette heure si bien traicté là bas, ie crois que ceulx qui ont abusé de la religion pour estre meschants, s'y trouveront encores à meilleures enseignes.

Les nostres semerent en France ie ne sçais quoy de tel, des crapauds, des fleurs de liz, l'ampoule, l'oriflan[2]. Ce que de ma part, comment qu'il en

[1] Trad. de VIRGILE, *Énéide*, VI, 585. C.

[2] Par tout ce que La Boëtie nous dit ici des *fleurs de liz*, de l'*ampoule*, et de l'*oriflan* (l'oriflamme), il est aisé de deviner ce qu'il pense véritablement des choses merveilleuses qu'on en conte; et le bon Pasquier n'en jugeoit point autrement que La Boëtie. « Il « y a en chaque republique (nous dit-il dans ses *Recherches de la* « *France*, liv. VIII, c. 21) plusieurs histoires que l'on tire d'une « longue ancienneté, sans que le plus du temps l'on en puisse son- « der la vraye origine; et toutesfois on les tient non seulement pour « veritables, mais pour grandement auctorisees et sacrosainctes. « De telle marque en trouvons nous plusieurs, tant en Grece « qu'en la ville de Rome; et de cette mesme façon avons nous pres- « que tiré, entre nous, l'ancienne opinion que nous eusmes de « l'Oriflamme, l'invention de nos Fleurs de Lys, que nous attri- « buons à la Divinité, et plusieurs autres belles choses, lesquelles « bien qu'elles ne soient aydees d'aucteurs anciens, si est ce qu'il « est bien seant à tout bon citoyen de les croire pour la majesté « de l'Empire. » Tout cela, réduit à sa juste valeur, signifie que c'est par complaisance qu'il faut croire ces sortes de choses, *ch' il crederle è cortesia*. Dans un autre endroit du même ouvrage (l. II,

soit, ie ne veulx pas encores mescroire, puis que nous et nos ancestres n'avons eu aulcune occasion de l'avoir mescreu, ayants tousiours des roys si bons en la paix, si vaillants en la guerre, que, encores qu'ils naissent roys, si semble il qu'ils ont esté non pas faicts comme les aultres par la nature, mais choisis par le Dieu tout puissant, devant que naistre, pour le gouvernement et la garde de ce royaume. Encores quand cela n'y seroit pas, si ne vouldrois ie pas entrer en lice pour debattre la verité de nos histoires, ny l'espelucher si privement, pour ne tollir[1] ce bel estat, où se pourra fort escrimer nostre poësie françoise, maintenant non pas accoustree, mais, comme il semble, faicte toute à neuf, par nostre Ronsard, nostre Baïf, nostre du Bellay; qui en cela advancent bien tant nostre langue, que i'ose esperer que bientost les Grecs ny les Latins n'auront gueres, pour ce regard, devant nous, sinon possible que le droict d'ainesse. Et certes ie ferois grand tort à nostre rhythme (car i'use volontiers de ce mot, et il ne me desplaist), pource qu'encores que plusieurs l'eussent rendue mechanique, toutesfois ie veois

c. 17), Pasquier remarque qu'il y a eu des rois de France qui ont eu pour armoiries trois crapauds; mais que « Clovis, pour rendre « son royaume plus miraculeux, se fit apporter par un hermite, « comme par advertissement du ciel, les fleurs de lys, lesquelles « se sont continuees jusques à nous. » Ce dernier passage n'a pas besoin de commentaire : l'auteur y déclare fort nettement, et sans détour, à qui l'on doit attribuer l'invention des fleurs de lis. C.

[1] *Enlever, ternir.* E. J.

assez de gents qui sont à mesme pour la r'anoblir, et luy rendre son premier honneur: mais ie luy ferois, dis ie, grand tort de luy oster maintenant ces beaux contes du roy Clovis, auxquels desià ie veois, ce me semble, combien plaisamment, combien à son ayse, s'y esgayera la veine de nostre Ronsard, en sa Franciade. I'entends sa portee, ie cognois l'esprit aigu, ie sçais la grace de l'homme: il fera ses besongnes de l'oriflan, aussi bien que les Romains de leurs anciles, *et des boucliers du ciel en bas iectez*, ce dict Virgile[1]: il mesnagera nostre ampoule aussi bien que les Atheniens leur panier d'Erisiehthone[2]: il se parlera de nos armes encores dans la tour de Minerve. Certes ie serois oultrageux de vouloir desmentir nos livres, et de courir ainsi sur les terres de nos poëtes. Mais pour revenir, d'où ie ne sçais comment i'avois destourné le fil de mon propos, a il iamais esté que les tyrans, pour s'asseurer, n'ayent tousiours tasché d'accoustumer le peuple envers eulx, non pas seulement à l'obeïssance et servitude, mais encores à devo-

[1] Et lapsa ancilia cœlo.
VIRG., *Enéid.*, VIII, 664. C.

[2] CALLIMAQUE, dans son *Hymne à Cérès*, parle d'une corbeille qu'on supposoit descendre du eiel, et qui, aux fêtes de cette déesse, étoit portée sur le soir dans son temple. SUIDAS, au mot κανηφόροι, dit que la cérémonie des corbeilles fut instituée sous le règne d'Érisiehthon. *Extr. d'une note du traducteur anglois*, Londres, 1735.—Il y a dans Suidas Ἐριχθονίου βασιλεύοντος, sous le règne d'Erichthonius; et il s'agit des corbeilles des Panathénées. Il faut lire peut-être dans La Boëtie, *leur panier d'Erichthone*. J. V. L.

tion? Doncques ce que i'ay dict iusques icy, qui apprend les gents à servir volontiers, ne sert gueres aux tyrans que pour le menu et grossier populaire.

Mais maintenant ie viens, à mon advis, à un poinct, lequel est le secret et le resourd[1] de la domination, le soubstien et fondement de la tyrannie. Qui pense que les hallebardes des gardes, l'assiette du guet garde les tyrans, à mon iugement se trompe fort: ils s'en aydent, comme ie crois, plus pour la formalité et espoventail, que pour fiance qu'ils y ayent. Les archers gardent d'entrer dans les palais les malhabiles qui n'ont nul moyen, non pas les bien armez qui peuvent faire quelque entreprinse. Certes, des empereurs romains il est aysé à compter qu'il n'y en a pas eu tant qui ayent eschappé quelque dangier par le secours de leurs archers, comme de ceulx là qui ont esté tuez par leurs gardes. Ce ne sont pas les bandes de gents à cheval, ce ne sont pas les compaignies de gents à pied, ce ne sont pas les armes, qui deffendent le tyran; mais, on ne le croira pas du premier coup, toutesfois il est vray, ce sont tousiours quatre ou cinq qui maintiennent le tyran, quatre ou cinq qui luy tiennent le païs tout en servage. Tousiours il a esté que cinq ou six ont eu l'aureille du tyran, et s'y sont approchez d'eulx mesmes, ou bien ont esté appellez par luy, pour estre les complices de

[1] *Le ressort.* C.

ses cruautez, les compaignons de ses plaisirs, maquereaux de ses voluptez, et communs au bien de ses pilleries. Ces six adressent si bien leur chef, qu'il fault, pour la societé, qu'il soit meschant, non pas seulement de ses meschancetez, mais encores des leurs. Ces six ont six cents, qui proufitent soubs eulx, et font de leurs six cents ce que les six font au tyran. Ces six cents tiennent soubs eulx six mille, qu'ils ont eslevez en estat, auxquels ils ont faict donner ou le gouvernement des provinces, ou le maniement des deniers, à fin qu'ils tiennent la main à leur avarice et cruauté, et qu'ils l'executent quand il sera temps, et facent tant de mal d'ailleurs, que ils ne puissent durer que soubs leur umbre, ny s'exempter, que par leur moyen, des loix et de la peine. Grande est la suite qui vient aprez de cela. Et qui vouldra s'amuser à devuider ce filet, il verra que, non pas les six mille, mais les cent mille, les millions, par cette chorde, se tiennent au tyran, s'aydant d'icelle; comme, en Homere, Iupiter qui se vante, s'il tire la chaisne, d'amener vers soy touts les dieux. Delà venoit la creue du senat soubs Iule, l'establissement de nouveaux estats, eslection d'offices; non pas certes, à bien prendre, reformation de la iustice, mais nouveaux soubstiens de la tyrannie. En somme, l'on en vient là, par les faveurs, par les gaings ou regaings[1] que l'on a avecques les tyrans, qu'il se treuve quasi

[1] *Les gains ou parts de gains.* E. J.

autant de gents auxquels la tyrannie semble estre proufitable, comme de ceulx à qui la liberté seroit agreable. Tout ainsi que les medecins disent qu'à nostre corps, s'il y a quelque chose de gasté, deslors qu'en aultre endroict il s'y bouge rien [1], il se vient aussi tost rendre vers cette partie vereuse: pareillement, deslors qu'un roy s'est declaré tyran, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ie ne dis pas un tas de larroneaux et d'essaurillez [2], qui ne peuvent gueres faire mal ny bien en une republicque, mais ceulx qui sont taxez d'une ardente ambition et d'une notable avarice, s'amassent autour de luy, et le soubstiennent, pour avoir part au butin, et estre, soubs le grand tyran, tyranneaux eulx mesmes. Ainsi font les grands voleurs et les fameux coursaires: les uns descouvrent le païs, les aultres chevalent [3] les voyageurs; les uns sont en embusche, les aultres au guet; les uns massacrent, les aultres despouillent; et encores qu'il y ayt entre eulx des preeminences, et que les uns ne soyent que valets, et les aultres les chefs de l'assemblee, si n'en y a il à la fin pas un qui ne se sente du principal butin, au moins de la re-

[1] *Il s'y fait quelque fermentation, quelque tumeur.* — De *bouge*, qui, selon Nicot, signifie ce qui est comme renflé, et sortant en tumeur, est venu *bouger* dans le sens qu'on l'explique ici. C.

[2] *De faquins, de gens perdus de réputation, qui ont été condamnés à avoir les oreilles coupées.* — *Essorillez* ou *essoreillez*, rei auribus deminuti. Nicot. C.

[3] *Poursuivent les voyageurs pour les détrousser.* — *Chevaler* un homme, comme on *chevale* les perdrix, *captare*. Nicot.

cherche. On dict bien que les pirates ciliciens ne s'assemblerent pas seulement en si grand nombre, qu'il fallust envoyer contre eulx Pompee le grand; mais encores tirerent à leur alliance plusieurs belles villes et grandes citez, aux havres desquelles ils se mettoient en grande seureté, revenant des courses; et pour recompense leur bailloient quelque proufit du recelement de leurs pilleries.

Ainsi le tyran asservit les subiects, les uns par le moyen des aultres, et est gardé par ceulx desquels, s'ils valoient rien, il se debvroit garder; mais comme on dict, pour fendre le bois il se faict des coings du bois mesme: voylà ses archers, voylà ses gardes, voylà ses hallebardiers. Il n'est pas qu'eulx mesmes ne souffrent quelquesfois de luy: mais ces perdus, ces abandonnez de Dieu et des hommes, sont contents d'endurer du mal, pour en faire, non pas à celuy qui leur en faict, mais à ceulx qui en endurent comme eulx, et qui n'en peuvent mais. Et toutesfois, veoyant ces gents là, qui naquettent[1] le tyran, pour faire leurs besongnes de sa tyrannie et de la servitude du peuple, il me prend souvent esbahissement de leur meschanceté, et quelquesfois quelque pitié de leur grande sottise. Car, à dire vray, qu'est ce aultre chose de s'appro-

[1] *Flattent le tyran, lui font servilement la cour.* Du temps de Nicot, on appeloit *naquet* le garçon qui, dans le jeu de paume, sert les joueurs: et c'est de ce mot, qui n'est plus en usage, qu'a été formé *naqueter*, ou *nacqueter*, qu'on a conservé dans le *Dictionnaire de l'Académie françoise*. C.

cher du tyran, sinon que de se tirer plus arriere de leur liberté, et, par maniere de dire, serrer à deux mains et embrasser la servitude? Qu'ils mettent un petit à part leur ambition, qu'ils se deschargent un peu de leur avarice; et puis, qu'ils se regardent eulx mesmes, qu'ils se recognoissent: et ils verront clairement que les villageois, les païsans, lesquels, tant qu'ils peuvent, ils foullent aux pieds, et en font pis que des forccats ou esclaves; ils verront, dis ie, que ceulx là, ainsi mal menez, sont toutesfois, au prix d'eulx, fortunez et aulcunement[1] libres. Le laboureur et l'artisan, pour tant qu'ils soyent asservis, en sont quites, en faisant ce qu'on leur dict: mais le tyran veoid les aultres qui sont prez de luy, coquinants et mendiants sa faveur; il ne fault pas seulement qu'ils facent ce qu'il dict, mais qu'ils pensent ce qu'il veult, et souvent, pour luy satisfaire, qu'ils previennent encores ses pensees. Ce n'est pas tout à eulx de luy obeïr, il fault encores luy complaire; il fault qu'ils se rompent, qu'ils se tormentent, qu'ils se tuent à travailler en ses affaires, et puis, qu'ils se plaisent de son plaisir, qu'ils laissent leur goust pour le sien, qu'ils forcent leur complexion, qu'ils despouillent leur naturel; il fault qu'ils prennent garde à ses paroles, à sa voix, à ses signes, à ses yeulx; qu'ils n'ayent ny yeulx, ny pieds, ny mains, que tout ne soit au guet, pour

[1] *Et en quelque sorte libres.* E. J.

espier ses volontez, et pour descouvrir ses pensees. Cela est ce vivre heureusement? cela s'appelle il vivre? est il au monde rien si insupportable que cela, ie ne dis pas à un homme bien nay, mais seulement à un qui ayt le sens commun, ou, sans plus, la face d'un homme? Quelle condition est plus miserable, que de vivre ainsi, qu'on n'ayt rien à soy, tenant d'aultruy son ayse, sa liberté, son corps et sa vie?

Mais ils veulent servir, pour gaigner des biens: comme s'ils pouvoient rien gaigner qui feust à eulx, puis que ils ne peuvent pas dire d'eulx, qu'ils soyent à eulx mesmes; et, comme si aulcun pouvoit rien avoir de propre soubs un tyran, ils veulent faire que les biens soyent à eulx, et ne se souviennent pas que ce sont eulx qui luy donnent la force pour oster tout à touts, et ne laisser rien qu'on puisse dire estre à personne: ils veoyent que rien ne rend les hommes subiects à sa cruauté, que les biens; qu'il n'y a aulcun crime envers luy digne de mort, que le de quoy; qu'il n'ayme que les richesses; ne desfaict que les riches qui se viennent presenter, comme devant le boucher, pour s'y offrir ainsi pleins et refaicts, et luy en faire envie. Ces favoris ne se doibvent pas tant souvenir de ceulx qui ont gaigné autour des tyrans beaucoup de biens, comme de ceulx qui ayants quelque temps amassé, puis aprez y ont perdu et les biens et la vie: il ne leur doibt pas venir en l'esprit combien d'aultres y ont gaigné de richesses, mais combien

peu ceulx là les ont gardees. Qu'on descouvre toutes les anciennes histoires ; qu'on regarde toutes celles de nostre souvenance, et on verra, tout à plein, combien est grand le nombre de ceulx qui ayants gaigné par mauvais moyens l'aureille des princes, et ayants ou employé leur mauvaistié ou abusé de leur simplesse, à la fin par ceulx là mesmes ont esté aneantis, et autant qu'ils avoient trouvé de facilité pour les eslever, autant puis aprez y ont ils trouvé d'inconstance pour les y conserver. Certainement, en si grand nombre de gents qui ont esté iamais prez des mauvais roys, il en est peu, ou comme point, qui n'ayent essayé quelquesfois en eulx mesmes la cruauté du tyran qu'ils avoient devant attisee contre les aultres : le plus souvent, s'estants enrichis, sous umbre de sa faveur, des despouilles d'aultruy, ils ont eulx mesmes enrichi les aultres de leur despouille.

Les gents de bien mesme, si quelquesfois il s'en treuve quelqu'un aymé du tyran, tant soyent ils avant en sa grace, tant reluise en eulx la vertu et integrité qui, voire aux plus meschants, donne quelque reverence de soy quand on la veoid de prez, mais ces gents de bien mesme ne sauroient durer, et fault qu'ils se sentent du mal commun, et qu'à leurs despens ils esprouvent la tyrannie. Un Seneque, un Burre, un Trazee [1], cette terne [2]

[1] *Un Burrhus, un Thraséas.* C.

[2] Ce *trio*, pourroit-on dire aujourd'hui, s'il étoit permis d'employer le mot de *trio* dans un sens grave et sérieux. C. — Cela

de gents de bien, desquels mesme les deux leur mauvaise fortune les approcha d'un tyran, et leur meit en main le maniement de ses affaires; touts deux estimez de luy, et cheris, et encores l'un l'avoit nourri, et avoit pour gages de son amitié, la nourriture de son enfance: mais ces trois là sont suffisants tesmoings, par leur cruelle mort, combien il y a peu de fiance en la faveur des mauvais maistres. Et, à la verité, quelle amitié peult on esperer en celuy qui a bien le cœur si dur, de haïr son royaume qui ne faict que luy obeïr, et lequel, pour ne se sçavoir pas encores aymer[1], s'appauvrit luy mesme, et destruit son empire?

Or, si on veult dire que ceulx là pour avoir bien vescu sont tumbez en ces inconvenients[2], qu'on regarde hardiement autour de celuy là mesme[3], et on verra que ceulx qui veinrent en sa grace, et

n'est pas possible: il faudroit dire, *cette trinité* ou *ce triumvirat de gens de bien*. E. J.

[1] Car un roi qui connoîtroit ses vrais intérêts, ne sauroit s'empêcher de voir qu'en appauvrissant ses sujets, il s'appauvriroit aussi certainement lui-même qu'un jardinier qui, après avoir cueilli le fruit des arbres, les couperoit pour les vendre. C'est ce qu'Alexandre comprit si bien, qu'il se fit une loi de n'imposer aux peuples qu'il conquit en Asie que le même tribut qu'ils avoient accoutumé de payer à Darius; sur quoi quelqu'un lui ayant remontré qu'il pouvoit tirer de plus forts revenus d'un si vaste empire, il répondit, « Qu'il n'aimoit pas le jardinier qui coupoit « jusqu'à la racine des choux dont il ne devoit cueillir que les « feuilles. » C.

[2] *Que Burrhus, Sénèque et Thraséas ne sont tombés dans ces inconvénients que pour avoir été gens de bien.* C.

[3] *De Néron.*

s'y mainteinrent par meschancetez, ne feurent pas de plus longue duree. Qui a ouï parler d'amour si abandonnee, d'affection si opiniastre? qui a iamais leu d'homme si obstinement acharné envers femme, que de celuy là envers Poppee? or feut elle aprez empoisonnee par luy mesme[1]. Agrippine sa mere avoit tué son mari Claude pour luy faire place en l'empire; pour l'obliger, elle n'avoit iamais faict difficulté de rien faire ny de souffrir: doncques son fils mesme, son nourrisson, son empereur faict de sa main, aprez l'avoir souvent faillie, luy osta la vie[2]: et n'y eut lors personne qui ne dist qu'elle avoit fort bien merité cette punition, si c'eust esté par les mains de quelque aultre, que de celuy qui la luy avoit baillee. Qui feut oncques plus aysé à manier, plus simple, pour le dire mieulx, plus vray niaiz, que Claude l'empereur? qui feut oncques plus coëffé de femme, que luy de Messaline? Il la meit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux tyrans, s'ils en ont, à ne sçavoir bien faire; mais ie

[1] Selon Suétone et Tacite, Néron la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le temps de sa grossesse. *Poppæam* (dit le premier dans la *Vie de Néron*, c. 35) *unice dilexit. Et tamen ipsam quoque, ictu calcis, occidit.* Pour Tacite, il ajoute que c'est plutôt par passion que sur un fondement raisonnable que quelques écrivains ont publié que Poppée avoit été empoisonnée par Néron. *Poppæa*, dit-il (*Annal.*, XVI, 6), *mortem obiit, fortuita mariti iracundia, a quo gravida ictu calcis afflicta est. Neque enim venenum crediderim, quamvis quidam scriptores tradant, odio magis, quam ex fide.* C.

[2] *Voyez* SUÉTONE, dans la *Vie de Néron*, c. 34. C.

ne sçais comment à la fin, pour user de cruauté, mesme envers ceulx qui leur sont prez, si peu qu'ils ayent d'esprit, cela mesme s'esveille. Assez commun est le beau mot de cettuy là [1], qui veoyant la gorge descouverte de sa femme, qu'il aymoit le plus, et sans laquelle il sembloit qu'il n'eust sceu vivre, il la caressa de cette belle parole, « Ce beau col sera tantost coupé, si ie le commande. » Voylà pour quoy la pluspart des tyrans anciens estoient communement tuez par leurs favoris, qui, ayants cogneu la nature de la tyrannie, ne se pouvoient tant asseurer de la volonté du tyran, comme ils se desfioient de sa puissance. Ainsi feut tué Domitian par Estienne [2]; Commode, par une de ses amies mesme [3]; Antonin, par Macrin [4]; et de mesme quasi touts les aultres.

C'est cela, que certainement le tyran n'est iamais aymé, ny n'ayme. L'amitié, c'est un nom sacré, c'est une chose saincte; elle ne se met iamais qu'entre gents de bien, ne se prend que par une

[1] De *Caligula*, lequel, dit SUÉTONE dans sa vie, c. 33, *Quoties uxoris, vel amiculæ collum exoscularetur, addebat: Tam bona cervix, simul ac jussero, demetur.*

[2] SUÉTONE, daos la *Vie de Domitien*, e. 17.

[3] Qui se oommoit *Marcia*. HÉROOIEN, liv. I.

[4] *Antonin Caracalla*, qu'un eenturioo, oommé *Martial*, tua d'on eoop de poigoard, à l'instigation de *Macrin*, comme on peut voir dans HÉROOIEN, liv. IV, vers la fin. Le premier imprimeur de ee diseours a mis iei *Marin* au lieu de *Macrin*: faute évidente. La Boëtie ne pouvoit pas se tromper ao nom de Macrin, trop eonnu daos l'histoire, puisqu'il fut élo empereor à la place d'Antonin Caracalla. C.

mutuelle estime; elle s'entretient, non tant par un bienfaict, que par la bonne vie. Ce qui rend un amy asseuré de l'aultre, c'est la cognoissance qu'il a de son integrité: les respondants qu'il en a, c'est son bon naturel, la foy, et la constance. Il n'y peult avoir d'amitié, là où est la cruauté, là où est la desloyauté, là où est l'iniustice. Entre les meschants quand ils s'assemblent, c'est un complot, non pas compaignie; ils ne s'entretiennent pas, mais ils s'entrecraignent; ils ne sont pas amis, mais ils sont complices[1].

Or, quand bien cela n'empescheroit point, encores seroit il mal aysé de trouver en un tyran une amour asseuree, parce qu'estant au dessus de touts, et n'ayant point de compaignon, il est desià au de là des bornes de l'amitié qui a son gibbier en l'equité, qui ne veult iamais clocher, ains est tousiours eguale. Voylà pour quoy il y a bien (ce dict on) entre les voleurs quelque foy au partage du butin, pource qu'ils sont pairs et compaignons, et que s'ils ne s'entr'ayment, au moins ils s'entrecraignent, et ne veulent pas, en se desunissant, rendre la force moindre: mais du tyran ceulx qui sont les favoris ne peuvent iamais avoir aulcune asseurance, de tant qu'il a apprins d'eulx mesmes qu'il peult tout, et qu'il n'y a ny droict ni debvoir aulcun qui l'oblige; faisant son estat de compter sa volonté pour raison, et n'avoir compaignon aulcun,

[1] *Hæc inter bonos amicitia, inter malos factio est.* SALLUST., *Jugurth.*, c. 31.

mais d'estre de tout maistre. Doncques n'est ce pas grand' pitié, que veoyant tant d'exemples apparents, veoyant le dangier si present, personne ne se veuille faire sage aux despens d'aultruy? et que, de tant de gents qui s'approchent si volontiers des tyrans, il n'y en ayt pas un qui ayt l'advisement et la hardiesse de leur dire ce que dict (comme porte le conte) le renard au lion qui faisoit le malade: « Ie t'irois veoir de bon cœur en ta tasniere; « mais ie veois assez de traces de bestes qui vont « en avant vers toy, mais en arriere qui reviennent, « ie n'en veois pas une? »

Ces miserables veoyent reluire les thresors du tyran, et regardent touts estonnez les rayons de sa braverie [1]; et, alleichez de cette clarté, ils s'approchent, et ne veoyent pas qu'ils se mettent dans la flamme qui ne peult faillir à les consumer: ainsi le satyre indiscret (comme disent les fables), veoyant esclairer le feu trouvé par le sage Promethee, le trouva si beau, qu'il l'alla baiser, et se brusler [2]: ainsi le papillon, qui, esperant iouïr de quelque plaisir, se met dans le feu pource qu'il reluit, il esprouve l'aultre vertu, cela qui brusle, ce dict le poëte toscan. Mais encores, mettons que ces mi-

[1] *De sa magnificence.* E. J.

[2] Ceci est pris d'un traité de PLUTARQUE, intitulé, *Comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 2 de la traduction d'Amyot, dont voici les propres paroles : « Le satyre voulut « baiser et embrasser le feu, la premiere fois qu'il le veid; mais « Prometheus lui cria : *Bouquin, tu pleureras la barbe de ton « menton; car il brusle quand on y touche.* » C.

gnons eschappent les mains de celuy qu'ils servent; ils ne se saulvent iamais du roy qui vient aprez: s'il est bon, il fault rendre compte, et recognoistre au moins lors la raison: s'il est mauvais, et pareil à leur maistre, il ne sera pas qu'il n'ayt aussi bien ses favoris, lesquels communement ne sont pas contents d'avoir à leur tour la place des aultres, s'ils n'ont encores le plus souvent et les biens et la vie. Se peult il doncques faire qu'il se trouve aulcun, qui, en si grand peril, avecques si peu d'asseurance, veuille prendre cette malheureuse place, de servir en si grand' peine un si dangereux maistre? Quelle peine, quel martyre est ce! vray Dieu! estre nuict et iour aprez pour songer pour plaire à un, et neantmoins se craindre de luy, plus que d'homme du monde; avoir tousiours l'œil au guet, l'aureille aux escoutes, pour espier d'où viendra le coup, pour descouvrir les embusches, pour sentir[1] la mine de ses compaignons, pour adviser qui le trahit, rire à chascun, se craindre de touts, n'avoir aulcun ny ennemy ouvert, ny amy asseuré; ayant tousiours le visage riant et le cœur transy, ne pouvoir estre ioyeux, et n'oser estre triste!

Mais c'est plaisir de considerer, Qu'est ce qui leur revient de ce grand torment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de cette miserable vie. Volontiers le peuple, du mal qu'il souffre, n'en accuse pas le tyran, mais ceulx qui le gouver-

[1] *Pour éventer la mine.* E. J.

nent : ceulx là, les peuples, les nations, tout le monde, à l'envy, iusques aux païsans, iusques aux laboureurs, ils savent leurs noms, ils deschiffrent leurs vices, ils amassent sur eulx mille oultrages, mille vilenies, mille mauldissons; toutes leurs oraisons, touts leurs vœux sont contre ceulx là; touts les malheurs, toutes les pestes, toutes les famines, ils les leur reprochent; et si quelquesfois ils leur font par apparence quelque honneur, lors mesme ils les maugreent en leur cœur, et les ont en horreur plus estrange que les bestes sauvages. Voylà la gloire, voylà l'honneur qu'ils receoivent de leur service envers les gents, desquels quand chascun auroit une piece de leurs corps, ils ne seroient pas encores, ce semble, satisfaicts, ny à demy saoulez de leur peine; mais certes, encores aprez qu'ils sont morts, ceulx qui viennent aprez ne sont iamais si paresseux, que le nom de ces mangepeuples[1] ne soit noircy de l'encre de mille plumes, et leur reputation deschiree dans mille livres, et les os mesmes, par maniere de dire, traisnez par

[1] C'est le titre qu'on donne à un roi dans HOMÈRE (δημοβόρος Βασιλεὺς, *Iliad.*, I, 231), et dont La Boëtie régale très justement ces premiers ministres, ces intendants ou surintendants des finances, qui, par les impositions excessives et injustes dont ils accablent le peuple, gâtant et dépeuplant les pays dont on leur a abandonné le soin, font bientôt d'un puissant royaume où florissoient les arts, l'agriculture et le commerce, un désert affreux où règnent la barbarie et la pauvreté, jettent le prince dans l'indigence, le rendent odieux à ce qui lui reste de sujets, et méprisable à ses voisins. C.

la posterité, les punissant, encores aprez la mort, de leur meschante vie.

Apprenons doncques quelquefois, apprenons à bien faire: levons les yeulx vers le ciel, ou bien pour nostre honneur, ou pour l'amour de la mesme vertu, à Dieu tout puissant, asseuré tesmoing de nos faicts, et iuste iuge de nos faultes. De ma part, ie pense bien, et ne suis pas trompé, puis qu'il n'est rien si contraire à Dieu, tout liberal et debonnaire, que la tyrannie, qu'il reserve bien là bas à part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particuliere.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPALES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

Les chiffres romains désignent le volume; les chiffres arabes, la page

A.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

LETTRES.

ŒUVRES DIVERSES.



FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME ET DERNIER.



